

SERMONS
DE
M. MASSILLON,
ÉVÊQUE
DE CLERMONT,

Ci-devant Prêtre de l'Oratoire,

L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

CARÊME.

TOME QUATRIEME.



A PARIS, RUE S. JACQUES,

Chez { La VEUVE ESTIENNE & FILS, à la Vertu, ET JEAN HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire.

M. DCC. XLV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

SERMONS

CONTENUS DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

POUR le Dimanche de la Passion, *Sur l'évidence de la Loi de Dieu*, Page 1

Pour le même Jour, *Sur l'immutabilité de la Loi de Dieu*, 45

Pour le Lundi de la Semaine de la Passion, *Sur l'emploi du Tems*, 78

Pour le Mardi de la même Semaine, *Sur le Salut*, 114

Pour le Mercredi de la même Semaine, *Sur les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie*, 156

Pour le Jeudi de la même Semaine, *La Pécheresse de l'Evangile*, 190

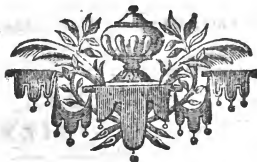
Pour le Dimanche des Rameaux, *Sur la Communion*, 228

Fragment de Sermon pour le même Jour, *Sur l'énormité des Communions indignes*, 266

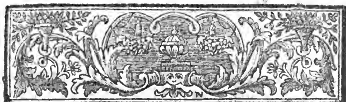
Pour le Vendredi Saint, *Sur la Passion de Notre-Seigneur Jesus-Christ*, 285

Pour le Jour de Pâques, *Sur les causes ordinaires de nos rechutes*, 347

Pour le Lundi de Pâques, *Sur la fausse confiance*, 391



SERMON



SERMON

POUR
LE DIMANCHE
DE LA PASSION.

Sur l'Evidence de la Loi de Dieu.

Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Joan. 8. 46.



USQUES ici Jesus-Christ avoit confondu l'incrédulité des Juifs par ses œuvres & par ses prodiges; aujourd'hui il les rappelle au jugement de leur propre conscience, & à l'évidence de la vérité, laquelle malgré eux, rendoit témoi-

gnage à sa doctrine & à son ministère. Cependant, comme ils s'aveugloient sur l'évidence de ses prodiges, en l'accusant de les opérer par le ministère des démons; ils s'aveugloient aussi sur l'évidence de sa doctrine & de sa mission si clairement prédite dans les Ecritures, en y trouvant des obscurités qui la leur rendoient encore douteuse & suspecte.

Car, mes Frères, quelque évidente que soit la vérité, c'est-à-dire, la Loi de Dieu, soit dans notre cœur, où elle est écrite en caractères éclatans & ineffaçables, soit dans les régles que Jesus-Christ nous a laissées : nous voulons toujours, ou que notre conscience n'y voye que ce que nos passions y veulent voir, ou que ces régles ne soient pas si claires, qu'on n'y puisse trouver des adoucissemens, & des interprétations qui nous soient favorables.

En effet, on oppose d'ordinaire dans le monde deux prétextes à l'évidence des vérités les plus terribles de la Loi de Dieu. Premiérement, pour se calmer sur mille abus que le monde autorise, on nous dit qu'on se croit en sûreté dans cet état; que la conscience n'y reproche rien; & que si l'on étoit persuadé qu'il y eût du mal, on en sortiroit à l'instant. Premier prétexte qu'on oppose à l'évidence de la Loi de Dieu : la bonne-foi, & la tranquillité de la conscience.

On nous oppose en second lieu, que

l'Evangile n'eſt pas ſi clair & ſi précis ſur certains points, que nous le diſons ; que chacun l'interpréte à ſa manière, & lui fait dire ce qu'il veut ; & que ce qui paroît ſi poſitif à nous, ne paroît pas tel à tout le monde. Second prétexte : l'obſcurité & l'incertitude des régles.

Or, je dis que la Loi de Dieu a un double caractère d'évidence, qui confondra ces deux prétextes, & condamnera toutes les vaines excuſes des pécheurs, au jour des vengeances du Seigneur.

Premiérement, elle eſt évidente dans la conſcience du pécheur : première réfléxion. Secondement, elle eſt évidente dans la ſimplicité de ſes régles : ſeconde réfléxion. L'évidence de la Loi de Dieu dans la conſcience des hommes : premier caractère de la Loi de Dieu, qui jugera la fauſſe ſécurité, & la prétendue bonne-foi des ames mondaines. L'évidence de la Loi de Dieu dans la ſimplicité de ſes régles : ſecond caractère de la Loi de Dieu, qui jugera les incertitudes affectées & les fauſſes interprétations des pécheurs. Et c'eſt ainſi, ô mon Dieu, que votre Loi ſainte jugera le monde ; & que la conſcience criminelle ſera un jour confondue devant votre Tribunal, & par les lumières de ſon propre cœur, & par la clarté de vos céleſtes maximes. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. IL est assés surprenant que la plupart des ames mondaines nous alléguent la bonne-foi & la tranquillité de leur conscience, pour justifier les abus du monde, & le danger de ses maximes. Outre que la paix & la sécurité dans des voies fausses & injustes, en est plutôt la punition que l'excuse; & que quand il seroit vrai, que la conscience ne reprocheroit rien dans des mœurs réglées seulement selon les faux jugemens du monde, cet état ne seroit que pire & plus désespéré pour le salut : il semble que la propre conscience est le tribunal auquel une ame infidéle devroit le moins en appeller; & que rien n'est moins favorable aux égaremens du pécheur, que le pécheur lui-même.

Je sai qu'il est des ames endurcies, à qui nul rayon de grace & de lumière ne fait presque jamais ouvrir les yeux; qui vivent sans remords & sans inquiétude dans les horreurs d'un libertinage affreux; en qui toute conscience paroit éteinte; & qui poussent l'excès de leur aveuglement, dit saint Augustin, jusqu'à se faire honneur de leur aveuglement même : *De cæcitate ipsâ gloriantium.* Mais ce sont-là de ces exemples rares & terribles de la justice de Dieu sur les hommes; & s'il y en a eu sur la terre, ils prouvent seulement jusqu'où peut aller quelquefois son abandon & la puissance de sa colère.

Oui, mes Frères, soit que nous affections de nous révolter tout haut & à découvert contre l'autorité de la Loi, comme les impies & les libertins; soit que nous tâchions de l'adoucir, & de la réconcilier artificieusement avec nos passions, par des interprétations favorables, comme la plupart des ames mondaines & des pécheurs ordinaires; notre conscience rend en nous un double témoignage à cette Loi divine: un témoignage de vérité à l'équité & à la nécessité de ses maximes; & un témoignage de sévérité à l'exactitude de ses régles.

Je dis premiérement, un témoignage de vérité à l'équité de ses maximes. Car, mes Frères, Dieu est trop sage pour ne pas aimer l'ordre; & il est trop bon en même-tems pour ne pas vouloir notre bien: il faut donc que sa Loi porte ces deux caractères; un caractère d'équité, & un caractère de bonté: un caractère d'équité, qui régle tous les devoirs; un caractère de bonté, qui nous fasse trouver ici-bas notre repos & notre bonheur dans le devoir & dans la régle.

Aussi nous sentons au fond de nos cœurs, que ces régles sont justes & raisonnables; que la Loi de Dieu n'ordonne rien qui ne soit conforme aux véritables intérêts de l'homme; que rien ne convient mieux à la créature raisonnable que la douceur, l'humanité, la tempérance, la pudeur, & tou-

tes les vertus recommandées dans l'Evangile ; que les paſſions interdites par la Loi, ſont la ſeule ſource de tous nos troubles ; que plus nous nous éloignons de la régle & de la Loi, plus nous nous éloignons de la paix & du repos du cœur ; & que le Seigneur, en nous défendant de nous livrer aux paſſions vives & injuſtes, nous a défendu ſeulement de nous livrer à nos propres tyrans, & n'a voulu que nous rendre heureux en nous rendant fidéles.

Voilà un témoignage que la Loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. En vain emportés par le charme des ſens, ſecouons-nous le joug des régles ſaintes ; nous ne pouvons réuſſir à nous juſtifier à nous-mêmes nos propres déſordres : nous prenons toujours en ſecret les intérêts de la Loi contre nous-mêmes : nous trouvons toujours au-dedans de nous l'apologie des régles contre les paſſions. Nous ne ſaurions corrompre ce témoin intérieur de la vérité, qui plaide au-dedans de nous pour la vertu ; nous ſentons toujours une méſintelligence ſecrette entre nos panchans & nos lumières : la Loi de Dieu née dans notre cœur, s'y éléve toujours contre la loi de la chair étrangère à l'homme : elle y maintient malgré nous ſa vérité, ſi elle ne peut y maintenir ſon autorité : elle nous ſert de cenſeur, ſi elle ne peut nous ſervir de régle : en un mot, elle nous rend malheureux, ſi elle ne peut nous rendre fidéles.

Ainsi, envain nous livrons-nous quelquefois à toute l'amertume de la haine & de la vengeance : nous sentons bientôt que ce plaisir cruel n'est pas fait pour le cœur de l'homme, que c'est se punir soi-même que de haïr ; & en revenant à nous-mêmes après les emportemens de la passion, nous retrouvons au-dedans de nous un fonds d'humanité qui en désavoue la violence, qui nous fait comprendre que la douceur & la bonté étoient nos premiers panchans ; & qu'en nous ordonnant d'aimer nos frères, la Loi de Dieu n'a fait que consulter les sentimens les plus droits & les plus raisonnables de notre cœur, & nous réconcilier avec nous-mêmes. Vous êtes plus juste que moi, disoit Saül à David, au plus fort de sa haine contre lui : *Justior tu es quàm ego.* 1. Reg. 24. 18.
La bonté, née dans le cœur de tous les hommes, lui arrachoit cet aveu, & désavouoit en secret l'injustice & la dureté de sa vengeance.

En vain nous plongeons-nous dans les voluptés brutales & sensuelles, & cherchons-nous avec fureur tout ce qui peut satisfaire des panchans insatiables de plaisir : nous sentons bien-tôt que le déréglement nous méne trop loin pour être conforme à la nature ; que tout ce qui nous assujettit & nous tyrannise renverse l'ordre de notre première institution ; & que l'Evangile, en nous interdisant les passions voluptueuses, n'a fait que pourvoir à la tranquillité de

notre cœur, & nous rendre toute son élé-
Luc. 15. 17. vation & toute sa noblesse. *Combien de serviteurs dans la maison de mon Père*, disoit le Prodigue encore lié des chaînes d'un vice honteux, sont dans la gloire & dans l'abondance! & je traîne ici dans l'ennui & dans l'opprobre l'indignité de ma passion. C'étoit un reste de raison & de noblesse qui se faisoit encore entendre au fond de son cœur.

Enfin, parcourez tous les préceptes de la Loi de Dieu : vous sentirez qu'ils ont un rapport nécessaire avec le cœur de l'homme; que ce sont des régles fondées sur une profonde connoissance de ce qui se passe au-dedans de nous; qu'elles ne renferment que les remédes de nos maux les plus secrets, & les secours de nos panchans les plus justes; & qu'il n'y avoit que celui seul qui connoît le fond des cœurs, qui pût prescrire de telles maximes aux hommes. Les Payens eux-mêmes, en qui toute vérité n'étoit pas encore éteinte, rendoient cette gloire à la morale des Chrétiens : ils étoient forcés d'admirer la sagesse de ses préceptes, la nécessité de ses défenses, la sainteté de ses conseils, le bon sens & l'élévation de toutes ses régles : ils étoient surpris de trouver dans les discours de Jesus-Christ une philosophie plus sublime que dans les Ecoles de Rome ou de la Gréce; & ne pouvoient comprendre que le Fils de Marie eût mieux connu les

devoirs, les desirs, les panchans secrets du cœur de l'homme, que Platon & tous ses Disciples.

Venez nous dire après cela, que la nature est notre première Loi, & que des panchans de plaisir nés avec nous ne sauroient être des crimes : je l'ai dit souvent ; c'est une impiété qui n'est que dans le discours : c'est une ostentation de libertinage, dont la vanité se fait honneur, & que la vérité dément en secret. Augustin dans ses égaremens n'avoit rien oublié pour effacer du fond de son cœur ce reste de foi & de conscience qui le rappelloit encore à la vérité : il avoit cherché avidement dans les sentimens les plus impies, & dans les erreurs les plus monstrueuses, de quoi se rassurer contre ses crimes : son esprit fuyant la lumière qui le poursuivoit, erroit d'impiété en impiété, & d'égarement en égarement : cependant, malgré tous ses efforts & toutes ses fuites, la vérité toujours victorieuse au fond de son ame, s'y faisoit entendre malgré lui : il ne pouvoit réussir à se séduire, & à se calmer dans ses désordres : Je portois, ô mon Dieu, dit-il lui-même, une conscience déchirée & comme toute sanglante encore des plaies douloureuses que mes passions y faisoient sans cesse : *Portabam conscissam & cruentam animam meam* : j'étois à charge à moi-même : je ne pouvois plus soutenir mon propre cœur : je me tournois de tous les cô-

tés, & il ne se trouvoit bien nulle part ; & je ne savois où le placer, pour m'en décharger, & soulager mon inquiétude : *Impatientem portari à me, & ubi eam ponerem non inveniebam.*

Ibid. Voilà le témoignage que rend de lui-même un pécheur, qui ajoûtoit à la vivacité des passions l'impiété des sentimens & l'abus des lumières ; & ces exemples sont de tous les siécles : le nôtre lui-même a vû des pécheurs célébres & déclarés ; qui se faisoient une gloire affreuse de ne point croire en Dieu ; & qu'on regardoit comme des héros dans l'impiété & le libertinage ; on les a vûs touchés enfin de repentir comme Augustin, & revenus de leurs égaremens, on les a vûs, dis-je, avouer, qu'ils n'avoient pu réussir à effacer les régles& la vérité du fond de leur ame ; qu'au milieu de leurs impiétés & de leurs excès les plus affreux, leur cœur encore chrétien démentoit tout bas leurs dérisions & leurs blasphêmes ; qu'ils se faisoient honneur devant les hommes d'une force d'esprit qui les abandonnoit en secret ; que cette incrédulité apparente cachoit les remords les plus cruels & les frayeurs les plus tristes ; & qu'ils n'avoient jamais été fermes & tranquilles dans le crime.

Oui, mes Frères, le crime toujours timide, porte par-tout, dit l'Esprit de Dieu,
Sap. 17. 10. un témoignage de condamnation contre lui-même ; *Cùm sit enim timida nequitia, dat*

testimonium condemnationis. Par-tout vous rendez hommage par vos troubles & par vos remords secrets à la sainteté de la Loi que vous violez : par-tout un fond d'ennui & de tristesse inséparable du crime, vous fait sentir que l'ordre & l'innocence sont le seul bonheur qui vous étoit destiné sur la terre : vous avez beau faire montre d'une vaine intrépidité ; la conscience criminelle se trahit toujours elle-même : *Semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia*. Des terreurs cruelles marchent par-tout devant vous ; la solitude vous trouble, les ténébres vous allarment : vous croyez voir sortir de tous côtés des phantômes qui viennent vous reprocher les horreurs secrettes de votre ame ; des songes funestes vous remplissent d'images noires & sombres : *Semper enim præsumit sæva, perturbata conscientia* ; & le crime, après lequel vous courez avec tant de goût, court ensuite après vous comme un vautour cruel, & s'attache à vous pour vous déchirer le cœur, & vous punir du plaisir qu'il vous a lui-même donné. O mon Dieu ! que vous avez laissé de ressources dans notre cœur pour nous rappeller à vous ! & que la beauté & la justice de votre Loi trouve une puissante protection au fond de notre être ! Premier témoignage que la conscience rend à la Loi de Dieu, un témoignage de vérité à la sainteté de ses maximes. *Ibid.*

Mais elle rend encore un témoignage de

févérité à l'éxactitude de fes régles. Car une feconde illufion pour la plupart des ames mondaines qui vivent éxemptes des grands défordres, mais qui d'ailleurs vivent au milieu de tous les plaifirs, de tous les abus, de toutes les fenfualités, de toutes les diffipations que le monde autorife : c'eft de vouloir fe perfuader que l'Evangile n'en demande pas davantage, & nous perfuader à nous-mêmes que leur confcience ne leur reproche rien, & qu'elles fe croyent en sûreté dans cet état. Or, je dis que c'eft encore ici que la confcience mondaine eft de mauvaife-foi, & ne prend point le change; & que malgré tous les adouciffemens qu'on tâche de fe juftifier à foi-même, elle rend au fond de nos cœurs un témoignage de févérité à la Loi de Dieu.

En effet, mes Frères, l'ordre demande que toutes nos paffions foient réglées par le frein de la Loi; tous nos panchans corrompus dans leur fource ont befoin d'une régle qui les rectifie & qui les redreffe : nous nous rendons à nous-mêmes ce témoignage; nous fentons que notre corruption fe répand fur les plus petites, comme fur les plus grandes chofes; que l'amour propre infecte toutes nos démarches; & que par-tout nous nous retrouvons foibles, & toujours oppofés à l'ordre & au devoir : nous fentons donc que la régle ne doit nulle part être favorable à nos panchans; que par-tout nous devons la trouver févère,

parceque par-tout elle doit nous être opposée ; que la Loi ne peut être d'accord avec nous ; que tout ce qui favorise nos inclinations, ne sauroit être le reméde destiné à les guérir ; que tout ce qui flatte nos desirs, ne peut être le frein qui doit les réprimer ; en un mot, que tout ce qui nourrit l'amour propre, n'est pas la Loi, qui n'est établie que pour le détruire & l'anéantir. Ainsi, par un sentiment secret & inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la Loi ; nos panchans de ses régles, nos plaisirs de ses devoirs ; & dans toutes les actions douteuses, où nous nous déterminons en faveur de nos panchans, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la Loi de Dieu, toujours plus sévère que nous-mêmes.

Et souffrez, mes Frères, que j'en appelle ici à votre conscience même que vous nous alléguez, & à laquelle vous nous renvoyez sans cesse. Etes-vous calmes de bonne-foi, comme vous nous l'assurez, dans cette vie toute de plaisirs, de dissipation, d'oisiveté, de sensualité : en un mot, dans cette vie du monde, dont vous nous soutenez éternellement l'innocence ? avez-vous pu réussir jusques ici à vous persuader que c'est la voie qui méne au salut ? ne sentez-vous pas que l'Evangile éxige de vous quelque chose de plus que ce que vous faites ? voudriez-vous aller paroître devant

Dieu, & n'avoir à lui préſenter que ces plaiſirs, ces amuſemens que vous appellez innocens, & qui compoſent preſque tout le fond de votre vie ? je vous le demande. Dans ces momens, où touchés quelquefois plus vivement de la grace, vous vous propoſez de penſer ſérieuſement à l'éternité : ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choſes preſque auxquelles vous nous dites ſans ceſſe que vous ne voyez point de mal ? ne commencez-vous pas à vous dire à vous-mêmes, qu'alors uniquement occupés de votre ſalut, vous renoncerez aux excès du jeu, aux ſpectacles, aux vanités & à l'indécence des parures, à la diſſipation des aſſemblées & des plaiſirs ; vous donnerez plus de tems à la prière, à la retraite, aux lectures ſaintes, aux devoirs de la Religion? Or, que vous dites-vous par-là à vous-mêmes? ſinon que tandis que vous ne renoncez pas à tous ces abus, que vous n'employez pas plus de tems à tous ces devoirs de piété ; vous ne penſez pas ſérieuſement au ſalut ; vous ne devez rien y prétendre ; vous êtes dans la voie de mort & de perdition.

Mais d'ailleurs, vous pouſſez ſi loin la ſévérité de vos cenſures contre les gens de bien : rappellez toute la rigueur de vos maximes & de vos dériſions ſur leur conduite. Ne blâmez-vous pas, ne cenſurez-vous pas tous les jours vous-mêmes, ces

personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusemens dont vous nous faites sans cesse l'apologie, & qui veulent jouir de la réputation de la vertu, sans rien perdre des plaisirs du monde ? ne traitez-vous pas leur piété de chimère & de grimace ? C'est ici où vous étalez avec emphase toute l'austérité de la vie chrétienne. Ne dites-vous pas qu'il faut renoncer tout de bon au monde, ou continuer à vivre comme le monde vit ; & que toutes ces vertus ambigues, ne servent qu'à décrier la vertu véritable ? J'en conviens avec vous ; mais je vous réponds : Votre conscience vous dicte qu'il n'est pas sûr de se donner à demi à Dieu ; & votre conscience ne vous reproche rien, à ce que vous nous dites, dans une vie où Dieu ne se trouve point du tout ? Vous condamnez ces ames abusées qu'un partage du moins apparent entre le monde & Jesus-Christ peut rassurer ; & vous nous faites l'apologie de votre conduite, vous qui n'avez pour la justifier que les abus du monde tout seul, & le danger de ses usages ? Croyez-vous donc que la voie du salut soit plus austère pour ceux qui font profession de piété que pour vous ? que le monde ait là-dessus des privilèges qu'on perd dès qu'on veut servir Dieu ? Accordez-vous donc avec vous-même : &, ou ne condamnez plus une vertu mondaine, ou ne nous justifiez plus le monde lui-même ;

puisque tout ce que vous blâmez dans la vertu, ce n'est que ce que le monde y met encore du sien.

Et pour vous faire encore mieux sentir combien peu là-dessus vous êtes de bonne-foi : vous vous faites honneur de redire sans cesse que nous désespérons la foiblesse humaine ; que pour s'en tenir à tout ce que nous disons dans ces chaires chrétiennes, il faudroit se retirer dans des déserts, ou être des Anges plutôt que des hommes : cependant, rendez gloire à la force de la vérité : Si un Ministre de l'Evangile venoit vous porter ici une doctrine toute opposée à celle que nous vous enseignons ; s'il venoit vous annoncer ici les mêmes maximes que vous débitez tous les jours dans le monde ; s'il venoit vous prêcher dans ce lieu de la vérité, que l'Evangile n'est pas si sévère qu'on le publie, qu'on peut aimer le monde & servir Dieu ; qu'il n'y a de mal dans les jeux, dans les plaisirs, dans les spectacles, que celui qu'on y met ; qu'il faut vivre comme le monde, quand on vit dans le monde ; que tout ce langage de croix, de pénitence, de mortification, de renoncement à soi-même, est plus fait pour les Cloîtres, que pour la Cour & pour les personnes d'un certain rang ; & qu'enfin, Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage, & dont nous voulons vous faire un scrupule : s'il venoit, dis-je, vous prêcher ces maximes

mes dans ce Lieu saint, qu'en penseriez-vous ? que diriez-vous de sa nouvelle doctrine ? quelle idée auriez-vous de ce nouvel Apôtre ? le regarderiez-vous comme un homme descendu du ciel pour vous annoncer un nouvel Evangile ? le croiriez-vous mieux instruit que nous sur les vérités saintes du salut, & sur les régles de la vie chrétienne ? Vous ririez de son ignorance ou de sa folie : vous auriez peut-être horreur de la profanation qu'il feroit de son ministère.

Et quoi, mes Frères, ces maximes annoncées à la face des Autels vous paroîtroient des blasphêmes ou des extravagances ; & débitées tous les jours dans vos entretiens, elles deviendront des régles de raison & de sagesse ? dans la bouche d'un Ministre de l'Evangile, vous les regarderiez comme les discours d'un insensé ; & dans votre bouche elles vous paroîtroient plus solides & plus sérieuses ? vous ririez, ou plutôt, vous auriez horreur d'un Prédicateur qui vous les annonceroit ; & vous voulez nous persuader que vous parlez sérieusement, & que vous êtes d'accord avec vous-même, lorsque vous venez nous les débiter avec tant de confiance ?

Ah ! mes Frères, que nous sommes de mauvaise-foi avec Dieu ! & qu'il sera terrible, lorsqu'il viendra venger sur les lumières de notre propre cœur l'honneur de sa Loi sainte ! Notre entêtement apparent

pour les abus du monde, dont nous soutenons l'innocence, est une persuasion secrette que le monde & ses abus sont une voie de perdition : nous justifions tout haut ce que nous condamnons en secret: nous sommes les hypocrites du monde & de ses plaisirs ; & par une destinée bien déplorable, notre vie se passe à nous contrefaire, & à vouloir périr malgré nous-mêmes. Et certes, dit un Apôtre, si notre cœur, malgré toute notre complaisance & tout notre aveuglement pour nous-mêmes, ne peut s'empêcher de nous condamner déja en secret, attendons-nous plus d'indulgence du Juge souverain & terrible des cœurs que de notre cœur même ? *Quoniam si reprehenderit nos cor nostrum ; major est Deus corde nostro, & novit omnia.*

1. Ep. Joan. 3, 20.

Ainsi, mes Frères, étudiez la Loi de Dieu dans votre propre conscience, & vous verrez qu'elle n'est pas plus favorable que nous à vos passions : consultez les lumières de votre cœur, & vous sentirez qu'elles s'accordent parfaitement avec nos maximes : écoutez la voie de la vérité qui s'éléve au-dedans de vous, & vous conviendrez que nous ne faisons que vous redire ce qu'elle crie sans cesse aux oreilles de votre cœur. Vous n'avez pas besoin pour vous éclaircir sur la plupart de vos doutes, dit saint Augustin, de consulter des hommes habiles : ne cherchez point hors de vous des éclaircissemens & des réponses ; ne

ſortez pas de vous-même pour ſavoir ce que vous avez à faire : écoutez les déciſions de vôtre cœur ; ſuivez le premier mouvement de votre conſcience ; & vous vous déterminerez toujours pour le parti le plus conforme à la Loi de Dieu : la première impreſſion du cœur eſt toujours pour la ſévérité de la régle contre l'adouciſſement de l'amour propre : votre conſcience ira toujours plus loin, & ſera toujours plus ſévère que nous-mêmes ; & ſi vous avez beſoin de nos déciſions, ce ſera plutôt pour en modérer la ſévérité, que pour en détromper la fauſſe indulgence : *Noli foràs ire ; in te ipſum redi : in interiore homine habitat veritas.* S. Aug.

Voilà, mes Frères, la première manière dont la Loi de Dieu nous jugera un jour : cette Loi manifeſtée dans la conſcience du pécheur, & comme née avec lui, s'élevera contre lui : notre cœur marqué du ſceau de la vérité ſera le témoin qui dépoſera pour notre condamnation : on oppoſera nos lumières à nos actions, nos remords à nos mœurs, nos diſcours à nos penſées, nos ſentimens ſecrets à nos démarches publiques, nous-mêmes à nous-mêmes. Ainſi, nous portons chacun notre condamnation dans notre propre cœur : le Seigneur ne prendra pas hors de nous les Titres & les Mémoires qui inſtruiront la déciſion de notre réprobation éternelle ; & ame devant le Tribunal de Dieu, dit Ter-

tullien, sera en même-tems, & le criminel condamné, & le témoin qui déposera contre ses crimes : *Meritò igitur omnis anima stabit ante aulas Dei, & rea & testis; in tantum & rea erroris, in quantum est testis veritatis.* Elle n'aura plus rien à répondre, continue ce Père : *Nihil habens dicere.* Vous connoissiez la vérité, lui dira-t-on, & vous la reteniez dans l'injustice : vous conveniez du bonheur des ames qui ne cherchent plus que Dieu, & vous ne le cherchiez pas vous-même : *Deum prædicabas & non requirebas.* Vous faisiez des peintures affreuses du monde, de ses ennuis, de ses perfidies & de ses injustices ; & vous en étiez toujours l'esclave & l'adorateur insensé : *Dæmonia abominabaris, & illa adorabas.* Vous respectiez au fond la Religion de vos pères, & vous vous faisiez une gloire déplorable de l'impiété : vous craigniez en secret les Jugemens de Dieu, & vous affectiez de ne point croire en lui : *Judicium Dei appellabas, nec esse credebas.* Vous rendiez justice au fond du cœur à la piété des gens de bien ; vous vous proposiez de leur ressembler un jour ; & vous les déchiriez, & vous les persécutiez par vos dérisions & par vos censures : *Christianum nomen sapiebas, & Christianum persequebaris.* En un mot, vos lumières ont toujours été pour Dieu, & vos actions pour le monde.

Tertull.

O mon Dieu ! jusqu'où les hommes ne

pouſſent-ils pas l'ingratitude & la folie ? vous avez mis en nous des lumières inſéparables de notre Etre, qui, en troublant la fauſſe paix de nos paſſions & de nos erreurs, nous rappellent continuellement à l'ordre & à la vérité ; & par une impoſture de vanité nous nous faiſons honneur d'être tranquilles dans nos égaremens ; nous nous glorifions d'une paix que votre miſéricorde veut bien troubler encore ; & loin de publier les richeſſes de votre grace ſur notre ame, qui nous laiſſe encore ſenſibles à la vérité, nous nous vantons d'un endurciſſement & d'un aveuglement, qui, tôt ou tard deviendra réel, & ſera enfin la juſte peine d'une ingratitude & d'une feinte ſi injurieuſe à votre grace. Premier caractère de l'évidence de la loi de Dieu ; elle eſt évidente dans la conſcience du pécheur : mais elle l'eſt encore dans la ſimplicité de ſes régles.

DEs que l'homme eſt l'ouvrage de Dieu, l'homme ne peut plus vivre que conformément à la volonté de ſon Auteur ; & dès que Dieu a fait de l'homme ſon ouvrage, & ſon ouvrage le plus parfait, il n'a pu le laiſſer vivre au hazard ſur la terre, ſans lui manifeſter ſa volonté, c'eſt-à-dire, ſans lui preſcrire ce qu'il devoit à ſon Créateur, aux autres hommes, & ce qu'il ſe devoit à lui-même. Auſſi, en le tirant de la boue, il imprima dans ſon Etre une lumière vi- II. PARTIE.

ve, sans cesse montrée à son cœur, qui régloit tous ces devoirs. Mais toute chair ayant corrompu sa voie, & l'abondance de l'iniquité qui avoit prévalu sur la terre, n'ayant pu à la vérité effacer entiérement cette lumière du cœur des hommes, mais ne leur permettant plus de rentrer en eux-mêmes & de la consulter, & ne paroissant plus même se maintenir encore en eux, que pour les rendre plus inexcusables; Dieu, dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes, à mesure que la malice des hommes augmente, voulut bien graver sur des tables de pierre cette Loi que la nature, c'est-à-dire, que lui-même avoit gravée dans nos cœurs : il mit devant nos yeux la loi que nous portions au-dedans de nous, afin qu'elle nous rappellât à nous-mêmes. Cependant, le peuple qui en fut le premier dépositaire, l'ayant encore défigurée par des interprétations qui en altéroient la pureté; Jesus-Christ, la sagesse & la lumière de Dieu, est venu enfin sur la terre lui rendre sa première beauté; la purger des altérations de la Synagogue; dissiper les ténébres qu'une fausse science & des traditions humaines y avoient répandues : en développer toute la sublimité; en appliquer les régles à tous nos besoins; & en nous laissant son Evangile, ne laisser plus d'excuse, ni à l'ignorance, ni à la malice de ceux qui en violent les préceptes.

Cependant, le second prétexte qu'on oppose dans le monde à l'évidence de la loi de Dieu, est la prétendue ambiguité de ses régles : on nous accuse de faire dire à l'Evangile tout ce que nous voulons; on conteste sur tout; on trouve des repliques à tout; on répand des ténébres sur tout; & on obscurcit tellement la Loi, que le monde lui-même veut avoir l'Evangile de son côté.

Or, je dis, qu'outre l'évidence de la conscience, la Loi de Dieu est encore évidente dans la simplicité de ses régles; & qu'ainsi les pécheurs qui veulent justifier ainsi leurs voies injustes, seront confondus un jour, & par le témoignage de leur propre cœur, & par l'évidence des régles saintes.

Oui, mes Frères, la Loi de Dieu est lumineuse, dit le Prophéte, & elle éclaire même les yeux de ceux qui voudroient se la dissimuler à eux-mêmes : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* En effet, Jesus-Christ en venant nous donner lui-même une Loi de vie & de vérité, pour régler nos mœurs & nos devoirs, & où l'évidence ne pouvoit être trop grande, n'auroit pas voulu y laisser sans doute des obscurités capables de nous faire prendre le change, & de favoriser des passions qu'il étoit venu combattre. Les loix humaines peuvent être sujettes à ces inconvéniens ; comme l'esprit de l'homme qui

Ps. 18. 9.

les a inventées, n'a pu tout prévoir; il n'a pu prévenir aussi toutes les difficultés qui pouvoient naître un jour dans l'esprit des autres hommes sur la force de ses expressions, & sur la nature même de ses régles. Mais l'esprit de Dieu, auteur des régles saintes proposées dans l'Evangile, a prévû tous les doutes que l'esprit humain pouvoit opposer à sa loi; il a lu dans le cœur de tous les hommes à venir les obscurités que leur corruption pouvoit répandre sur la nature de ses régles: aussi il les a concertées d'une manière si divine & si intelligible, si simple & si sublime; que les plus ignorans, comme les plus habiles, ne peuvent y méconnoître ses volontés & les voies de la vie éternelle.

Il est vrai que des obscurités sacrées y cachent les mystères incompréhensibles de la Foi: mais les régles des mœurs y sont formelles & précises; les devoirs y sont évidens; & rien de plus clair & de moins équivoque que les préceptes de Jesus-Christ. Et certes il falloit bien qu'ils fussent clairs & intelligibles, puisqu'ils ne furent d'abord annoncés qu'à des disciples grossiers, & aux bourgades de la Judée; & que le Sermon de la montagne, où toutes les régles des mœurs sont renfermées d'une manière si sublime & si céleste, n'eut pourtant pour auditeurs que cette populace obscure qui avoit suivi Jesus-Christ au desert.

Ce

Ce n'est pas, mes Frères, qu'il ne puisse survenir des doutes & des difficultés sur le détail des obligations; que l'assemblage de mille circonstances différentes ne puisse tellement obscurcir la régle, qu'elle n'échappe quelquefois même aux plus habiles; & que sur les devoirs infinis des états & des conditions, tout soit décidé de façon dans l'Evangile, qu'on ne puisse souvent s'y méprendre.

Mais je dis, (& je vous prie de suivre ces réfléxions qui me paroissent d'une extrême conséquence, & renfermer toutes les régles des mœurs :) je dis premiérement, que si sur le détail des devoirs, la lettre de la Loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais; qu'on voit bien toujours de quel côté panche l'Evangile, & où nous conduit l'analogie & l'esprit dominant de ses maximes: je dis qu'elles s'éclaircissent toutes les unes les autres; qu'elles tendent toutes au même but; que ce sont comme autant de lumières, qui se réunissant toutes au même point, forment un si grand éclat, qu'on ne peut plus les méconnoître; qu'il y a des régles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés particulières; & qu'enfin, si la loi peut nous paroitre quelquefois équivoque, l'intention du Législateur, par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute & à la méprise.

Ainsi, vous voudriez savoir, vous qui

vivez à la Cour, où l'ambition eſt comme la vertu des perſonnes de votre rang : vous voudriez ſavoir ſi c'eſt un crime de ſouhaiter vivement les honneurs & les proſpérités de la terre, de n'être jamais content de ſon état, de vouloir avancer ſans ceſſe, & de rapporter à ce ſeul deſir toutes ſes vûes, toutes ſes démarches, tous ſes ſoins, tout le fond de ſa vie. On vous y répond que votre cœur doit être où eſt votre tréſor, c'eſt-à-dire, dans le deſir & dans l'eſpérance des biens éternels ; & que le Chrétien n'eſt pas de ce monde. Décidez là-deſſus la difficulté vous-même.

Vous demandez ſi les jeux éternels, les amuſemens, les ſpectacles, & tant d'autres plaiſirs ſi innocens aux yeux du monde, doivent être bannis de la vie chrétienne. On vous y répond que bienheureux ceux qui pleurent ; & que malheur à ceux qui rient, & qui reçoivent leur conſolation en ce monde. Suivez l'eſprit de cette régle, & voyez où elle vous conduit.

Vous vous informez ſi ayant à vivre dans le monde, vous ne devez pas vivre comme le monde ; ſi nous voudrions condamner tous les hommes preſque qui vivent comme vous ; & ſi pour ſervir Dieu il eſt néceſſaire d'affecter des ſingularités qui vous donnent du ridicule aux yeux des autres hommes. On vous y répond qu'il ne faut pas ſe conformer à ce ſiécle corrompu ; qu'il n'eſt pas poſſible de plaire aux hommes, & d'être

ferviteurs de Jesus-Christ ; & que la mul-
:itude eft toujours le parti des réprouvés.
C'eft à vous à nous dire fi la réponfe n'eft
pas précife.

Vous doutez fi ayant pardonné à votre
ennemi, vous êtes encore obligé de le
voir, de le fervir, de l'aider de vos biens
& de votre crédit ; & s'il n'eft pas plus
ufte de réferver vos graces & vos préfé-
ences pour vos amis. On vous y répond :
Accablez de bienfaits ceux qui ont voulu
ous nuire ; dites du bien de ceux qui vous
alomnient ; aimez ceux qui vous haïffent.
Entrez dans l'efprit de ce précepte, & di-
es-nous s'il ne répand pas une lumière fur
otre doute, qui l'éclaircit à l'inftant & le
iffipe.

Enfin, propofez-vous tant de doutes
u'il vous plaira fur les devoirs, il vous fera
fé de les décider par l'efprit de la Loi, fi
lettre n'en dit rien : car la lettre tue, dit
Apôtre : c'eft-à-dire, s'en tenir là, ne
nir pour devoir que ce qui eft littérale-
ent marqué, s'arréter à ces bornes grof-
eres, & n'entrer pas plus avant dans le
nd & dans l'efprit qui vivifie ; c'eft être
uif, & vouloir fe tromper foi-même. Ne
ous dites donc plus, mes Frères, lorf-
ue nous condamnons tant d'abus que vous
ous permettez fans fcrupule : Mais l'Evan-
le n'en dit rien. Ah ! l'Evangile dit tout à
i veut l'entendre : l'Evangile ne laiffe rien
ndécis à qui aime la Loi de Dieu : l'E-

vangile répond à tout à qui n'y cherche qu'à s'instruire ; & il va même d'autant plus loin, & en dit d'autant plus, que sans s'arrêter à régler un certain détail, il régle les passions mêmes ; que sans détailler toutes les actions, il va réprimer les panchans qui en sont les sources ; & que sans se renfermer dans quelques circonstances extérieures des mœurs, il ne nous propose pour régles de devoir que le renoncement à nous-mêmes, la haine du monde, l'amour des souffrances, le mépris de tout ce qui se passe, & toute l'étendue de ses maximes crucifiantes : première réfléxion.

Je dis en second lieu, que ce n'est pas l'obscurité de la Loi, mais nos passions encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs ; que les ames mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras & plus d'obscurités dans les régles des mœurs ; que rien ne paroît clair à ceux qui voudroient que rien ne le fût ; que tout paroît douteux à ceux qui ont intérêt que tout le soit : je dis avec S. Augustin, que c'est la bonne volonté toute seule, qui donne l'intelligence des préceptes ; qu'on ne connoit bien les régles & les devoirs, que lorsqu'on les aime ; qu'on n'entre dans la vérité que par la charité ; & que le desir sincère du salut est le grand dénouement de toutes les difficultés : je dis que les ames fidéles & ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la Loi de Dieu ; & que

leurs doutes sont plutôt des allarmes pieuses sur des actions saintes, que des prétextes & des difficultés pour en autoriser de profanes.

Les hommes n'ont appris à douter sur les régles des mœurs, que depuis qu'ils ont voulu les allier avec leurs passions injustes: hélas! tout étoit presque décidé pour les premiers Fidéles : nous ne voyons pas que dans ces siécles heureux, les premiers Pasteurs de l'Eglise eussent beaucoup de difficultés à résoudre sur le détail des devoirs : ces volumes immenses qui en décident les doutes par des résolutions infinies n'ont paru qu'avec la corruption des mœurs : à mesure que les Fidéles ont eu plus de passions à satisfaire, ils ont eu plus de doutes à proposer : il a fallu grossir des volumes pour résoudre des difficultés que la cupidité toute seule formoit ; des difficultés déja toutes résolues dans l'Evangile, & sur lesquelles les premiers âges de la Foi, auroient été scandalisés qu'on eût osé même se former des doutes : nos siécles encore plus dissolus, que ceux qui nous avoient précédés, ont vû encore croître & multiplier à l'infini ces Recueils énormes de cas & de résolutions: toutes les régles les plus incontestables de la morale de Jesus-Christ y sont presque devenues des problèmes ; il n'est point de devoir sur lequel la corruption n'ait eu des difficultés à proposer, & auquel une fausse science n'ait trouvé des adoucissemens : tout

y a été agité, contesté, mis en doute : on y a vû l'esprit de l'homme se jouer de l'Esprit de Dieu, & substituer des doctrines humaines à la doctrine que Jesus-Christ nous a apportée du Ciel : & quoique nous ne prétendions pas blâmer universellement tous ces hommes pieux & habiles, qui nous ont laissé ces amas pénibles de décisions ; il eût été à desirer que l'Eglise se fût passée de ce secours ; & nous ne pouvons nous empêcher de les regarder comme des remédes qui sont devenus eux-mêmes des plaies, & comme les tristes fruits de la nécessité des tems, de la dépravation des mœurs, & de l'affoiblissement de la vérité parmi les hommes.

Les doutes sur les devoirs naissent donc de la corruption de nos cœurs, bien plus que de l'obscurité des régles. La lumière de la Loi, dit S. Augustin, ressemble à celle du soleil ; mais elle a beau luire, briller, éclater, un aveugle n'en est pas frappé : or, tout pécheur est cet aveugle ; la lumière est près de lui, l'environne, le pénétre, entre de toutes parts dans son ame ; mais il est toujours lui-même loin de la lumière : *Præsens est illi, sed cum cæco præsens est.* Purifiez votre cœur, continue ce Père, ôtez-en le bandeau fatal des passions ; alors vous verrez clair dans vos devoirs, & tous vos doutes seront éclaircis : *Removeantur iniquitates ; sanetur quod saucium est ; levetur pondus ab oculo ; præceptum Do-*

mini lucidum. Auſſi nous voyons tous les jours que lorſque, touchée de la grace, une ame commence à prendre des meſures ſolides pour l'éternité, ſes yeux s'ouvrent ſur mille vérités qu'elle s'étoit juſques-là diſſimulées à elle-même : à meſure que ſes paſſions diminuent, ſes lumières croiſſent; elle eſt ſurpriſe d'avoir pu s'aveugler ſi long-tems ſur des devoirs qui lui paroiſſent alors ſi évidens & ſi inconteſtables; & loin qu'un guide ſacré ait beſoin alors de conteſter & de ſoutenir contre elle les intérêts de la Loi de Dieu, il faut que ſa prudence cache, pour ainſi dire, à cette ame touchée toute l'étendue & les terreurs des vérités ſaintes; qu'elle la calme ſur l'horreur des déſordres paſſés, & tempère les frayeurs où la jettent la nouveauté & la ſurpriſe de ſes lumières. Ce ne ſont donc pas les régles qui alors s'éclairciſſent; c'eſt l'ame qui ſe dégage & ſort de ſes ténébres : ce n'eſt point la Loi de Dieu qui devient plus évidente; ce ſont les yeux du cœur qui s'ouvrent à ſa clarté : en un mot, ce n'eſt point l'Evangile qui change, c'eſt le pécheur.

Et une nouvelle preuve de ce que j'avance, mes Frères, c'eſt que ſur les points de la Loi ſur leſquels nulle paſſion, nul intérêt particulier ne nous aveugle ; nous ſommes équitables & clairvoyans. Un avare qui ſe cache à lui-même les régles de la Foi ſur l'amour inſatiable des richeſſes,

voit clair dans les maximes qui condamnent l'ambition ou la volupté. Un voluptueux, qui tâche de se justifier la foiblesse de ses panchans, ne fait point de grace aux inclinations basses & aux attachemens sordides de l'avarice. Un homme entêté de l'élévation & de la fortune, & qui regarde les mouvemens éternels qu'il faut se donner pour parvenir, comme des soins sérieux & solides, & seuls dignes de sa naissance & de son nom, voit toute l'indignité d'une vie d'amusement & de plaisirs; & comprend clairement qu'un homme né avec un nom, se dégrade & se deshonore par l'oisiveté & par l'indolence. Une femme saisie de la fureur du jeu, & d'ailleurs régulière, est impitoyable sur les fautes les plus légères, qui attaquent la conduite, & justifie éternellement l'innocence d'un jeu outré, en l'opposant à des désordres d'une autre nature, dont elle se trouve éxempte. Une autre au contraire, enyvrée de sa personne & de sa beauté, toute occupée de ses passions déplorables, regarde cet acharnement à un jeu éternel comme une espéce de maladie & de dérangement d'esprit; & ne voit dans la honte de ses engagemens qu'une foiblesse innocente, & des panchans involontaires dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs.

Parcourez toutes les passions, & vous verrez qu'à mesure qu'on est éxempt de quelqu'une, on la voit, on la condamne

lans les autres ; on connoît les régles qui
ı défendent ; on va même jusqu'à la ri-
;ueur envers autrui sur l'observance des de-
oirs qui n'intéressent pas nos propres foi-
lesses, & on pousse la sévérité jusqu'au
le-là même de la régle. Les Phariſiens, ſi
clairés & ſi sévères sur le crime de la fem-
ne adultère & sur les peines attachées par
ı Loi à l'horreur de cette infidélité, ne
oyoient point leur orgueil, leur hypocri-
e, leur haine implacable, & leur envie
ecrette contre Jesus-Christ. Les ténébres
e sont donc que dans notre propre cœur ;
x nous ne commençons à douter de nos
evoirs, que lorsque nous commençons à
imer les maximes qui les combattent : ſe-
onde réfléxion.

En effet, je vous dis en troisiéme lieu :
Vous croyez que l'Evangile n'est pas si for-
nel que nous le prétendons sur la plupart
es régles que nous voulons vous prescrire ;
ue nous outrons sa sévérité, & que nous
ui faisons dire ce qu'il nous plaît. Ecoutez-
: donc lui-même, mes Frères : nous con-
ntons que de tous les devoirs qu'il vous
rescrit vous ne vous croyiez obligés d'ob-
erver que ceux qui y sont marqués en ter-
nes si clairs & si précis qu'on ne sauroit s'y
néprendre & les méconnoître : on ne vous
n demande pas davantage, & nous vous
uittons de tout le reste. Ecoutez-le donc :
elui qui ne porte pas sa croix chaque jour, Luc. 14.
qui ne me suit pas, ne sauroit être mon 27.

Ibid. ỳ. 33. *Diſciple. Quiconque ne renonce pas de cœur à tout ce qu'il poſſède, & ne ſe renonce pas ſans ceſſe lui-même, ne doit rien prétendre à*
Matth. 11. 12. *mes promeſſes. Le Royaume des Cieux ſouffre violence, & il n'y a que ceux qui ſe la*
Luc. 13. 5. *font qui en jouiront un jour. Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.*
Matth. 6. 24. *Il n'eſt pas poſſible de ſervir Dieu & le monde. Malheur*
Luc. 6. 25. *à ceux qui ſont dans la joie & dans l'abondance; & bienheureux ceux qui pleurent &*
Luc. 14. 26. *qui ſouffrent ici-bas. Celui qui aime ſon père, ſa femme, ſes enfans, ſes biens, ſon corps, ſon ame plus que moi, n'eſt pas digne de moi.*
Jean. 16. 20. *Le monde ſe réjouira, mais vous, mes Diſciples, vous y ſerez toujours dans la triſteſſe de la foi, & dans les larmes de la pénitence.*

Eſt-ce moi qui parle ici, mes Frères? viens-je vous tromper par un excès de ſévérité, ajoûter à l'Evangile, & vous porter mes propres penſées? Foible comme je ſuis, j'ai moi-même beſoin d'indulgence; & ſi je prenois dans la foibleſſe de mon cœur la doctrine que je vous annonce, hélas! je ne vous parlerois que le langage de l'homme; je vous dirois que Dieu eſt trop bon pour punir des panchans qui naiſſent, ce ſemble, avec nous; qu'il n'eſt pas néceſſaire, pour aimer Dieu, d'être l'ennemi de ſoi-même; que lorſqu'on a du bien, il faut en jouir, & ne ſe rien refuſer. Voilà le langage que je tiendrois: (car l'homme livré à lui-même ne peut parler que ce langage de chair & de ſang.) Mais me croi-

riez-vous, mes Frères, je vous l'ai déja demandé, respecteriez-vous mon ministère? me regarderiez-vous comme un Ange du Ciel qui viendroit vous annoncer un nouvel Evangile?

Celui de Jesus-Christ vient de vous tenir un autre langage : je ne vous ai rapporté que ses divines paroles mêmes ; ce sont les devoirs qu'il vous prescrit en termes clairs & précis. On consent que vous borniez là toute votre piété, & que vous laissiez tout le reste comme douteux, ou du moins ordonné en termes moins clairs & plus susceptibles d'interprétations favorables. Ne comptez, parmi vos devoirs, que ces régles saintes & incontestables; nous n'éxigeons rien de plus : bornez-vous à faire ce qu'elles vous prescrivent ; & vous verrez que vous en ferez encore plus que nous ne demandons ; & que les maximes les plus communes & les plus familières de l'Evangile vont infiniment plus loin que tous nos discours : troisiéme réfléxion.

Aussi je vous dis, en quatriéme lieu, que si tout est presque contesté dans le monde sur les devoirs les plus incontestables de la piété chrétienne; c'est que l'Evangile est un livre inconnu à la plupart des Fidéles ; c'est que par un abus déplorable on passe toute la vie à acquérir des connoissances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à son bonheur, à son éternité ; & on ne lit pas le Livre de la Loi où est renfermée la

ſcience du ſalut, la vérité qui doit nous délivrer, la lumière qui doit nous conduire, les titres de notre eſpérance, les gages de notre immortalité, les conſolations de notre éxil, & le ſecours de notre pélerinage : c'eſt qu'entrant dans le monde on a ſoin de nous préſenter les livres qui expliquent les régles de la profeſſion à laquelle on nous deſtine ; & que le livre où les régles de la profeſſion du Chrétien ſont renfermées, cette profeſſion, qui ſurvivra à toutes les autres, ſeule néceſſaire, & la ſeule qui nous ſuivra dans l'éternité ; ce livre, dis-je, eſt laiſſé dans l'oubli, & n'entre pas dans le plan des études qui doivent occuper nos premières années : c'eſt enfin, que des hiſtoires fabuleuſes & laſcives amuſent puérilement notre loiſir ; & que l'hiſtoire des merveilles de Dieu & de ſes miſéricordes ſur les hommes, remplie d'événemens ſi grands, ſi ſérieux, ſi intéreſſans, qui devroit faire toute l'occupation & toute la conſolation de notre vie, ne nous paroît pas même digne de notre curioſité.

Je ne ſuis pas ſurpris après cela ſi nous avons beſoin tous les jours de faire l'apologie de l'Evangile, contre les abus & les préjugés du monde ; ſi l'on nous écoute avec la même ſurpriſe lorſque nous annonçons les vérités les plus communes de la morale chrétienne, que ſi nous annoncions la croyance & les myſtères de ces peuples ſauvages & éloignés, dont les terres &

es mœurs nous ſont à peine connues ; & ſi a doctrine de Jeſus-Chriſt trouve aujour-l'hui la même contradiction dans les eſprits, ju'elle trouva à la naiſſance de la Foi : c'eſt ju'il eſt des Chrétiens à qui le Livre de l'E-rangile eſt preſqu'auſſi inconnu qu'il l'étoit lors aux Payens ; qui ſavent à peine ſi Je-us - Chriſt eſt venu porter des Loix aux iommes, & qui ne peuvent ſoutenir un eul moment, ſans ennui, la lecture de ce Livre divin, dont les régles ſont ſi ſubli-nes, les promeſſes ſi conſolantes, & dont es Payens eux-mêmes, qui embraſſoient a Foi, admiroient ſi fort la beauté & la livine philoſophie. Ainſi, mes Frères, iſez les livres ſaints, & liſez-les avec cet eſprit de foi, de ſoumiſſion, de dépendan-ce, que l'Egliſe éxige ; & vous en ſaurez bientôt autant ſur vos devoirs, & ſur les régles des mœurs, que les Docteurs eux-nêmes qui vous enſeignent : *Super omnes locentes me intellexi ; quia teſtimonia tua neditatio mea eſt.* Pſ. 118. 99.

Et certes, mes Frères, d'où vient, je rous prie, que les premiers Fidéles pouſ-èrent ſi loin la pureté des mœurs & la ſain-eté du Chriſtianiſme ? Leur annonça-t-on l'autres maximes que celles que nous rous annonçons ? leur prêchoit-on un autre Evangile plus clair & plus précis que celui que nous vous prêchons ? c'étoient cependant des Nations idolâtres & diſſo-ues, qui avoient porté aux vérités de la

Foi les préjugés des superſtitions & des plus infâmes voluptés autoriſées par le culte même. Si l'Evangile renfermoit les moindres obſcurités favorables aux paſſions, c'étoient ſans doute ces premiers diſciples de la Foi, qui devoient y prendre le change. D'où vient cependant qu'ils ne propoſoient pas aux Apôtres & à leurs ſucceſſeurs, les mêmes difficultés que vous nous oppoſez ſans ceſſe pour ſoutenir les abus du monde & les intérêts des paſſions ? d'où vient qu'avec plus de panchans & plus de préjugés que nous pour les plaiſirs, ces heureux Fidéles comprirent d'abord juſqu'où, pour obéir à l'Evangile, il falloit ſe les interdire ?

Ah ! c'eſt qu'ils avoient nuit & jour le livre de la Loi entre les mains : c'eſt que la patience & la conſolation des Ecritures étoit la plus douce occupation de leur foi : c'eſt que les lettres des ſaints Apôtres, & le récit de la vie & des maximes de Jeſus-Chriſt étoit le ſeul lien, & l'entretien journalier de ces Egliſes naiſſantes : c'eſt qu'en un mot, pour qui lit l'Evangile, tout ce qui regarde les devoirs eſt bientôt décidé. Quatriéme Réfléxion.

Enfin, je dis en dernier lieu : Quand même il s'y trouveroit encore quelque choſe d'obſcur ; la Loi de Dieu ne retrouve-t-elle pas toute ſon évidence dans l'inſtruction & dans le miniſtère ? Les Chaires chrétiennes vous annoncent tous les jours la pureté des

naximes saintes ; les Pasteurs les prêchent sur les toits ; les guides sacrés des consciences les confient à l'oreille ; des hommes pleins de zèle & de lumière les font passer à la postérité, dans des ouvrages dignes des meilleurs tems de l'Eglise : jamais la piété des Fidéles n'eut plus de secours ; jamais l'ignorance n'eut moins d'excuse ; jamais siécle ne fut plus éclairé, & ne connut mieux l'esprit de la foi, & toute l'étendue des devoirs. Nous ne vivons plus dans ces siécles d'ignorance, où les régles ne subsistoient que dans les abus qui les avoient altérées ; où le ministère étoit souvent pour les Fidéles une occasion d'erreur & de scandale ; & où le Prêtre passoit pour éclairé dès qu'il étoit plus superstitieux que son peuple.

Il semble, ô mon Dieu ! que pour nous rendre plus inexcusables, à mesure que la malice des hommes croît d'un côté, la connoissance de la vérité, qui doit les condamner, augmente de l'autre : à mesure que les mœurs se corrompent, les régles se dévelopent : à mesure que la Foi s'affoiblit & s'éteint, elle s'éclaircit & se purifie ; semblable à ces feux, qui en expirant jettent une plus grande clarté, & ne font jamais mieux sentir leur force & leur éclat, que lorsqu'ils sont sur le point de s'éteindre.

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles, & des Prophétes qui annoncent leurs propres songes ;

mais le piége n'eſt à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés : quand on veut aller de bonne-foi à Dieu, on a bientôt trouvé la main qui ſait nous y conduire : ce ne ſont donc pas proprement les faux guides qui nous égarent ; c'eſt nous qui les cherchons, parceque nous voulons nous égarer avec eux ; ils ne ſont pas les premiers auteurs de notre perte, ils n'en ſont que les approbateurs ; ils ne nous ménent pas dans la voie de la perdition, ils ne ſont que nous y laiſſer ; & nous ſommes déja tout réſolus de périr dès que nous venons chercher leur ſuffrage. En effet, on ſent bien ſoi-même le danger & l'imprudence du choix que l'on fait ; plus même l'Oracle eſt complaiſant, plus on ſe défie de ſes lumières ; plus il reſpecte nos paſſions, moins on reſpecte ſon miniſtère ; on en fait même ſouvent le ſujet de ſes dériſions ; on tourne en ridicule une indulgence qu'on a recherchée ; on ſe vante d'avoir trouvé un protecteur commode des foibleſſes humaines ; & par un aveuglement dont on ne peut parler qu'avec des larmes, on confie ſon ame & ſon ſalut éternel à un homme qu'on ne croit pas même digne, non-ſeulement de reſpect, mais même d'attention & de ménagement : ſemblables à ces Iſraélites, qui un moment après avoir fléchi le genou devant le Veau d'or, & attendu de lui leur ſalut & leur délivrance, le briſèrent avec outrage, & le réduiſirent en cendres.

Mais

Mais, après tout, quand l'ignorance ou l'affoibliſſement des Miniſtres pourroit être une occaſion d'erreur, les éxemples des Saints vous détrompent : vous voyez quelle a été dès le commencement la route de ceux qui ont obtenu les promeſſes & dont nous honorons ſur la terre la mémoire & les ſaints travaux ; vous voyez que nul d'entr'eux ne s'eſt ſauvé par la voie que le monde vous vante comme ſi sûre & ſi innocente ; vous voyez que tous les Saints ont fait pénitence, crucifié leur chair, mépriſé le monde avec ſes plaiſirs & ſes maximes ; vous voyez que les ſiécles ſi différens entre eux pour les uſages & pour les mœurs, n'ont jamais rien changé aux mœurs des Juſtes ; que les Saints des premiers tems étoient faits comme ceux des derniers ; que les pays mêmes les plus diſſemblables pour l'humeur & pour les manières, ont produit des Saints qui ſe ſont tous reſſemblés ; que ceux des climats les plus éloignés & les plus différens du nôtre, reſſembloient à ceux de notre Nation ; que dans toute langue & dans toute tribu, ils ont tous été les mêmes : qu'enfin leurs ſituations ont été différentes ; que les uns ſe ſont ſauvés dans l'obſcurité, les autres dans l'élévation ; les uns dans la pauvreté, les autres dans l'abondance ; les uns dans la diſſipation des dignités & des ſoins publics, les autres dans le ſilence & dans le repos de la ſolitude : en un mot, les uns ſur le fumier, les autres

ſur le trône; mais que la croix, la violence, le renoncement a été la voie commune à tous.

Ainſi ſe ſont ſanctifiés dans tous les ſiécles & dans tous les pays les Princes religieux, les ſaints Conquérans, les Courtiſans qui ont craint le Seigneur, les Magiſtrats chrétiens, les Vierges retirées, les femmes partagées entre Jeſus-Chriſt & les ſoins du mariage, les Solitaires pénitens, les Prêtres appliqués à l'Autel ſaint, les Maîtres & les Eſclaves, & jouiſſent aujourd'hui de la bienheureuſe immortalité.

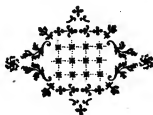
Qui êtes-vous donc pour prétendre arriver au Ciel par d'autres routes ; & vous flatter que dans cette foule de ſerviteurs illuſtres du Dieu vivant, vous ſerez ſeul privilégié ? Mon Dieu ! de quel éclat n'avez-vous pas environné la vérité pour rendre l'homme inexcuſable ! ſa conſcience la lui montre : votre Loi ſainte la lui conſerve : la voix de l'Egliſe la fait retentir à ſes oreilles : l'exemple de vos Saints la lui met ſans ceſſe devant les yeux : tout s'arme contre ſes crimes : tout prend les intérêts de votre Loi contre ſa fauſſe paix : de toutes parts ſortent des traits de lumière, qui vont porter la vérité juſqu'au fond de ſon ame : nul lieu, nulle ſituation ne peut le mettre à couvert de ces étincelles divines ſorties de votre ſein, qui le pourſuivent partout, & qui en l'éclairant, le déchirent : la vérité qui devroit le délivrer, le rend malheureux ; & ne voulant pas en aimer la lu-

nière, il eſt forcé d'en ſentir par avance la juſte ſévérité.

A quoi tient-il donc, mon cher Auditeur, que la vérité ne triomphe dans votre cœur? Pourquoi changez-vous en une ſource intariſſable de remords cruels, des lumières qui devroient être au-dedans de vous toute la conſolation de vos peines? puiſque par une ſuite des richeſſes de la miſéricorde de Dieu ſur votre ame, vous ne pouvez réuſſir, comme tant d'impies & d'endurcis, à étouffer cette vérité intérieure, qui vous rappelle ſans ceſſe à l'ordre & au devoir, pourquoi vous roidiſſez-vous contre le bonheur de votre deſtinée? pourquoi tant d'efforts pour vous défendre contre vous-même? tant de diverſions & de fuites pour vous éviter? Réconciliez enfin votre cœur avec vos lumières, votre conſcience avec vos mœurs, vous-même avec la Loi de Dieu; voilà le ſeul ſecret pour arriver à cette paix du cœur que vous cherchez : tournez-vous de tous les côtés, il faudra toujours en venir là : l'obſervance de la Loi eſt le véritable bonheur de l'homme : c'eſt ſe tromper, de la regarder comme un joug; elle ſeule met le cœur en liberté : tout ce qui favoriſe nos paſſions aigrit nos maux, augmente nos troubles, multiplie nos liens, aggrave notre ſervitude; la Loi de Dieu toute ſeule, en les réprimant, nous met dans l'ordre, nous calme, nous guérit, nous

délivre. Telle eſt la deſtinée de l'homme pécheur, de ne pouvoir être heureux ici-bas qu'en combattant ſes paſſions; de n'aller que par la violence aux plaiſirs véritables du cœur, & enſuite à cette paix éternelle préparée à ceux qui auront aimé la Loi du Seigneur.

Ainſi ſoit-il.





SECOND SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur l'Immutabilité de la Loi de Dieu.

Si veritatem dico vobis, quare non credtis mihi?

Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me oyez-vous pas? Joan. 8. 46.

CE n'eſt pas aſſés d'avoir défendu l'évidence de la Loi de Dieu, contre gnorance affectée des pécheurs qui la vioat, il faut encore établir ſon immutabié contre tous les prétextes qui ſemblent

autoriſer le monde à ſe diſpenſer de ſes régles ſaintes.

Jeſus-Chriſt ne ſe contente pas d'annoncer aux Phariſiens, que la vérité qu'ils connoiſſent les jugera un jour; qu'ils avoient beau ſe la diſſimuler à eux-mêmes, & que le crime de la Vérité connue & mépriſée demeureroit à jamais ſur leur tête. C'eſt par l'évidence de la Loi, qu'il les rappelle d'abord à leur propre conſcience : il les accuſe enſuite d'avoir donné atteinte même à ſon immutabilité; de ſubſtituer des uſages & des traditions humaines à la perpétuité de ſes régles; de les accommoder aux tems, aux circonſtances, aux intérêts; & leur déclare que juſqu'à la fin des ſiécles, un ſeul ïota ne ſera pas changé à ſa Loi, que le ciel & la terre paſſeront, mais que ſa Loi & ſa parole ſainte ſera toujours la même.

Et voilà, mes Frères, les abus qui régnent encore parmi nous contre la Loi de Dieu. Nous vous avons montré que malgré les doutes & les obſcurités que nos cupidités répandoient ſur nos devoirs, la lumière de la Loi, toujours ſupérieure à nos paſſions, diſſipoit malgré nous ces ténébres, & que nous n'étions jamais de bonne-foi dans les tranſgreſſions que nous tâchions de nous juſtifier à nous-mêmes : mais c'eſt peu de vouloir, comme les Phariſiens, obſcurcir l'évidence de la Loi; nous donnons encore atteinte comme eux à ſon immuta-

ilité : & comme si la loi de Dieu pouoit changer avec les mœurs des siécles ; :s différences des conditions, la nécessité es situations ; nous croyons pouvoir l'acommoder à ces trois circonstances différentes, & y trouver des prétextes, ou our en adoucir la sévérité, ou pour en ioler tout-à-fait les préceptes.

En effet, premiérement, le cœur des ıommes est changeant ; chaque siécle voit ıaître parmi nous de nouveaux usages ; les ems & les coutumes décident toujours de ıos mœurs : or, la loi de Dieu est immuale dans sa durée ; toujours la même dans ous les tems, & dans tous les lieux ; & ɔar ce premier caractère d'immutabilité, :lle seule doit être la régle constante & perɔétuelle de nos mœurs : première réflexion.

Secondement, le cœur des hommes est vain ; tout ce qui nous égale avec le reste les hommes, blesse notre orgueil ; nous ıimons les distinctions & les préférences ; ıous croyons trouver dans l'élévation du rang & de la naissance des priviléges cone la loi : or, la Loi de Dieu est immuable dans son étendue ; elle égale tous les états & toutes les conditions ; est la même pour les Grands & pour le peuple, pour le Prince & pour les sujets ; & par ce second caractère d'immutabilité, elle doit ramener aux mêmes devoirs cette variété d'états & de conditions, qui répand tant d'inégalité

ſur le détail des mœurs & des régles : ſeconde réfléxion.

Enfin, le cœur de l'homme rapporte tout à lui-même ; il ſe perſuade que ſes intérêts doivent l'emporter ſur la loi, & ſur les intérêts de Dieu même ; les plus légers inconvéniens lui paroiſſent des raiſons contre la régle : or, la Loi de Dieu eſt immuable dans toutes les ſituations de la vie ; & par ce dernier caractère d'immutabilité, il n'y a ni perpléxité, ni inconvénient, ni néceſſité apparente qui puiſſe nous diſpenſer de ſes préceptes : dernière réfléxion.

Et voilà les trois prétextes que le monde oppoſe à l'immutabilité de la Loi de Dieu confondus : le prétexte des mœurs & des uſages ; le prétexte du rang & de la naiſſance ; le prétexte des ſituations & des inconvéniens. La Loi de Dieu eſt immuable dans ſa durée ; donc, les mœurs & les uſages ne ſauroient la changer : la Loi de Dieu eſt immuable dans ſon étendue ; donc, la différence des rangs & des conditions la laiſſe par-tout la même : la Loi de Dieu eſt immuable dans toutes les ſituations ; donc, les inconvéniens, les perpléxités, n'en juſtifient jamais la plus légère tranſgreſſion. Implorons, &c. *Ave Maria.*

I. PARTIE. UN des reproches les plus preſſans & les plus ordinaires que les premiers Apologiſtes de la Religion faiſoient autrefois aux Payens, c'étoit l'inſtabilité de leur morale

ale, & les variations éternelles de leur loctrine : comme la plénitude de la véri-é, ne se trouvoit pas dans leur vaine Phi-osophie, & qu'ils ne puisoient pas leurs lu-nières, disoit Tertullien, dans cette raison souveraine qui éclaire tous les esprits, & qui est le Docteur immuable de la Vérité ; nais dans la corruption de leur cœur, & lans la vanité de leurs pensées ; ils quali-oient le bien & le mal selon leurs capri-es, & le vice & les vertus étoient resque parmi eux des noms arbitraires : *Malum ac bonum pro arbitrio ac libidi-e interpretantur.* Cependant, continue e Père, le caractère le plus inséparable de a vérité, c'est d'être toujours le même : le ien & le mal tirent leur immutabilité de elle de Dieu même, qu'ils glorifient ou u'ils outragent : sa sagesse, sa sainteté, sa astice, sont les seules régles éternelles de os mœurs ; & il n'appartient pas aux hom-nes de changer à leur gré ce que les hom-nes n'ont pas établi, & ce qui est plus an-ien que les hommes mêmes : *Hæc est ve-itatis integritas, non mutare sententiam, ec variare judicium : non potest aliud esse uod verè quidem bonum est seu malum : om-ia penes Dei veritatem fixa sunt.*

Tertull.

Ibid.

Or, il n'étoit pas étonnant que la Mora-e n'eût rien de fixe dans les Ecoles payen-es, livrées à l'orgueil & aux variations de esprit humain ; c'étoit la vanité, & non as la vérité, qui faisoit les Philosophes ;

les régles changeoient avec les ſiécles ; de nouveaux tems amenoient de nouvelles loix : en un mot, la doctrine ne changeoit pas les mœurs ; c'étoit le changement des mœurs, qui entraînoit toujours celui de la doctrine.

Mais ce qui étonne, c'eſt que les Chrétiens qui ont reçu du Ciel la Loi éternelle & immuable qui régle les mœurs, la croyent auſſi changeante que la morale des Philoſophes ; qu'ils ſe perſuadent que les devoirs rigoureux que l'Evangile preſcrivoit d'abord aux premiers âges de l'Egliſe, ſe ſont adoucis avec le relâchement des mœurs, & ne ſont plus faits pour l'affoibliſſement & la corruption de nos ſiécles.

En effet, mes Frères, l'Evangile, la Loi de Jeſus-Chriſt eſt immuable dans ſa durée : voyant tout changer autour d'elle, ſeule elle ne change point ; les devoirs qu'elle nous preſcrit, fondés ſur les beſoins & ſur la nature de l'homme, ſont de tous les tems & de tous les lieux comme elle. Tout change ſur la terre, parceque tout ſe ſent de la mutabilité de ſon origine : les Empires & les Etats ont leurs progrès & leur décadence : les Arts & les Sciences tombent ou ſe relévent avec les ſiécles : les uſages changent ſans ceſſe avec le goût des peuples & des climats : du haut de ſon immutabilité, Dieu ſemble ſe jouer des choſes humaines, en les laiſſant dans une révolution éternelle : les ſiécles

à venir détruiront ce que nous élevons avec tant de soin : nous détruisons ce que nos pères avoient cru digne d'une durée éternelle ; & pour nous apprendre le cas que nous devons faire des choses d'ici-bas, Dieu permet qu'elles n'ayent rien de fixe & de solide, que l'inconstance même qui les agite sans cesse.

Mais au milieu des changemens des mœurs & des siécles, la Loi de Dieu demeure toujours la régle immuable des siécles & des mœurs : le ciel & la terre passeront, mais les paroles saintes de la loi ne passeront point ; telles que les premiers Fidéles les reçurent à la naissance de la Foi, elles les avons-nous encore aujourd'hui, elles nos descendans les recevront un jour, elles enfin, les Bienheureux dans le ciel les adoreront, les aimeront éternellement. La ferveur ou le déréglement des siécles, n'ajoûte ou ne diminue rien à leur indulgence ou à leur sévérité ; le zèle ou la complaisance des hommes ne les rend ni plus austères ni plus accommodantes : la rigueur outrée ou le relâchement excessif des opinions & des doctrines, leur laissent toute la sage sobriété de leurs régles ; & elles forment cet Evangile éternel, que l'Ange, dans l'Apocalypse, annonce dès le commencement du haut du ciel, à toute Langue & toute Nation : *Et vidi alterum Angelum volantem per medium cælum, habentem Evangelium æternum, ut evangelizaret se-* Apoc. 14. 6.

dentibus super omnem terram.

Cependant, mes Frères, lorsque nous vous représentons quelquefois dans les mœurs des premiers Fidéles, tous les devoirs de l'Evangile éxactement remplis, leur détachement du monde, leur éloignement des théâtres & des plaisirs publics, leur assiduité dans les Temples, la modestie & la décence de leurs parures, leur charité pour leurs frères, leur indifférence pour toutes les choses périssables, leur desir continuel d'aller se réunir à Jesus-Christ : en un mot, cette vie simple, retirée, mortifiée, soutenue par des prières ferventes, & par la consolation des Livres saints, & telle enfin que l'Evangile la prescrit à tous les Disciples de la Foi : lorsque nous vous rapprochons, dis-je, ces anciens modéles, pour vous faire sentir par la différence des premières mœurs d'avec les vôtres, combien vous êtes loin du Royaume de Dieu; loin d'être effrayés de vous trouver dissemblables à un point, qu'on croiroit à peine que vous fussiez disciples d'un même Maître, & sectateurs de la même Loi; vous nous reprochez de rappeller sans cesse jusqu'à l'ennui, ces premiers tems, de ne parler que de l'Eglise primitive, comme s'il étoit possible de régler nos mœurs sur des mœurs dont il ne reste depuis longtems aucune trace, impratiquables aujourd'hui parmi nous, & que les tems & les usages ont universellement abo-

ies. Vous dites qu'il faut prendre les hommes tels qu'ils sont ; qu'il seroit à souhaiter que la première ferveur se fût conservée dans l'Eglise ; mais que tout se relâche & s'affoiblit avec le tems, & que vouloir nous ramener à la vie des premiers siécles, ce n'est pas proposer des moyens de salut, c'est prêcher seulement que personne n'y doit plus rien prétendre.

Mais je vous demande, premiérement, mes Frères, les tems & les années qui ont si fort altéré la pureté du Christianisme, ont-elles altéré celle de l'Evangile ? les régles sont-elles devenues plus commodes & plus favorables aux passions, parceque les hommes sont devenus plus sensuels & plus voluptueux ? & le relâchement des mœurs a-t-il adouci les maximes de Jesus-Christ ? Lorsqu'il a prédit dans l'Evangile, que dans les derniers tems, c'est-à-dire, dans les siécles où nous avons le malheur de vivre, il ne se trouveroit presque plus de foi sur la terre, que son nom y seroit à peine connu, que ses maximes y seroient anéanties, que les devoirs seroient incompatibles avec les usages, & que les Justes eux-mêmes se laisseroient presque souiller par la contagion universelle, & entraîner au torrent des éxemples : a-t-il ajoûté qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers tems, il relâcheroit quelque chose de la sévérité de son Evangile ; qu'il consentiroit que les usages éta-

blis par l'ignorance & le déréglement des siécles, succédassent aux régles & aux devoirs de sa doctrine ; qu'il éxigeroit alors de ses Disciples, infiniment moins qu'il n'éxigeoit à la naissance de la Foi ; & que son Royaume, qui n'étoit d'abord promis qu'à la violence, seroit alors accordé à l'indolence & à l'oisiveté ? l'a-t-il ajoûté, je vous le demande ? Au contraire, il avertit ses Disciples, qu'alors, que dans ces derniers tems, il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, se retirer sur les montagnes, pour se mettre à couvert de la corruption générale : il les avertit que malheur alors à ceux qui resteront exposés au milieu du monde ; qu'il n'y aura presque de sûreté que pour ceux qui se dépouilleront de tout, qui fuiront du milieu des villes ; & il finit par les exhorter encore une fois de veiller, & de prier sans cesse, pour n'être pas enveloppés dans la condamnation générale : *Vigilate itaque, omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt.*

Luc. 21. 36.

Et en effet, mes Frères, plus les désordres augmentent, plus la piété doit être fervente & attentive ; plus nous sommes environnés de périls, plus la prière, la retraite, la mortification, nous deviennent nécessaires : le déréglement des mœurs d'aujourd'hui ajoûte encore de nouvelles obligations à celles de nos pères ; & loin que la voie du salut soit devenue plus aisée

que dans les premiers tems, nous périrons avec une vertu médiocre, qui, soutenue alors par l'éxemple commun, auroit peut-être suffi pour nous assurer le salut.

D'ailleurs, mes Frères, je vous demande en second lieu; croyez-vous de bonne foi que les préceptes rigoureux de l'Evangile, ces maximes de croix, de violence, de renoncement, de mépris du monde, n'ayent été faites que pour les premiers âges de la Foi? Croyez-vous que Jesus-Christ ait destiné toutes les rigueurs de sa doctrine pour ces hommes chastes, innocens, charitables, fervens, qui vivoient dans ces tems heureux de l'Eglise; ces hommes qui s'interdisoient eux-mêmes tous les plaisirs, ces premiers Héros de la Religion, qui conservoient presque tous jusqu'à la fin, la grace de la régénération qui les avoit faits Chrétiens? Quoi, mes Frères! Jesus-Christ n'auroit récompensé leur zèle & leur fidélité, qu'en aggravant leur joug, & il auroit réservé pour les hommes corrompus de nos siécles toute son indulgence? Quoi, mes Frères! Jesus-Christ n'auroit fait des loix sévères de pudeur, de modestie, de retraite, que pour ces premières femmes chrétiennes qui renonçoient à tout pour lui plaire; qui ne se partageoient qu'entre le Seigneur & leur époux; qui, renfermées dans l'enceinte de leurs maisons, élevoient leurs enfans dans la Foi & dans la piété? les Electres, les Euni-

ces, les Loïdes, ces premières Héroïnes de la Foi ? & il éxigeroit moins aujourd'hui de ces Femmes molles, voluptueuses, mondaines, qui blessent tous les jours nos yeux par l'indécence de leurs parures, & qui corrompent les cœurs, par la liberté de leurs mœurs, & les piéges qu'elles tendent à l'innocence ? Et où seroit ici l'équité & la sagesse tant vantée de la morale chrétienne ? On éxigeroit donc plus de celui qui doit moins ? les transgressions de la Loi dispenseroient donc de sa sévérité ceux qui la violent ? il suffiroit d'avoir des passions pour être en droit de les satisfaire ? la voie du Ciel s'applaniroit pour les pécheurs, & conserveroit toute son âpreté pour les Justes ? & plus les hommes auroient de vices, moins ils auroient besoin de vertu ?

De plus, souffrez que j'ajoûte en dernier lieu, mes Frères : si le changement des mœurs pouvoit changer les régles, si les usages pouvoient justifier les abus, la loi éternelle de Dieu s'accommoderoit donc à l'inconstance des tems, & au goût bizarre des hommes ? Il faudroit donc un Evangile pour chaque siécle & pour chaque nation : car nos usages n'étoient pas établis du tems de nos pères ; sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux : ils ne sont pas communs à tous les peuples qui adorent comme nous Jesus-Christ. Donc ces usages ne peuvent, ni

devenir notre régle, ni la changer; car la régle eſt de tous les tems & de tous les lieux : donc de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile, puiſqu'il faudroit dire anathême à un Ange même qui viendroit nous en annoncer un nouveau, & que l'Evangile ne ſeroit plus qu'une loi humaine & point sûre pour les hommes, ſi elle pouvoit changer avec les hommes : donc il ne faut pas juger des régles & des devoirs par les mœurs & par les uſages, mais juger des uſages & des mœurs par les devoirs & par les régles : donc c'eſt la Loi de Dieu qui doit être la régle conſtante des tems, & non pas la variation des tems, devenir la régle même de la Loi de Dieu.

Ne nous dites donc plus, mes Frères, que les tems ne ſont plus les mêmes; mais la Loi de Dieu ne l'eſt-elle pas? que vous ne pouvez pas réformer des mœurs univerſellement établies; mais on ne vous charge pas de la réformation de l'univers : changez-vous vous-même; ſauvez votre ame dont vous êtes chargé; voilà tout ce qu'on éxige de vous : qu'enfin, les Chrétiens des premiers tems avoient, ou plus de force, ou plus de grace que nous : ah! ils avoient plus de foi, plus de conſtance, plus d'amour pour Jeſus-Chriſt, plus de mépris pour le monde; voilà tout ce qui les diſtinguoit de nous.

N'avons-nous pas les mêmes ſources de

graces qu'eux, le même miniſtère, le même autel, la même victime ? les miſéricordes du Seigneur ne coulent-elles pas avec la même abondance ſur ſon Egliſe ? n'avons-nous pas encore au milieu de nous des ames pures & ſaintes, qui font revivre la foi & la ferveur des premiers tems, & qui ſont des preuves vivantes de la poſſibilité des devoirs, & des miſéricordes du Seigneur ſur ſon peuple ? Ne dites donc plus, dit l'Eſprit de Dieu, que les tems qui nous ont précédés avoient des avantages ſur le nôtre : *Ne dicas quòd priora tempora meliora fuêre quàm nunc ſunt ; ſtulta enim eſt hujuſcemodi interrogatio.* Il en a toujours coûté pour ſuivre Jeſus-Chriſt : il a fallu dans tous les tems porter ſa croix, ne pas ſe conformer au ſiécle corrompu, vivre comme des étrangers ſur la terre : les Saints ont eu dans tous les tems les mêmes paſſions à combattre que nous, les mêmes abus à éviter, les mêmes piéges à craindre, les mêmes obſtacles à ſurmonter : & s'il y a ici quelque différence, c'eſt que dans les premiers tems, ce n'étoient pas de ſeuls uſages arbitraires qu'il falloit éviter, les dériſions du monde ſeulement qu'on avoit à craindre en ſe déclarant pour Jeſus-Chriſt ; c'étoient les ſupplices les plus cruels auſquels il falloit s'expoſer ; c'étoit la puiſſance des Céſars, & la fureur des Tyrans qu'il falloit mépriſer ; c'étoient des ſuperſtitions reſpectables par

Eccleſ. 7. 11.

eur ancienneté, autorisées par les loix de 'Empire, & par le consentement de presque tous les peuples, dont il falloit se dispenser ; c'étoit, en un mot, l'univers entier qu'il falloit armer contre soi. Mais la foi de ces hommes pieux étoit plus forte que les supplices, que les Tyrans, que es Césars, que le monde entier ; & la nôtre ne peut tenir contre la bizarrerie des usages, ou la puérilité d'une dérision ; & 'Evangile, qui pouvoit autrefois faire des martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un fidéle. La Loi de Dieu est donc immuable dans sa durée ; toujours la même dans tous les tems & dans tous les lieux : mais elle est encore immuable dans son étendue, & la même pour tous les états & toutes les conditions ; c'est ma seconde réflexion.

LE caractère le plus essentiel de la Loi de Jesus-Christ, est de réunir sous les mêmes régles, le Juif & le Gentil, le Grec & le Barbare, les Grands & le peuple, le Prince & les sujets : en lui il n'y a plus d'acception de personne. La loi de Moïse, du moins dans ses usages & dans ses cérémonies, n'étoit donnée qu'à un peuple seul : mais Jesus-Christ est un Législateur universel ; sa loi comme sa mort est pour tous les hommes. Il est venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple ; de tous les états & de toutes les conditions ne former qu'un II. PARTIE.

corps : c'eſt le même eſprit qui l'anime, les mêmes loix qui le gouvernent : on peut y éxercer des fonctions différentes, y occuper des places plus ou moins honorables ; mais c'eſt le même mouvement qui en régit tous les membres. Toutes ces diſtinctions odieuſes qui diviſoient autrefois les hommes, ſont anéanties par l'Evangile : cette Loi ſainte ne connoît plus ni pauvre, ni riche, ni noble, ni roturier, ni maître, ni eſclave ; elle ne voit dans les hommes que le titre de fidéle, qui les égale tous ; elle ne les diſtingue point par leurs noms & par leurs places, mais par leurs vertus ; & les plus grands à ſes yeux, ſont ceux qui ſont les plus ſaints.

Cependant une ſeconde illuſion aſſés ordinaire contre l'immutabilité de la Loi de Dieu, c'eſt de ſe perſuader qu'elle change & s'adoucit en faveur du rang & de la naiſſance ; que ſes obligations ſont moins auſtères pour les perſonnes nées dans l'élévation ; & que les obſtacles que les grandes places, & les mœurs attachées à la grandeur, mettent à l'obſervance des devoirs ſévères de l'Evangile, & qui en rendent aux Grands la pratique preſque impoſſible, en rendent auſſi la tranſgreſſion plus innocente. On ſe figure que les abus permis de tout tems par l'uſage aux Grands, leur ſont accordés par la Loi de Dieu, & qu'il y a une autre voie de ſalut pour eux que pour le peuple. De-là toutes les loix de l'Egliſe

violées ; les tems & les jours consacrés à l'abstinence, confondus avec le reste des jours, sont regardés comme des priviléges refusés au vulgaire, & réservés au nom seul & à la naissance : de-là ne vivre que pour les sens, n'être attentif qu'à les satisfaire, ne refuser rien au goût, à la vanité, à la curiosité, à l'oisiveté, à l'ambition, faire son Dieu de soi-même ; la même prospérité qui facilite tous ces excès, les excuse & les justifie.

Mais, mes Frères, je l'ai déja dit, l'Evangile est la loi de tous les hommes : Grands, peuples, vous avez tous promis sur les fonts sacrés de l'observer. L'Eglise, en vous recevant au nombre de ses enfans, n'a pas proposé aux Grands d'autres vœux à faire, & d'autres régles à pratiquer qu'au simple peuple : vous y avez tous fait les mêmes promesses ; tous juré, à la face des autels, d'observer le même Evangile. L'Eglise ne vous a pas demandé alors, si, par votre naissance selon la chair, vous étiez grand ou peuple ; mais si, par votre renaissance en Jesus-Christ, vous vouliez être fidéle, & vous engager à suivre sa Loi : sur le serment que vous en avez fait, elle a mis l'Evangile saint sur votre tête, pour marquer que vous vous soumettiez à ce joug sacré.

Or, mes Frères, tous les devoirs de l'Evangile se réduisent à deux points. Les uns sont proposés pour combattre & affoi-

blir ce fonds de corruption que nous portons en naissant ; les autres pour perfectionner cette première grace du Chrétien que nous avons reçue dans le Batême : c'est-à-dire, les uns pour détruire en nous le vieil Adam ; les autres pour y faire croître Jesus-Christ. La violence, le renoncement, la mortification, regardent le premier ; la prière, la retraite, la vigilance, le mépris du monde, le desir des biens invisibles, sont renfermés dans le second : voilà tout l'Evangile. Or, je vous demande, qu'y a-t-il dans ces deux sortes de devoirs, dont le rang & la naissance puissent vous dispenser ?

Devez-vous moins prier que les autres Fidéles ? avez-vous moins de graces à demander qu'eux, moins d'obstacles à vaincre, moins de piéges à éviter, moins de desirs à combattre ? Hélas ! plus vous êtes élevé, plus les périls augmentent, plus les occasions de chute naissent sous vos pas, plus le monde vous devient aimable, plus tout favorise vos passions, plus tout contredit vos bons desirs : est-ce dans une situation si terrible pour le salut, que vous trouvez des priviléges qui vous le rendent plus doux & plus commode ? Donc plus vous êtes élevé, plus la mortification vous devient nécessaire, parceque plus les plaisirs corrompent votre cœur ; plus la vigilance est indispensable, parceque les périls sont plus fréquens ; plus la foi doit être vi-

e, parceque tout ce qui vous environne affoiblit & l'éteint ; plus la prière doit tre continuelle, parceque les graces pour ous soutenir doivent être plus abondantes; ı pauvreté de cœur plus héroïque, parceue les attachemens aux choses d'ici-bas ›nt plus inévitables : enfin plus vous êtes evé, plus le salut vous devient difficile; ›ilà le seul privilége que vous pouvez tendre de votre élévation. Aussi, grand 'ieu ! vous nous avertissez souvent que ›tre Royaume n'est que pour les pauvres : les petits : vous ne parlez de la difficulté ı salut pour les Grands & les puissans, ı'en des termes qui sembleroient leur ôter ut espoir d'y prétendre, si nous ne sa-ons que vous voulez le salut de tous les ›mmes; & que votre grace est encore us puissante pour nous sanctifier, que la osperité pour nous corrompre.

Et certes, mes Frères, si la grandeur l'élévation rendoient notre condition as heureuse & plus favorable par rapport salut ; en vain la doctrine de Jesus-ırist nous apprendroit à craindre les granurs & les prospérités humaines : en vain nous diroit ; que bienheureux ceux qui eurent & qui sont affligés ici-bas; que ılheur à ceux qui se réjouissent & qui sont ns l'abondance; & qu'enfin recevoir sa compense dans ce monde, par les biens les honneurs passagers qu'on y reçoit, est un préjugé presque certain qu'on ne

doit pas l'attendre dans l'autre. Au contraire la grandeur & la prospérité deviendroit un état digne d'envie, même selon les régles de la Foi : il faudroit appeller heureux, contre la maxime de Jesus-Christ, ceux qui sont dans les plaisirs & dans l'opulence ; puisque, outre les douceurs d'une fortune riante, ils y trouveroient encore une voie de salut plus douce & plus aisée que dans un état plus obscur : ceux qui souffrent, & qui sont affligés ici-bas, seroient donc les plus malheureux de tous les hommes ; puisqu'à toutes les amertumes de leur condition, il faudroit encore ajoûter celles d'un Evangile plus rigoureux & plus austère pour eux que pour les personnes nées dans l'abondance. Quel nouvel Evangile faudroit-il vous annoncer, mes Frères, si c'étoient-là les régles de la morale de Jesus-Christ !

Mais je n'en dis pas assés. Quand la prospérité n'éxigeroit pas des précautions plus sévères par les périls qui l'environnent, elle éxigeroit du moins des réparations plus rigoureuses par les crimes & les excès qui en sont inséparables. Hélas ! mes Frères, n'est-ce pas parmi vous que les passions ne connoissent plus de bornes ; que les jalousies sont plus vives, les haines plus immortelles, les vengeances plus honorables, les médisances plus cruelles, l'ambition plus démesurée, les voluptés plus monstrueuses ? N'est-ce pas parmi les Grands que la

débauche plus affreuse rafine même sur les crimes communs ; que les dissolutions deviennent un art ; & que pour prévenir les dégoûts inséparables du déréglement, on cherche dans le crime, des ressources contre le crime même? Quelle indulgence pourez-vous donc vous promettre du côté de la Religion ? si les plus justes sont redevables de toute la Loi, les plus grands pécheurs en seroient-ils déchargés ? Mesurez vos devoirs sur vos crimes, & non sur votre rang : jugez de vous-même par les ourages que vous avez faits à Dieu, & non as par les vains hommages que les hommes ous rendent : comptez les jours & les anées de vos crimes, qui seront les titres ternels de votre condamnation, & non pas es années & les siécles de l'antiquité de vore race, qui ne forment que de vains titres crits sur les cendres de vos tombeaux : xaminez ce que vous devez à Dieu, & on pas ce que les hommes vous doivent. i le monde devoit vous juger, vous pourez-vous promettre des distinctions & des éférences ; mais le monde sera lui-même gé ; & celui qui le jugera, & vous aus, ne distinguera les hommes que par les ces ou les vertus. Il ne demandera pas s noms, il ne demandera que les œuvres : esurez là-dessus les distinctions que vous vez attendre.

Aussi, mes Frères, nous ne voyons pas le Jesus-Christ, dans l'Evangile, propo-

sât aux Princes du peuple, & aux Grands de Jérusalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée, & à ses Disciples, tous tirés de la lie du peuple : il parle dans la capitale de la Judée, & devant ce que la Palestine avoit de plus illustre, comme il parle sur les bords de la mer ou sur la montagne, à cette populace obscure qui le suivoit ; ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent. La croix, la violence, le mépris du monde, le renoncement à soi-même, la séparation des plaisirs ; voilà ce qu'il annonce à Jérusalem, le siége des Rois, comme à Nazareth, le lieu le plus obscur de la Judée ; à ce jeune homme qui possédoit de si grands biens, comme aux enfans de Zébédée, qui n'avoient que leurs filets pour héritages ; aux sœurs de Lazare, d'un rang distingué dans la Palestine, comme à la femme de Samarie d'une condition plus obscure ; ses ennemis eux-mêmes avouoient que c'étoit là son caractère propre, & étoient forcés de lui rendre cette justice, qu'il enseignoit la voie de Dieu dans la vérité, & qu'il n'a-
Matth. voit égard ni au rang ni aux personnes. *Sci-*
22. 16. *mus quia verax es, & viam Dei in veritate doces :.... non enim respicis personam hominum.*

Que dis-je, après sa mort même, l'Evangile ne parut une doctrine descendue du ciel, que parceque, annonçant aux Grands & aux puissans des maximes tristes & cru-

cifiantes ; ſi incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laiſsèrent pas de ſe ſoumettre au joug de Jeſus-Chriſt, & d'embraſſer une loi, qui, au milieu de leur proſpérité & de leur abondance, ne leur permettoit pas plus de douceurs & de plaiſirs ici-bas, qu'aux pauvres & au ſimple peuple. Et en effet, mes Frères, pourquoi les premiers défenſeurs de la Foi auroient-ils regardé la converſion des Céſars & des Puiſſans du ſiécle, comme une preuve de la vérité & de la divinité de l'Evangile ? Qu'y auroit-il de ſi ſurprenant, que les Riches & les Puiſſans euſſent embraſſé une doctrine qui les diſtingueroit du Peuple, par une plus grande indulgence ; qui, tandis qu'elle preſcriroit aux autres les larmes, les jeûnes, les croix, la violence, ſe relâcheroit en faveur des Grands, & conſentiroit que les profuſions, les plaiſirs, les ſenſualités, les jeux, les ſpectacles ſi rigoureuſement interdits au commun des Fidéles, devinſſent une occupation innocente pour eux ; & que ce qui eſt une voie de perdition pour les autres, fût pour eux ſeuls la voie de ſalut ? Ce ſeroit donc la ſageſſe du ſiécle qui auroit établi l'Evangile, & non pas la folie de la Croix : ce ſeroient les artifices & les égards humains, & non pas le bras du Tout-puiſſant : ce ſeroit la chair & le ſang, & non pas la vertu de Dieu ; & la converſion de l'univers n'auroit rien de plus merveilleux, que l'établiſ-

sement des superstitions & des sectes.

Et au fond, mes Frères, de bonne-foi, si l'Evangile avoit des distinctions à faire, & des complaisances à accorder, si la Loi de Dieu pouvoit relâcher quelque chose de sa sévérité, seroit-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation & dans l'abondance ? Quoi ! elle conserveroit toute sa rigueur pour les pauvres & pour les malheureux ? elle condamneroit aux larmes, aux jeûnes, à la pénitence, au dépouillement, ces infortunés dont les jours ne sont presque mêlés que de souffrance & d'amertume, & qui ne goûtent rien de plus doux dans leur état, que de manger avec sobriété un pain gagné à la sueur de leur front ; & elle déchargeroit de ces devoirs rigoureux les Grands de la terre ? & elle n'éxigeroit rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par la diversité des plaisirs? & elle réserveroit toute son indulgence pour ces ames molles & voluptueuses qui ne vivent que pour les sens, qui ne croyent être sur la terre, que pour y jouir d'une injuste félicité, & qui ne connoissent point d'autre Dieu qu'elles-mêmes ?

Grand Dieu ! c'est l'aveuglement que votre justice répand sur les prospérités humaines : après avoir corrompu le cœur, elles éteignent encore toutes les lumières de la Foi. Il est rare que les Grands, si éclairés sur les intérêts de la terre, sur les voies de la fortune & de la gloire, sur les

resſorts ſecrets qui font mouvoir les Cours & les Empires, ne vivent dans une ignorance profonde des voies du ſalut. Le monde les a ſi fort accoutumés aux préférences, qu'ils ſe perſuadent devoir en trouver auſſi dans la Religion : parceque les hommes leur tiennent compte des plus légères démarches qu'ils font en leur faveur, ils croyent, ô mon Dieu ! que vous les regardez des mêmes yeux que l'homme ; & qu'en rempliſſant quelques foibles devoirs de piété, qu'en faiſant quelques légères démarches pour vous, ils vont encore au-delà de ce qu'ils vous doivent : comme ſi leurs moindres œuvres de Religion trouvoient un nouveau mérite dans leur rang, au lieu qu'elles ne le trouvent à vos yeux que dans la foi & la charité qui les anime.

C'eſt ainſi, mes Frères, que la Loi de Dieu, immuable dans ſon étendue, eſt la même pour tous les états, pour les Grands & pour le peuple. Mais elle eſt encore immuable dans toutes les ſituations de la vie ; & il n'eſt ni conjonćture difficile, ni perplexité, ni péril apparent, ni prétexte du bien public, où la violer, & même l'adoucir, devienne un tempérament légitime & néceſſaire : ce devoit être ici ma dernière réfléxion ; mais j'abrége, & je pourſuis.

Oui, mes Frères, tout nous devient raiſon & néceſſité contre nos devoirs, c'eſt-à-dire, contre la Loi de Dieu ; les ſituations les moins périlleuſes, les conjonćtu-

res les moins embarraſſantes, nous fourniſſent des prétextes pour la violer avec ſécurité, & nous perſuadent que la Loi de Dieu ſeroit injuſte, & éxigeroit trop des hommes, ſi dans ces occaſions elle n'uſoit d'indulgence à notre égard.

Ainſi, la Loi de Dieu nous ordonne de rendre à chacun ce qui lui appartient, de nous retrancher pour payer des dettes accumulées par nos excès, & de ne pas permettre que des créanciers malheureux ſouffrent de nos profuſions inſenſées : cependant, on ſe perſuade que dans une grande place, il faut ſoutenir l'éclat d'une dignité publique ; que l'honneur du Maître demande qu'on ne laiſſe pas avilir par des dehors obſcurs & rampans, le poſte élevé qu'il nous a confié ; qu'on eſt redevable au Prince, à l'Etat, à ſoi-même avant que de l'être aux Particuliers ; & que la bienſéance publique l'emporte alors ſur la régle particulière.

Ainſi, la Loi de Dieu nous enjoint d'arracher l'œil qui ſcandaliſe, & de le jetter bien loin de nous ; de nous ſéparer d'un objet qui a été de tout tems l'écueil de notre innocence, & auprès duquel nous ne ſaurions être en ſûreté : cependant, l'éclat que feroit une rupture, les ſoupçons qu'elle pourroit réveiller dans l'eſprit du Public, les liens de ſociété, de parenté, d'amitié, qui ſemblent rendre la ſéparation impoſſible ſans éclat, nous perſuadent qu'elle n'eſt pas

alors ordonnée, & qu'un péril devenu comme néceſſaire, devient pour nous une ſûreté.

Ainſi, la Loi de Dieu nous commande de rendre gloire à la vérité, de ne pas trahir notre conſcience en la retenant dans l'injuſtice ; c'eſt-à-dire, de ne pas la diſſimuler par des intérêts humains à ceux à qui notre devoir nous oblige de l'annoncer : cependant, on ſe perſuade que des vérités qui ſeroient inutiles, doivent être ſupprimées ; & qu'une liberté dont tout le fruit ſeroit d'expoſer notre fortune, & de nous rendre odieux, ſans rendre meilleurs ceux à qui nous devons la vérité, ſeroit plutôt une indiſcrétion qu'une loi de charité & de juſtice.

Ainſi, la Loi de Dieu nous preſcrit de ne chercher dans les ſoins publics que l'utilité des Peuples, pour qui ſeuls l'autorité nous eſt confiée ; de nous regarder comme chargés des intérêts de la multitude, comme les vengeurs de l'injuſtice, les aziles de l'oppreſſion & de la misère : cependant, on croit ſe trouver dans des conjonctures où il faut fermer les yeux à l'iniquité, ſoutenir des abus que l'on connoît inſoutenables, ſacrifier ſa conſcience & ſon devoir à la néceſſité des tems, & violer ſans ſcrupule les régles les plus claires, parceque les inconvéniens qui naîtroient de leur obſervance, ſemblent en rendre la tranſgreſſion néceſſaire. Enfin, les prétextes, les intérêts,

lés inconvéniens humains font toujours pancher la balance de leur côté ; & le devoir, & la Loi de Dieu céde toujours à la nécessité des tems & des conjonctures.

Or, mes Frères, je ne vous dis pas, premiérement, que l'intérêt du salut est le plus grand de tous les intérêts ; que la vie, la fortune, la réputation, l'univers entier lui-même mis en parallèle avec notre ame, ne doit être compté pour rien ; & que quand le ciel & la terre changeroient de face, que le monde entier devroit périr, & tous les maux fondre sur notre tête, ces inconvéniens seroient toujours infiniment moindres que la transgression de la Loi de Dieu.

Je ne vous dis pas, secondement, que la Loi a toujours, du moins, la sûreté pour elle contre le prétexte, parceque l'obligation de la Loi est claire & précise, au lieu que la justice du prétexte qui introduit l'exception, est toujours douteuse ; & qu'ainsi, préférer le prétexte à la Loi, c'est laisser une voie sûre, & en choisir une autre dont personne ne peut vous répondre.

Enfin, je ne vous dis pas que l'Evangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde & de nous-mêmes, & nous faire mourir à toutes nos affections terrestres, c'est s'abuser de regarder comme des inconvéniens certaines suites de cette Loi divine, funestes ou à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos, & nous

nous persuader qu'alors il nous est permis de recourir à des expédiens qui l'adoucissent, & qui en concilient la sévérité avec les intérêts de notre amour propre. Jesus-Christ n'a pas prétendu nous prescrire des devoirs faciles, commodes, & qui ne prissent rien sur nos passions : il est venu porter le glaive & la séparation dans les cœurs; séparer l'homme de ses proches, de ses amis, de lui-même; nous montrer une voie rude & mal-aisée à tenir. Ainsi, ce que nous appellons inconvéniens, & extrémités inouies, ne sont au fond que l'esprit de la loi, les conséquences les plus naturelles des régles, & la fin que Jesus-Christ s'étoit proposée en nous les prescrivant.

Ce jeune homme de l'Evangile, regardoit comme un inconvénient de ne pouvoir aller rendre les derniers devoirs à son père, & recueillir sa succession, s'il suivoit Jesus-Christ; & c'est précisément ce sacrifice, que Jesus-Christ éxigeoit de lui. Ces hommes appellés au Festin regardoient comme un inconvénient; l'un d'abandonner sa maison des champs; l'autre son commerce; le dernier, enfin, de suspendre la solemnité de ses noces; & c'étoit pour rompre tous ces liens qui les attachoient encore trop à la terre, que le Père de famille les invite de venir s'asseoir au festin. Esther regardoit d'abord comme un inconvénient d'aller paroître devant Assuérus contre la loi de

l'Empire, & de se déclarer fille d'Abraham, & protectrice des enfans d'Israel; & cependant, comme lui représenta le sage Mardochée, le Seigneur ne l'avoit élevée à ce point de gloire & de prospérité que pour cette occasion importante. Tout ce qui nous gêne, nous paroît une raison contre la loi; & nous prenons pour des inconvéniens les obligations mêmes.

D'ailleurs, mes Frères, n'est-il pas certain que le principal mérite de nos devoirs, se tire des obstacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique; que le caractère le plus essentiel de la Loi de Jesus-Christ, est de soulever contr'elle toutes les raisons de la chair & du sang; & que la vertu ressembleroit au vice, si elle ne trouvoit au-dehors & au-dedans de nous, que des facilités & des convenances. Les Justes, mes Frères, n'ont jamais été paisibles observateurs des régles saintes: Abel trouva des inconvéniens dans la jalousie de son propre frère; Noé, dans l'incrédulité de ses citoyens; Abraham, dans les disputes de ses serviteurs; Joseph, dans les périls où l'exposoit l'amour de la pudeur, & la fureur d'une femme infidéle; Daniel, dans les usages d'une Cour profane; le pieux Esdras, dans les mœurs de son siécle; le généreux Eléazar, dans les piéges d'un tempérament spécieux: enfin, suivez l'histoire des Justes, & vous verrez que dans tous les siécles, tous ceux qui ont marché

dans les préceptes & dans les ordonnances de la Loi, ont trouvé des inconvéniens où la juſtice elle-même ſembloit autoriſer la tranſgreſſion des régles ; ont rencontré en leur chemin des obſtacles, où les lumières d'une raiſon humaine ſembloient décider en faveur du prétexte contre la Loi ; en un mot, où la vertu ſembloit condamner la vertu même : & qu'ainſi il n'eſt pas nouveau à la Loi de Dieu de trouver des obſtacles ; mais qu'il eſt nouveau de prétendre trouver dans ces obſtacles des excuſes légitimes, qui nous diſpenſent de la Loi de Dieu.

Et la raiſon déciſive qui confirme cette vérité, c'eſt que nos paſſions ſeules forment les inconvéniens qui nous autoriſent à chercher des tempéramens à nos devoirs & à la Loi de Dieu ; & que des vûes de fortune, de gloire, de faveur, ne nous engagent à certaines démarches, ne les juſtifient à nos yeux, malgré l'évidence des régles qui les condamnent, que parceque nous aimons plus notre gloire & notre fortune que les régles mêmes.

Mourons au monde & à nous, mes Frères ; rendons à notre cœur les ſentimens d'amour & de préférence qu'il doit à ſon Seigneur : alors tout nous paroîtra poſſible ; les difficultés s'apaniront en un inſtant ; & ce que nous appellons inconvéniens, ou ne ſera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inſéparables de la vertu, & non pas comme les

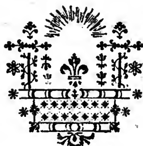
excuses du vice. Qu'il est aisé de trouver des prétextes quand on les aime ! les raisons ne manquent jamais aux passions : l'amour propre est habile à mettre toujours du moins les apparences de son côté : il change toujours nos foiblesses en devoirs, & nos panchans deviennent bien-tôt des titres légitimes : & ce qu'il y a ici de plus déplorable, dit saint Augustin, c'est que nous appellons la Religion même au secours de nos passions ; que nous prenons dans la piété des motifs pour violer les régles de la piété même ; & que nous recourons à des prétextes saints, pour autoriser des cupidités injustes : *Et multi sunt tales qui etiam putent ad multiplicanda delectamenta terrena, Religionem suffragari debere christianam.*

S. Aug.

C'est ainsi, ô mon Dieu ! que nous passons presque toute la vie à nous séduire nous-mêmes ; que nous n'employons les lumières de notre raison, qu'à obscurcir celles de la Foi ; que nous ne consumons le peu de jours que nous avons à passer sur la terre, qu'à chercher des autorités à nos passions, qu'à imaginer des situations où nous croyions pouvoir vous désobéir impunément : c'est-à-dire, que tous nos soins, toutes nos réfléxions, toute la supériorité de nos vûes, de nos lumières, de nos talens, toute la sagesse de nos mesures & de nos conseils, se borne à nous perdre, & à nous déguiser à nous-mêmes notre perte éternelle.

Evitons ce malheur, mes Frères : ne comptons de voie sûre pour nous, que celle des régles & de la Loi ; & souvenons-nous qu'il y aura plus de pécheurs condamnés par les prétextes qui semblent autoriser les transgressions de la Loi, que par les crimes déclarés qui la violent : c'est ainsi que la Loi de Dieu, après avoir été la régle de nos mœurs sur la terre, en sera la consolation éternelle dans le ciel.

Ainsi soit-il.





SERMON

POUR LE LUNDI DE LA SEMAINE

DE LA PASSION.

Sur l'Emploi du tems.

Adhuc modicum tempus vobiſcum ſum.

Je ſuis encore avec vous un peu de tems. Joan. 7. 33.

LA ſource de tous les déſordres qui régnent parmi les hommes, c'eſt l'uſage injuſte du tems. Les uns paſſent toute la vie dans l'oiſiveté & dans la pareſſe, inutiles à la Patrie, à leurs Citoyens, à eux-mêmes: les autres, dans le tumulte des affaires & des occupations humaines. Les uns ne ſemblent être ſur la terre, que pour y jouir d'un indigne repos, & ſe dérober par la diverſité des plaiſirs à l'ennui qui les ſuit partout

à mesure qu'ils le fuyent : les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le tems soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus à conjurer : toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire : les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée ; & ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrégent la longueur des jours & des momens, & nous en débarrassent, sans que nous nous appercevions presque qu'ils ont passé.

Le tems, ce dépôt précieux que le Seigneur nous a confié, est donc devenu pour nous un fardeau qui nous pése & nous fatigue : nous craignons comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours ; & nous craignons presque comme un malheur égal d'en porter l'ennui & la durée : c'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, & que nous ne pouvons souffrir entre nos mains.

Cependant, ce tems dont nous paroissons faire si peu de cas, est le seul moyen de notre salut éternel. Nous le perdons sans regret, & c'est un crime ; nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas, & c'est une folie. Employons le tems que Dieu nous donne, parcequ'il est court ; ne l'employons

que pour travailler à notre salut, parcequ'il ne nous est donné que pour nous sauver. C'est-à-dire, connoissons tout le prix du tems, & nous ne le perdrons pas; connoissons-en l'usage, & nous ne l'emploierons que pour la fin pour laquelle il nous est donné. Par-là, nous éviterons & les périls de la vie oisense, & les inconvéniens de la vie occupée; c'est le sujet de cette Instruction. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE. TRois circonstances décident d'ordinaire du prix des choses parmi les hommes; les grands avantages qui peuvent nous en revenir; le peu que nous avons à les posséder; & enfin, tout espoir de retour ôté, si nous venons à les perdre. Or, voilà, mes Frères, les trois principaux motifs qui doivent rendre à tout homme sage le tems précieux & estimable: premiérement, il est le prix de l'éternité; secondement, il est court, & l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit; enfin, il est irréparable, & ce que nous en avons une fois perdu, est perdu sans ressource. Il est le prix de l'éternité: oui, mes Frères, l'homme condamné à la mort par le crime de sa naissance, ne devroit recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même qu'il l'a reçûe: le sang de Jesus-Christ tout seul a effacé cet arrêt de mort & de condamnation prononcé contre tous les hommes en la personne du premier pécheur; nous vivons, quoiqu'enfans d'un père con-

damné à la mort, & héritiers nous-mêmes de sa peine, parceque le Rédempteur est mort à notre place : la mort de Jesus-Christ est donc la source & le seul titre du droit que nous avons à la vie ; nos jours, nos momens sont donc les premiers bienfaits qui nous sont découlés de sa croix ; & le tems que nous perdons si vainement, est cependant le prix de son sang, le fruit de sa mort, & le mérite de son sacrifice.

Non seulement comme enfans d'Adam, nous ne méritons plus de vivre ; mais tous les crimes mêmes que nous avons ajoûtés à celui de notre naissance, sont devenus pour nous de nouveaux arrêts de mort : autant de fois que nous avons violé la Loi de l'Auteur de la vie, autant de fois nous avons dû dans le moment même la perdre. Tout pécheur est donc un enfant de mort & de colère ; & toutes les fois que la miséricorde de Dieu, après chacun de nos crimes, a suspendu l'arrêt de notre condamnation & de notre mort, c'est comme une nouvelle vie qu'elle a bien voulu nous accorder, pour nous laisser le tems de réparer l'usage criminel que nous avions fait jusques-là de la nôtre.

Je ne parle pas même des maladies, des accidens, des périls innombrables qui ont tant de fois menacé notre vie, qui ont vû finir celle de nos amis & de nos proches, & dont sa bonté nous a toujours délivrés : la vie dont nous jouissons est donc comme

un miracle perpétuel de la miséricorde divine : le tems qui nous est laissé est donc la suite d'une infinité de graces, qui composent le fil & comme tout le cours de notre vie : chaque moment que nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu ; & passer ce tems & ces momens en une inutilité déplorable, c'est outrager la bonté infinie qui nous les accorde, prodiguer une grace inestimable qui ne nous est point dûe, & livrer au hazard le prix de notre éternité. Voilà, mes Frères, le premier crime attaché à la perte du tems : c'est un bien précieux qu'on nous laisse, quoique nous n'y ayons plus de droit ; qu'on ne nous laisse que pour acheter le Royaume du Ciel ; & que nous dissipons comme la chose la plus vile, & dont on ne sait quel usage faire.

Nous regarderions comme un insensé dans le monde, un homme lequel héritier d'un trésor immense, le laisseroit dissiper faute de soins & d'attentions, & n'en feroit aucun usage, ou pour s'élever à des places & à des dignités qui le tireroient de l'obscurité, ou pour s'assurer une fortune solide, & qui le mît pour l'avenir dans une situation à ne plus craindre aucun revers. Mais, mes Frères, le tems est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant, & que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde ; il est entre nos mains, & c'est à nous d'en faire usage ; ce n'est pas pour nous éle-

'er ici-bas à des dignités frivoles, & à des ;randeurs humaines; hélas! tout ce qui paſ- : eſt trop vil pour être le prix d'un tems ¡ui eſt lui-même le prix de l'éternité : c'eſt ɪour être placé au plus haut des Cieux à :ôté de Jeſus-Chriſt; c'eſt pour nous dé- nêler de la foule des enfans d'Adam, au- leſſus même des Céſars & des Rois de la erre, dans cette ſociété immortelle des Bienheureux, qui ſeront tous Rois, & dont e régne n'aura point d'autres bornes que :elles de tous les ſiécles.

Quelle folie donc, de ne faire aucun uſa- ;e d'un tréſor ſi ineſtimable ; de prodiguer :n amuſemens frivoles un tems qui peut être :e prix de notre ſalut éternel; & de laiſſer ıller en fumée l'eſpérance de notre immor- :alité! Oui, mes Frères, il n'eſt point de jour, d'heure, de moment, lequel mis à profit, ne puiſſe nous mériter le Ciel: un ſeul jour perdu devroit donc nous laiſſer des regrets mille fois plus vifs & plus cui- ſans qu'une grande fortune manquée : & cependant, ce tems ſi précieux nous eſt à charge; toute notre vie n'eſt qu'un art con- tinuel de le perdre ; & malgré toutes nos attentions à le diſſiper, il nous en reſte tou- jours aſſés pour ne ſavoir encore qu'en faire; & cependant, la choſe dont nous faiſons le moins de cas ſur la terre, c'eſt de notre tems : nos offices, nous les réſervons pour nos amis ; nos bienfaits, pour nos créatu- res ; nos biens, pour nos proches & pour

nos enfans ; notre crédit & notre faveur pour nous-mêmes ; nos louanges, pour ceux qui nous en paroiffent dignes : notre tems, nous le donnons à tout le monde ; nous l'expofons, pour ainfi dire, en proie à tous les hommes : on nous fait même plaifir de nous en décharger : c'eft comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant fans ceffe quelqu'un qui nous en foulage. Ainfi le tems, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de fa clémence, & qui doit être le prix de notre éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui, & le fardeau le plus pefant de notre vie.

Mais une feconde raifon qui nous fait encore mieux fentir combien nous fommes infenfés de faire fi peu de cas du tems que Dieu nous laiffe, c'eft que non-feulement il eft le prix de notre éternité ; mais de plus, il eft court, & on ne peut trop fe hâter de le mettre à profit. Car, mes Frères, fi nous avions à vivre une longue fuite de fiécles fur la terre, ce tems, il eft vrai, feroit encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel ; mais du moins, nous pourrions regagner fur la longueur ces pertes paffagères ; du moins, les jours & les momens perdus ne formeroient que comme un point imperceptible dans cette longue fuite de fiécles que nous aurions à paffer ici-bas. Mais hélas ! toute notre vie n'eft elle-même qu'un point imperceptible : la plus longue dure fi peu ; nos jours & nos années

ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court & si rapide : nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un instant sur la terre : semblables à ces feux errans qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obscure ; nous ne paroissons que pour disparoître en un clin d'œil, & nous replonger pour toujours dans des ténébres éternelles : le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant ; nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas ! où prendre des jours & des momens de reste dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même ? & encore, si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de votre état, aux événemens imprévus, aux bienséances inévitables de la Société : que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité ? & ne sommes-nous pas dignes de pitié de ne savoir encore quel usage faire de ce peu qui nous reste, & de recourir à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la longueur & la durée ?

Au peu de tems que nous avons à vivre sur la terre, ajoûtez, mes Frères, le nombre de nos crimes passés que nous avons à expier dans ce court intervalle. Que d'iniquités se sont assemblées sur notre tête depuis nos premiers ans : hélas ! dix vies comme la nôtre suffiroient à peine pour en ex-

pier une partie : le tems feroit encore trop court ; & il faudroit que la bonté de Dieu fuppléât à la durée de notre pénitence. Grand Dieu ! que peut-il donc me refter pour les plaifirs & pour l'inutilité dans une vie auffi courte & auffi criminelle que la mienne ? Grand Dieu ! quelle place peuvent donc trouver les jeux & les amufemens frivoles dans un intervalle fi rapide, & qui ne fuffiroit pas tout entier pour expier un feul de mes crimes ?

Ah ! mes Frères, y penfons-nous ? un criminel condamné à la mort, & à qui on ne laifferoit qu'un jour pour obtenir fa grace, y trouveroit-il encore des heures & des momens à perdre ? fe plaindroit-il de la longueur & de la durée du tems que la bonté du Juge lui auroit accordé ? en feroit-il embarraffé ? chercheroit-il des amufemens frivoles pour l'aider à paffer ces momens précieux qu'on lui laiffe pour mériter fon pardon & fa délivrance ? ne mettroit-il pas à profit un intervalle fi décifif pour fa deftinée ? ne remplaceroit-il pas par le férieux, par la vivacité, par la continuité des foins, ce qui manqueroit à la briéveté du tems qu'on lui auroit accordé ? Infenfés que nous fommes ! notre arrêt eft prononcé ; nos crimes rendent notre condamnation certaine : on nous laiffe encore un jour pour éviter ce malheur & changer la rigueur de notre fentence éternelle ; & ce jour unique, & ce jour rapide, nous le paffons indolemment, en des occu-

pations vaines, oiseuses, puériles ; & ce jour précieux nous est à charge, nous ennuye; nous cherchons comment l'abréger ; à peine trouvons-nous assés d'amusemens pour en remplir le vuide : nous arrivons au soir sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous laisse, que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avions déja méritée.

Et encore, mes Frères, que savons-nous si l'abus que nous faisons du jour que la bonté de Dieu nous laisse, n'obligera pas sa justice de l'abréger, & d'en retrancher une partie ? que d'accidens imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, & moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie ! que de morts soudaines & étonnantes, & toujours la juste peine de l'usage indigne qu'on faisoit de la vie ! quel siécle, quel régne vit jamais tant de ces tristes éxemples ? c'étoient autrefois des accidens rares & singuliers ; ce sont aujourd'hui des événemens de tous les jours. Soit que nos crimes nous attirent ce châtiment ; soit que nos excès, inconnus à nos Pères, nous y conduisent ; ce sont aujourd'hui les morts les plus communes & les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils

avoient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu loiſir de connoître, loin de les déteſter ; ſans le ſecours des derniers remédes de l'Egliſe, qu'on a été obligé de hazarder ſur leur cadavre, & à qui le tems a été refuſé à la mort, parcequ'ils en avoient toujours abuſé pendant leur vie.

Venez nous dire après cela, qu'il y a bien des momens vuides dans la journée ; qu'il faut ſavoir s'amuſer & paſſer le tems à quelque choſe.

Il y a bien des momens vuides dans la journée ? mais c'eſt-là votre crime de les laiſſer dans ce vuide affreux ; les jours du Juſte ſont toujours pleins. Des momens vuides dans la journée ? mais tous vos devoirs ſont-ils remplis ? vos maiſons ſont-elles réglées, vos enfans inſtruits, les affligés ſecourus, les pauvres viſités, les ſoins de vos places & de vos dignités acquittés, les œuvres de la piété accomplies, les prières terminées, les lectures ſaintes finies ? le tems eſt ſi court, vos obligations ſi infinies ; & vous pouvez encore trouver tant de momens vuides dans la journée ? Mon Dieu ! que de ſaints Solitaires ſe plaignoient que les jours paſſoient trop rapidement : ils reprenoient ſur la nuit ce que la briéveté du jour avoit ôté à leurs travaux & à leur zèle : ils trouvoient mauvais que l'aurore vînt interrompre la ferveur de leurs oraiſons & de leurs cantiques ; il ne leur reſtoit pas aſſés de tems dans le calme & le loiſir de leur ſolitude

solitude pour publier vos louanges & vos miséricordes éternelles : & nous, chargés d'une multiplicité pénible de soins ; & nous, au milieu des sollicitudes & des engagemens du siécle, qui absorbent presque tous nos jours & nos momens ; & nous, redevables à nos proches, à nos enfans, à nos amis, à nos inférieurs, à nos Maîtres, à nos places, à la Patrie d'une infinité de devoirs ; nous trouvons encore du vuide dans notre vie, & le peu qui nous en reste nous paroît trop long, pour être employé à vous servir & à benir votre saint Nom ?

Mais on est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment, & passer le tems à quelque chose ; mais que savez-vous si tout votre tems n'est pas déja passé, & si vous ne touchez point au moment fatal où l'éternité commence ? mais votre tems vous appartient-il, pour en disposer à votre gré ? mais le tems passe lui-même si rapidement ; & faut-il tant d'amusement pour l'aider à passer encore plus vite ? Mais le tems ne vous est-il donné pour rien de sérieux, rien de grand, rien d'éternel, rien de digne de l'élévation & de la destinée de l'homme ? Et le Chrétien & l'héritier du Ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser ?

Mais n'y a-t-il pas, ajoûtez-vous, des délassemens innocens dans la vie ? Il y en a, j'en conviens : mais les délassemens supposent les peines & les soins qui les ont précédés ; & toute votre vie n'est qu'un délasse-

ment perpétuel : mais les délaſſemens ſont permis à ceux qui, après avoir rempli tous leurs devoirs, ſont obligés d'accorder quelques momens de relâche à la foibleſſe humaine ; mais vous, ſi vous avez beſoin de vous délaſſer, c'eſt de la continuité de vos plaiſirs & de vos délaſſemens mêmes ; c'eſt de la fureur d'un jeu outré, dont la durée, le ſérieux, l'application, outre la perte du tems, vous rend inhabile au ſortir de là, à vaquer à tous les autres devoirs de votre état. Quel délaſſement qu'une paſſion effrénée qui occupe preſque toute votre vie, qui épuiſe votre ſanté, qui dérange votre fortune, qui vous rend le jouet éternel de la bizarrerie du hazard ! Et n'eſt-ce pas dans ces maiſons où régne un jeu éternel & public, qu'on ne voit nul ordre, nulle régle, nulle diſcipline, tous les devoirs ſérieux oubliés, des enfans mal élevés, des domeſtiques déréglés, des affaires en décadence, les murmures de ceux qui ont autorité ſur vous, le ſcandale des gens de bien, la riſée du public, les ſoupçons, & peut-être les diſcours ſur vos mœurs, ſur votre conduite, ſur une vie qui vous livre, pour ainſi dire, au public, à des inconnus comme à vos Citoyens, à des ſociétés qui ne ſiéent ni à votre rang ni à votre ſexe, à des familiarités dont la réputation ſouffre toujours ; la paſſion du jeu n'eſt preſque jamais ſeule, & dans les perſonnes du ſexe ſur-tout, elle eſt toujours la ſource ou l'occaſion de toutes

les autres : voilà ces délassemens que vous croyez innocens & nécessaires pour remplir les momens vuides de vos journées.

Ah, mes Frères, combien de Réprouvés au milieu des flammes éternelles ne demandent à la miséricorde de Dieu qu'un seul de ces momens dont vous ne savez que faire ; & si leur demande pouvoit être exaucée, quel usage ne feroient-ils pas d'un moment si précieux ! que de larmes de componction & de pénitence ! que de prières & de supplications pour toucher le Père des miséricordes, & engager ses entrailles paternelles à leur rendre sa bienveillance ! Cependant on leur refuse ce moment unique ; on leur répond qu'il n'y a plus de tems pour eux : & vous, vous êtes embarrassés de celui qu'on vous laisse. Dieu vous jugera, mes Frères : & au lit de la mort, & dans cette heure terrible qui vous surprendra, vous demanderez envain du tems, vous promettrez envain à Dieu un usage plus chrétien de celui que vous tâcherez d'obtenir ; sa justice coupera sans pitié le fil de vos jours ; & ce tems qui vous pése, qui vous embarrasse, vous sera alors refusé.

Mais en quoi notre aveuglement est ici plus grand, mes Frères, c'est que, non-seulement le tems que nous perdons avec tant d'insensibilité est court & précieux, mais encore irréparable ; & ce que nous en avons une fois perdu est perdu sans ressource.

Je dis irréparable : car premiérement, les biens, les honneurs, la réputation, la faveur, quand on les perd, on peut encore les recouvrer ; on peut même remplacer chacune de ces pertes par d'autres endroits qui nous en dédommagent avec usure : mais ces tems perdus & passés dans l'inutilité, sont autant de moyens de salut que nous n'aurons plus, & qui sont retranchés du nombre de ceux que Dieu nous avoit préparés dans sa miséricorde. En effet, dans un espace aussi court que celui que nous avons à vivre, nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait eu des desseins particuliers sur chacun de nos jours & de nos momens ; qu'il n'ait marqué l'usage que nous en devions faire, le rapport qu'ils devoient avoir avec notre salut éternel, & qu'il n'ait attaché à chacun des graces & des secours pour consommer l'ouvrage de notre sanctification. Or, ces jours & ces momens étant perdus, les graces qui leur étoient attachées le sont aussi : les momens de Dieu sont finis, & ne reviennent plus : le cours de ses miséricordes est réglé : nous avons cru ne perdre que des momens inutiles ; & avec eux nous avons perdu des graces inestimables, qui se trouvent rabattues de celles que la bonté de Dieu nous avoit destinées.

Irréparable, secondement, parceque chaque jour, chaque moment devoit nous avancer d'un degré vers le Ciel : or, les jours & les momens perdus, nous laissant

en arrière, & la durée de notre course étant d'ailleurs déterminée, la fin arrive que nous sommes encore fort loin; qu'il n'y a plus assés de tems pour fournir le reste de la carrière; ou que du moins pour regagner les momens perdus & arriver, il faut doubler la marche, avancer à pas de géant, remplir en un jour la carrière de plusieurs années, faire des efforts héroïques, nous hâter au-delà même de nos forces; en venir à de saints excès, qui sont des miracles de la grace, & dont le commun des hommes n'est pas d'ordinaire capable, & consommer dans un court intervalle ce qui devoit être l'ouvrage laborieux de la vie entière.

Irréparable enfin par rapport aux œuvres de pénitence & de satisfaction dont on est capable en certaine saison de la vie, & dont on ne l'est plus quand on a attendu les infirmités d'un âge plus avancé. Car après tout, on a beau dire alors que Dieu ne demande point l'impossible; qu'il y a une pénitence pour tous les âges, & que la Religion ne veut pas qu'on avance ses jours sous prétexte d'expier ses fautes : c'est vous-mêmes qui vous êtes mis dans cette impossibilité : vos fautes ne diminuent pas vos obligations; il faut que le péché soit puni pour être effacé. Dieu vous avoit laissé du tems & des forces pour satisfaire à cette loi immuable & éternelle : ce tems, vous l'avez passé à accumuler de nouvelles dettes; ces forces, vous les avez usées, ou

par de nouveaux excès, ou du moins sans en faire aucun usage par rapport aux desseins de Dieu sur vous : il faut donc que Dieu fasse ce que vous n'avez point fait vous-mêmes, & qu'il punisse après votre mort les crimes que vous n'avez pas voulu expier pendant votre vie.

C'est-à-dire, pour recueillir toutes ces réflexions, qu'il en est de chaque moment de notre vie, comme de celui de notre mort : on ne meurt qu'une fois ; & de-là on conclud qu'il faut bien mourir, parcequ'il n'y a plus moyen de revenir, & de réparer par une seconde mort le malheur de la première : ainsi, on ne vit qu'une fois un tel & tel moment ; on ne sauroit donc plus revenir sur ses pas, & réparer en recommençant le même chemin les fautes de la première marche : ainsi, chaque moment de notre vie que nous perdons, devient un point fixe pour notre éternité : ce moment perdu ne changera plus : éternellement il sera le même, nous sera rappellé tel que nous l'avons passé, & sera marqué de ce caractère ineffaçable. Quel est donc notre aveuglement, mes Frères, nous dont toute la vie n'est qu'une attention continuelle à perdre un tems qui ne revient plus, & qui va d'un cours si rapide se précipiter dans les abimes de l'éternité !

Grand Dieu ! vous qui êtes le souverain dispensateur des tems & des momens ! vous entre les mains de qui sont nos jours & nos

années ! de quel œil nous voyez-vous perdre, dissiper des momens, dont vous seul connoissez la durée, dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours & la mesure ; des momens que vous tirez du trésor de vos miséricordes éternelles, pour nous laisser le tems de faire pénitence ; des momens que votre justice vous presse tous les jours d'abréger, pour nous punir d'en avoir jusques ici abusé ; des momens que vous refusez chaque jour à nos yeux à tant de pécheurs moins coupables que nous, que la mort terrible surprend & entraîne dans le gouffre de vos vengeances éternelles ; des momens enfin dont nous ne jouirons peut-être pas long-tems, & dont vous allez au premier jour terminer la triste carrière. Grand Dieu ! voilà déja la plus grande & la plus belle partie de ma vie passée & toute perdue : il n'y a pas eu jusques ici dans tous mes jours un seul jour sérieux, un seul jour pour vous, pour mon salut, pour l'éternité : toute ma vie n'est qu'une fumée qui ne laisse rien de réel & de solide à la main qui la rappelle, & qui la ramasse. Grand Dieu ! traînerai-je jusqu'à la fin mes jours dans cette triste inutilité, dans cet ennui qui me poursuit au milieu de mes plaisirs, & des efforts que je fais pour l'éviter? La dernière heure me surprendra-t-elle chargé du vuide de toutes mes années ? & n'y aura-t-il dans toute ma course de sérieux que le dernier moment qui la terminera, & qui décidera

de mes deſtinées éternelles ? Quelle vie, grand Dieu ! pour une ame deſtinée à vous ſervir, appellée à la ſociété immortelle de votre Fils & de vos Saints, enrichie de vos dons, & par eux capable de faire des œuvres dignes de l'éternité, quelle vie ! qu'une vie qui n'eſt rien, qui ne ſe propoſe rien, qui ne remplit un tems qui décide de tout pour elle, qu'en ne faiſant rien, qu'en ne comptant pour bien paſſé que les jours & les momens qui lui échappent.

Mais ſi l'inutilité eſt oppoſée au prix du tems, le dérangement & la multitude des occupations ne l'eſt pas moins au bon ordre du tems, & à l'uſage chrétien que nous en devons faire. Vous venez de voir les périls de la vie oiſeuſe ; il faut vous expoſer les inconvéniens de la vie occupée.

II. PARTIE. A Tout ce que nous avons dit juſqu'ici, mes Frères, la plupart de ceux qui m'écoutent ont, ſans doute, oppoſé en ſecret, que leur vie n'eſt rien moins qu'oiſeuſe & inutile ; qu'à peine peuvent-ils ſuffire aux devoirs, aux bienſéances, aux engagemens infinis de leur état ; qu'ils vivent dans une viciſſitude éternelle d'occupations & d'affaires, qui abſorbe toute leur vie, & qu'ils ſe croyent heureux quand il leur reſte un moment pour être à eux-mêmes, & jouir d'un loiſir que la ſituation de leur fortune leur refuſe.

Et voilà, mes Frères, une nouvelle manière

manière, d'abuser du tems, plus dangereuse encore que l'inutilité & la paresse. En effet, l'usage chrétien du tems n'est pas d'en remplir tous les momens; c'est de les remplir dans l'ordre, & suivant la volonté du Seigneur qui nous les donne : la vie de la Foi est une vie de régle & de sagesse; l'humeur, l'imagination, l'orgueil, la cupidité, sont de faux principes de conduite, puisqu'ils ne sont eux-mêmes que le déréglement de l'esprit & du cœur, & que l'ordre & la raison doivent être nos seuls guides.

Cependant la vie de la plupart des hommes, est une vie toujours occupée & toujours inutile; une vie toujours laborieuse & toujours vuide : leurs passions forment tous leurs mouvemens. Ce sont-là les grands ressorts qui agitent les hommes; qui les font courir çà & là, comme des insensés; qui ne les laissent pas un moment tranquilles : & en remplissant tous leurs momens, ils ne cherchent pas à remplir leurs devoirs, mais à se livrer à leur inquiétude, & satisfaire leurs cupidités injustes.

Mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations, & sanctifier l'usage de notre tems? Il consiste premiérement, à nous borner aux occupations attachées à notre état; à ne pas chercher les places & les situations qui les multiplient; & ne pas compter parmi nos devoirs, les soins & les embarras que l'in-

quiétude, ou nos paſſions toutes ſeules, nous forment. Secondement, quelque agitée que ſoit notre ſituation, parmi toutes nos occupations, regarder comme les plus eſſentielles & les plus privilégiées, celles que nous devons à notre ſalut.

Je dis premiérement, à ne pas compter parmi les occupations qui ſanctifient l'uſage de notre tems, celles que l'inquiétude, ou les paſſions toutes ſeules, nous forment.

L'inquiétude; oui, mes Frères, nous voulons tous nous éviter nous-mêmes : rien n'eſt plus triſte pour la plupart des hommes, que de ſe retrouver avec eux ſeuls, & retomber ſur leur propre cœur. Comme des paſſions vaines nous emportent; que des attachemens criminels nous ſouillent; que mille deſirs illégitimes occupent tous les mouvemens de notre cœur, en rentrant en nous-mêmes, nous n'y trouvons qu'une réponſe de mort, qu'un vuide affreux, que des remords cruels, des penſées noires, & des réfléxions triſtes. Nous cherchons donc dans la variété des occupations, & dans des diſtractions éternelles, l'oubli de nous-mêmes : nous craignons le loiſir comme le ſignal de l'ennui; & nous croyons trouver dans le dérangement & la multiplicité des ſoins extérieurs, cette ivreſſe heureuſe qui fait que nous marchons ſans nous en appercevoir, & que nous ne ſentons plus le poids de nous-mêmes.

Mais hélas! nous nous trompons; l'ennui

ne se trouve que dans le dérangement, & dans une vie d'agitation, où jamais rien n'est à sa place : c'est en vivant au hazard, que nous nous sommes à charge à nous-mêmes ; que nous cherchons toujours de nouvelles occupations, & que le dégoût nous fait bien-tôt repentir de les avoir cherchées ; que nous changeons sans cesse de situation pour nous fuir, & que nous nous portons partout nous-mêmes ; en un mot, que toute notre vie n'est qu'un art diversifié d'éviter l'ennui, & un talent malheureux de le trouver. Partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui ; & loin qu'une vie de dérangement & d'agitation en soit le reméde, elle en est au contraire la source la plus féconde & la plus universelle.

Les ames justes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices & à l'humeur, elles dont toutes les occupations sont à leur place, dont tous les momens sont remplis selon leur destination & la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le reméde de l'ennui. Cette sage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paroît si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie, & de cette égalité d'humeur que rien n'altère : jamais embarrassées du tems présent que des devoirs marqués occupent : jamais en peine sur le tems à venir pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués : jamais livrées à elles-

mêmes par la variété des occupations qui se succédent les unes aux autres. Les jours leur paroissent des momens, parceque tous les momens sont à leur place : le tems ne leur pése pas, parcequ'il a toujours sa destination & son usage ; & elles trouvent dans l'arrangement d'une vie uniforme & occupée, cette paix & cette joie que le reste des hommes cherchent en vain dans le dérangement & dans une agitation éternelle.

L'inquiétude, en multipliant nos occupations, nous laisse donc livrés à l'ennui & au dégoût ; & elle ne sanctifie pas pour cela l'usage de notre tems. Car si les momens que l'ordre de Dieu ne régle point, sont des momens perdus, quelque remplis qu'ils soient d'ailleurs, si la vie de l'homme doit être une vie sage & réglée, où chaque occupation ait sa place fixe ; quoi de plus opposé à une telle vie que cette inconstance, ces variations éternelles, dans lesquelles l'inquiétude nous fait passer notre tems ? Mais les passions qui nous mettent dans un mouvement perpétuel, ne nous forment pas des occupations plus légitimes.

Oui, mes Frères, je sai qu'il n'est qu'un certain âge de la vie où l'on paroisse occupé du frivole & des plaisirs ; des soins plus sérieux & des occupations plus solides, succédent à l'oisiveté & aux amusemens des premières mœurs ; & après avoir donné la jeunesse à la paresse & aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la

ortune, à soi-même : mais c'est encore ici
que nous prenons le change. J'avoue que
nous nous devons à l'Etat, au Prince, aux
soins publics; que la Religion met au nombre
des devoirs qu'elle nous prescrit, le
zèle pour le service du Souverain, pour les
intérêts & la gloire de la patrie; & même
qu'elle seule fait former des sujets fidéles,
& des citoyens prêts à tout sacrifier pour la
cause commune. Mais la Religion ne veut
pas que l'orgueil & l'ambition nous jettent
témérairement dans les soins publics, &
qu'on s'efforce par toutes sortes de voies,
d'intrigues, de sollicitations, de parvenir
à des places, où nous devant tout entiers
aux autres, il ne nous reste plus de tems
pour nous-mêmes : la Religion veut qu'on
craigne ces situations tumultueuses; qu'on
s'y préte à regret & en tremblant, quand
l'ordre de Dieu & l'autorité de nos maîtres,
nous y appelle; & que par son propre choix,
on préfère toujours la sûreté & le loisir d'un
état privé, au péril & à l'éclat des dignités
& des places. Hélas! nous avons si peu de
tems à vivre sur la terre, & le salut, ou la
condamnation éternelle qui nous attend, est
si proche, que tous les autres soins, hors
celui-là, devroient être pour nous, tristes
& onéreux; & que tout ce qui nous distrait
de cette grande affaire, pour laquelle on
ne nous laisse qu'un petit nombre de jours,
devroit nous paroître, pour nous, un grand
malheur. Ce n'est pas-là une maxime de

ſpiritualité ; c'eſt la première maxime de la Foi & le fond du Chriſtianiſme.

Cependant l'ambition, l'orgueil, toutes nos paſſions, font que nous ne pouvons ſupporter une condition privée. Ce que nous craignons le plus dans la vie, & à la Cour ſur-tout, c'eſt une deſtinée & un état qui nous laiſſe à nous-mêmes, & ne nous établit point ſur les autres. Nous ne conſultons ni l'ordre de Dieu, ni les vûes de la Religion, ni les périls des ſituations trop agitées, ni le bonheur que la Foi découvre dans un état tranquille & privé, où l'on n'a à répondre que de ſoi-même ; ni ſouvent même nos talens : nous ne conſultons que nos paſſions, que ce deſir inſatiable de nous élever au-deſſus de nos frères : nous voulons paroître ſur la ſcène, & devenir des perſonnages ; & ſur une ſcène qui va finir demain, & qui ne nous laiſſera de réel, que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même les places ſont environnées de tumulte & d'embarras, plus elles nous paroiſſent dignes de nos recherches : nous voudrions être de tout ; le loiſir ſi cher à une ame fidéle nous paroît honteux : tout ce qui nous partage entre nous & le public ; tout ce qui donne aux autres hommes un droit abſolu ſur notre tems ; tout ce qui nous jette dans l'abîme de ſoins & d'agitations, que traîne après ſoi le crédit, la faveur, la conſidération ; nous touche, nous attire, nous tranſpor-

e. Ainsi la plupart des hommes se font
nconsidérément une vie tumultueuse &
gitée que Dieu ne demandoit pas d'eux ;
& cherchent avec empressement des soins
ù l'on ne peut être en sûreté, que lorsque
ordre de Dieu nous les menage.

A la vérité, nous les entendons quel-
uefois se plaindre des agitations infinies,
nséparables de leurs places, soupirer après
e repos, envier la destinée d'un état tran-
uille & privé ; & redire sans cesse, qu'il
eroit tems enfin de vivre pour soi, après
voir si long-tems vécu pour les autres.
Mais ce ne sont-là que des discours : ils
aroissent gémir sous le poids des affaires ;
nais ils porteroient avec bien plus de dou-
eur & d'accablement, le poids du loisir
& d'une condition privée : ils ont employé
ne partie de leur vie à briguer le tumulte
es places & des emplois ; & ils emploient
autre à se plaindre du malheur de les avoir
btenues. C'est un langage de vanité : ils
oudroient paroître supérieurs à leur for-
une, & ils ne le sont pas au moindre re-
ers & au plus léger refroidissement qui la
nenace. Voilà comme nos passions seules
ous forment des embarras & des occu-
ations que Dieu ne demandoit pas de
ous, & nous ôtent un tems dont nous ne
onnoîtrons le prix, que lorsque nous se-
ons arrivés à ce dernier moment, où le
ems finit & l'éternité commence.

Encore, mes Frères, si au milieu des

occupations infinies, attachées à votre état, vous regardiez comme les plus privilégiées, celles qui se rapportent au salut, vous répareriez du moins, en quelque manière, la dissipation de cette partie de votre vie, que le monde & les soins d'ici-bas occupent toute entière. Mais c'est encore ici où notre aveuglement est déplorable : nous ne trouvons point de tems pour notre salut éternel. Ce qu'on donne au Prince, à la fortune, aux devoirs d'une charge, aux bienséances de son état, aux soins du corps & de la parure ; à l'amitié, à la société, au délassement, à l'usage ; tout cela paroît essentiel & indispensable : on n'oseroit y toucher, y retrancher : on le prolonge même au-delà des bornes de la raison & de la nécessité ; & comme la vie est trop courte, & les jours trop rapides pour suffire à tout, ce qu'on en retranche, ce sont les soins du salut ; dans la multiplicité de nos occupations, ce sont toujours celles qu'on devroit donner à l'éternité qui sont sacrifiées. Oui, mes Frères, au lieu de prendre sur nos délassemens, sur des devoirs que l'ambition multiplie, sur des bienséances que l'oisiveté seule a établies, sur les soins d'une vaine parure que l'usage & la mollesse ont rendus interminables ; au lieu de prendre là-dessus chaque jour quelque tems du moins pour Dieu & pour nos intérêts éternels, à peine leur donnons-nous quelques foibles restes,

qui ont échappé par hazard au monde & aux plaisirs ; quelques momens rapides dont le monde ne veut plus, dont nous sommes peut-être embarrassés, & que nous ne trouverions pas à placer ailleurs. Tant que le monde veut de nous ; tant qu'il se présente des plaisirs, des devoirs, des bienséances, des inutilités, nous nous y livrons avec goût : quand tout est fini, & que nous ne savons plus que faire de notre loisir, alors nous consacrons à quelques pratiques languissantes de religion, ces momens de rebut, que la lassitude, ou le défaut de plaisirs, nous laisse : ce sont proprement des momens de repos que nous nous donnons à nous-mêmes plutôt qu'à Dieu ; un intervalle que nous mettons entre le monde & nous, pour y rentrer avec plus de goût & respirer un peu de la fatigue, du dégoût, de la satiété, où nous jetteroit la vie du monde & des plaisirs trop soutenue, & prolongée outre une certaine mesure au-delà de laquelle se trouve l'ennui & la lassitude.

Voilà l'usage que les personnes mêmes qui se parent d'une réputation de vertu, font, à la Cour sur-tout, de leur tems. Toute leur vie est une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienséances, aux plaisirs, aux affaires sur l'affaire de leur salut : tout est rempli par ce qu'on donne à ses maîtres, à ses places, à ses amis, à son goût, & il

ne reste plus rien pour Dieu & pour l'éternité. Il semble que le tems nous est premiérement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les soins de la terre ; & qu'ensuite ce que nous pouvons avoir de trop, on nous sait bon gré si nous le donnons au salut.

Grand Dieu ! & pourquoi nous laissez-vous sur la terre, que pour mériter votre possession éternelle ? Tout ce que nous faisons pour le monde périra avec le monde ; tout ce que nous faisons pour vous sera immortel : tous les soins d'ici-bas ont pour objet des maîtres souvent ingrats, injustes, difficiles, impuissans du moins, & qui ne peuvent nous rendre heureux : les dévoirs que nous vous rendons, nous les rendons à un Maître & à un Seigneur fidéle, juste, miséricordieux, tout-puissant, & qui seul peut récompenser ceux qui le servent : les soins de la terre, quelque brillans qu'ils puissent être, nous sont étrangers ; ils ne sont pas dignes de nous ; ce n'est pas pour eux que nous sommes faits ; nous devons seulement nous y prêter en passant, pour satisfaire aux liens passagers qui les éxigent de nous, & qui nous lient aux autres hommes ; les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, & remplissent toute la grandeur & toute la dignité de notre destinée. Bien plus, ô mon Dieu ! sans les soins du salut, tous les autres sont profanes & souil-

lés : ce ne sont plus que des agitations vaines, stériles, presque toujours criminelles : les soins du salut tout seuls, les consacrent, les sanctifient, leur donnent la réalité, l'élévation, le prix & le mérite qui leur manque. Que dirai-je encore ? tous les autres soins nous déchirent, nous troublent, nous inquiétent, nous aigrissent ; mais les devoirs que nous vous rendons, nous laissent une joie véritable dans le cœur ; nous soutiennent, nous calment, nous consolent, & adoucissent même les peines & les amertumes des autres. Enfin, nous nous devons à vous, ô mon Dieu ! avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : c'est vous qui avez les premiers droits sur notre cœur & sur notre raison, qui sont les dons de votre main libérale : c'est donc pour vous premiérement, que nous devons en faire usage ; & nous sommes Chrétiens avant que d'être Princes, sujets, hommes publics, ou quelque autre chose sur la terre.

Vous nous direz peut-être, mes Frères, que vous croyez, en remplissant les devoirs pénibles & infinis attachés à votre état, servir Dieu, remplir toute justice, & travailler à votre salut : j'en conviens ; mais il faut remplir ces devoirs dans la vûe de Dieu, par des motifs de foi, & dans un esprit de religion & de piété. Dieu ne compte que ce qu'on fait pour lui : il n'accepte de nos peines, de nos fatigues,

de nos assujettissemens, de nos sacrifices, que ceux qui sont offerts à sa gloire & non pas à la nôtre ; & nos jours ne sont pleins à ses yeux, que lorsqu'ils sont pleins pour l'éternité. Toutes les actions qui n'ont pour objet que le monde, que l'éclat qui vient de la terre, qu'une fortune périssable, quelques louanges qu'elles nous attirent de la part des hommes, à quelque dégré de grandeur, de réputation, qu'elles nous élévent ici-bas, ne sont rien devant lui, ou ne sont que des amusemens puériles indignes de la majesté de ses regards.

Ainsi, mes Frères, que les jugemens de Dieu sont différens de ceux du monde ! On appelle une belle vie dans le monde, une vie éclatante où l'on compte de grandes actions, des victoires remportées, des négociations difficiles conclues, des entreprises conduites avec succès, des emplois illustres soutenus avec réputation, des dignités éminentes acquises par des services importans, & exercées avec gloire ; une vie qui passe dans les histoires, qui remplit les monumens publics, & dont le souvenir se conservera jusqu'à la dernière postérité : voilà une belle vie selon le monde. Mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu ; si l'on n'a eu en vûe que de se bâtir un édifice périssable de grandeur sur la terre, en vain a-t-on fourni une carrière éclatante devant les

hommes ; devant Dieu c'eſt une vie perdue : en vain les hiſtoires parleront de nous ; nous ſerons effacés du livre de vie & des hiſtoires éternelles : en vain nos actions feront l'admiration des ſiécles à venir ; elles ne feront point écrites ſur les colomnes immortelles du Temple céleſte : *Et in ſcripturâ domûs Iſrael non ſcribentur* : en vain nous jouerons un grand rôle ſur la ſcène de tous les ſiécles ; nous ſerons dans les ſiécles éternels comme ceux qui n'ont jamais été : en vain nos titres & nos dignités, ſe conſerveront ſur le marbre & ſur le cuivre ; comme ce ſera le doigt des hommes qui les aura écrites, elles périront avec eux ; & ce que le doigt de Dieu tout ſeul aura écrit, durera autant que lui-même : en vain notre vie ſera propoſée comme un modéle à l'ambition de nos neveux ; comme elle n'aura de réalité que dans les paſſions des hommes, dès qu'il n'y aura plus de paſſions, & que tous les objets qui les allument feront anéantis, cette vie ne ſera plus rien, & retombera dans le néant avec le monde qui l'avoit admirée.

Ezech. 13. 9.

Car de bonne-foi, mes Frères, voudriez-vous que dans ce jour terrible, où les juſtices elles-mêmes ſeront jugées, Dieu vous tînt compte de toutes les peines, de tous les ſoins, de tous les dégoûts que vous dévorez pour vous élever ſur la terre ? qu'il regardât comme un tems bien employé, le tems que vous avez ſacrifié au

monde, à la fortune, à la gloire, à l'élévation de votre nom & de votre race, comme si vous n'étiez sur la terre que pour vous-mêmes? qu'il mît au nombre de vos œuvres de salut celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, l'envie, l'intérêt pour principe, & qu'il comptât vos vices parmi vos vertus?

Et que pourrez-vous lui dire au lit de la mort, lorsqu'il entrera en jugement avec vous, & qu'il vous demandera compte d'un tems qu'il ne vous avoit donné, que pour l'employer à le glorifier & à le servir? Lui direz-vous: Seigneur, j'ai remporté des victoires: j'ai servi utilement & glorieusement le Prince & la patrie: je me suis fait un grand nom parmi les hommes? Hélas! vous n'avez pas sû vous vaincre vous-même: vous avez servi utilement les Rois de la terre, & vous avez méprisé le service du Roi des Rois: vous vous êtes fait un grand nom parmi les hommes, & votre nom est inconnu parmi les Elus de Dieu: tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous: J'ai conduit des négociations pénibles: j'ai conclu des traités importans: j'ai ménagé les intérêts & la fortune des Princes: je suis entré dans les secrets & dans les conseils des Rois? Hélas! vous avez conclu des traités & des alliances avec les hommes, & vous avez violé mille fois l'alliance sainte que vous aviez faite avec Dieu: vous avez ménagé

es intérêts des Princes, & vous n'avez pas sû ménager les intérêts de votre salut : vous êtes entré dans le secret des Rois, & vous n'avez pas connu les secrets du Royaume des Cieux : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : Toute ma vie n'a été qu'un travail & une occupation pénible & continuelle ? Hélas ! vous avez toujours travaillé, & vous n'avez rien fait pour sauver votre ame : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai établi mes enfans : j'ai élevé mes proches : j'ai été utile à mes amis : j'ai augmenté le patrimoine de mes pères ? Hélas ! vous avez laissé de grands établissemens à vos enfans, & vous ne leur avez pas laissé la crainte du Seigneur en les élevant & les établissant dans la Foi & dans la piété : vous avez augmenté le patrimoine de vos pères, & vous avez dissipé les dons de la grace & le patrimoine de Jesus-Christ : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous : J'ai fait des études profondes : j'ai enrichi le public d'ouvrages utiles & curieux : j'ai perfectionné les sciences par de nouvelles découvertes : j'ai fait valoir mes grands talens & les ai rendus utiles aux hommes ? Hélas ! le grand talent qu'on vous avoit confié étoit celui de la Foi & de la grace, dont vous n'avez fait aucun usage : vous vous êtes rendu habile dans les sciences des hommes, & vous avez toujours ignoré la science des Saints : tems perdu pour l'éternité. Lui direz-vous enfin : J'ai

paſſé la vie à remplir les devoirs & les bienſéances de mon état : j'ai fait des amis : j'ai ſû plaire à mes maîtres ? Hélas ! vous avez eu des amis ſur la terre, & vous ne vous en êtes point fait dans le ciel : vous avez tout mis en œuvre pour plaire aux hommes, & vous n'avez rien fait pour plaire à Dieu : tems perdu pour l'éternité.

Non, mes Frères, quel vuide affreux la plupart de ces hommes, qui avoient gouverné les Etats & les Empires ; qui ſembloient faire mouvoir l'univers entier ; qui en avoient rempli les premières places ; qui faiſoient tout le ſujet des entretiens, des deſirs, des eſpérances des hommes ; qui occupoient preſque ſeuls les attentions de toute la terre ; qui portoient tout ſeuls le poids des ſoins & des affaires publiques : quel vuide affreux trouveront-ils dans toute leur vie au lit de la mort ! tandis que les jours d'une ame ſainte & retirée, qu'on regardoit comme des jours obſcurs & oiſeux, paroîtront pleins, occupés, marqués chacun par quelque victoire de la Foi, & dignes d'être célébrés par les cantiques éternels.

Méditez ces vérités ſaintes, mes Fr es : le tems eſt court ; il eſt irréparable ; il eſt le prix de votre éternelle félicité ; il ne vous eſt donné que pour vous en rendre dignes : meſurez là-deſſus ce que vous en devez donner au monde, aux plaiſirs, à la fortune, à votre ſalut. Mes Frères, dit

l'Apôtre,

l'Apôtre, le tems est court; usons donc du monde comme si nous n'en usions pas; possédons nos biens, nos places, nos dignités, nos titres, comme si nous ne les possédions pas; jouissons de la faveur de nos maîtres & de l'estime des hommes, comme si nous n'en jouissions pas; ce n'est-là qu'une ombre qui s'évanouit & nous échappe: & ne comptons de réel dans toute notre vie, que les momens que nous aurons employés pour le Ciel. 1. Cor. 7. 29.

Ainsi soit-il.





SERMON

POUR LE MARDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur le Salut.

Tempus meum nondum advenit ; tempus autem vestrum semper est paratum.

Mon tems n'est pas encore venu ; mais pour le vôtre, il est toujours prêt. Joan. 7. 6.

LE reproche que fait aujourd'hui Jesus-Christ à ses parens selon la chair, qui le pressoient de se manifester au monde, & d'aller à Jérusalem se faire honneur de ses grands talens, nous pouvons le faire à la plupart de ceux qui nous écoutent : le tems qu'ils donnent à leur fortune, à leur élévation, à leurs plaisirs, est toujours prêt ;

il eſt toujours tems pour eux d'acquérir des biens, de la gloire, & de ſatisfaire leurs paſſions ; c'eſt-là le tems de l'homme : *Tempus veſtrum ſemper eſt paratum* : mais le tems de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, le tems de travailler au ſalut n'eſt jamais prêt ; ils le renvoyent, ils le diffèrent ; ils attendent toujours qu'il arrive, & il n'arrive jamais : *Tempus meum nondum advenit.*

Les plus légers intérêts de la terre les agitent, & leur font tout entreprendre : car qu'eſt-ce que le monde lui-même dont ils ſuivent les voies trompeuſes, qu'une agitation éternelle où les paſſions mettent tout en mouvement, où le repos eſt le ſeul plaiſir inconnu, où les ſoucis ſont honorables, où ceux qui ſont tranquilles ſe croyent malheureux, où tout eſt travail & affliction d'eſprit, enfin, où tout s'agite & tout ſe méprend ?

Certes, mes Frères, à voir les hommes ſi occupés, ſi vifs, ſi patiens dans leurs pourſuites, on diroit qu'ils travaillent pour des années éternelles, & pour des biens qui doivent aſſurer leur félicité : on ne comprend pas que tant de ſoins & d'agitations ne ſe propoſent qu'une fortune dont la durée égale à peine celle des travaux qui l'ont méritée ; & qu'une vie ſi rapide ſe paſſe à chercher avec tant de fatigue des biens qui doivent finir avec elle.

Cependant, une mépriſe qui ne peut ſe ſoutenir contre la plus légère attention, eſt

devenue l'erreur du plus grand nombre : envain la Religion nous rappelle à des soins plus solides & plus nécessaires ; envain elle nous annonce que travailler pour tout ce qui doit passer, c'est amasser à grands frais des monceaux de sable qui s'écroulent sur nos têtes à mesure que nous les élevons ; que le plus haut point d'élévation où nous puissions atteindre ici-bas est toujours la veille de notre mort & la porte de l'éternité, & que rien n'est digne de l'homme que ce qui doit durer autant que l'homme ; les soins des passions sont toujours pénibles & sérieux ; il n'est que les démarches que nous faisons pour le ciel qui soient foibles & languissantes : le Salut tout seul est pour nous un amusement : nous travaillons pour les biens frivoles, comme si nous travaillions pour des biens éternels ; nous travaillons pour les biens éternels, comme si nous travaillions pour des biens frivoles.

Oui, mes Frères, les soins de la terre sont toujours vifs ; obstacles, fatigues, contretems, rien ne nous rebute : les soins de la terre sont toujours prudens ; dangers, piéges, perpléxités, concurrences, rien ne nous fait prendre le change. Or, il s'en faut bien que les soins du salut ne soient de ce caractère : rien de plus languissant, & qui nous intéresse moins, quoique les obstacles & les dégoûts y soient fort à craindre : rien de plus imprudent, quoique la multiplicité des voies & le nombre des

écueils y rendent les méprises si familières. Il faut donc y travailler avec vivacité & avec prudence : avec vivacité, pour ne pas se rebuter ; avec prudence, pour ne pas s'y méprendre. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

I. PARTIE.

Rien sans doute ne devroit nous intéresser davantage en cette vie que le soin de notre Salut éternel : outre que c'est ici la grande affaire où il s'agit de tout pour nous, nous n'en avons même à proprement parler, point d'autre sur la terre ; & les occupations infinies & diverses attachées à nos places, à notre rang, à notre état, ne doivent être que des manières différentes de travailler à notre salut.

Cependant ce soin si glorieux auquel tout ce que nous faisons, & tout ce que nous sommes, se rapporte, est pour nous le plus méprisable : ce soin principal & qui devroit être toujours à la tête de tous nos autres soins, leur céde à tous dans le détail de nos actions : ce soin si aimable, & auquel les promesses de la foi & les consolations de la grace attachent tant de douceurs, est devenu pour nous le plus dégoûtant & le plus triste. Et voilà, mes Frères, d'où vient le défaut de vivacité dans l'affaire de notre Salut éternel : on y travaille sans estime, sans préférence, sans goût. Suivons ces idées, & souffrez que je les développe.

C'est une erreur bien déplorable, mes

Frères, que les hommes ayent attaché des noms pompeux à toutes les entreprises des passions, & que les soins du Salut n'ayent pu mériter auprès d'eux le même honneur & la même estime. Les travaux militaires sont regardés parmi nous comme la voie de la réputation & de la gloire : les intrigues & les mouvemens qui font parvenir, sont comptés parmi les secrets d'une profonde sagesse ; les projets & les négociations, qui arment les hommes les uns contre les autres, & qui font souvent de l'ambition d'un seul, l'infortune publique, passent pour étendue de génie, & pour supériorité de talens : l'art d'élever sur un patrimoine obscur une fortune monstrueuse, aux dépens souvent de l'équité & de la bonne-foi, est la science des affaires, & la bonne conduite domestique : enfin, le monde a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas : les actions de la Foi toutes seules, qui demeureront éternellement, qui formeront l'histoire du siécle à venir, & qui seront gravées durant toute l'éternité sur les colomnes immortelles de la sainte Jérusalem, passent pour des occupations oiseuses & obscures, pour le partage des ames foibles & bornées, & n'ont rien qui les reléve aux yeux des hommes. Et voilà, mes Frères, la première raison de notre indifférence pour l'affaire du Salut : nous n'estimons pas assés cette sainte

ntreprise pour y travailler avec vivacité.

Or, je ne croi pas devoir m'arrêter ici combattre une illusion si indigne même de raison. Car, qu'est-ce qui peut rendre n ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend ? Est-ce la durée & l'immortalité u'il promet dans la mémoire des hommes? 1! tous les monumens de l'orgueil périont avec le monde qui les a élevés : tout e que nous faisons pour la terre aura la nême destinée qu'elle : les victoires & les onquêtes, les entreprises les plus éclatanes, & toute l'histoire des pécheurs, qui mbellit le siécle présent, sera effacée du ouvenir des hommes; les œuvres du Juste outes seules seront immortelles, écrites à amais dans le Livre de vie, & survivront à a ruine entière de l'univers. Est-ce la récompense qu'on nous y propose ? mais tout e qui ne peut nous rendre heureux, e peut aussi nous récompenser; & on 'en a pas d'autre ici que Dieu même. Est-ce la dignité des occupations auxqueles on vous engage? mais les soins de la erre les plus honorables sont des jeux auxquels notre erreur a donné des noms sérieux : ici tout est grand; on n'aime que 'Auteur de son être; on n'adore que le Souverain de l'Univers; on ne sert qu'un Maître tout-puissant; on ne desire que des biens éternels; on ne fait des projets que pour le Ciel; on ne travaille que pour une couronne immortelle.

Qu'y a-t-il donc de plus glorieux sur la terre, & de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité ? Les prospérités sont d'honorables inquiétudes ; les emplois éclatans, un esclavage illustre ; la réputation est souvent une erreur publique ; les titres & les dignités sont rarement le fruit de la vertu, & ne servent tout au plus qu'à orner nos tombeaux & embellir nos cendres. Les grands talens, si la foi n'en régle l'usage, sont de grandes tentations ; les vastes connoissances, un vent qui enfle & qui corrompt, si la foi n'en corrige le venin ; tout cela n'est grand que par l'usage qu'on en peut faire pour le Salut ; la vertu toute seule est estimable pour elle-même.

Cependant si nos concurrens sont plus heureux & plus élevés que nous dans le monde, nous les regardons avec des yeux d'envie ; & leur élévation en humiliant notre orgueil, ranime la vivacité de nos prétentions & de nos espérances : mais lorsque les complices quelquefois de nos plaisirs, changés soudain en de nouveaux hommes, rompent généreusement tous les liens honteux des passions, & portés sur les aîles de la grace, entrent à nos yeux dans la voie du Salut, tandis qu'ils nous laissent derrière eux errer encore tristement au gré de nos desirs déréglés ; nous voyons d'un œil tranquille le prodige de leur changement ; & loin que leur destinée nous fasse envie, & réveille en nous de foibles desirs

de Salut, nous ne penſons peut-être qu'à remplacer le vuide que leur retraite laiſſe dans le monde ; qu'à nous élever à ces poſtes périlleux d'où ils viennent de deſcendre par des vûes de Foi & de Religion : que dirai-je ? nous devenons peut-être les cenſeurs de leur vertu ; nous cherchons ailleurs que dans les tréſors infinis de la grace, les motifs ſecrets de leur changement ; nous donnons à l'œuvre de Dieu des vûes tout humaines ; & nos cenſures déplorables deviennent la plus dangereuſe tentation de leur pénitence. C'eſt ainſi, ô mon Dieu ! que vous répandez des ténébres vengereſſes ſur des cupidités injuſtes. D'où vient cela ? nous manquons d'eſtime pour la ſainte entrepriſe du Salut ; première cauſe de notre indifférence.

En ſecond lieu, nous y travaillons avec indolence, parceque nous n'en faiſons pas une affaire principale, & que nous ne lui donnons jamais la préférence ſur tous nos autres ſoins. En effet, mes Frères, nous voulons tous nous ſauver ; les pécheurs les plus déplorés ne renoncent pas à cette eſpérance : nous voulons même que parmi nos œuvres, il s'en trouve toujours quelquesunes qui ſe rapportent au Salut ; car nul ne s'abuſe juſqu'à croire qu'il méritera la gloire des Saints, ſans avoir jamais fait une ſeule démarche pour s'en rendre digne ; mais où nous nous trompons, c'eſt dans le rang que nous donnons à ces œuvres parmi les oc-

cupations qui partagent notre vie.

Et certes, mes Frères, les bienféances & les inutilités des commerces, les fonctions d'une Charge, les embarras domeftiques, les paffions & les plaifirs ont leurs tems & leurs momens marqués dans nos journées. Où plaçons-nous l'ouvrage du Salut? quel rang donnons-nous à ce foin unique fur tous nos autres foins? en faifons-nous une affaire feulement? Et pour entrer dans le détail de vos mœurs, que faites-vous pour l'éternité que vous ne rendiez au monde au centuple? vous employez quelquefois une légère portion de vos biens en des largeffes faintes; mais qu'eft-ce fi nous le comparons à ce que vous en facrifiez tous les jours à vos plaifirs, à vos paffions, & à vos caprices? Vous élevez peut-être au commencement de vos journées votre efprit au Seigneur par la prière; mais le monde au fortir de là ne prend-il pas fa place dans votre cœur, & tout le refte du tems n'eft-il pas pour lui? Vous affiftez peut-être exactement chaque jour aux myftères faints; mais fans entrer ici dans les motifs qui fouvent vous y conduifent, cet unique exercice de Religion n'eft-il pas compenfé par une journée entière de vie oifeufe & mondaine? Vous vous faites quelquefois une violence paffagère; vous fouffrez peut-être une injure; vous prenez fur vous pour une obligation de piété: mais ce font-là quelques faits uniques & finguliers

qui ſortent de l'ordre commun, & qui n'ont jamais de ſuite ; vous n'en ſauriez produire un ſeul devant le Seigneur, qu'il ne s'en offre mille de l'autre côté que l'ennemi compte pour lui : le Salut n'a que vos intervalles ; le monde a pour ainſi dire, l'état & le fonds : les momens ſont pour Dieu ; la vie toute entière eſt pour nous-mêmes.

Je ſai, mes Frères, que vous ſentez vous-mêmes là-deſſus l'injuſtice & le danger de votre conduite : vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaiſirs, vous occupent preſque tout entiers, & qu'il vous reſte peu de tems pour penſer au Salut : mais vous dites pour vous calmer, que lorſqu'un jour vous ſerez plus tranquille ; que des affaires d'une certaine nature ſeront terminées ; que vous vous ſerez déchargé ſur un aîné des ſoins de cette dignité ; que certains embarras ſeront finis ; en un mot, que certaines circonſtances ne ſe trouveront plus, vous penſerez tout de bon à votre Salut, & que l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire.

Mais ce qui vous abuſe, c'eſt que vous regardez le Salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé : car ne pouvez-vous pas en faire des moyens de ſanctification? ne pouvez-vous pas y exercer toutes les vertus chrétiennes ? la pénitence, ſi ces occupations ſont pénibles ? la clémence, la mi-

séricorde, la justice, si elles vous établissent sur les hommes? la soumission aux ordres du Ciel, si le succès ne répond pas quelquefois à votre attente? le pardon des injures, si vous y souffrez l'oppression, la calomnie & la violence? la confiance en Dieu seul, si vous y éprouvez l'injustice ou l'inconstance de vos Maitres? n'est-il pas des ames de votre rang & de votre état, qui, dans la même situation où vous êtes ménent une vie pure & chrétienne? Vous savez bien vous-mêmes qu'on peut trouver Dieu partout: car dans ces momens heureux où vous avez été touché quelquefois de la grace, n'est-il pas vrai que tout vous rappelloit à Dieu; que les périls mêmes de votre état devenoient pour vous des instructions & des remédes; que le monde vous dégoûtoit du monde même; que vous trouviez partout le secret d'offrir à Dieu mille sacrifices invisibles; & de faire de vos occupations les plus tumultueuses des sources de réfléxions saintes, ou des occasions salutaires de mérite? Que ne cultivez-vous ces impressions de grace & de salut? ce n'est pas votre situation, c'est votre infidélité & votre foiblesse, qui les ont éteintes dans votre cœur.

Joseph étoit chargé de toutes les affaires d'un grand Royaume; lui seul soutenoit tout le poids du gouvernement: cependant oublia-t-il le Seigneur, qui avoit rompu ses liens, & justifié son innocence? ou at-

tendit-il pour ſervir le Dieu de ſes pères, qu'un ſucceſſeur vînt lui rendre le loiſir que ſa nouvelle dignité lui avoit ôté ? il ſut faire ſervir à la conſolation de ſes frères, & à l'avantage du peuple de Dieu, une proſpérité qu'il ne reconnoiſſoit tenir que de ſa main toute-puiſſante. Cet Officier de la Reine d'Ethiopie, dont il eſt parlé aux Actes des Apôtres, étoit établi ſur les richeſſes immenſes de cette Princeſſe : le détail des tributs & des ſubſides, & toute l'adminiſtration des deniers publics étoit confiée à ſa fidélité : or cet abîme de ſoins & d'embarras ne lui laiſſoit-il pas le loiſir de chercher dans les prophéties d'Iſaïe le ſalut qu'il attendoit, & les paroles de la vie éternelle ? Placez-vous dans les ſituations les plus agitées, vous y trouverez des Juſtes qui s'y ſont ſanctifiés : la Cour peut devenir l'azile de la vertu comme le Cloître ; les places & les emplois peuvent être les ſecours comme les écueils de la piété ; & quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puiſſe changer de places, c'eſt une marque qu'on ne veut pas encore changer ſon cœur.

Auſſi, lorſque nous vous diſons que le ſalut doit être l'unique affaire, nous ne prétendons pas que vous renonciez à toutes les autres; vous ſortiriez de l'ordre de Dieu. Nous voulons ſeulement que vous les rapportiez toutes au ſalut; que la piété ſanctifie vos occupations ; que la foi les régle ; que la Religion les anime ; que la crainte du

Seigneur les modère ; en un mot, que le falut foit comme le centre où elles aboutiffent toutes : car d'attendre que vous foyez plus tranquille & plus débarraffé de tous foins, pour être plus homme de bien, outre que c'eft une illufion dont le démon fe fert pour reculer votre pénitence ; c'eft un outrage même que vous faites à la Religion de Jefus-Chrift : vous juftifiez les reproches que les ennemis des Chrétiens faifoient autrefois contre elle ; il femble que vous la regardez comme incompatible avec les devoirs de Prince, de Courtifan, d'homme public, de père de famille : vous femblez croire comme eux que l'Evangile ne propofe que des maximes funeftes à la République ; & que s'il en étoit cru, il faudroit tout quitter, fortir de la fociété, renoncer à tous les foins publics, rompre tous les liens de devoir, de bienféance, d'autorité qui nous uniffent aux autres hommes, & vivre comme fi l'on étoit feul fur la terre : au lieu que c'eft l'Evangile tout feul qui nous fait remplir ces devoirs comme il faut : au lieu que c'eft la Religion de Jefus-Chrift toute feule qui peut former des Princes religieux, des Courtifans chrétiens, des Magiftrats incorruptibles, des Maîtres modérés, des Sujets fidéles, & maintenir dans une jufte harmonie cette variété d'états & de conditions, d'où dépend la tranquillité des peuples & le falut des Empires.

Mais pour vous faire mieux fentir l'illu-

on de ce prétexte ; quand vous serez libre
embarras & dégagé de ces soins exté-
eurs qui vous détournent aujourd'hui du
lut, votre cœur sera-t-il libre de passions ?
:s liens injustes & invisibles qui vous arrê-
ent seront-ils rompus ? serez-vous rendu à
ous-même ? plus humble, plus patient,
lus modéré, plus chaste, plus mortifié ?
h ! ce ne sont pas les agitations du dehors
ui vous retiennent, c'est le déréglement du
ledans ; c'est le tumulte & la vivacité des
assions : ce n'est pas dans les soins de la
ortune & dans l'embarras des événemens
& des affaires, dit saint Chrysostôme, qu'est
a confusion & le trouble, c'est dans les
nclinations déréglées de l'ame ; un cœur
où Dieu régne est par-tout tranquille : *Non* *Hom. 61. ad pop. Ant.*
n rerum eventu perturbatio ac tumultus, sed
n nobis & in animis nostris. Vos soins pour
a terre ne sont incompatibles avec le salut,
que parceque les affections qui vous y atta-
chent sont criminelles ; ce ne sont pas vos
places, ce sont vos panchans, qui sont pour
vous des écueils : or ces panchans vous ne
vous en dépouillerez pas comme de vos
soins & de vos embarras ; ils seront même
alors plus vifs, plus indomptables que ja-
mais ; ils auront outre ce fonds de foiblesse,
qu'ils tirent de votre propre corruption, la
force du tems & des années : vous croirez
avoir tout fait en vous ménageant du repos,
& vous verrez que vos passions plus vives
à mesure qu'elles ne trouveront plus de

quoi s'occuper au dehors, tourneront toute leur violence contre vous-même ; & vous ferez furpris de trouver dans votre propre cœur les mêmes obftacles que vous ne croyez voir aujourd'hui que dans ce qui vous environne : cette lépre, fi j'ofe parler ainfi, n'eft pas attachée à vos vétemens, à vos charges, aux murs de vos palais, de forte que vous puiffiez vous en défaire en les quittant ; elle a gagné votre propre chair : ce n'eft donc pas en renonçant à vos foins, qu'il faut travailler à vous guérir ; c'eft en vous purifiant vous-même, qu'il faut fanctifier vos foins ; tout eft pur à ceux qui font purs : autrement votre plaie vous fuivra jufques dans le loifir de votre folitude ; femblable à ce Roi de Juda dont il eft parlé au Livre des Rois, lequel eut beau abdiquer fa couronne, remettre tous les foins de la royauté entre les mains de fon fils, & fe retirer dans le fond de fon palais, il y porta la lépre dont le Seigneur l'avoit frappé, & vit cette plaie honteufe le fuivre jufques dans fa retraite. Les foins extérieurs ne trouvent leur innocence ou leur malignité que dans notre cœur ; & c'eft nous feuls qui rendons les occupations de la terre dangereufes, comme c'eft nous feuls qui rendons celles du ciel infipides & dégoutantes.

Et voilà, mes Frères, la dernière raifon pourquoi nous faifons paroître fi peu de vivacité pour la grande affaire de notre falut éternel ; c'eft que nous en accompliffons les

devoirs ſans plaiſir & comme à regret. Les plus légères obligations de la piété nous paroiſſent dures : tout ce que nous faiſons pour le Ciel nous gêne, nous ennuie, nous déplaît ; la prière captive trop nos eſprits ; la retraite nous jette dans l'ennui ; les lectures ſaintes laſſent d'abord l'attention ; le commerce des gens de bien eſt languiſſant, & n'a rien qui faſſe plaiſir ; la loi des jeûnes altère le tempérament ; en un mot, nous trouvons je ne ſai quoi de triſte dans la vertu, qui fait que nous n'en rempliſſons les obligations que comme des dettes odieuſes qu'on paye toujours de mauvaiſe grace, & ſeulement lorſqu'on s'y voit contraint.

Mais premiérement, mes Frères, vous êtes injuſtes d'attribuer à la vertu ce qui prend ſa ſource dans votre propre corruption ; ce n'eſt pas la piété qui eſt déſagréable, c'eſt votre cœur qui eſt déréglé ; ce n'eſt pas le calice du Seigneur qu'il faut accuſer d'amertume, dit ſaint Auguſtin, c'eſt votre goût qui eſt dépravé. Tout eſt amer à un palais malade ; corrigez vos panchans, & le joug vous paroîtra léger : rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, & vous goûterez combien le Seigneur eſt doux : haïſſez le monde, & vous comprendrez à quel point la vertu eſt aimable ; en un mot, aimez Jeſus-Chriſt, & vous ſentirez tout ce que je dis.

Voyez ſi les Juſtes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de la piété : in-

terrogez-les ; demandez-leur s'ils regardent votre condition comme la plus heureuse ; ils vous répondront que vous leur paroissez dignes de compassion ; qu'ils sont touchés de votre égarement & de vos peines, de vous voir tout souffrir pour un monde, ou qui vous méprise, ou qui vous ennuie, ou qui ne peut vous rendre heureux ; courir après des plaisirs souvent plus insipides pour vous que la vertu même que vous fuyez : ils vous répondront qu'ils ne changeroient pas leur tristesse prétendue contre toutes les félicités de la terre. La prière les console, la retraite les soutient, les lectures saintes les animent ; les œuvres de la piété répandent dans leur ame une onction sainte, & leurs jours les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le Seigneur. C'est le cœur qui décide de nos plaisirs : tandis que vous aimerez le monde, vous trouverez la vertu insupportable.

En second lieu, voulez-vous savoir encore pourquoi le joug de Jesus-Christ est pour vous si dur & si accablant ; c'est que vous le portez trop rarement : vous ne donnez au soin du salut que quelques momens rapides ; certains jours que vous consacrez à la piété ; certaines œuvres de Religion dont vous vous acquittez quelquefois, & en vous déchargeant aussi-tôt vous ne sentez que le désagrément des premiers efforts : vous ne laissez pas à la grace le loisir d'en adoucir le poids, & vous prévenez les

douceurs & les consolations qu'elle ne manque jamais de répandre sur les suites. Ces animaux mystérieux que les Philistins choisirent pour porter l'Arche du Seigneur hors de leurs frontières, figures des ames infidéles peu accoutumées à porter le joug de Jesus-Christ, mugissoient, dit l'Ecriture, & sembloient gémir sous la grandeur de ce poids sacré : *Pergentes & mugientes* ; au lieu que les enfans de Lévi, image naturelle des Justes, accoutumés à ce ministère saint, faisoient retentir les airs des cantiques d'allégresse & d'actions de graces, en la portant avec majesté, même à travers les sables brûlans du désert. La loi n'est pas un fardeau pour l'ame juste accoutumée à l'observer : il n'est que l'ame mondaine peu familiarisée avec ses saintes observances, qui gémisse sous un poids si aimable : *Pergentes & mugientes*. Lorsque Jesus-Christ a assuré que son joug étoit doux & léger, il nous a ordonné en même-tems de le porter chaque jour : l'onction est attachée à l'accoutumance ; les armes de Saül n'étoient pésantes pour David, que parcequ'il n'en avoit point l'usage : *Non usum habeo*. Il faut se familiariser avec la vertu pour en connoître les saints attraits ; il faut percer avant dans cette terre heureuse pour y trouver le lait & le miel ; ce n'est qu'à l'entrée qu'on trouve des géans & des monstres qui dévorent ses habitans. Les plaisirs des pécheurs ne sont doux que sur la surface ; ils n'ont d'a-

1. Reg. 6. 12.

1. Reg. 17. 39.

gréables que les premiers momens : si vous allez plus avant, ce n'est plus que fiel & qu'amertume ; & plus vous les approfondissez, plus vous y trouvez le vuide, l'ennui, la satiété qui en est inséparable : la vertu au contraire est une manne cachée ; pour en goûter toute la douceur, il faut l'approfondir : mais aussi, plus vous avancez, plus les consolations abondent ; plus les passions se calment, plus les voies s'applanissent, plus vous vous applaudissez d'avoir rompu des chaînes qui vous accabloient, & que vous ne traîniez plus qu'à regret & avec une secrette tristesse. Ainsi tandis que vous vous en tiendrez à de simples essais de vertu, vous n'en goûterez que les répugnances & les amertumes ; & comme vous n'aurez pas la fidélité du Juste, vous n'en devez pas aussi attendre les consolations.

Enfin, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, non-seulement parceque vous les accomplissez trop rarement, mais parceque vous ne les accomplissez qu'à demi. Vous priez, mais sans recueillement ; vous jeûnez, mais c'est sans entrer dans un esprit de componction & de pénitence ; vous vous abstenez de nuire à votre ennemi, mais c'est sans l'aimer comme votre frère ; vous approchez des mystères saints, mais sans y apporter cette ferveur, qui seule y fait trouver des douceurs ineffables ; vous vous séparez quelquefois du monde, mais vous ne portez pas dans la retraite le silence

des ſens & des paſſions, ſans quoi elle n'eſt plus qu'un triſte ennui ; en un mot, vous ne portez le joug qu'à demi. Or Jeſus-Chriſt n'eſt pas diviſé : ce Simon le Cirénéen qui ne portoit qu'une partie de la croix en étoit accablé, & il falloit que les ſoldats lui fiſſent violence pour l'obliger de continuer au Sauveur ce triſte miniſtère : *Et angariaverunt ut tolleret crucem ejus.* Il n'eſt que la plénitude de la loi qui ſoit conſolante ; plus vous en retranchez, plus elle devient péſante & onéreuſe ; plus vous voulez l'adoucir, plus elle accable ; au lieu qu'en y ajoûtant même des rigueurs de ſurcroît, vous en ſentez diminuer la péſanteur, comme ſi vous y ajoûtiez de nouveaux adouciſſemens : d'où vient cela ? c'eſt que l'obſervance imparfaite de la loi prend ſa ſource dans un cœur que les paſſions partagent encore : or un cœur diviſé & qui nourrit deux amours, ne peut être ſelon la parole de Jeſus-Chriſt, qu'un royaume & un théâtre plein de trouble & de déſolation.

Matth. 27. 32.

En voulez-vous une image naturelle tirée des Livres ſaints ? Rebecça ſur le point d'enfanter Jacob & Eſaü ſouffroit des douleurs mortelles, dit l'Ecriture ; les deux enfans ſe faiſoient déja la guerre dans ſon ſein : *Et collidebantur in utero ejus parvuli* ; & comme laſſée de ſes maux, elle demandoit au Seigneur ſa mort ou ſa délivrance : Ne ſoyez point ſurpriſe, lui dit la voix du ciel, ſi vos douleurs ſont ſi extrêmes, & s'il vous en

Gen. 25. 22.

coûte tant pour devenir mère, c'est qu'il y a deux peuples dans votre sein : *Duæ gentes & duo populi sunt in utero tuo.* Voilà votre histoire, mon cher Auditeur : vous êtes surpris qu'il vous en coûte tant pour accomplir une œuvre de piété, pour enfanter Jesus-Christ, le nouvel homme, dans votre cœur : ah! c'est que vous y conservez encore deux amours irréconciliables, Jacob & Esaü, l'amour du monde & l'amour de Jesus-Christ; c'est que vous portez au-dedans de vous deux peuples, pour ainsi dire, qui se font une guerre éternelle: *Duæ gentes & duo populi sunt in utero tuo;* voilà la source de vos douleurs & de vos peines. Si l'amour de Jesus-Christ tout seul possédoit votre cœur, tout y seroit calme & paisible : mais vous y nourrissez encore des passions injustes; vous aimez encore le monde, les plaisirs, les distinctions de la fortune; vous ne pouvez souffrir ceux qui vous effacent; votre cœur est plein de jalousies, d'animosités, de desirs frivoles, d'attachemens criminels : *Duæ gentes & duo populi sunt in utero tuo;* & de là vient que vos sacrifices étant toujours imparfaits comme ceux de Caïn, sont toujours tristes & pénibles comme les siens.

Ibid. v. 23.

Servez donc le Seigneur de tout votre cœur, & vous le servirez avec allégresse : donnez-vous à lui sans réserve, sans vouloir encore retenir un droit sur toutes vos passions; observez les justices de la loi avec

plénitude, & elles répandront, dit le Prophéte, de ſaints plaiſirs dans votre cœur : *Juſtitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* Ne *Pſ. 18. 9.* croyez pas que les larmes de la pénitence ſoient toujours triſtes & amères : le deuil n'eſt qu'au dehors ; elles ont mille dédommagemens ſecrets lorſqu'elles ſont ſincères : le juſte reſſemble au buiſſon ſacré ; vous n'en voyez que les ronces & les épines, mais vous ne voyez pas la gloire du Seigneur qui réſide au-dedans ; vous voyez des macérations & des jeûnes, mais vous ne voyez pas l'onction ſainte qui les adoucit ; vous voyez le ſilence, la retraite, la ſuite du monde & des plaiſirs, mais vous ne voyez pas le conſolateur inviſible, qui remplace avec tant d'uſure le commerce des hommes devenu inſupportable depuis que l'on a goûté Dieu ; vous voyez une vie en apparence triſte, ennuyeuſe, mais vous ne voyez pas la joie & la paix de l'innocence qui régne au-dedans. C'eſt-là que le Père des miſéricordes & le Dieu de toute conſolation répand ſes faveurs à pleines mains, & que l'ame ne pouvant quelquefois en ſoutenir l'excès & la plénitude, eſt obligée de demander à ſon Seigneur qu'il ſuſpende le torrent de ſes graces, & qu'il meſure l'abondance de ſes dons à la foibleſſe de ſa créature.

Venez vous-même en faire une heureuſe expérience, mon cher Auditeur ; venez mettre la fidélité de votre Dieu à l'épreu-

ve ; c'eſt ici qu'il aime à être tenté : venez eſſayer ſi nous rendons un témoignage trompeur à ſes miſéricordes ; ſi nous attirons le pécheur par de fauſſes eſpérances, & ſi ſes dons ne ſont pas encore plus abondans que nos promeſſes. Vous avez long-tems eſſayé du monde ; vous ne lui avez point trouvé de fidélité : il vous avoit fait tout eſpérer ; des plaiſirs, des honneurs, des félicités imaginaires : il vous a trompé ; vous y êtes malheureux ; vous n'avez jamais pu parvenir à vous y faire une ſituation au gré de vos ſouhaits : venez voir ſi votre Dieu ne vous ſera pas plus fidéle ; ſi l'on ne trouve que des amertumes & des dégoûts dans ſon ſervice ; s'il promet plus qu'il ne donne ; s'il eſt un Maître ingrat, inconſtant, bizarre ; ſi ſon joug eſt une cruelle ſervitude, ou une douce liberté ; ſi les devoirs qu'il éxige de nous ſont le ſupplice de ſes eſclaves, ou la conſolation de ſes enfans, & s'il trompe ceux qui le ſervent. Mon Dieu ! que vous ſeriez peu digne de nos cœurs, ſi vous n'étiez pas plus aimable, plus fidéle, & plus digne d'être ſervi que ce monde miſérable !

Mais pour le ſervir comme il veut l'être, mes Frères, il faut eſtimer la gloire & le bonheur de ſon ſervice ; préférer ce bonheur à tous les autres, & y travailler ſincèrement, ſans réſerve, & avec une mûre circonſpection : car ſi c'eſt un défaut commun de manquer de vivacité pour l'affaire

de

de notre salut éternel, & de s'en dégoûter; c'en est un autre encore plus ordinaire d'y manquer de prudence & de s'y méprendre.

UNe entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paroissent sûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une de véritable; & où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles; une entreprise de ce caractère demande sans doute des attentions non communes, & dans la conduite d'aucune autre on n'eut jamais besoin de tant de circonspection & de prudence. Or, que telle soit l'entreprise du salut, il seroit inutile ici de le prouver, & nul d'entre vous n'en doute; ce qu'il importe donc d'établir ce sont les régles & les caractères de cette prudence, qui doit nous guider dans une affaire si périlleuse & si essentielle. II. PARTIE.

La première régle, c'est de ne pas se déterminer au hazard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent; les éxaminer toutes indépendamment des usages & des coutumes qui les autorisent; & dans l'affaire de l'éternité ne donner rien à l'opinion & à l'éxemple: la seconde, lorsqu'on se détermine, ne laisser rien à l'incertitude des événemens, & préférer toujours la sûreté au péril.

Telles sont les régles communes de pru-

dence que les enfans du siécle eux-mêmes suivent dans la poursuite de leurs prétentions & de leurs espérances temporelles : le salut éternel est la seule affaire où elles sont négligées. Premiérement, nul n'examine si ses voies sont sûres, & ne demande pas d'autre garant de leur sûreté que la foule que l'on voit marcher devant soi. Secondement, dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour propre pour lui, il a toujours aussi la préférence : deux erreurs capitales & communes dans l'affaire du salut éternel, qu'il faut ici combattre. La première régle est de ne pas se déterminer au hazard, & dans l'affaire de l'éternité ne rien donner à l'opinion & à l'éxemple. En effet, le Juste nous est par-tout représenté dans les livres saints comme un homme sensé & prudent, qui suppute, qui compare, qui éxamine, qui discerne, qui éprouve ce qu'il y a de meilleur, qui ne croit pas légérement à tout esprit, qui porte à ses pieds le flambeau de la loi, pour éclairer ses démarches & ne pas se méprendre dans ses voies. Le pécheur au contraire y est dépeint comme un insensé qui marche à l'avanture, & qui dans les pas les plus périlleux passe outre avec confiance, comme s'il marchoit dans les sentiers les plus sûrs
Prov. 14. 16. & les plus unis : *Sapiens timet, & declinat à malo : stultus transilit, & confidit.*

Or voilà, mes Frères, la situation de presque tous les hommes dans l'affaire du salut éternel. Par-tout ailleurs prudens, attentifs, défians, habiles à découvrir les erreurs cachées sous les préjugés communs : c'est dans le salut tout seul, que rien n'égale notre crédulité & notre imprudence. Oui, mes Frères, vous nous entendez dire tous les jours que la vie du monde, c'est-à-dire, cette vie d'amusement, d'inutilité, de vanité, de faste, de mollesse, éxempte même de grands crimes ; que cette vie, dis-je, n'est pas une vie chrétienne ; & dès-là, que c'est une vie de réprobation & d'infidélité : c'est la doctrine de la Religion où vous êtes né, & depuis votre enfance on vous a nourri de ces vérités saintes : le monde au contraire soutient que cette vie est la seule que des personnes d'un certain rang puissent mener ; que ne vouloir pas s'y conformer, ce seroit un air sauvage, où il entreroit plus de singularité & de petitesse que de raison & de vertu. Je veux qu'il soit encore douteux, qui du monde ou de nous a raison ; & que ce grand différend ne soit pas encore vuidé : néanmoins comme il s'agit ici d'une alternative affreuse, & que s'y méprendre est le dernier de tous les malheurs, il semble que la prudence demanderoit qu'on s'éclaircît du moins avant que de passer outre. Il est naturel de douter du moins entre deux partis qui contestent, & où notre salut sur-

tout eſt devenu le ſujet de la diſpute : or, je vous demande entrant dans le monde, & recevant ſes mœurs, ſes maximes, ſes uſages, comme vous les avez reçus ; avez-vous commencé par éxaminer s'il avoit raiſon, & ſi c'étoit nous qui avions tort & qui étions les ſéducteurs ?

Le monde veut qu'on aſpire aux faveurs de la fortune, & qu'on n'oublie ni ſoins, ni mouvemens, ni baſſeſſes, ni artifices, pour s'en rendre digne : vous ſuivez ces uſages ; mais avez-vous éxaminé ſi l'Evangile ne les contredit point ? Le monde ſe fait honneur du luxe, de la magnificence, des profuſions, de la délicateſſe des tables ; & en matière de dépenſe rien n'eſt exceſſif ſelon lui que ce qui peut aboutir à altérer les affaires : vous êtes-vous informé ſi la Loi de Dieu ne preſcrit point un uſage plus ſaint des richeſſes que nous ne tenons que de lui ? Le monde autoriſe les jeux éternels, les plaiſirs, les ſpectacles ; & traite avec dériſion quiconque oſe même douter de leur innocence : avez-vous trouvé cette déciſion dans les maximes triſtes & crucifiantes de Jeſus-Chriſt ? Le monde approuve certaines voies douteuſes & odieuſes d'augmenter le patrimoine de ſes pères, & ne met point d'autres bornes à la cupidité, que celles des loix, qui puniſſent les violences & les injuſtices manifeſtes : nous pourriez-vous aſſurer que les régles de la conſcience n'y regardent pas de plus près,

& n'entrent pas là-dessus dans des discussions que le monde ne connoît point ? Le monde souffre que l'on aspire à des honneurs sacrés, qu'on supplie même à la porte des distributeurs des graces, & qu'on monte en rampant sur le trône sacerdotal : vous êtes-vous éclairci si les loix de l'Eglise ne traitent pas ici toutes démarches, d'intrusion ; & le simple desir, de crime ? Le monde a déclaré qu'une vie douce, molle, oiseuse, étoit une vie innocente ; & que la vertu n'étoit pas si austère que nous la faisions : avant de l'en croire sur sa parole, avez-vous consulté si la doctrine que Jesus-Christ nous a apportée du ciel, souscrivoit à la nouveauté & au danger de ses maximes ?

Quoi ! mes Frères, dans l'affaire de votre éternité vous adoptez sans attention des préjugés communs, seulement parce-qu'ils sont établis ? vous suivez ceux qui marchent devant vous, sans examiner où conduit le sentier qu'ils tiennent ? vous ne daignez pas vous demander à vous-même si vous ne vous trompez point ? il vous suffit de savoir que vous n'êtes pas le seul à vous méprendre ? Quoi ! dans l'affaire qui doit décider de vos destinées éternelles, vous ne faites pas même usage de votre raison ? vous ne demandez point d'autre garant de votre sûreté que l'erreur commune ? vous ne doutez pas ? vous ne vous informez pas ? vous ne vous défiez pas ? tout vous est bon ?

Vous qui êtes si épineux, si difficile, si défiant, si plein de précautions quand il s'agit de vos intérêts terrestres; dans cette grande affaire toute seule, vous vous conduisez par instinct, par opinion, par impression étrangère? vous n'y mettez rien du vôtre, & vous vous laissez entraîner indolemment à la multitude & à l'éxemple? Vous, qui sur tout autre point rougiriez de penser comme la foule; vous, qui vous piquez de supériorité de génie, & de laisser au peuple & aux esprits médiocres les préjugés vulgaires; vous, qui outrez peut-être la singularité dans votre façon de penser sur tout le reste; sur le salut tout seul, vous ne pensez qu'avec la foule, & il semble que la raison ne vous est pas donnée pour ce grand intérêt seulement? Quoi, mes Frères, quand on vous demande tous les jours dans les démarches que vous faites pour le succès de vos affaires & de vos espérances terrestres, les raisons que vous avez eu, de préférer un parti à un autre, vous développez des motifs si sages & si solides; vous justifiez votre choix par des vûes si sûres & si décisives; vous paroissez avoir pensé si mûrement avant que d'entreprendre; & lorsque nous vous demandons tous les jours d'où vient que dans l'affaire du salut éternel vous préférez les abus, les usages, les maximes du monde aux éxemples des Saints, qui n'ont pas vécu certainement comme vous; & aux ré-

gles de l'Evangile, qui condamnent tous ceux qui vivent comme vous; vous n'avez rien à nous répondre, sinon que vous n'ê-tes pas le seul, & qu'il faut vivre comme tout le monde vit? Grand Dieu! & que servent les grandes lumières pour conduire des projets qui périront avec nous? nous avons de la raison pour la vanité; nous sommes des enfans pour la vérité: nous nous piquons de sagesse dans les affaires du monde; dans celle du salut éternel, nous sommes des insensés.

Vous nous direz peut-être que vous n'ê-tes pas plus sage & plus habile que tous les autres hommes, qui vivent comme vous; que vous ne pouvez pas entrer dans des discussions qui vous passent; que si nous en étions crus il faudroit se chicanner sur tout; & que la piété n'est pas de tant rafiner.

Mais je vous demande: faut-il tant de rafinement pour savoir que le monde est un guide trompeur; que ses maximes sont réprouvées dans l'Ecole de Jesus-Christ, & que ses usages ne sauroient jamais prescrire contre la Loi de Dieu? n'est-ce pas la régle la plus simple & la plus commune de l'Evangile, & la première vérité de la science du salut? Il ne faut qu'aller simplement pour connoître le devoir. Les rafinemens ne sont nécessaires que pour se le dissimuler à soi-même, & pour allier les passions avec les régles saintes: c'est là où l'esprit humain a besoin de toute son industrie, car

l'entreprise eſt difficile ; & voilà où vous en êtes, vous qui prétendez que rappeller les coutumes à la régle eſt un rafinement inſenſé : il ne faut que ſe conſulter ſoi-même pour connoitre le devoir. Tandis que Saül fut fidéle, il n'eut pas beſoin d'aller conſulter la Pythoniſſe ſur ce qu'il devoit faire ; la Loi de Dieu le lui apprenoit aſſés : ce ne fut qu'après ſon crime, que pour calmer les inquiétudes d'une conſcience troublée, & allier ſes foibleſſes injuſtes avec la Loi de Dieu, il s'aviſa d'aller chercher dans les réponſes d'un oracle trompeur quelque autorité favorable à ſes paſſions. Aimez la vérité, & vous l'aurez bien-tôt connue : une conſcience droite eſt le meilleur de tous les docteurs.

Ce n'eſt pas que je veuille blâmer ici les recherches ſincères que fait une ame ſimple & timide pour s'éclairer & pour s'inſtruire ; je veux dire ſeulement que la plupart des doutes ſur les devoirs, dans les ames livrées au monde comme vous, naiſſent d'un fond dominant de cupidité, qui d'un côté voudroit ne point toucher à ſes paſſions injuſtes ; & de l'autre s'autoriſer de la loi, pour s'épargner le remord de la tranſgreſſion manifeſte. Car d'ailleurs ſi vous cherchez Dieu de bonne-foi, & que vos lumières ne ſuffiſent pas ; il y a encore des Prophétes dans Iſrael : conſultez à la bonne heure ceux qui conſervent la forme de la loi & de la ſaine doctrine ; & qui en-

ſeignent la voie de Dieu dans la vérité : ne propoſez pas vos doutes avec ces couleurs & ces adouciſſemens, qui déterminent toujours la déciſion en votre faveur : ne conſultez pas pour être trompé, mais pour être éclairci : ne cherchez pas des oracles favorables, mais des oracles sûrs & éclairés : ne vous contentez pas même du témoignage d'un ſeul homme ; conſultez le Seigneur à pluſieurs repriſes, & par différens organes ; la voix du Ciel eſt uniforme, parceque la vérité dont elle eſt l'interpréte, n'eſt qu'une : ſi les témoignages ne conviennent pas, préférez toujours le choix qui vous éloigne le plus du péril ; défiez-vous du ſentiment qui plaît, qui rit à la vûe, & qui avoit déja pour lui les ſuffrages de votre amour propre.

N'imitez pas Loth, lequel ſur le point de ſe ſéparer d'Abraham, maître de choiſir de la droite ou de la gauche, leva les yeux, dit l'Ecriture, avant que d'opter : vit à l'entour une contrée fertile, douce, aimable, riante, telle que ſon cœur la ſouhaitoit ; laiſſa à Abraham celles qui lui parurent moins délicieuſes, & ſe détermina là-deſſus pour le pays de Sodome, ſans examiner s'il y avoit de la sûreté pour lui : *Elevatis itaque Loth oculis, vidit omnem circa regionem Jordanis, quæ univerſa irrigabatur.... ſicut paradiſus domini.... & habitavit in Sodomis.* Gen. 13. 10 11. En effet, ſon imprudence fut bien-tôt punie, dit ſaint Ambroiſe ;

peu de tems après les Rois des nations l'emménent captif ; & délivré de leurs mains, à peine échappe-t-il au feu du ciel
S. Ambr. qui tomba sur cette ville criminelle : *Loth amænam elegit : infirmioris itaque consilii pretium luit, quoniam à prudentiore deflexerat.* Il est rare que les décisions de nos panchans se trouvent les mêmes que celles des régles saintes.

Cependant c'est ce qui décide de tous nos choix dans l'affaire du salut ; & dans les circonstances mêmes où nous voyons des routes plus sûres que celles que nous choisissons : seconde démarche de notre imprudence dans l'entreprise de notre salut éternel. En effet, il n'est guères de doute sur nos devoirs, qui nous dérobe l'obligation précise de la Loi sur chaque démarche : nous connoissons les sentiers par où Jesus-Christ & les Saints ont passé : on nous les montre encore tous les jours : on nous convie par le succès qu'ils ont eu, à marcher sur leurs traces. C'est ainsi, nous dit-on avec l'Apôtre, que ces hommes de Dieu qui nous ont précédé, vainquirent le monde, & obtinrent l'effet des promesses : nous voyons qu'en les imitant on peut tout espérer, & que dans la voie où nous marchons, tout est à craindre ; devrions-nous balancer dans cette alternative ?

Cependant, partout nous résistons à nos propres lumières ; partout nous préférons

le péril à la sûreté ; toute notre vie n'est même qu'un péril continuel ; dans toutes nos actions, nous flottons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime & les simples fautes ; toutes les fois que nous agissons, il n'est pas question de savoir si nous faisons le plus grand bien, mais si nous ne faisons qu'un mal léger & digne d'indulgence : tous vos doutes se bornent à nous demander, si se permettre un tel plaisir, si tenir un tel discours, si se livrer jusqu'à un tel point à son ressentiment, si user de cette duplicité, si ne pas refuser une telle complaisance est un crime ou une simple offense ; vous êtes toujours entre ces deux destinées, & votre conscience ne peut jamais vous rendre ce témoignage que dans une telle occasion vous vous êtes déterminé pour le parti où il n'y avoit aucun péril.

Ainsi vous savez qu'une vie de jeu, de plaisir, de spectacle, d'amusement, quand même il ne s'y mêleroit rien de grossier & de criminel, est un parti fort douteux pour l'éternité ; nul Saint du moins ne vous en a laissé l'exemple : des mœurs plus recueillies & plus chrétiennes ne vous laisseroient rien de semblable à craindre, vous le savez : cependant vous aimez mieux un doute accommodant, qu'une sûreté trop gênante. Vous savez que la grace a des momens qui ne reviennent plus ; que rien n'est plus incertain que le retour des impulsions

faintes auxquelles on fe refufe ; que le Salut différé eft prefque toujours manqué ; & que commencer aujourd'hui, c'eft s'affurer prudemment du fuccès ; vous le favez : cependant, vous préférez l'efpérance incertaine d'une grace à venir, au falut préfent qui s'offre à vous. Vous favez que ce guide facré refpecte vos paffions ; qu'il eft plutôt le confident de vos foibleffes que le Juge de votre confcience & le Médecin de vos maux, & qu'il manque ou de lumière pour vous inftruire, ou de fermeté pour vous corriger ; vous le favez, & fi vivement, que vous-même fortez toujours de fes pieds, plein de doutes & de remords fecrets fur fa complaifance : un nouveau choix feroit néceffaire ; mais vos paffions craignent ce changement ; & un aveugle accoutumé eft toute la raifon que vous avez de courir avec lui au précipice. Vous favez que votre fûreté demanderoit que vous defcendiffiez de cette dignité où la main du Seigneur ne vous a pas élevé, & que vous rempliffez fans vocation, comme fans mérite ; vous le favez : mais tant d'autres en font revêtus, que vous connoiffez encore plus indignes que vous ; la vraifemblance vous raffure, & l'évidence du devoir ne vous touche plus. Vous favez que l'art de groffir fes trefors doit prefque toujours fon fuccès à la cupidité & à l'injuftice ; que ces manières détournées de multiplier fon bien ont leurs difficultés dans la Religion, &

que si parmi les interprétes de la Loi, il s'en trouve quelques-uns qui vous tolèrent, tout le reste vous condamne ; vous le savez : mais c'est cette variété même de suffrages qui vous calme ; & en matière de Salut, avoir contre vous le parti le plus nombreux & le plus sûr, ne vous paroît pas un inconvénient à craindre.

Or, mes Frères, je ne vous demande ici que deux réfléxions, & je finis. Premiérement, quand même dans cette voie où vous marchez, la balance seroit égale, c'est-à-dire, quand il seroit également douteux si vous vous sauvez, ou si vous vous perdez ; s'il vous restoit un peu de foi, vous devriez être dans des allarmes cruelles : il devroit vous paroître affreux que votre Salut éternel fût devenu un problême, sur lequel on ne sait à quoi s'en tenir, & qu'on opinât avec une égale vraisemblance sur le bonheur ou sur le malheur de votre destinée éternelle, comme sur ces questions indifférentes que Dieu a livrées à la dispute des hommes ; vous devriez tout entreprendre pour mettre du moins les vraisemblances de votre côté, pour chercher une situation où le préjugé du moins vous fût favorable : & ici où tout conclut contre vous, où la loi ne vous est point favorable, où vous n'avez pour vous que de légères apparences de raison sur lesquelles vous n'oseriez hazarder le moindre de vos intérêts temporels ; & dans des

mœurs, qui jusques-ici n'ont sauvé personne, & où vous ne vous rassurez que par l'éxemple de ceux qui périssent avec vous; vous êtes tranquille dans cette voie? vous convenez de la sagesse de ceux qui en ont choisi une plus sûre? vous dites tous les jours qu'ils sont louables; qu'on est heureux quand on peut prendre sur soi jusqu'à ce point; qu'il est bien plus sûr de vivre comme eux; vous le dites, & vous ne croyez pas devoir les imiter? Insensé! s'écrie l'Apôtre: quel est donc le prestige qui vous abuse? & pourquoi n'obéissez-vous pas à la vérité que vous connoissez?

Ah! mes Frères, dans les choix qui intéressent notre gloire, notre avancement, nos prétentions temporelles, sommes-nous capables de cette imprudence? de toutes les voies qui s'offrent à l'ambition pour parvenir, choisit-on celles qui ne ménent à rien, où la fortune est lente & douteuse, & qui jusqu'ici n'ont fait que des malheureux? & laisse-t-on celles où tout paroit nous répondre du succès? C'est donc du salut tout seul que nous faisons une espéce d'avanture, si j'ose parler ainsi, c'est-à-dire, une entreprise sans mesures, sans précaution, que nous abandonnons à l'incertitude des événemens, & dont nous attendons le succès du pur hazard, & non pas de nos soins, & de nous-mêmes.

Enfin, dernière réfléxion: Souffrez que je vous demande, mes Frères, pourquoi

cherchez-vous & nous alléguez-vous tant de raisons spécieuses pour vous justifier à vous-mêmes les mœurs dans lesquelles vous vivez ? Ou vous voulez sincérement vous sauver, ou vous êtes résolu de vous perdre. Voulez-vous vous sauver ? choisissez donc les voies les plus propres pour arriver à la fin où vous aspirez ; laissez-là les voies douteuses, & qui jusques-ici n'y ont conduit personne ; tenez-vous-en à celle que Jesus-Christ nous a montrée, & qui seule peut vous y conduire : ne vous appliquez pas à vous diminuer à vous-même les dangers de votre état, & à les envisager par les endroits les moins odieux pour les moins craindre ; grossissez-en au contraire le péril dans votre esprit : on ne peut trop craindre ce qu'on ne peut trop éviter ; & le Salut est la seule affaire où les précautions ne sauroient jamais être excessives, parceque la méprise y est sans ressource. Voyez si ceux qui suivoient les voies douteuses où vous marchez, & qui nous alléguoient les mêmes raisons que vous pour les justifier, s'en sont tenus là dès que la grace a opéré dans leur cœur des desirs sincères de Salut : ils ont regardé les périls au milieu desquels vous vivez, comme inalliables avec leur dessein ; ils ont cherché des routes plus sûres & plus solides ; ils ont fait succéder la sainte sûreté de la retraite, à l'inutilité & aux dangers des sociétés & des commerces ; l'usage de la priè-

re, à la diſſipation des jeux & des amuſemens ; la garde des ſens, à l'indécence des parures & au péril des ſpectacles ; la mortification chrétienne, à la molleſſe d'une vie douce & ſenſuelle ; la modeſtie & les largeſſes ſaintes, aux profuſions de la vanité ; l'Evangile, au monde : ils ont couru au plus sûr, & ont compris que ce ſeroit une folie de vouloir ſe ſauver comme tous les autres ſe damnent.

Mais ſi vous êtes réſolu de périr : eh ! pourquoi voulez-vous donc encore garder certaines meſures avec la Religion ? pourquoi cherchez-vous toujours à mettre quelques raiſons ſpécieuſes de votre côté, à réconcilier vos mœurs avec l'Evangile, & ſauver, pour ainſi dire, encore les apparences avec Jeſus-Chriſt ? pourquoi n'êtes-vous pécheurs qu'à demi, & laiſſez-vous encore à vos paſſions les plus groſſières le frein inutile de la Loi ? Secouez donc ce reſte de joug qui vous gêne, & qui, en diminuant vos plaiſirs, ne diminuera pas vos ſupplices. Pourquoi vous perdez-vous avec tant de contrainte ? Au lieu de ce Confeſſeur indulgent qui vous damne, mettez-vous au large, n'en ayez point du tout. Au lieu de ces ſcrupules qui ne vous permettent que des gains douteux, & vous interdiſent encore certains profits bas & manifeſtement iniques, qui vous mettent néanmoins au nombre des raviſſeurs qui ne poſſéderont pas le Royaume de

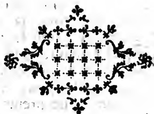
Dieu ; franchiſſez le pas, & ne mettez plus d'autres bornes à votre injuſtice que celle de votre cupidité. Au lieu de ces familiarités ſuſpectes où votre ame eſt toujours bleſſée, ôtez à la paſſion la barrière importune & inutile de ce que le crime a de plus groſſier. Au lieu de ces mœurs molles & mondaines qui auſſi-bien vous damneront, ne refuſez rien à vos paſſions, & vivez comme les animaux au gré de tous vos deſirs. Oui, pécheurs, périſſez avec tous les fruits de l'iniquité, puiſqu'auſſi-bien vous en moiſſonnerez les larmes & les peines éternelles. Mais non, mon cher Auditeur, nous ne vous donnons ces conſeils de déſeſpoir que pour vous en inſpirer de l'horreur : c'eſt un tendre artifice du zèle, qui ne fait ſemblant de vous exhorter à votre perte qu'afin que vous n'y conſentiez pas vous-même. Hélas! ſuivez plutôt ces reſtes de lumière qui vous montrent encore de loin la vérité : ce n'eſt pas ſans raiſon que le Seigneur a conſervé juſqu'ici en vous ces ſemences de Salut, & qu'il n'a pas permis que tout s'effaçât juſqu'aux principes ; c'eſt un droit qu'il ſe réſerve encore ſur votre cœur : prenez garde ſeulement de ne pas fonder là-deſſus une vaine eſpérance de converſion à venir ; il n'eſt permis d'eſpérer, que lorſque l'on commence à travailler. Commencez donc le grand ouvrage de votre Salut éternel, pour lequel ſeul Dieu vous a mis ſur la ter-

re, & auquel vous n'avez pas même encore pensé : eſtimez un ſoin ſi néceſſaire : préférez-le à tous les autres : ne trouvez de plaiſirs qu'en vous y appliquant : éxaminez les moyens les plus sûrs & les plus propres pour y réuſſir ; & les choiſiſſez, quoi qu'il en coûte, quand une fois vous les aurez connus.

Telle eſt la prudence de l'Evangile, ſi ſouvent recommandée par Jeſus-Chriſt ; hors de là tout eſt vanité & mépriſe : vous auriez un eſprit ſupérieur & capable de tout, des talens rares & éclatans ; ſi vous prenez le change ſur votre Salut éternel, vous êtes un enfant. Salomon ſi eſtimé dans tout l'Orient pour ſa ſageſſe, eſt un inſenſé, dont on a peine encore aujourd'hui à comprendre la folie. Toute la raiſon du monde n'eſt qu'un jeu, qu'un éblouiſſement, ſi elle ſe méprend ſur le point déciſif de l'éternité : il n'eſt dans toute la vie que ce ſeul point de ſérieux : tout le reſte eſt un ſonge ſur lequel il importe peu de ſe méprendre. Ne vous en fiez donc pas à la multitude, qui eſt toujours le parti de ceux qui s'égarent : ne prenez pas pour vos guides des hommes qui ne ſauroient être vos garants : ne laiſſez rien au hazard & à l'incertitude des événemens : c'eſt le comble de la folie, quand il s'agit de l'éternité ; & d'autant mieux que vouloir riſquer ici, c'eſt être aſſuré de tout perdre. Rapprochez toujours les uſages & les

éxemples à la régle : souvenez-vous qu'il y a une infinité de voies qui paroissent droites aux hommes, & qui néanmoins conduisent à la mort ; que tous ceux presque qui se damnent, se damnent en croyant se sauver ; & que tous les Réprouvés au dernier jour, en entendant prononcer leur Sentence, seront surpris, dit l'Evangile, de leur condamnation : *Quando te vidimus esurientem ?* parcequ'ils s'attendoient tous au partage des Justes : c'est ainsi qu'après l'avoir attendu, selon les régles de la foi dans cette vie, vous en jouirez éternellement dans le Ciel. *Matth.* 25. 37.

Ainsi soit-il.





SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

Sur les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie.

Suſtulerunt ergo lapides Judæi, ut lapidarent Jeſum.

Alors les Juifs prirent des pierres pour lapider Jeſus. Joan. 10. 31.

VOILA donc les marques de gratitude que Jeſus-Chriſt reçoit des hommes; voilà les conſolations que le Ciel lui ménage dans l'éxercice pénible de ſon miniſtère. Là on le traite de Samaritain & de poſſédé du Démon : ici on prend des pierres pour le lapider : *Suſtulerunt lapides, ut lapidarent eum.* C'eſt ainſi que le

Fils de Dieu a passé tout le tems de sa vie mortelle, toujours en butte à la contradiction la plus opiniâtre, ne trouvant que des cœurs insensibles à ses bienfaits, & rebelles aux vérités qu'il leur annonçoit, sans qu'il ait jamais laissé échapper le moindre signe d'impatience, ni la moindre plainte.

Et nous, mes Frères, nous ses membres & ses disciples; hélas! les plus petits dégoûts, les plus petites répugnances que nous éprouvons dans la pratique de la vertu, révoltent notre délicatesse; ce ne sont que plaintes, que murmures, dès que nous cessons de goûter ces attraits, cette sensibilité qui adoucit tout ce que le devoir peut avoir de pénible; troublés, découragés, nous sommes presque tentés d'abandonner Dieu, & de retourner au monde, comme à un maître plus doux & plus commode; en un mot, nous ne voudrions trouver au service de Dieu, que des douceurs & des consolations.

Mais notre divin Maître, en nous appellant à sa suite, ne nous l'a-t-il pas déclaré en termes exprès, que le Royaume des Cieux ne se donne qu'à titre de conquête, & qu'il n'y a que ceux qui se font violence qui le ravissent? Et ces paroles, que signifient-elles? sinon, qu'entrant au service de Dieu, on ne doit point se promettre qu'on y trouvera toujours une certaine douceur, un certain goût sensible, qui en ôte toute la peine, ou qui la fait aimer; qu'au

contraire, il eſt preſque certain qu'on y éprouvera des dégoûts, des amertumes, des répugnances qui éxerceront notre patience, & qui mettront notre fidélité à de fréquentes épreuves; qu'on ſentira ſouvent la peſanteur du joug, ſans ſentir l'onction de la grace qui le rend léger; parceque la piété contrarie eſſentiellement nos anciens goûts & nos premiers panchans, pour leſquels nous conſervons toujours un reſte malheureux de tendreſſe, & qu'on ne mortifie point ſans que le cœur en ſouffre; que d'ailleurs nous aurons à eſſuyer les caprices éternels d'un cœur inconſtant & léger, ſi difficile à fixer, qui à propos de rien & ſans aucun ſujet, ſe dégoûte de ce qu'il a le plus aimé? Voilà, mes Frères, à quoi nous avons dû nous attendre, lorſque nous avons embraſſé le parti de la vertu : c'eſt ici le tems des combats & des épreuves : la paix & la félicité ne ſont que pour le Ciel; mais malgré cela, je dis qu'il eſt injuſte de prendre dans ces dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, un prétexte, ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le ſervir; ou de n'oſer le ſervir, quand on a commencé à le connoître. En voici les raiſons; premiérement, parceque les dégoûts ſont inévitables en cette vie; ſecondement, parceque ceux de la piété ne ſont pas ſi amers qu'on ſe les figure; troiſiémement, parcequ'ils le ſont moins que ceux du monde;

quatriémement, parceque quand ils le seroient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas. Suivons ces vérités édifiantes, après que nous aurons imploré, &c. *Ave, Maria.*

J'Ai dit premiérement, parceque les dégoûts sont inévitables en cette vie. Hélas, mon Dieu, nous nous plaignons que le service de Dieu nous dégoûte; mais telle est la condition de cette vie misérable. L'homme, né pour jouir pleinement de Dieu, ne sauroit être heureux ici-bas, où nous ne le possédons jamais qu'imparfaitement: les dégoûts sont une suite nécessaire de l'inquiétude d'un cœur qui n'est point à sa place, & qui ne peut la trouver sur la terre; qui cherche à se fixer, & qui ne le sauroit dans toutes les créatures qui l'environnent; qui, dégoûté de tout le reste, s'attache à Dieu; mais qui ne pouvant le posséder autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur, s'agite pour y parvenir, & n'y parvient jamais pleinement ici-bas, trouvant presque dans la vertu le même vuide & les mêmes dégoûts qu'il avoit trouvés dans le crime; parceque, à quelque dégré de grace qu'il soit élevé, il lui reste toujours bien du chemin à faire pour arriver à cette plénitude de justice & d'amour, qui possédera tout notre cœur, qui remplira tous nos desirs, qui éteindra toutes nos passions, qui occu-

I. Reflex.

pera toutes nos pensées, & que nous ne saurions jamais trouver que dans le Ciel.

S'il étoit possible d'être heureux sur la terre, on le seroit sans doute en servant Dieu; parceque la grace calme nos passions, modère nos desirs, console nos peines, & met en nous un commencement de ce bonheur parfait que nous attendons, & dont nous ne jouirons que dans la bienheureuse immortalité. De toutes les situations, où l'homme peut se trouver en cette vie, celle de la justice l'approche sans doute le plus près de sa félicité; mais comme elle le laisse toujours dans la voie qui y conduit, elle le laisse aussi encore inquiet & en un sens misérable.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisoit des heureux, nous aurions raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : nous pourrions, ce semble, lui reprocher qu'il maltraite ses serviteurs; qu'il les prive d'un bonheur qui n'est dû qu'à eux seuls; qu'il les rebute, loin de les attirer; & que le monde a par-dessus lui d'être un maître plus consolant & plus fidéle. Mais parcourez tous les états; interrogez tous les pécheurs; consultez tour à tour les partisans des différens plaisirs que le monde promet, & les différentes passions qu'il inspire; l'envieux, l'ambitieux, le voluptueux, l'oiseux, le vindicatif; nul n'est heureux ici-bas; cha-

cun

cun se plaint ; nul n'est à sa place ; chaque condition a ses dégoûts ; à chaque état sont attachées des amertumes ; la terre est la patrie des mécontens, & les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même. D'ailleurs, Dieu a ses raisons pour laisser ici-bas les ames les plus justes dans un état, en quelque sorte, toujours violent & désagréable à la nature : il veut par-là nous dégoûter de cette vie misérable ; nous faire soupirer après notre délivrance & cette patrie immortelle, où rien ne manquera plus à notre bonheur. Je sens en moi, disoit l'Apôtre, une loi funeste toujours opposée à la Loi de Dieu : je ne fais pas le bien que j'aime, & que je voudrois faire ; & je fais le mal que je hais, & que je souhaiterois d'éviter : mon homme intérieur trouve la Loi de Dieu juste & sainte ; & cependant mon homme charnel & extérieur, qui est en moi, se révolte sans cesse contr'elle. Infortuné que je suis ! qui me délivrera donc de ce corps de mort, qui est la source de tous mes malheurs & de toutes mes peines ? *Infelix ego homo ! quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* Rom. 7. 24.

Voilà l'effet le plus naturel que doivent opérer les dégoûts de la vertu dans un cœur chrétien : la haine de nous-mêmes ; le mépris de la vie présente ; le desir des biens éternels ; l'empressement d'aller jouir de Dieu, & d'être délivré de toutes les misè-

res inséparables de cette vie mortelle.

De plus, si la vertu étoit toujours accompagnée de consolations sensibles; si elle formoit toujours ici-bas pour l'homme, un état heureux & tranquille, elle deviendroit une récompense temporelle; on ne chercheroit plus, en se donnant à Dieu, les biens de la Foi, mais les consolations de l'amour propre; on se chercheroit soi-même en faisant semblant de chercher Dieu; on pourroit ne se proposer dans la vertu que ce repos sensible, où elle mettroit le cœur, en le délivrant de ces passions violentes & inquiettes, qui le déchirent sans cesse, plutôt que l'observance des régles, & des devoirs que la Loi de Dieu nous impose. Le Seigneur n'auroit plus que des adorateurs mercenaires & intéressés, qui viendroient, non pas porter son joug, mais se reposer à l'ombre de sa voix: des ouvriers qui se présenteroient, non pas tant pour travailler à la vigne & porter le poids du jour & de la chaleur, que pour en goûter tranquillement les fruits: des serviteurs, qui loin de faire valoir son talent pour le profit de leur maître, le tourneroient à leur propre utilité, & n'en feroient usage que pour eux-mêmes.

Les Justes vivent de la Foi: or, la Foi espère & ne posséde pas encore; tout est à venir pour les Chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage, leur Royaume; le présent n'est point pour eux. C'est

ici le tems des tribulations & des amertumes; c'eſt ici un éxil, & une terre étrangère, où les larmes & les ſoupirs deviennent la ſeule conſolation du Fidéle : il eſt injuſte de chercher des douceurs dans un lieu, où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls, où tout réveille le ſentiment de nos misères, où nous vivons environnés d'écueils, où nous ſommes en proie à mille ennemis, où tous nos pas peuvent devenir des chutes, où tous nos jours ſont marqués de quelque infidélité nouvelle, où livrés à nous-mêmes & ſans le ſecours du Ciel, nous ne faiſons que le mal, où nous répandons même la corruption de notre cœur ſur le peu de bien que la grace nous fait faire : il eſt, dis-je, injuſte de chercher une félicité & des conſolations humaines dans un ſéjour ſi triſte & ſi déſagréable aux enfans de Dieu. Ce ſont ici les jours de notre deuil & de notre triſteſſe; les jours de paix & de joie viendront enſuite. Si en abandonnant Dieu, nous pouvions être vraiment heureux, notre inconſtance ſembleroit du moins avoir une excuſe : mais, je l'ai déja dit, le monde a ſes dégoûts comme la vertu ; en changeant de Maître, nous ne faiſons que changer de ſupplice ; en diverſifiant nos paſſions, nous ne faiſons que diverſifier nos amertumes. Le monde a des dehors plus rians que la vertu, je l'avoue; mais partout, le fond n'eſt que travail & affliction

d'esprit : & puisque les peines sont inévitables en cette vie, & qu'il faut essuyer des dégoûts, ou du côté du monde, ou du côté de la vertu, y a-t-il à balancer ? ne vaut-il pas encore mieux souffrir avec mérite, que souffrir en vain, & ne pouvoir mettre nos peines qu'au nombre de nos crimes ? Première vérité : les dégoûts sont inévitables en cette vie.

II. REFLEX. MAis j'ai dit, en second lieu, que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.

Car, mes Frères, quoique nous convenions que le Royaume de Dieu souffre violence ; que Jesus-Christ est venu porter le glaive dans nos cœurs pour faire des séparations & des retranchemens qui coûtent à la nature ; que le tems de la vie présente est le tems de l'enfantement du nouvel homme, toujours suivi de peines & de douleurs ; & que pour nous réconcilier avec Dieu, il faut commencer par nous faire une guerre cruelle à nous-mêmes : il ne s'ensuit pas cependant que la destinée d'une ame qui sert le Seigneur, soit fort à plaindre, & que les dégoûts de la vertu soient aussi amers que le monde se les figure : la vertu n'a contr'elle que les préjugés des sens & des passions ; elle n'a de triste que le premier coup d'œil ; & ses amertumes ne vont pas si loin, qu'on doive la fuir comme une condition insoutenable & malheureuse.

Car premiérement, on y est du moins à couvert des dégoûts du monde & des passions; & quand la vertu n'auroit que cet avantage, de nous mettre à l'abri de toutes les tempêtes des passions, des fureurs, des jalousies, des soupçons, des amertumes, du vuide de la vie mondaine; quand nous ne gagnerions, en nous tournant à Dieu, que de secouer le joug du monde; que de nous mettre au-dessus de ses espérances, de ses événemens, de ses agitations, & de ses vicissitudes éternelles; que de devenir maîtres de notre cœur; que de ne dépendre que de nous-mêmes; que de n'avoir plus à compter qu'avec Dieu; que de ne plus nous lasser en vain en courant après des phantômes qui nous échappent sans cesse: hélas! la destinée d'une ame juste seroit toujours digne d'envie; quelles que pussent être les amertumes de la vertu, elles seroient mille fois plus souhaitables que les plaisirs du monde; & il vaudroit toujours mieux s'affliger avec le peuple de Dieu, que participer aux joies fades & puériles des enfans du siécle.

Secondement, si la vertu ne nous garantit pas des afflictions, & des disgraces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit; elle soumet notre cœur à Dieu; elle nous fait baiser la main qui nous frappe; elle nous découvre dans les coups dont le Seigneur nous afflige, les remédes de nos passions, ou les justes peines de nos

crimes ; & quand la vertu n'auroit encore que le privilége de diminuer nos douleurs en diminuant nos attachemens ; de nous rendre moins ſenſibles à nos pertes, en nous détachant peu à peu de tous les objets que nous pouvons perdre un jour ; de préparer notre ame aux afflictions en la tenant ſans ceſſe ſoumiſe à Dieu : quand la vertu n'auroit que cette conſolation, hélas ! devroit-on ſe plaindre de toutes les amertumes qui l'accompagnent ? & qu'y a-t-il de plus à deſirer dans cette vie miſérable, où tous nos jours ne ſont preſque marqués que par des afflictions & des contretems ; où tout nous échappe ; où nos proches, nos amis, nos protecteurs, nous ſont à tous momens enlevés, & tombent ſans ceſſe à nos côtés ; où notre fortune ne tient à rien, & change tous les jours de face : hélas ! qu'y a-t-il de plus à deſirer qu'une ſituation qui nous conſole dans ces événemens ; qui nous ſoutienne dans ces orages ; qui nous calme dans ces agitations ; & qui, dans les changemens éternels qui ſe paſſent ici-bas autour de nous, nous laiſſe du moins toujours les mêmes ?

Troiſiémement, ces répugnances & ces dégoûts, qui nous révoltent ſi fort contre la vertu, ne conſiſtent au fond qu'à réprimer des paſſions qui nous rendent malheureux, & qui ſont la ſource de toutes nos peines : ce ſont des remédes un peu douloureux, à la vérité ; mais ils ſervent à

guérir des maux qui le font infiniment davantage : c'eſt une contrainte qui nous gêne; mais qui en nous gênant, nous délivre d'une ſervitude qui nous accabloit : c'eſt une amertume qui mortifie les paſſions ; mais qui en les mortifiant, les affoiblit & les calme : c'eſt un glaive qui perce le cœur juſqu'au vif ; mais qui en fait ſortir la corruption & la pourriture ; de ſorte que dans la douleur même de la plaie, nous trouvons la douceur & la conſolation d'un reméde : ce ſont des maximes qui révoltent toutes nos inclinations ; mais qui en les révoltant, les rapprochent de l'ordre & de la régle. Ainſi les amertumes & les épines de la vertu, ont toujours du moins une utilité préſente qui en dédommage : en nous dégoûtant, elles nous purifient : en nous piquant, elles nous guériſſent : en nous troublant, elles nous calment. Ce ne ſont pas ici des dégoûts du monde, dont il ne nous reſte jamais que l'amertume de ces gênes, de ces contraintes, que nos paſſions nous impoſent ; &. qui n'ont pour tout fruit, que d'augmenter nos malheurs en fortifiant nos paſſions injuſtes : ce ne ſont pas de ces violences mondaines, qui n'aboutiſſent jamais à rien ; qui ne nous valent rien ; qui ne ſervent ſouvent qu'à nous rendre odieux à ceux à qui nous voulons plaire ; qui éloignent de nous les graces & les faveurs que nous voulons mériter par elles ; qui nous laiſſent toujours nos haines,

nos desirs, nos inquiétudes & nos peines: ce sont des violences qui avancent l'ouvrage de notre sanctification; qui détruisent peu à peu en nous l'ouvrage du péché; qui nous perfectionnent; qui nous embellissent; qui ajoûtent tous les jours un nouvel éclat à notre ame, une nouvelle solidité à nos vertus, une nouvelle force à notre foi, une nouvelle facilité à nos démarches de salut, une nouvelle fermeté à nos bons desirs, & qui portent avec elles le fruit qui nous paye & qui nous console.

Je n'ajoûte pas que la source de nos dégoûts est dans nous-mêmes, plutôt que dans la vertu; que ce sont nos passions qui forment nos répugnances; que la vertu n'a rien que d'aimable en elle-même; que si notre cœur n'avoit point été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux & de consolant, que les plaisirs de l'innocence; que nous sommes nés pour la justice & pour la vérité; que ce devroit être-là notre premier goût, comme c'est notre première destinée; & que si nous trouvons en nous des panchans opposés, du moins il ne faut pas en accuser la vertu; il ne faut nous en prendre qu'à nous-mêmes. Je pourrois ajoûter encore, que peut-être c'est le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertume sur tout le détail de la vie chrétienne; qu'étant peut-être nés avec des passions plus vives, & un cœur plus sensible au monde & aux plaisirs,

plaisirs, la vertu nous paroît plus triste & plus insoutenable ; que ne trouvant pas dans le service de Dieu le même attrait que nous avons trouvé dans le monde, notre cœur accoutumé aux plaisirs vifs & piquans, ne sauroit plus s'accommoder de la prétendue tristesse d'une vie chrétienne ; que la dissipation infinie où nous avons vécu, nous rend l'uniformité des devoirs plus ennuyeuse ; l'agitation des parties & des plaisirs, la retraite plus dégoûtante ; l'abandonnement aux passions, la prière plus pénible ; les maximes frivoles dont nous nous sommes toujours occupés, les vérités de la Foi plus insipides & plus étrangères ; que notre esprit ne s'étant jamais rempli que de choses vaines, que de lectures fabuleuses, pour ne rien dire de plus, que d'avantures chimériques, que des phantômes du théâtre, ne sauroit plus goûter rien de solide ; que n'ayant jamais rien mêlé de sérieux dans toute notre vie, il est difficile que le sérieux de la piété ne nous dégoûte, & que nous trouvions Dieu de notre goût, si j'ose parler ainsi, nous qui n'avons jamais goûté que le monde & sa fumée.

Et cela étant, quel bonheur, quand on porte à la vertu un cœur que le monde n'avoit pas encore gâté ! quel bonheur, quand on entre dans le service de Dieu avec des inclinations heureuses, & des restes de sa première innocence ! quel bonheur, quand on commence de bonne heure

à connoître le Seigneur ; qu'on revient à lui dans cette première saison de la vie, où le monde n'a pas encore fait sur le cœur des impressions si profondes & si désespérées ; où les passions encore naissantes se plient facilement vers le bien, & nous font de la vertu comme une inclination naturelle ! quel bonheur, quand on a pu mettre de bonne heure un frein à son cœur ; qu'on l'a accoutumé à porter le joug du Seigneur ; & qu'on a arrêté presque dans leur naissance des passions qui nous rendent malheureux dans nos crimes, & qui font aussi toute l'amertume de nos vertus ! que de dégoûts, que de peines, que d'inquiétudes s'épargne-t-on ! que de facilités & de consolations se prépare-t-on ! que de douceurs répandues sur le reste de la vie ! & quelle différence pour le repos même & la seule tranquillité de nos années, entre des jours dont les prémices ont été pures, & ceux qui, infectés dans leur source, ont senti couler de-là une amertume fatale qui a flétri toutes leurs joies, & s'est répandue sur tout le reste de la carrière ! C'est donc nous seuls, dit Saint Augustin, qui rendons la vertu désagréable ; & nous avons tort de nous plaindre d'un malheur où nous avons tant de part, & d'attribuer à la vertu des défauts qui sont notre seul ouvrage.

Mais quand ces réflexions seroient moins solides ; quand il seroit vrai que nous ne sommes pas les premières causes de nos

dégoûts pour la vertu ; du moins seroit-il incontestable, que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût, qui nous éloigne de lui, invincible ; que plus nous reculons, plus nous fortifions en nous notre répugnance pour la vertu ; que si la vie chrétienne nous offre maintenant des devoirs tristes & ennuyeux, ils nous paroîtront plus insupportables, à mesure que nous vieillirons dans le monde, & dans le goût de ses plaisirs injustes. Si le délai de la conversion pouvoit adoucir ce que la vertu a d'amer & de pénible ; si en tenant plus long-tems contre la grace, nous pouvions obtenir, pour ainsi dire, une composition plus favorable, & gagner que la piété nous fût ensuite offerte avec plus de charmes & d'agrémens, & à des conditions plus douces & plus flateuses : hélas ! quelque risque que l'on coure en différant, l'espérance d'adoucir nos peines pourroit, en quelque sorte, servir d'excuse à nos retardemens. Mais le délai ne fait que nous préparer de nouvelles amertumes : plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu ; ce n'est plus qu'un vase souillé, dit le Prophéte, & à qui les passions, que nous avons laissé vieillir, ont imprimé un goût & une odeur de mort, qui demeure pour l'ordinaire tout le reste de la vie. Aussi, mes Frères, lorsqu'après un long cours de crimes & de passions invétérées, il faut revenir à Dieu,

quels obſtacles que ces dégoûts affreux ! quelle inſenſibilité pour le bien ne trouve-t-on pas dans ſoi-même ! Ces cœurs que le monde a toujours occupés, & qui veulent aller conſacrer à Dieu les reſtes d'une vie toute mondaine, quel bouclier d'airain, dit le Prophéte, n'oppoſent-ils pas à la grace ! quelle dureté aux ſaintes conſolations de la vertu ! Ils peuvent la trouver juſte ; mais ils ne ſauroient plus, diſent-ils, la trouver aimable : ils peuvent revenir à Dieu ; mais ils ne le goûtent plus : ils peuvent ſe nourrir de la vérité ; mais ce n'eſt plus pour eux qu'un pain de tribulation & d'amertume : ils peuvent chercher le Royaume de Dieu, & le tréſor de l'Evangile ; mais c'eſt comme des eſclaves infortunés, condamnés à chercher l'or à travers la dureté des rochers dans des mines laborieuſes : ils peuvent puiſer l'eau dans le puits de Jacob ; mais ils n'en ont jamais que le travail ; ils n'en ont pas les douceurs & les conſolations, qui portent la paix & le rafraîchiſſement dans l'ame : ils voudroient aller à Dieu, & tout les en éloigne : ils voudroient fuir le monde, & ils le portent par-tout dans leur cœur : ils cherchent les gens de bien, & ils n'y trouvent qu'un ennui & une triſteſſe qui les dégoûte de la piété même ; ils tentent de vaquer à la prière ; & leur cœur fermé à la vérité, ne s'y repaît que de phantômes & de chimères : ils s'appliquent aux œuvres ſaintes ; hélas ! & ce n'eſt qu'une

bienſéance ennuyeuſe qui les y ſoutient. Il ſemble qu'ils jouent dans la vertu le perſonnage d'un autre ; ſi peu la vertu leur convient, ſi fort ce caractère les contraint & les gêne : & quoiqu'ils cherchent de bonne-foi le ſalut, il y paroît je ne ſai quoi de ſi contraint & de ſi étranger, qu'on croit qu'ils n'en font que le ſemblant ; & que ne ſe ſentant point nés pour la vertu, ils veulent du moins s'en donner les apparences.

Les dégoûts & les ennuis ne doivent donc point nous éloigner de la vertu, puiſqu'à meſure que nous nous en éloignons, nous les rendons tous les jours plus violens & plus inſupportables. Mais après tout, mes Frères, de bonne-foi, eſt-ce à nous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuye dans ſon ſervice ? Ah ! ſi nos eſclaves & nos domeſtiques nous faiſoient le même reproche ; s'ils ſe plaignoient de l'ennui qu'ils trouvent en nous ſervant, ils le pourroient, & ils auroient droit de s'en plaindre : nos humeurs éternelles dont ils ſouffrent tant ; nos bizarreries & nos caprices auſquels il faut qu'ils s'accommodent ; nos heures & nos momens auſquels il faut qu'ils s'aſſujettiſſent ; nos plaiſirs & nos goûts auſquels il faut qu'ils ſacrifient leur repos & leur liberté ; notre indolence toute ſeule qui leur coûte tant, qui leur fait dévorer tant d'ennui, paſſer des momens ſi triſtes, ſans que nous daignions même nous en appercevoir ; ſans doute ils auroient droit de ſe plaindre. Ce-

pendant s'ils osoient le dire, qu'ils s'ennuyent en nous servant ; qu'ils n'y trouvent aucun plaisir ; qu'ils n'ont aucun goût pour nous ; & que tous les services qu'ils nous rendent sont pour eux d'un dégoût qui leur paroît insoutenable : hélas ! nous les regarderions comme des insensés ; nous les trouverions trop heureux d'avoir à soutenir nos humeurs & nos caprices ; nous les croirions trop honorés d'être auprès de nous ; nous dirions qu'ils sont payés pour s'ennuyer. Ah, mes Frères ! & Dieu ne paye-t-il pas assés bien ceux qui le servent, pour qu'ils supportent les dégoûts & les ennuis qui peuvent se trouver dans son service ? & ne sommes-nous pas trop heureux encore qu'il veuille accepter nos services malgré nos dégoûts & nos répugnances qui les rendent tiédes & languissans ? ne nous comble-t-il pas assés de bienfaits, pour avoir droit d'éxiger que nous souffrions pour lui quelques peines légères ? ne nous en promet-il pas encore d'assés inestimables, pour adoucir les petits dégoûts attachés à ses ordonnances ? ne doit-il pas trouver étrange que de viles créatures, qui tiennent tout de lui, qui ne sont que pour lui, qui attendent tout de lui, se plaignent qu'on s'ennuye dans son service ; que des vers de terre, qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, osent se plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, & qu'il est bien triste & ennuyeux d'entreprendre de le servir & de lui être fidé-

le ? eſt-il donc un Maître ſemblable à nous, bizarre, inquiet, indolent, tout occupé de lui-même, & qui ne cherche qu'à ſe rendre heureux aux dépens du repos de ceux qui le ſervent ? Injuſtes que nous ſommes ! nous oſons faire à Dieu des reproches que nous regarderions comme des outrages pour nous dans la bouche de nos eſclaves.

Seconde vérité : les dégoûts de la vertu ne ſont pas ſi amers qu'on ſe les figure.

MAis quand ils le ſeroient, j'ai dit en troiſiéme lieu, qu'ils le ſont infiniment moins que ceux du monde ; & c'eſt ici, mes Frères, où je pourrois appeller le monde lui-même en témoignage, & où la propre expérience des ames mondaines me tient lieu de preuve. Car ſi vous ſuivez encore les voies du monde & des paſſions, qu'eſt-ce que votre vie toute entière, qu'un ennui continuel, où en diverſifiant vos plaiſirs, vous ne faites que diverſifier vos dégoûts & vos inquiétudes ? qu'eſt-ce que votre vie, qu'un vuide éternel, où vous vous êtes à charge à vous-même ? qu'eſt-ce que votre vie, qu'une circulation faſtidieuſe de devoirs, de bienſéances, d'amuſemens, d'inutilités, qui, revenant ſans ceſſe, n'ont rien de plus doux que de remplir déſagréablement des momens qui vous péſent, & dont vous ne ſavez que faire ? qu'eſt-ce que votre vie, qu'un flux & reflux de haînes, de deſirs, de chagrins, de jalouſies, d'eſ- III. REFLEX.

pérances qui empoisonnent tous vos plaisirs, & qui font qu'au milieu de tout ce qui devroit vous rendre heureux, vous ne pouvez réussir à être contens de vous-mêmes ?

Quelle comparaison entre les fureurs des passions, l'humiliation d'une préférence injuste, le chagrin d'un oubli éclatant, la sensibilité d'un mauvais office ; & les peines légères de la vertu ? quelle comparaison entre les assujettissemens de l'ambition, les gênes & les travaux des prétentions & des espérances, les peines pour parvenir, les violences & les souplesses pour plaire, les soins, les inquiétudes, les agitations pour s'élever ; & les violences légères qui nous assurent le Royaume de Dieu, & les dégoûts presque insensibles de la vertu ? quelle comparaison entre les amertumes d'une passion profane, les soupçons, les jalousies, les craintes, les dégoûts, les contradictions, les fureurs ; & les amertumes consolantes du service de Dieu ? quelle comparaison entre les remords affreux de la conscience, ce ver secret qui nous ronge sans cesse, cette tristesse du crime qui nous mine & qui nous abat, ce poids de l'iniquité qui nous accable, ce glaive intérieur qu nous perce, que nous ne saurions arracher, & que nous portons partout avec nous ; & la tristesse aimable de la pénitence qui opère le salut ? Mon Dieu ! peut-on se plaindre de vous, quand on a connu le monde ? votre joug peut-il paroitre triste, au sortir du

joug des passions ? & les épines de votre Croix ne sont-elles pas des fleurs, comparées à celles dont les voies du monde & de l'iniquité sont semées ?

Aussi nous entendons tous les jours, mes Frères, les amateurs du monde eux-mêmes, décrier le monde qu'ils servent, se plaindre de lui ; se savoir mauvais gré de leur destinée ; faire des invectives piquantes contre ses injustices & ses abus ; le censurer, le condamner, le mépriser, le trouver insupportable : mais trouvez-moi, si vous le pouvez, des ames vraiment justes qui fassent des invectives contre la vertu ; qui la condamnent, qui la méprisent, qui détestent leur sort de s'être embarquées dans une voie si remplie de chagrins & d'amertumes. Nous entendons tous les jours le monde lui-même envier la destinée de la vertu, & convenir qu'il n'y a d'heureux que les gens de bien : mais trouvez-moi, si vous le pouvez, une ame vraiment juste qui envie la destinée du monde ; qui publie qu'il n'y a que les partisans du monde d'heureux ; qui fasse l'éloge de leur sort & de leur sagesse ; qui regarde sa condition comme la plus malheureuse & la plus insensée. Que dirai-je ? nous avons bien vû quelquefois des pécheurs prendre par désespoir, & par dégoût du monde, des partis extrêmes ; perdre le repos, la santé, la raison, la vie ; s'abattre, se détruire, se désoler ; tomber dans des états de noirceur

& de mélancolie, & ne plus regarder la vie que comme le plus affreux de leurs tourmens. Mais où font les Juftes que les dégoûts de la vertu aient jetté dans des extrémités fi terribles ? ils fe plaignent quelquefois de leurs peines, il eft vrai ; mais ils les aiment encore mieux que les plaifirs des paffions : la vertu leur paroît quelquefois trifte & dégoûtante, je l'avoue ; mais avec toute fa triſteffe, elle leur plaît encore davantage que le crime : ils voudroient quelquefois un peu plus de confolations fenfibles du côté de Dieu ; mais ils déteftent celles du monde : Ils fouffrent ; mais la même main qui les éprouve les foutient, & ils ne font pas tentés au-delà de leurs forces : ils fentent ce que vous appellez la pefanteur du joug de Jefus-Chrift ; mais en rappellant le poids de l'iniquité fous lequel ils ont gémi fi long-tems, ils trouvent leur fort heureux, & ce paralléle les calme & les confole.

En effet, mes Frères ; premiérement, les violences qu'on fe fait à foi-même font bien plus douces, que celles qui nous viennent du dehors, & qui nous arrivent malgré nous. Or, les violences de la vertu font du moins volontaires ; ce font des croix que nous choififfons par raifon, & que nous nous impofons à nous-mêmes par devoir : il s'y trouve des amertumes ; mais du moins on eft confolé par le plaifir de les avoir choifies. Mais les dégoûts du monde font

des croix forcées, qui nous viennent san nous consulter; c'est un joug odieux qu'on nous impose malgré nous : nous ne le voulons pas ; nous ne l'aimons pas ; nous le détestons ; & cependant il faut boire toute l'amertume de ce calice. Dans la vertu, nous ne souffrons, que parceque nous voulons bien souffrir ; dans le monde, nous souffrons d'autant plus que nous le voudrions moins, & que tous nos panchans se révoltent contre nos peines.

Secondement, les dégoûts de la vertu ne sont à charge qu'à la paresse & à l'indolence ; ce sont des répugnances qui ne sont amères qu'aux sens : mais les dégoûts du monde, ah ! ils coupent dans le vif ; ils mortifient toutes les passions ; ils humilient l'orgueil ; ils abaissent la vanité ; ils allument l'envie ; ils écrasent la fierté ; ils désolent l'ambition ; & il n'est rien de nous qui ne sente leur tristesse & leur amertume.

Troisiémement, les dégoûts de la vertu ne sont sensibles que dans les premières démarches ; ce sont les premiers efforts qui coûtent, la suite les adoucit ; les passions, qui d'ordinaire sont la source des dégoûts de la vertu, ont cela de propre, que plus on les réprime, plus elles deviennent dociles ; les violences calment peu à peu le cœur, & nous laissent bien moins à souffrir pour les suites : mais les dégoûts du monde sont toujours nouveaux ; comme ils trouvent toujours en nous les mêmes passions,

ils nous laissent toujours les mêmes amertumes ; ceux qui ont précédé ne servent qu'à rendre ceux qui suivent plus insupportables. En un mot, les dégoûts du monde allument nos passions, & par-là augmentent nos peines : ceux de la vertu ne font que les réprimer, & par-là établissent peu à peu la paix & la tranquillité dans notre ame.

Quatriémement enfin, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui servent le monde avec plus de fidélité : il ne les traite pas mieux pour les voir plus dévoués à son parti, & plus zélés pour ses abus & pour ses espérances : au contraire, les cœurs les plus vifs pour le monde sont presque toujours ceux qui y trouvent plus de désagrémens & d'amertumes, parcequ'ils sentent plus vivement ses oublis & ses injustices : leur vivacité est la source de toutes leurs inquiétudes. Mais avec Dieu, nous ne devons craindre que notre tiédeur ; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principes, que notre relâchement & notre paresse : plus notre vivacité pour le Seigneur augmente, plus nos dégoûts diminuent ; plus le zèle s'allume, plus les répugnances s'affoiblissent ; plus nous le servons avec fidélité, plus nous trouvons d'attraits & de consolations dans son service : c'est en nous relâchant, que nous rendons les devoirs désagréables ; c'est en rabattant de notre ferveur, que nous ajoûtons un nouveau

poids à la pesanteur de son joug ; & si malgré notre fidélité les dégoûts continuent, alors ce sont des épreuves & non pas des punitions ; ce ne sont pas des consolations qu'on nous refuse, c'est un nouveau mérite qu'on nous ménage ; ce n'est pas un Dieu irrité qui nous ferme son cœur, c'est un Dieu miséricordieux qui purifie le nôtre ; ce n'est pas un maître mécontent qui suspend ses graces, c'est un Seigneur jaloux qui veut éprouver notre amour ; ce ne sont pas nos hommages qu'on rejette, ce sont nos complaisances qu'on prévient ; on ne veut pas nous rebuter, on veut seulement nous assurer le prix de nos peines, en éloignant tout ce qui pourroit encore mêler l'homme avec Dieu ; nous-mêmes, avec la grace ; les appuis humains, avec les dons du Ciel ; & les richesses de la Foi, avec les consolations de l'amour propre. Et voilà, mes Frères, la dernière vérité qui va finir cet entretien : non-seulement les dégoûts de la vertu ne sont pas si amers que ceux du monde ; mais encore ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.

IV. REFLEX.

JE dis des ressources : hélas ! mes Frères, on n'en trouve que dans la vertu. Le monde fait des plaies au cœur ; mais il ne fournit point de remédes : le monde a ses chagrins ; mais il n'a rien qui les console : le monde est plein de dégoûts & d'amertumes ; mais on n'y trouve point de ressources.

Mais dans la vertu, il n'eſt point de peine qui n'ait ſa conſolation; & s'il s'y trouve des répugnances & des dégoûts, il s'y trouve auſſi mille reſſources qui les adouciſſent.

Premiérement, la paix du cœur & le témoignage de la conſcience. Quelle douceur de ſe ſentir en paix avec ſoi-même; de ne plus porter enfin au dedans de ſoi ce ver importun qui nous ſuivoit partout; de n'être plus déchiré des remords éternels qui empoiſonnoient toute la douceur de notre vie; d'être enfin délivré du poids de l'iniquité! Les ſens peuvent encore ſouffrir des amertumes de la vertu, je l'avoue; mais du moins le cœur eſt tranquille.

Secondement, la certitude que nos peines ne ſont pas perdues, que nos dégoûts ſont pour nous de nouveaux mérites, que nos répugnances, en nous ménageant de nouveaux ſacrifices, nous aſſurent un nouveau droit aux promeſſes de la Foi; que ſi la vertu nous coûtoit moins, elle auroit auſſi moins de prix aux yeux de Dieu; & qu'il ne nous rend la voie ſi difficile, que pour rendre notre couronne plus brillante & plus glorieuſe.

Troiſiémement, la ſoumiſſion aux ordres de Dieu, qui a ſes raiſons pour nous refuſer les conſolations ſenſibles de la vertu; dont la ſageſſe ne fait rien qui n'ait ſes cauſes dans notre propre utilité; qui conſulte plus nos intérêts que nos panchans; & qui a

mieux aimé nous mener par une voie moins agréable, parcequ'elle devoit être pour nous la plus sûre.

Quatriémement, les graces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre Foi, en même-tems que nos violences abattent l'amour propre; qui fortifient notre cœur dans la vérité, en même-tems que nos sens en sont dégoûtés; qui font que notre esprit est prompt & fervent, quoique la chair soit foible & languissante; de sorte qu'il rend notre vertu d'autant plus solide, qu'elle est pour nous, ce semble, plus triste & plus pénible.

Cinquiémement, les secours extérieurs de la piété, qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abattement & dans la sécheresse : les mystères saints où Jesus-Christ lui-même, le consolateur des ames fidéles, vient consoler notre cœur : les vérités des divines Ecritures, lesquelles ne promettent ici-bas que des larmes, des tribulations aux Justes, calment nos terreurs en nous faisant comprendre que nos plaisirs sont à venir; & que les peines qui nous découragent, loin de nous faire défier de notre vertu, doivent rendre notre espérance plus vive & plus assurée : enfin, la lecture de l'histoire des Saints que nous voyons avoir été éxercés par les mêmes dégoûts & par les mêmes épreuves; qu'ainsi nous avons d'autant moins sujet de nous en plaindre, que des ames bien plus fidéles

que nous, ont eu le même ſort; que telle a preſque toujours été la conduite de Dieu envers ſes ſerviteurs ; & que ſi quelque choſe peut nous répondre en cette vie de ſon amour pour nous, c'eſt qu'il nous méne par la voie de ſes Saints, & qu'il nous traite ici-bas comme il a preſque traité tous les juſtes.

Sixiémement, la tranquillité de la vie & l'uniformité des devoirs, qui ont ſuccédé aux fureurs des paſſions, & au tumulte de la vie mondaine; qui nous ont ménagé des jours bien plus heureux & plus paiſibles, que ceux que nous avions paſſés au milieu du plaiſir, & qui en nous laiſſant encore quelque peine, nous ont fait du moins une deſtinée plus tranquille & plus ſupportable.

Septiémement, la Foi qui nous rapproche l'éternité, qui nous découvre le néant de tout ce qui paſſe, qui nous fait voir que dans un clin d'œil tout ſera fini ; que nous touchons au terme heureux, que toute la vie préſente n'eſt qu'un inſtant rapide, & qu'ainſi nos violences ne ſauroient durer long-tems ; mais que ce moment léger de tribulations nous aſſure un avenir glorieux & immortel, qui durera autant que Dieu même. Que de reſſources pour un cœur fidéle ! quelle diſproportion entre les peines de la vertu & celles du crime ! C'eſt pour nous en faire ſentir la différence, mes Frères, que Dieu permet ſouvent que le monde nous poſſéde un certain tems ; que nous

nous livrions durant les premières années de l'âge aux égaremens des passions, afin que nous rappellant ensuite à lui, nous connoissions par notre propre expérience combien son joug est plus doux que celui du monde. Je permettrai, dit-il dans l'Ecriture, que mon peuple serve quelque tems les nations ; qu'il se laisse séduire à leurs superstitions profanes, & qu'il porte le joug des incirconcis, afin qu'il sache mieux faire la différence de mon service & du service des Rois de la terre, & qu'il sente combien mon joug est plus doux & plus supportable que la servitude des hommes : *Verumtamen servient ei, ut sciant distantiam servitutis meæ & servitutis regni terrarum.* 2. Paral. 12. 8.

Heureuses les ames qui n'ont pas eu besoin de cette expérience pour se détromper elles-mêmes, & à qui il n'a rien coûté pour connoître la vanité du monde, & la triste destinée des plaisirs & des passions injustes ! Hélas ! puisqu'il faut enfin le mépriser, l'abandonner, s'en désabuser ; puisque des jours viendront où nous le trouverons frivole, dégoûtant, insoutenable ; où il ne nous restera plus, de ces joies insensées, que les remords cruels de nous y être livrés, que la confusion de les avoir suivies, que les obstacles qu'elles auront laissé dans notre cœur pour le bien : pourquoi ne pas prévenir de si tristes regrets ? pourquoi ne pas faire aujourd'hui ce que nous comptons nous-mêmes qu'il faudra faire un jour ?

pourquoi attendre que le monde ait fait des plaies profondes dans notre cœur, pour recourir ensuite à des remédes qui ne nous rétablissent qu'avec plus de peine, & qui nous coûtent au double pour remplacer les pertes que nous avons eu le malheur de faire ?

Au fond, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu ; mais hélas ! les premiers Fidéles qui sacrifioient aux maximes de l'Evangile, leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie; qui couroient sur les échafauts confesser Jesus-Christ ; qui passoient tous les jours dans les chaînes, dans les prisons, dans les opprobres, & dans les souffrances, & à qui il en coûtoit tant pour servir Jesus-Christ, se plaignoient-ils des amertumes de son service ? lui reprochoient-ils qu'il rendoit malheureux ceux qui le servoient ? Ah ! ils se glorifioient dans leurs tribulations ; ils préféroient l'opprobre de Jesus-Christ à tous les vains plaisirs de l'Egypte ; ils ne comptoient pour rien les roues, les feux & les gibets, dans l'attente de la bienheureuse espérance ; ils chantoient des hymnes & des cantiques au milieu des tourmens, & regardoient comme un gain la perte de tout pour les intérêts de leur Maître. Quelle vie que la vie de ces hommes infortunés aux yeux de la chair, proscrits, persécutés, chassés de leur patrie, n'ayant pour tout azile, que des an-

tres & des cavernes ; regardés partout comme l'horreur de l'univers ; devenus éxécrables à leurs amis, à leurs citoyens, à leurs proches ! ils s'estimoient heureux d'appartenir à Jesus-Christ ; ils croyoient ne pas acheter assés cher la gloire d'être de ses disciples, & la consolation de prétendre à ses promesses. Et nous, mes Frères, au milieu de trop de commodités de la vie ; environnés de trop d'abondance, de prospérité, de gloire ; trouvant peut-être même pour notre malheur dans les applaudissemens du monde, qui ne peut s'empêcher d'estimer les gens de bien, la récompense de notre vertu ; au milieu de nos proches, de nos enfans, de nos amis, nous nous plaignons qu'il en coûte trop pour servir Jesus-Christ ; nous murmurons contre les dégoûts & les amertumes légères que nous trouvons dans la vertu ; nous nous persuadons presque que Dieu demande trop de ses créatures. Ah ! quand on mettra un jour en paralléle ces petits dégoûts que nous éxagérons tant, avec les croix, les roues, les feux, & tous les supplices des Martyrs ; les austérités des Anacorétes ; les jeûnes, les larmes, les macérations de tant de saints Pénitens : ah ! nous rougirons alors de nous trouver presque seuls devant Jesus-Christ, qui n'avons rien souffert pour lui ; à qui son Royaume n'a rien coûté ; & qui portant devant son Tribunal plus d'iniquités nous seuls qu'une infinité de Saints ensem-

ble, ne pouvons pourtant, en rassemblant toutes nos œuvres de piété, les comparer à une seule de leurs violences.

Cessons donc de nous plaindre de Dieu, puisqu'il a tant de raisons de se plaindre de nous-mêmes : servons-le comme il veut être servi de nous : s'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ces consolations à notre foiblesse : s'il nous en fait sentir toute la pésanteur, estimons-nous heureux encore qu'à ce prix il veuille bien accepter nos œuvres & nos hommages : recevons de sa main également les consolations & les peines, puisque tout ce qui vient de lui nous conduit également à lui : sachons être, comme l'Apôtre, dans la disette, ou dans l'abondance, pourvu que nous soyons à Jesus-Christ : l'essentiel n'est pas de le servir avec plaisir, c'est de le servir avec fidélité. Au fond, mes Frères, malgré tous les dégoûts & toutes les répugnances de la vertu, il n'y a pourtant de vrai plaisir qu'à être fidéle à Dieu : il n'y a de consolation solide qu'à s'attacher à lui. Non, dit le Sage, il vaut encore mieux ne se nourrir que d'un pain d'absinthe & d'amertume avec la crainte de Dieu, que vivre dans son indignation au milieu des plaisirs & des joies profanes. Hélas! de quelle joie peut-on être capable, quand on est ennemi de Dieu? quel plaisir peut-on goûter, quand on ne porte dans le cœur que le trouble & l'amertume du crime?

Non encore une fois, dit le Sage, il n'y a que la crainte de Dieu toute seule qui sache charmer nos ennuis, adoucir nos momens de tristesse, & nous faire trouver une espéce de douceur à nous entretenir avec nous-mêmes : *Et erit allocutio cogitationis & tædii mei* ; c'est elle qui nous rend la retraite douce, l'intérieur de nos maisons agréable ; qui nous fait goûter un repos consolant, loin du monde & de ses amusemens : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illa* ; c'est elle qui fait passer rapidement les journées, qui occupe paisiblement tous les momens, & qui en nous laissant plus de loisir, nous laisse bien moins de tems & d'ennui que la vie mondaine : *Non enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius.*

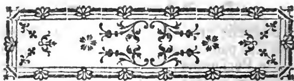
Sap. 8. 9.

Ibid. 16.

Ibid.

Grand Dieu ! que le monde fait d'honneur à votre service ! que la destinée des pécheurs est un éloge bien touchant de celle des Justes ! que vous savez bien, mon Dieu, tirer votre gloire & votre louange de vos ennemis mêmes ! & que vous laissez peu d'excuses aux ames qui s'éloignent de vous, puisque vous leur faites, pour les attirer à la vertu, une ressource même de leurs crimes ; & que vous vous servez de leurs misères pour les rappeller à vos miséricordes éternelles !

Ainsi soit-il.



SERMON

POUR LE JEUDI DE LA SEMAINE DE LA PASSION.

La Pécheresse de l'Evangile.

Et ecce mulier, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quòd Jesus accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti; & stans retrò secus pedes ejus, lacrymis cœpit rigare pedes ejus, & capillis capitis sui tergebat, & osculabatur pedes ejus, & unguento ungebat.

En même-tems une femme de la ville, qui étoit de mauvaise vie, ayant sû que Jesus étoit à table chés un Pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'huile de parfum, & se tenant derrière lui à ses pieds en pleurant, elle commença à les arroser de ses larmes, elle les essuyoit avec ses cheveux, les baisoit, & y répandoit ce parfum. Luc. 7. 37.

A Des larmes si abondantes, à une confusion si sincère, à des ministères si touchans, à une démarche si humiliante &

ſi nouvelle ; on comprend aiſément, & ce que les paſſions avoient pu ſur le cœur de cette Pécherelle, & ce que la grace vient d'opérer en elle. La Paleſtine la regardoit depuis long-tems, comme la honte & le ſcandale de la cité : *Mulier in civitate peccatrix ;* la maiſon du Phariſien la voit aujourd'hui comme la gloire de la grace, & un modéle de pénitence : *Lacrymis cœpit rigare pedes ejus ;* quel changement, & quel ſpectacle !

Cette ame liée, il n'y a qu'un moment, des chaînes les plus honteuſes & les plus indiſſolubles, ne trouve plus rien qui l'arrête ; & ſans héſiter elle court chercher aux pieds de Jeſus-Chriſt ſon ſalut & ſa délivrance : cette ame juſqu'ici toute plongée dans les ſens, & ne vivant plus que pour la volupté, en ſacrifie en un inſtant les attraits les plus vifs & les attachemens les plus chers : cette ame enfin, juſques-là impatiente de tout joug, & dont le cœur n'avoit jamais connu d'autre régle, que le déréglement de ſes panchans, commence ſa pénitence par les démarches les plus humiliantes & les aſſujettiſſemens les plus triſtes. Que les œuvres de votre grace ſont admirables, ô mon Dieu ! que la misère la plus déſeſpérée eſt près de ſa guériſon, dès qu'elle devient l'objet de vos miſéricordes infinies ! & que les voies par où vous menez vos élus ſont rapides & abrégées ?

Mais d'où vient, mes Frères, que de si grands éxemples font sur nous de si foibles impressions ? de deux préjugés très-opposés en apparence, & qui cependant partent du même principe, & conduisent à la même erreur.

Le premier, c'est que nous nous figurons la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la simple cessation du crime, le retranchement de certains désordres outrés, & que la bienséance seule commence à nous interdire : & comme ou l'âge, ou de nouvelles situations, ou des panchans même que le tems tout seul a changés, nous ont menés là ; nous n'allons pas plus loin ; nous croyons que tout est fait, & nous écoutons l'histoire des conversions les plus touchantes que l'Eglise nous propose, comme des leçons qui ne nous regardent plus.

Le second va dans un autre excès : nous nous représentons la pénitence chrétienne, comme un état affreux, & le désespoir de la foiblesse humaine ; un état sans douceur, sans consolation, suivi de mille devoirs tous plus désagréables au cœur ; & rebutés par l'erreur de cette triste image, les éxemples de changement nous trouvent peu sensibles, parcequ'ils nous trouvent toujours découragés.

Or la conversion de notre Pécheresse confond ces deux préjugés, si dangereux pour le salut. Premiérement, sa pénitence non-seulement

non-seulement finit ses égaremens, mais les expie & les répare. Secondement, sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes & sa douleur ; mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle. Elle rend à Jesus-Christ dans sa pénitence, tout ce qu'elle lui avoit ravi dans ses égaremens; en voilà les réparations : mais la paix & les douceurs qu'elle n'avoit jamais éprouvées dans ses égaremens, elle les trouve avec Jesus-Christ dans sa pénitence; en voilà les consolations. Les réparations & les consolations de sa pénitence, c'est toute l'histoire de sa conversion, & le sujet de ce discours.

L'Office de la pénitence, dit saint Augustin, est de rétablir l'ordre par-tout où le péché a porté le déréglement. Elle est fausse, si elle n'est pas universelle ; car l'ordre ne résulte que de la parfaite subordination de tous les desirs & de tous les mouvemens qui s'élévent dans nos cœurs : il faut que tout soit remis à sa place, pour rétablir cette divine harmonie que le péché avoit troublée ; & tandis qu'il s'y trouve encore quelque chose de dérangé, en vain travaillez-vous à réparer le reste ; vous élevez un édifice mal assemblé, qui s'écroule toujours par quelqu'endroit, & où tout est encore dans la confusion & dans le désordre. I. Partie.

Or voilà l'instruction importante que

nous donne aujourd'hui l'heureuse Pécheresse, dont l'Eglise nous propose la conversion. Son péché renfermoit plusieurs désordres : premiérement, un injuste usage de son cœur, qui n'avoit jamais été occupé que des créatures : secondement, un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avoit fait les instrumens de ses passions : troisiémement, un assujettissement indigne de ses sens, qu'elle avoit toujours fait servir à la volupté & à l'ignominie ; enfin, un scandale universel dans l'éclat de ses égaremens. Sa pénitence répare tous ces désordres : aussi tout est pardonné ; parceque rien n'est omis dans le repentir.

Je dis, premiérement, un injuste usage de son cœur. Oui, mes Frères, tout amour qui n'a pour objet que la créature, dégrade notre cœur : c'est un désordre d'aimer pour lui-même, ce qui ne peut être ni notre bonheur ni notre perfection, ni par conséquent notre repos. Car aimer, c'est chercher sa félicité dans ce qu'on aime ; c'est vouloir trouver dans l'objet aimé tout ce qui manque à notre cœur ; c'est l'appeller au secours de ce vuide affreux que nous sentons en nous-mêmes, & nous flatter qu'il sera capable de le remplir ; c'est le regarder comme la ressource de tous nos besoins, le reméde de tous nos maux, l'auteur de tous nos biens. Or, comme il n'est que Dieu seul en qui nous puis-

ſions trouver tous ces avantages, c'eſt un déſordre, & un aviliſſement de notre cœur, de les chercher dans la vile créature.

Et au fond nous ſentons bien nous-mêmes l'injuſtice de cet amour : quelque emporté qu'il puiſſe être, nous découvrons bien-tôt dans les créatures qui nous l'inſpirent, des défauts & des foibleſſes qui les en rendent indignes : nous les trouvons bien-tôt injuſtes, bizarres, fauſſes, vaines, inconſtantes : plus nous les approfondiſſons, plus nous nous diſons à nous-mêmes que notre cœur s'eſt trompé, & que ce n'eſt pas là ce qu'il cherchoit. Notre raiſon rougit tout bas de la foibleſſe de nos panchans ; nous ne portons plus nos liens qu'avec peine ; notre paſſion devient notre ennui & notre ſupplice. Mais punis de notre erreur, ſans en être détrompés, nous cherchons dans le changement, le reméde de notre mépriſe : nous errons d'objet en objet ; & s'il en eſt enfin quelqu'un qui nous fixe, ce n'eſt pas que nous ſoyons contens de notre choix, c'eſt que nous ſommes laſſés de notre inconſtance.

Notre Pécheresse avoit ſuivi l'égarement de ces voies : d'injuſtes amours avoient fait tous ſes malheurs & tous ſes crimes, & née pour n'aimer que Dieu ſeul, il étoit le ſeul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine l'a-t-elle connu, dit l'Evangile, *ut cognovit*, que rougiſſant de l'indignité de ſes premiè-

res passions, elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur : tout lui paroît vuide, faux, dégoûtant dans les créatures : loin d'y retrouver ces premiers charmes, dont son cœur avoit eu tant de peine à se défendre, elle n'en voit plus que le frivole, le danger & la vanité. Le Seigneur tout seul lui paroît bon, véritable, fidéle ; constant dans ses promesses, aimable dans ses ménagemens, magnifique dans ses dons, réel dans sa tendresse, indulgent même dans sa colère ; seul assés grand pour remplir toute l'immensité de notre cœur ; seul assés puissant, pour en satisfaire tous les desirs ; seul assés généreux pour en adoucir toutes les peines ; seul immortel, & qu'on aimera toujours ; enfin, le seul qu'on ne se repent jamais que d'avoir aimé trop tard : *Dilexit multùm*. Première réparation de sa pénitence, son amour.

C'est donc l'amour, mes Frères, qui fait les véritables pénitens. Car la pénitence n'est que le changement du cœur ; & le cœur ne change qu'en changeant d'amour : la pénitence n'est que le rétablissement de l'ordre dans l'homme ; & l'homme n'est dans l'ordre, que lorsqu'il aime le Seigneur pour qui il est fait : la pénitence n'est qu'une réconciliation avec Dieu ; & votre réconciliation est une feinte, si vous ne lui rendez pas votre cœur ; en un mot, la pénitence obtient la rémission des péchés, & les péchés ne sont remis qu'à proportion de notre

amour : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multùm.*

Ne nous dites donc plus, mes Frères, lorſque nous vous propoſons ces grands éxemples, pour vous animer à les ſuivre, que vous ne vous ſentez point nés pour la dévotion, & que vous avez une ſorte de cœur, à qui tout ce qui s'appelle piété répugne. Quoi! mon cher Auditeur, votre cœur ne ſeroit pas fait pour aimer ſon Dieu? votre cœur ne ſeroit pas fait pour le Créateur qui vous l'a donné? Votre cœur ſeroit donc autre choſe lui-même, qu'une inclination naturelle vers l'auteur de ſon être? Quoi! vous ſeriez donc né pour la vanité & pour le menſonge? vous n'auriez donc reçu un cœur ſi grand, ſi élevé, & que rien ici-bas ne peut ſatisfaire, vous ne l'auriez reçu que pour aimer des plaiſirs qui vous laſſent; des créatures qui vous trompent; des honneurs qui vous importunent; un monde qui vous ennuie, ou qui vous déplaît? Dieu ſeul pour qui vous êtes fait, & qui vous a fait tout ce que vous êtes, ne trouveroit rien pour lui au fond de votre être? Ah! vous êtes injuſte envers votre cœur : vous ne vous connoiſſez pas, & vous prenez votre déréglement pour vous-même. Et en effet, ſi vous n'êtes pas né pour la vertu, quel eſt donc le triſte myſtère de votre deſtinée? pour qui êtes vous donc né? quelle chimère êtes-vous donc parmi les hommes? Vous n'êtes donc né que pour les remords

& les sombres inquiétudes ? l'Auteur de votre être ne vous a donc tiré du néant que pour vous rendre malheureux ? vous n'avez donc un cœur, que pour chercher un bonheur qui vous fuit, ou qui n'est point, & vous être à charge à vous-même ?

O homme ! ouvrez ici les yeux : approfondissez la destinée de votre cœur ; & vous conviendrez que ces passions vives, qui mettent en vous de si grandes répugnances à la vertu, vous sont étrangères ; que ce n'est point là la situation naturelle de votre cœur ; que l'Auteur de la nature & de la grace vous avoit fait une destinée plus heureuse ; que vous étiez né pour l'ordre, pour la justice & pour l'innocence ; que vous avez abusé d'un naturel heureux, en le tournant à des passions injustes ; & que si vous n'êtes pas né pour la vertu, nous ne savons plus ce que vous êtes, & vous devenez incompréhensible à vous-même.

Mais d'ailleurs, vous vous trompez de regarder comme des inclinations inalliables avec la piété, ces panchans de vivacité pour le plaisir nés avec vous. Ce seront des dispositions favorables au salut, dès que la grace les aura sanctifiées. Plus vous êtes vif pour le monde & pour ses faux plaisirs, plus vous le serez pour le Seigneur & pour les biens véritables ; plus les créatures vous ont trouvé tendre & sensible, plus la grace trouvera d'accès & de sensibilité dans votre cœur ; plus vous êtes né fier, hautain, am-

bitieux, plus vous servirez le Seigneur noblement, sans crainte, sans ménagement, sans bassesse ; plus vous paroissez né d'un caractère facile, léger, inconstant, plus il vous sera aisé de vous déprendre de vos attachemens criminels, & de revenir à votre Dieu ; enfin, vos passions deviendront elles-mêmes, s'il est permis de parler ainsi, les facilités de votre pénitence. Tout ce qui avoit été l'occasion de votre perte, vous le ferez servir à votre salut : vous verrez qu'avoir reçu un cœur tendre, fidéle, généreux, c'est être né pour la piété ; & qu'un cœur que les créatures ont pu toucher, offre de grandes dispositions à la grace.

Lisez ce qui nous reste de l'histoire des Justes ; & vous verrez que ceux qui ont été entraînés d'abord par des passions insensées, qui étoient nés avec tous les talens propres au monde, & toutes les inclinations les plus vives pour le plaisir & les plus éloignées de la piété, ont été ceux en qui la grace a opéré de plus grandes choses. Et sans parler de la Pécheresse de notre Evangile, les Augustin, les Pélagie, les Fabiole, ces ames mondaines & dissipées ; si vives dans leurs égaremens ; si peu nées, ce semble, pour la piété ; quel progrès n'ont-elles pas fait depuis dans les voies de Dieu ? & qu'ont-elles trouvé dans leurs premiers panchans que les attraits, pour ainsi dire, de leur pénitence ? Le même fond qui fait les grandes passions, quand il

plaît au Seigneur de changer le cœur, fait aussi les grandes vertus. Mon Dieu! vous nous avez tous faits pour vous; & nos foiblesses mêmes, dans l'ordre incompréhensible de votre Providence & de vos miséricordes sur les hommes, doivent servir à notre sanctification éternelle. C'est ainsi que notre Pécheresse répara l'injuste usage qu'elle avoit fait de son cœur.

Mais en second lieu, l'amour qu'elle eut pour Jesus-Christ, ne fut pas une de ces sensibilités vaines & oisives, qui sont plutôt les agitations naturelles d'un cœur facile à s'attendrir, que des impressions de la grace, & qui ne ménent jamais à rien, qu'à nous rendre contens de nous-mêmes, & nous persuader que notre cœur est changé: ce ne sont pas les sentimens qui prouvent la vérité de l'amour, ce sont les sacrifices.

Aussi comme le second désordre de son péché, avoit été l'abus criminel & presque universel de toutes les créatures; la seconde réparation de sa pénitence, est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avoit abusé dans ses égaremens. Ses cheveux, ses parfums, les dons du corps & de la nature, avoient été les instrumens de ses plaisirs; car nul n'ignore l'usage qu'une passion déplorable en fait faire; c'est par-là qu'elle commence sa pénitence: les parfums sont abandonnés, & consacrés même à un saint ministère: *Et unguento ungebat;* les cheveux sont négli-

:s, & ne ſervent plus même qu'à eſſuyer s pieds de ſon libérateur : *Et capillis capi- : ſui tergebat ;* les ſoins du corps & de la :auté ſont oubliés, & ſes yeux s'éteignent force de larmes : *Et lacrymis cœpit rigare des ejus.* Tels ſont les premiers ſacrifices e ſon amour : elle ne ſe contente pas de :trancher des ſoins viſiblement criminels, lle en retranche même qui auroient pu paſ- :r pour innocens, & croit devoir punir abus qu'elle en a fait, en ſe privant de la berté qu'elle auroit pu avoir d'en uſer ncore.

En effet, le pécheur, en abuſant des réatures, perd le droit qu'il avoit ſur el- es : tout ce qui eſt permis à une ame inno- :ente, ne l'eſt plus à celle qui a été aſſés nalheureuſe que de s'égarer : le péché nous 'end comme anathême à toutes les créatu- 'es qui nous environnent, & que le Sei- gneur avoit deſtinées à notre uſage. Ainſi l eſt des régles pour une ame infidéle, qui ne ſont pas faites pour tous les autres hom- nes : elle n'eſt plus, pour ainſi dire, dans e droit commun ; & ne doit plus juger de ſes devoirs par les maximes générales, mais par les exceptions perſonnelles qui la re- gardent.

Or ſur ce principe, vous nous demandez éternellement, ſi uſer d'un tel artifice de parure eſt un crime ? ſi tels plaiſirs publics ſont défendus? Je ne veux point ici décider pour les autres ; mais je vous demande, à

vous qui en soutenez l'innocence, n'en avez-vous jamais abusé? n'avez-vous jamais fait servir ces soins, ces plaisirs, ces artifices à des passions injustes? ne les avez-vous jamais employés à corrompre des cœurs, ou à nourrir la corruption du vôtre? Quoi! toute votre vie n'a peut-être été qu'un enchaînement déplorable de passions & de misères; vous avez abusé de tout ce qui vous environne, & en avez fait les instrumens de vos desirs déréglés; vous avez tout rapporté à ce panchant infortuné de votre cœur; vos intentions ont toujours été plus loin même que vos malheurs; votre œil n'a jamais été simple & innocent, & vous n'auriez jamais voulu que celui des autres l'eût été à votre égard; tous vos soins sur votre personne ont été des crimes: & quand il s'agit de retourner à votre Dieu, & de réparer une vie entière de corruption & d'abandonnement, vous venez lui disputer des vanités dont vous avez toujours fait un si indigne usage? vous venez nous soutenir l'innocence de mille abus, qui vous seroient interdits, quand ils seroient permis au reste des hommes? vous entrez en contestation, lorsqu'on veut vous interdire les pompes criminelles du monde; vous à qui les plus innocentes, s'il en est, sont désormais défendues, & qui ne devriez avoir pour ornement, que la cendre & le cilice? Pouvez-vous encore venir nous justifier des soins, qui sont votre

confuſion ſecrette, & qui vous ont tant de fois fait rougir aux pieds du tribunal ſacré? & faudroit-il tant de diſcours & de conteſtations, où votre honte devroit ſuffire?

D'ailleurs, la ſainte triſteſſe de la pénitence ne regarde plus qu'avec horreur, ce qui a été pour nous une occaſion de chute : l'ame touchée n'éxamine pas ſi l'on peut ſe le permettre avec innocence ; il lui ſuffit de ſavoir qu'elle y a trouvé mille fois l'écueil de la ſienne. Tout ce qui l'a conduite à ſes malheurs, lui devient auſſi odieux que ſes malheurs mêmes ; tout ce qui a aidé ſes paſſions, elle le déteſte comme ſes paſſions mêmes ; tout ce qui a favoriſé ſes crimes, devient pour elle criminel. Quand on voudroit même le tolérer encore à ſa foibleſſe, ah! ſon zèle, ſa componction prendroit les intérêts de la Juſtice de Dieu, contre l'indulgence des hommes ; elle ne pourroit ſe réſoudre à ſe permettre encore des abus, qui lui rappelleroient le ſouvenir de ſes déſordres paſſés ; elle craindroit toujours que les mêmes démarches ne rappellaſſent les premières diſpoſitions, & que ſon cœur ne ſe retrouvât le même dans les mêmes ſoins : la ſeule image de ſes infidélités paſſées la trouble & l'allarme ; & loin d'en porter encore ſur ſoi les triſtes reſtes, elle voudroit pouvoir s'éloigner des lieux mêmes, & s'arracher des occupations qui lui en retracent le ſouvenir. Et certes, quelle peut être cette pénitence, qui nous laiſſe

encore aimer tout ce qui a fait nos plus grands crimes ? & à peine essuyé du naufrage, peut-on trop s'interdire les écueils où l'on vient de périr ?

Enfin, la véritable pénitence nous fait trouver partout la matière de mille sacrifices invisibles. Comme le propre de la cupidité est de prendre de tout l'occasion de mille complaisances injustes, elle ne se borne pas à certaines privations essentielles ; tout ce qui flatte les passions, tout ce qui nourrit la vie des sens, toutes les superfluités qui ne tendent qu'à satisfaire l'amour propre, tout cela devient le sujet de ses sacrifices ; & partout, comme un glaive tranchant & douloureux, elle fait des divisions & des séparations qui coûtent au cœur, & coupe jusqu'au vif tout ce qui tenoit encore un peu trop à la corruption de nos panchans. La grace de la componction méne d'abord là une ame touchée ; elle la rend ingénieuse à se punir elle-même, & fait si bien que tout lui sert d'expiation à ses crimes ; que les devoirs, les bienséances, les honneurs, les prospérités, les chagrins de son état se changent pour elle en des occasions de mérite ; & que ses plaisirs mêmes, par la foi & la circonspection dont elle les accompagne, deviennent pour elle des actes de vertu.

Voilà le secret divin de la pénitence : comme elle fait ici-bas envers l'ame criminelle, dit Tertullien, la fonction de la Jus-

tice de Dieu, & que la Justice de Dieu punira un jour le crime par la privation éternelle de toutes les créatures dont le pécheur a abusé ; la Pénitence prévient ce terrible Jugement ; elle s'impose partout à elle-même des privations rigoureuses ; & si la condition misérable de la vie humaine l'oblige d'user encore des choses présentes, c'est bien moins pour flatter ses sens, que pour les punir, par l'usage sobre & austère qu'elle en fait.

Vous n'avez qu'à mesurer là-dessus la vérité de votre pénitence. Envain paroissez-vous revenu des égaremens grossiers des passions. S'il vous faut toujours le même faste, pour contenter cette inclination naturelle qui aime à se distinguer par une vaine magnificence ; les mêmes profusions, pour n'avoir pas la force d'ôter à l'amour propre des superfluités accoutumées ; les mêmes agrémens du côté du monde, pour ne pouvoir vous passer de lui ; les mêmes avantages du côté de la fortune, pour vouloir toujours l'emporter sur les autres : en un mot, si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous retrancher sur rien ; quand même tous les attachemens conservés ne seroient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent : vos mœurs semblent différentes, tous vos panchans sont encore les mêmes ; vous paroissez changé, vous n'êtes pas converti. Que les véritables pénitences sont rares, mes Frères !

que de converſions ſuperficielles & vaines ! & que d'ames changées aux yeux du monde, ſe trouveront un jour les mêmes devant Dieu !

Mais ce n'eſt pas aſſés même d'en venir aux retranchemens qui éloignent les attraits du crime ; il faut y ajoûter les ſatisfactions laborieuſes qui en expient les ſouillures. Auſſi, en troiſiéme lieu, la Pechereſſe de l'Evangile ne ſe contente pas de ſacrifier ſes parſums & ſes cheveux à Jeſus-Chriſt ; elle ſe proſterne à ſes pieds, elle les arroſe d'un torrent de larmes, elle les eſſuye, elle les baiſe : & comme le troiſiéme déſordre de ſon péché avoit été un aſſujettiſſement honteux de ſes ſens ; elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation & le dégoût de ces triſtes miniſtères.

Nouvelle inſtruction : il ne ſuffit pas d'ôter aux paſſions les amorces qui les irritent ; il faut que les actes laborieux des vertus qui leur ſont le plus oppoſées, les répriment inſenſiblement, & les rapprochent du devoir & de la régle. Vous aimiez les jeux, les plaiſirs, les amuſemens, & tout ce qui compoſe la vie mondaine : c'eſt peu de retrancher de ces plaiſirs, tout ce qui peut encore conduire au crime. Si vous voulez que l'amour du monde meure dans votre cœur, il faut que la prière, la retraite, le ſilence, les œuvres de miſéricorde, ſuccédent à ces mœurs diſſipées ; & ne pas vous contenter de fuir les crimes du monde, il faut fuir

ce monde lui-même. Vous avez fortifié l'empire des sens & de la chair, en vous abandonnant à des passions d'ignominie : il faut que les jeûnes, les macérations, les veilles, le joug de la mortification, éteignent peu à peu ces flammes impures, affoiblissent ces panchans devenus désormais indomptables par un long usage de volupté ; & non-seulement vous éloignent du crime, mais en aillent tarir, pour ainsi dire, la source même dans votre cœur. Autrement, en vous épargnant, vous vous rendrez malheureux : les anciens attachemens que vous aurez rompus, sans les avoir affoiblis, & comme déracinés de votre cœur par la mortification, repousseront sans cesse : vos passions plus violentes & plus furieuses, depuis que vous les aurez arrêtées & suspendues, sans les affoiblir & sans les combattre, vous feront éprouver des agitations & des orages que vous n'aviez jamais éprouvés, même dans le crime : vous vous verrez à tout moment sur le point d'un triste naufrage : vous ne goûterez aucune paix dans cette nouvelle vie : vous vous trouverez plus foible, plus combattu, plus vif pour le plaisir, plus aisé à ébranler, plus dégoûté de Dieu dans cette pénitence imparfaite, que vous ne l'étiez autrefois même dans le désordre : tout vous deviendra un écueil ; vous vous serez à vous-même une tentation continuelle : vous serez surpris de trouver en vous-même plus d'oppo-

ſition aux devoirs ; & comme il eſt difficile de ſe ſoutenir long-tems ſeul contre ſoi-même, vous vous dégoûterez bientôt d'une vertu, qui vous coûtera ſi cher ; & pour n'avoir voulu être qu'un pénitent tranquille & mitigé, vous ſerez un pénitent malheureux, ſans conſolation, ſans paix, & par conſéquent ſans perſévérance. Dans la vertu, c'eſt abréger ſes peines, que d'augmenter & multiplier ſes ſacrifices ; & tout ce qu'on épargne des paſſions, devient plutôt la peine & le dégoût, que l'adouciſſement de notre pénitence.

Enfin, le dernier déſordre qui avoit accompagné le péché de la Femme de notre Evangile, étoit un ſcandale public dans le déréglement de ſa conduite. Le ſcandale de la Loi, qui ſe trouvoit deshonorée dans l'eſprit des Romains, & de tant d'autres Gentils aſſemblés & répandus dans la Paleſtine, & qui, témoins des égaremens de notre Pechereſſe, en prenoient ſans doute occaſion de blaſphémer le Nom du Seigneur, de mépriſer la ſainteté de ſa Loi, de ſe confirmer dans leurs impies ſuperſtitions, & de regarder l'eſpérance d'Iſrael, & les merveilles de Dieu rapportées dans les Livres ſaints, comme des fictions inventées pour amuſer un Peuple crédule.

Scandale du lieu : ſes égaremens avoient éclaté dans la Cité, c'eſt-à-dire, la Ville principale, d'où le bruit de tels événemens ſe

ſe répandoit bien-tôt dans le reſte de la Judée.

Or, voilà les ſcandales qu'elle répare dans ſa pénitence : le ſcandale de la Loi, en renonçant aux traditions ſuperſtitieuſes des Phariſiens, qui en avoient altéré les préceptes ; & venant reconnoître Jeſus-Chriſt qui en étoit la fin & l'accompliſſement. Car ſouvent après avoir deshonoré la Religion dans l'eſprit des impies, par nos excès & par nos ſcandales, nous la deshonorons encore par notre piété : nous nous faiſons une manière de vertu toute mondaine, ſuperficielle, phariſaïque : nous devenons ſuperſtitieux ſans devenir pénitens : nous remplaçons les abus du monde, par les abus de la dévotion : nous ne réparons le ſcandale de nos déſordres, que par celui d'une piété ſenſuelle ; & nous faiſons plus de tort à la vertu, par les foibleſſes & les illuſions que nous y mêlons, que nous ne lui en faiſons par des excès ouverts & déclarés. Ainſi les impies ſont plus affermis dans le déſordre, & plus éloignés de la converſion, par l'exemple de notre fauſſe pénitence, qu'ils n'avoient pu l'être autrefois par l'exemple même de nos vices.

Enfin, le ſcandale du lieu : cette même cité qui avoit été le théâtre de ſa confuſion & de ſes crimes, le devient de ſa pénitence. Elle ne porte point dans des lieux écartés, ſa douleur & ſes larmes : elle ne vient point trouver Jeſus-Chriſt, à la ſa-

veur des ténébres de la nuit comme Nicodéme, ou dans des bourgades éloignées de la Cité, pour dérober aux yeux du public, les premières démarches de sa conversion. A la vûe de cette grande ville, qu'elle avoit scandalisée par sa conduite, elle entre dans la maison du Pharisien ; & ne craint pas d'avoir pour spectateurs de sa pénitence, ceux qui l'avoient été de ses crimes. Car souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, on les craint dans la vertu : les yeux du public ne paroissoient pas redoutables dans nos égaremens ; ils se deviennent dans notre pénitence : nos vices se montroient sans ménagement ; notre vertu se cache & se ménage : nous n'osons tout d'un coup nous déclarer pour Jesus-Christ ; nous avons honte de paroître si différens de nous-mêmes : nous nous sommes glorifiés du crime comme d'une vertu, & nous rougissons de la vertu comme d'un scandale.

Notre heureuse Pécheresse n'est pas timide dans le bien, comme elle ne l'avoit pas été dans le mal : elle soutient même avec une sainte insensibilité, les reproches du Pharisien, qui rappelle devant tous les conviés la honte de ses mœurs passées. Car le monde figuré par ce Pharisien, se fait un plaisir insensé de rappeller les anciens égaremens des personnes que la grace a touchées : loin de s'édifier de leur régularité présente, on revient sans cesse à leur

conduite passée : on tâche d'affoiblir le mérite de ce qu'elles font, en renouvellant le souvenir de ce qu'elles ont fait : il semble que les égaremens qu'elles pleurent, autorisent ceux que nous aimons, & dans lesquels nous vivons encore, & qu'il nous est plus permis d'être pécheurs, depuis que des pénitens sincères se repentent de l'avoir été. C'est ainsi, ô mon Dieu! que tout coopère à notre perte; & qu'au lieu de bénir les richesses de votre miséricorde, lorsque vous retirez des voies de la perdition des ames mondaines & dissolues, & de nous exciter par ces grands exemples à recourir à votre clémence, si disposée à recevoir le pécheur qui revient; insensibles à sa pénitence, nous ne sommes occupés qu'à rappeller ses égaremens: comme pour nous dire à nous-mêmes, que nous n'avons rien à craindre dans le désordre; qu'un jour enfin nous en reviendrons; & que cette ame touchée, ayant été encore plus engagée que nous dans les passions insensées, nous ne devons pas désespérer d'en sortir enfin quelque jour comme elle! O étrange aveuglement des hommes, de trouver des motifs de déréglement, dans les exemples mêmes de pénitence!

Telles furent les réparations de notre pécheresse. Mais si c'est une erreur de se figurer un changement de vie, comme la simple cessation des premières mœurs,

ſans y ajoûter les expiations qui les réparent ; c'en eſt une autre non moins dangereuſe, de regarder ces expiations, comme un état triſte, malheureux, déſeſpérant. Auſſi après vous avoir parlé des réparations de ſa pénitence, il faut vous en expoſer les conſolations.

II. PARTIE. VEnez à moi, dit Jeſus-Chriſt, vous qui êtes laſſés dans les voies de l'iniquité : venez éprouver les douceurs & les conſolations de mon joug ; & vous y trouverez la paix & le repos, que vos ames tyranniſées ſous la ſervitude des paſſions, cherchent en vain depuis tant d'années : *Et invenietis requiem animabus veſtris.* (Matth. 11. 29.)

Cette promeſſe adreſſée à toutes les ames criminelles, toujours malheureuſes dans le déſordre, trouve aujourd'hui ſon accompliſſement dans la Péchereſſe de notre Evangile. En effet, tout ce qui avoit été pour elle un fonds inépuiſable d'inquiétude dans ſes égaremens, devient une ſource féconde de conſolation dans ſa pénitence ; & elle eſt heureuſe avec Jeſus-Chriſt par les mêmes endroits qui avoient fait tous ſes malheurs dans le crime.

Oui, mes Frères, un amour injuſte avoit fait ſon premier crime, & la première ſource de tous ſes malheurs ; la première conſolation de ſa pénitence, c'eſt une ſainte dilection pour Jeſus-Chriſt, & la différence de cet amour divin & nouveau,

d'avec l'amour profane, qui jusques-là avoit occupé son cœur; je dis la différence, dans l'objet, dans les démarches, dans la correspondance.

Dans l'objet, le déréglement de son cœur l'avoit attachée à des hommes corrompus, inconstans, perfides, plus dissolus qu'amis véritables, moins attentifs à la rendre heureuse, qu'à satisfaire leurs passions désordonnées; à des hommes qui joignent toujours la passion contentée au mépris; à des Adonias à qui l'objet infortuné de leur amour, devient vil & odieux, dès qu'ils en ont obtenu tout ce qu'ils desirent; à des hommes dont elle connoissoit les foiblesses, les artifices, les emportemens, les défauts, qu'elle sentoit bien en secret n'être pas dignes de son cœur, & auxquels elle ne tenoit que par la pente malheureuse de la passion, plus que par le choix libre de la raison; enfin, à des hommes qui n'avoient pu encore fixer la légéreté & les vicissitudes éternelles de son cœur. Sa pénitence l'attache à Jesus-Christ, le modéle de toutes les vertus, la source de toutes les graces, le principe de toutes les lumières; plus elle l'étudie, plus elle découvre en lui de grandeur & de sainteté; plus elle l'aime, plus elle le trouve digne d'être aimé : à Jesus-Christ l'ami fidéle, immortel, désintéressé de son ame, qui n'est touché que de ses intérêts éternels; qui n'est occupé que de ce qui peut la ren-

dre heureuse; qui est venu même sacrifier son repos, sa gloire, sa vie, pour lui assurer un bonheur immortel; qui l'a distinguée de toutes les autres femmes de Juda, par une abondance de miséricorde, lorsqu'elle s'en distinguoit le plus elle-même par l'excès de ses misères; qui n'attend rien d'elle, & qui veut lui donner plus qu'elle n'en sauroit attendre elle-même : enfin, à Jesus-Christ qui a calmé son cœur, en le purifiant; qui a fixé l'inconstance & la multiplicité de ses desirs; qui a rempli toute l'étendue de son amour; qui lui a rendu la paix que les créatures n'avoient jamais pu lui donner.

O mon ame! jusques à quand n'aimerez-vous dans les créatures, que vos inquiétudes & vos peines? vous en coûteroit-il plus de rompre vos liens, qu'il ne vous en coûte de les porter? la vertu & l'innocence vous seroient-elles plus pénibles, que les passions honteuses qui vous asservissent & vous déchirent? Ah! tout vous sera plus supportable, que les tristes agitations qui vous rendent si malheureuse dans le crime. Différence dans l'objet de son amour.

Différence dans les démarches. L'excès de sa passion l'avoit engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison; à sacrifier aux hommes son repos, ses inclinations, son honneur, sa liberté; à des complaisances honteuses; à des assujettissemens désagréables; à des sacrifices éclatans, & dont souvent, pour toute reconnoissance,

ils ne prenoient que le droit d'en éxiger de nouveaux : car telle eſt l'ingratitude des hommes ; plus vous les rendez maîtres de votre cœur, plus ils s'en rendent les tyrans ; l'excès de votre attachement pour eux, en diminue toujours dans leur eſprit le mérite ; & ils vous puniſſent de la vivacité & de la honte de votre emportement, en prenant occaſion de là même, de laiſſer affoiblir juſqu'à leur reconnoiſſance.

Voilà les ingratitudes que notre Pécheresse avoit éprouvées dans les voies des paſſions. Mais dans ſa pénitence tout lui eſt compté : les plus légères démarches qu'elle fait pour Jeſus-Chriſt, ſont remarquées, ſont louées, ſont défendues par Jeſus-Chriſt même. En vain le Phariſien tâche d'en diminuer le mérite, (car le monde ne s'étudie qu'à rabaiſſer le prix des vertus du Juſte,) le Sauveur en prend la défenſe : Voyez-vous cette femme ? lui dit-il : *Vides hanc mulierem ?* comme s'il vouloit lui dire : Connoiſſez-vous bien tout le mérite des ſacrifices qu'elle m'offre, & juſqu'où va la force & l'excès de ſon amour ? *Elle n'a ceſſé d'arroſer mes pieds de ſes larmes, de les eſſuyer avec ſes cheveux, de les parfumer, de les baiſer.* Il compte tout, il remarque tout, un ſoupir, une larme, un ſimple mouvement du cœur ; rien n'eſt perdu avec lui de tout ce qu'on fait pour lui ; rien n'échappe à la fidélité de ſes regards & à la tendreſſe de ſon cœur : on eſt bien aſſuré qu'on ne

ſert pas un ingrat ; il fait valoir même les plus légers ſacrifices : *Vides hanc mulierem ?* Voyez-vous cette femme ? Il voudroit, ce ſemble, que tous les hommes la regardaſſent des mêmes yeux que lui ; que tous les hommes fuſſent des eſtimateurs auſſi équitables que lui de ſon amour & de ſes larmes : *Vides hanc mulierem ?* Il ne voit plus ſes égaremens ; il oublie une vie entière de diſſolution & de crime ; il ne voit que ſon repentir & ſes larmes.

Or quelle conſolation pour une ame qui revient à Dieu, de pouvoir ſe dire à elle-même : Je n'avois vécu juſques ici, que pour le menſonge & pour la vanité : mes jours, mes années, mes ſoins, mes inquiétudes, mes peines, tout juſqu'ici eſt perdu, & ne ſubſiſte plus même dans le ſouvenir des hommes, pour leſquels ſeuls j'ai vécu, pour leſquels ſeuls j'ai tout ſacrifié ; ma bonne-foi, mes empreſſemens, mes attentions, n'ont jamais été payées que d'ingratitude : mais déſormais, tout ce que je vais faire pour Jeſus-Chriſt ſera compté : mes peines, mes violences, les plus légers ſacrifices de mon cœur ; mes ſoupirs, mes larmes, que j'avois verſées tant de fois en vain pour les créatures ; tout cela ſera écrit en caractères immortels dans le livre de vie : tout cela ſubſiſtera éternellement dans le ſouvenir du maître fidéle que je ſers : tout cela, quelques défauts que ma foibleſſe & ma corruption y mêlent, ſera excuſé, purifié même

même par la grace de mon libérateur ; & il couronnera ses dons, en récompensant mes foibles mérites : je ne vis plus que pour l'éternité ; je ne travaille plus en vain ; mes jours sont réels, & ma vie n'est plus un songe. Oh ! mes Frères, que la piété est un grand gain ! & qu'une ame qui revient à Jesus-Christ a bien de quoi se consoler avec lui, de la perte des créatures qu'elle lui acrifie !

Enfin, différence dans la certitude de la correspondance. L'amour de notre Pécheresse pour les créatures avoit toujours été suivi des plus cruelles incertitudes. On doute toujours si l'on est aimé comme l'on aime : on est ingénieux à se rendre malheureux, & à se former à soi-même des craintes, des soupçons, des jalousies : plus on est de bonne-foi, plus on souffre ; on est le martyr de ses propres défiances. Vous le savez ; & ce n'est pas à moi à venir vous parler ici le langage de vos passions insensées.

Mais quelle nouvelle destinée dans le changement de son amour ! A peine a-t-elle commencé d'aimer Jesus-Christ, qu'elle est sûre d'en être aimée : elle entend sortir de sa bouche divine, la sentence favorable, qui en lui remettant ses péchés, lui répond de la bonté & de l'amour de celui qui les remet : *Remittuntur ei peccata multa* ; non-seulement on oublie ses égaremens ; mais on veut bien l'assurer elle-même qu'ils sont oubliés, pardonnés, effacés : on va au-de-

vant de toutes ſes allarmes ; on ne laiſſe plus de lieu aux défiances & aux incertitudes ; & elle ne peut plus douter de l'amour de Jeſus-Chriſt, ſans douter de la vérité de ſa puiſſance, & de la fidélité de ſes promeſſes.

Tel eſt le ſort d'une ame briſée de douleur, au ſortir du Tribunal où Jeſus-Chriſt, par le miniſtère du Prêtre, vient de lui remettre des déſordres, qu'elle a effacés par ſon amour & par ſes larmes. Malgré l'incertitude, ſi elle eſt digne d'amour ou de haine, inſéparable de l'état préſent de cette vie ; une paix ſecrette lui rend témoignage au fond de ſon cœur, que Jeſus-Chriſt s'eſt rendu à elle : elle ſent une douceur & une joie au fond de la conſcience, qui ne peut être que le fruit de la juſtice. Ce n'eſt pas que ſes infidélités paſſées ne lui laiſſent encore des appréhenſions & des allarmes, & qu'en certains momens frappée plus vivement de l'horreur de ſes égaremens, & de la ſévérité des jugemens de Dieu, tout ne lui paroiſſe déſeſpéré : mais Jeſus-Chriſt qui excite lui-même ces orages au fond de ſon cœur, les a bien-tôt calmés ; ſa voix lui dit encore en ſecret, comme autrefois à un Apôtre allarmé ſur les ondes : Ame de peu de foi, pourquoi doutez-vous ? *Modicæ fidei, quare dubitaſti ?* ne vous ai-je pas donné aſſés de marques de ma protection & de ma bienveillance ? rappellez tout ce que j'ai fait pour vous retirer des voies de l'égarement : je ne cherche pas avec tant de

Matth. 14. 31.

persévérance les brebis que je n'aime pas ; je ne les ramène pas de si loin, pour les laisser périr sous mes yeux : ne vous défiez donc plus de ma bonté ; ne craignez que votre tiédeur ou votre inconstance. Première consolation de sa pénitence ; la différence de son amour.

La seconde, c'est le sacrifice de ses passions. Elle met aux pieds de Jesus-Christ ses parfums, ses cheveux, tous les attachemens de son cœur, tous les instrumens déplorables de ses vanités & de ses crimes ; & ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs, elle ne sacrifie que ses inquiétudes & ses peines.

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, & que l'expérience dément. Quel supplice pour une ame mondaine qui veut plaire, que les soins éternels d'une beauté qui s'efface & s'éteint tous les jours ! quelles attentions ! quelle gêne ! Il faut prendre sur soi, sur ses inclinations, sur ses plaisirs, sur son indolence : quel secret dépit quand ces soins ont été inutiles, & qu'il s'est trouvé des attraits plus heureux, & sur qui tous les regards ont tourné ! quelle tyrannie que celle des usages ! il faut pourtant s'y assujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on se retranche, un époux qui éclate ; le Marchand qui murmure, & qui peut-être fait acheter bien cher, les retardemens & les

délais. Je ne dis rien des ſoins de l'ambition: quelle vie que celle qui ſe paſſe toute en des meſures, des projets, des craintes, des eſpérances, des allarmes, des jalouſies, des aſſujettiſſemens, des baſſeſſes! Je ne parle pas d'un engagement de paſſion : quelles frayeurs que le myſtère n'éclate! que de meſures à garder du côté de la bienſéance & de la gloire! que d'yeux à éviter! que de ſurveillans à tromper! que de retours à craindre ſur la fidélité de ceux qu'on a choiſi pour les miniſtres & les confidens de ſa paſſion! quels rebuts à eſſuyer de celui peut-être à qui on a ſacrifié ſon honneur & ſa liberté, & dont on n'oſeroit ſe plaindre! à tout cela ajoûtez ces momens cruels, où la paſſion moins vive nous laiſſe le loiſir de retomber ſur nous-mêmes, & de ſentir toute l'indignité de notre état; ces momens où le cœur né pour des plaiſirs plus ſolides, ſe laſſe de ſes propres idoles, & trouve ſon ſupplice dans ſes dégoûts & dans ſa propre inconſtance. Monde profane! ſi c'eſt là cette félicité que tu nous vantes tant, favoriſes-en tes adorateurs, & punis-les, en les rendant ainſi heureux, de la foi qu'ils ont ajoûtée ſi légèrement à tes promeſſes.

Voilà ce que notre Péchereſſe met aux pieds de Jeſus-Chriſt, ſes liens, ſes troubles, ſa ſervitude, les inſtrumens de ſes plaiſirs en apparence, la ſource de toutes ſes peines dans la vérité. Or, quand la vertu n'auroit point d'autre conſolation; n'en

eſt-ce pas une aſſés grande que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des paſſions ; de ne faire plus dépendre ſon bonheur de l'inconſtance, de la perfidie, de l'injuſtice des créatures ; de s'être rendu ſupérieur aux événemens ; de trouver dans ſon propre cœur, tout ce qu'il faut pour être heureux, & de ſe ſuffire, pour ainſi dire, à ſoi-même ? Que perd-on en ſacrifiant des ſoucis ſombres & cruels, pour trouver la paix & la joie ? & n'eſt-ce pas tout gagner, comme dit l'Apôtre, que de tout perdre pour Jeſus-Chriſt ? Votre foi vous a ſauvée, dit le Seigneur à la Pécheresse : allez en paix : *Vade in pace.* Voilà le tréſor qu'on lui rend pour les paſſions qu'elle ſacrifie ; voilà la récompenſe & la conſolation des larmes & du repentir : la paix du cœur qu'elle n'avoit pu encore trouver, & que le monde n'a jamais donnée. Inſenſés ! dit un Prophéte ; malheur à vous donc qui traînez le poids de vos paſſions, comme le bœuf traîne en labourant les liens du joug qui l'accable, & qui vous perdez par la voie même des peines, des aſſujettiſſemens, & des contraintes ! *Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, & quaſi vinculum plauſtri peccatum !* Iſ. 5. 18.

Enfin, ſon péché l'avoit avilie aux yeux des hommes : on ne regardoit plus qu'avec mépris l'indignité & l'opprobre de ſa conduite : elle vivoit dégradée de tous les droits que donne une bonne réputation, & une

vie éxemte de blâme ; & le Pharisien est surpris que Jesus-Christ veuille même la souffrir à ses pieds.

Car le monde qui autorise tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même : il approuve, il justifie les maximes, les usages, les plaisirs qui corrompent le cœur ; & il veut pourtant qu'on allie l'innocence & la régularité des mœurs, avec la corruption du cœur : il inspire toutes les passions ; & il en blâme toujours les suites : il veut qu'on s'étudie à plaire ; & il vous méprise dès que vous y avez réussi : ses théâtres lascifs retentissent des éloges insensés de l'amour profane ; & ses entretiens ne sont que des satyres sanglantes de celles qui se livrent à ce panchant infortuné : il loue les graces, les attraits, les talens malheureux qui allument des flammes impures, & il vous couvre d'une confusion éternelle dès que vous en paroissez embrasé. Or qu'il est désagréable de traîner dans un monde qu'on aime encore, & dont on ne peut se passer, les tristes débris d'une réputation ou perdue, ou mal assurée ; & de réveiller par-tout avec soi le souvenir ou le soupçon de ses crimes !

Telles avoient été les amertumes & les opprobres qui avoient accompagné les passions & les désordres de notre Pécheresse : mais sa pénitence lui rend encore plus d'honneur & de gloire, que ses crimes ne lui en avoient ôté. Cette Pécheresse si méprisée

dans le monde, trouve en Jesus-Christ un apologiste & un admirateur : cette Pécheresse, dont on ne parloit qu'en rougissant, est louée par les endroits mêmes les plus glorieux selon le monde, la bonté du cœur, la générosité des sentimens, la fidélité d'un saint amour : cette Pécheresse qu'on n'osoit comparer qu'à elle-même, & dont le scandale n'avoit point d'éxemple dans la cité, est élevée au-dessus du Pharisien ; la vérité, la sincérité de sa foi, de sa componction, de son amour, mérite d'abord la préférence sur une vertu superficielle & pharisaïque : enfin, cette Pécheresse dont on tait le nom, comme indigne d'être prononcé, & qui n'est nommée que par ses crimes, est devenue la gloire de Jesus-Christ, la louange de la grace, l'honneur de l'Evangile : ô admirable pouvoir de la vertu !

Oui, mes Frères, elle nous rend un spectacle digne de Dieu, des anges & des hommes : elle rétablit une réputation perdue : elle nous fait rentrer ici-bas même, dans des droits & dans des honneurs dont nous étions déchus : elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendu immortelles : elle nous réunit aux serviteurs de Jesus-Christ & à la société des Justes, dont nous n'étions pas autrefois dignes : elle fait même appercevoir en nous mille qualités louables, que le dérangement des passions avoient comme étouffées : enfin, elle nous attire plus de gloire que nos mœurs passées

ne nous avoient attiré de honte & de mépris. Tandis que Jonas eſt infidéle, il eſt l'anathême du ciel & de la terre ; des idolâtres mêmes ſont obligés de le ſéparer de leur ſociété, & de le rejetter comme un enfant de honte & de malédiction, & il n'eſt que le ſein d'un monſtre qui puiſſe lui ſervir d'azile, & cacher ſa confuſion & ſon opprobre. Mais à peine touché de repentir, a-t-il imploré les miſéricordes éternelles du Dieu de ſes pères, qu'il devient l'admiration de la ſuperbe Ninive ; que les Grands & le Peuple lui rendent des honneurs juſques-là inouis ; & que le Prince lui-même, plein de reſpect pour ſa vertu, deſcend du trône, & ſe couvre de cendre & de cilice, pour obéir à l'homme de Dieu. Les paſſions que le monde loue & inſpire, nous en avoient attiré le mépris ; la vertu que le monde cenſure & combat, nous en attire les hommages.

A quoi tient-il donc, mon cher Auditeur, que vous ne finiſſiez votre honte & vos inquiétudes avec vos crimes ? Sont-ce les réparations de la pénitence qui vous allarment ? mais plus vous différez, plus elles groſſiſſent ; plus vous contractez de dettes, plus vous préparez de rigueurs à votre foibleſſe. Ah ! ſi les réparations vous découragent aujourd'hui, que ſera-ce un jour, où vos crimes multipliés à l'infini ne trouveront preſque plus de peine aſſés grande qui puiſſe les expier ? Elles vous jetteront alors dans le

déſeſpoir : vous prendrez le parti affreux de ſecouer tout joug, & de ne plus compter ſur votre ſalut : vous vous ferez des maximes, pour vous calmer dans le libertinage ; vous regarderez comme inutile une pénitence qui vous paroîtra alors impoſſible. Quand les embarras de la conſcience ſont venus à un certain point, on aime à ſe perſuader qu'il n'y a plus de reſſource : on ſe calme ſur le fond des vérités, quand on ſe voit ſi éloigné de ce qu'elles nous preſcrivent : on cherche un reméde dans l'incrédulité, dès qu'on croit n'en pouvoir plus trouver dans la foi ; & on a bien-tôt conclu que tout eſt incertain, dès que le cahos eſt devenu comme inexplicable ; & d'ailleurs que peuvent avoir de ſi triſte & de ſi rigoureux, des réparations dont l'amour doit faire tout le mérite ?

Ame infidéle ! vous craignez de ne pouvoir ſoutenir la ſainte triſteſſe de la pénitence ; & vous avez pu ſoutenir juſqu'ici la triſteſſe ſecrette du crime : la vertu vous paroît d'un ennui difficile à porter ; & il y a ſi long-tems que vous dévorez l'ennui d'une conſcience déchirée, & que nul plaiſir ne ſauroit égayer. Ah ! puiſque vous avez pu porter juſqu'à ce jour, les troubles ſecrets, les amertumes, les dégoûts, les triſtes agitations du déſordre, ne craignez plus celles de la vertu : vous avez fait dans les peines & les violences inſéparables du crime, l'apprentiſſage de celles qui peuvent

être attachées à la piété ; & d'autant plus que la grace adoucit & rend aimables les violences de la piété, & que celles du crime n'ont point d'autre adouciſſement que l'amertume du crime même.

Mon Dieu ! j'aurois pu en effet depuis tant d'années errer dans des voies triſtes & pénibles, ſous la tyrannie du monde & des paſſions ; & je ne pourrois pas vivre avec vous ſous la tendreſſe de vos regards, ſous les ailes de votre miſéricorde, ſous la protection de votre bras ? ſeriez-vous donc un maître ſi cruel ? Le monde qui ne vous connoît pas, croit que vous rendez malheureux ceux qui vous ſervent : mais pour nous, Seigneur ; nous ſavons que vous êtes le meilleur de tous les maîtres, le plus tendre de tous les pères, le plus fidéle de tous les amis, le plus magnifique de tous les bienfaiteurs ; & que vous prévenez par mille conſolations ſecrettes, dont vous favoriſez ici-bas vos ſerviteurs, la félicité éternelle que vous leur avez préparée.

Ainſi ſoit-il.



AVIS.

ON ne trouvera point ici de Sermon pour le Vendredi de cette Semaine. Le Père Maſſillon dans ſon manuſcrit met pour ce jour-là un Sermon ſur le myſtère de l'Incarnation : nous avons jugé plus à propos de renvoyer ce Sermon au volume des Myſtères.

Après le Sermon que l'on va lire, on trouvera un point de Sermon qui traite de l'énormité des Communions indignes. Le P. Maſſillon en avoit fait d'abord ſon premier point ; mais enſuite le ſecond point où il s'agiſſoit des diſpoſitions néceſſaires pour communier dignement, lui ayant paru demander d'être traité plus au long, il en fit un Sermon entier, & laiſſa ce qu'il avoit écrit ſur l'énormité des Communions indignes. Le Public, après avoir lû ce morceau, jugera que nous lui aurions fait tort, ſi nous l'avions ſupprimé ; mais il ſeroit à propos de le lire avant le Sermon qui ſuit.



SERMON

POUR LE DIMANCHE

DES RAMEAUX.

Sur la Communion.

Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi manſuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi, qui vient à vous plein de douceur. Matth. 21. 5.

LES oracles des Prophétes, les manifeſtations du Seigneur aux Patriarches, les ſacrifices & les oblations de la Loi, ſes ſignes & ſes figures annonçoient depuis pluſieurs ſiécles à l'infidéle Jéruſalem, que ſon Libérateur & ſon Roi ne tarderoit pas de la viſiter, & de paroître au milieu d'elle. Le Précurſeur lui-même, cet Ange du déſert prédit dans Malachie, avoit enfin paru ſur les bords du Jourdain, pour préparer

les voies au Roi de gloire, & dire à son peuple : Le voici ; & Jérusalem n'avoit plus d'excuse, si elle venoit à le méconnoître, & à le recevoir indignement dans son propre Royaume.

Cependant cet avénement si heureux, que tant de Justes avoient demandé, que tant de siécles avoient attendu, que tant de préparatifs avoient annoncé, & qui annonçoit lui-même des biens si magnifiques aux hommes, loin de faire renaître la joie au milieu de cette ville ingrate, & de lui rappeller ses anciens jours de gloire & de magnificence, la jette dans un trouble universel & dans des allarmes publiques : *Commota est universa civitas.* Tout est ému dans Jérusalem, lorsqu'on y voit entrer aujourd'hui en triomphe le Fils de David. Les Prêtres, les Pharisiens, témoins des acclamations & des chants d'allégresse d'une populace obscure, & de quelques Juifs spirituels & fidéles, se trouvent agités de mille mouvemens divers de frayeur, d'inquiétude, de jalousie, de tristesse : une terreur universelle se répand parmi eux : il semble que c'est un tyran qui vient porter dans les murs de Jérusalem l'effroi & le carnage, & emmener, comme autrefois, ses citoyens en servitude, plutôt qu'un Roi pacifique qui vient la délivrer par sa présence, & la purifier par l'effusion de son sang. Il n'est que ce petit nombre d'ames simples & innocentes, qui vont au-

Matth. 21. 10.

devant de lui hors des portes de la ville ; & qui lui font un innocent triomphe de leurs cris de joie, & des branches d'arbres dont elles couvrent & ornent sa route.

Voilà, mes Frères, ce qui se passe encore aujourd'hui parmi nous. Depuis le commencement de cette sainte carrière, l'Eglise n'a cessé de nous annoncer que le Roi de gloire approchoit, & qu'il venoit se donner à nous pour être notre Pâque : ses prières, ses purifications, ses cérémonies, ont été comme autant de voix qui nous ont averti de sa venue : ces jours mêmes de pénitence qui vont finir, elle ne les avoit établis que pour nous préparer à le recevoir par la Communion aux jours solemnels où nous allons entrer. Aujourd'hui, comme pour réveiller nos desirs & notre attente, elle nous annonce qu'enfin il est proche, & sur le point de se donner à nous : *Dicite filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Or, quelle impression fait sur vous, mes Frères, cette heureuse nouvelle ? une impression de trouble, de frayeur, de tristesse, en sentant approcher le devoir pascal : chacun retombe sur sa propre conscience, & n'y trouvant que des habitudes criminelles, des plaies envieillies & honteuses, frémit dans la seule pensée qu'il faut se mettre en état de recevoir le Roi de gloire : on diroit qu'il vient à nous armé de terreur & d'indignation, pour nous juger & pour nous perdre ; &

non accompagné de sa seule douceur, pour nous sauver, & pour nous servir de nourriture : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Il n'est qu'un petit nombre d'ames fidéles qui vont au-devant de lui par leurs desirs, & qui le voyent arriver avec une sainte allégresse. Et ce qu'il y a de plus affligeant, c'est que malgré cette frayeur, cette tristesse, ces allarmes d'une conscience troublée, il y en aura peu d'entre vous qui ne se présentent à Jesus-Christ pour le recevoir, & qui ne croyent avoir satisfait à la loi de l'Eglise, après l'avoir reçu avec des dispositions si opposées à celles qu'il éxige de nous. Insensés, qui ne pensent pas que recevoir Jesus-Christ dans ces dispositions, ce n'est plus manger la cène du Seigneur, c'est manger & boire sa propre condamnation.

Il importe donc de vous marquer les préparations qui doivent vous conduire à cette action redoutable ; de peur que Jesus-Christ ne vienne vous visiter, comme il visita autrefois Jérusalem, pour votre condamnation & pour votre perte. Quelles sont les dispositions qui doivent nous préparer au devoir pascal ? je vais en marquer trois principales, & ce sera le sujet de cette instruction. Implorons, &c. *Ave, Maria.*

LOrsque j'ai assuré que le plus grand nombre de ceux qui recevront Jesus-Christ I. REFLEX.

en ces jours ſaints, n'apporteront pas à cette grande action les diſpoſitions néceſſaires, & ſe rendront peut-être coupables du corps & du ſang du Seigneur ; je n'ai pas prétendu parler de ces ames noires, qui de ſang froid & le ſachant, viennent, par une hypocriſie déteſtable, fouler aux pieds le ſang de l'alliance, & peuvent ſe familiariſer avec le ſacrilége : je n'ai pas voulu parler de ces monſtres, qui portant le myſtère de la Foi dans une conſcience corrompue & peu ſincère, viennent aux pieds de l'autel cacher ſous la plus ſainte & la plus terrible de toutes les actions, les horreurs d'une ame impure ; & aiment encore mieux être impies, que paſſer pour moins religieux. Ah ! il faudroit des foudres, & non pas des diſcours à des ames de ce caractère ; ou ne leur parler que comme parla autrefois Pierre à Ananie & à Saphire. J'ai cette confiance, ô mon Dieu ! & c'eſt vous qui me la donnez ; que parmi les Fidéles que la parole de votre Evangile aſſemble en ce lieu ſaint, votre œil n'y diſcerne aucun de ces enfans de malédiction ; qu'il n'y a pas ici, comme autrefois ſous les tentes d'Iſrael, un autre Achan caché dans la foule, ni un anathême parmi les Fidéles.

Je ne parle donc que de ces ames mondaines, leſquelles après une année entière de plaiſirs & de diſſolution, ſe préſenteront au Tribunal avant de venir à l'autel; à qui

la conſcience ne reprochera, ni diſſimulation, ni feinte, & qui ſe rendront néanmoins coupables du corps du Seigneur; parcequ'elles porteront encore à l'autel toutes leurs paſſions déréglées, & une conſcience que le bain de la pénitence aura achevé de ſouiller, loin de l'avoir purifiée.

Pour connoître donc, mes Frères, ſi vous n'avez rien à craindre ſur la profanation des ſaints Myſtères auſquels vous allez participer, il n'y a qu'à établir quelles ſont les diſpoſitions eſſentielles à une Communion ſainte; & chacun en s'appliquant ces régles, que Jeſus-Chriſt a laiſſées à ſon Egliſe, pourra ſe juger ſoi-même, & décider s'il peut, avec cette confiance que donne une conſcience pure, venir ſe préſenter à l'autel.

Or, toutes les diſpoſitions qui doivent nous préparer à cette action ſainte, ſont renfermées dans cet avis de l'Apôtre: Que l'homme s'éprouve ſoi-même, avant que de manger de ce Pain de vie: *Probet autem* 1. *Cor.*
ſe ipſum homo, & ſic de Pane illo edat. Je 11. 28.
ſai que l'eſprit de l'homme ne connoit pas toujours ce qui ſe paſſe dans l'homme; & que s'éprouver ſoi-même, n'eſt ſouvent que s'affermir ſoi-même dans ſes erreurs, & achever de ſe méconnoitre. Mais l'épreuve qu'on demande ici n'eſt pas ſi difficile à faire; & la mépriſe n'eſt à craindre que pour ceux qui veulent ſe tromper. Car il s'agit de ſavoir premiérement, ſi vous

êtes ſincérement changé ; ſecondement, ſi vos anciennes paſſions non-ſeulement ne ſubſiſtent plus dans vos panchans déréglés, mais ſi vous avez commencé du moins à les expier par les larmes & les rigueurs de la pénitence ; enfin, ſi vous ajoûtez à ces précautions un deſir ſincère & ardent de vous unir à Jeſus-Chriſt : c'eſt-à-dire, qu'on éxige de vous, & de tous ceux qui vous reſſemblent & qui vivent dans des habitudes criminelles, une épreuve de changement, une épreuve de pénitence, & une épreuve de ferveur : *Probet autem ſe ipſum homo, & ſic de Pane illo edat.*

Je dis premiérement, une épreuve de changement. Ainſi ſi vous n'avez pas recouvré par un ſincère repentir la grace de la ſainteté & de la juſtice que vous aviez perdue par vos crimes ; ſi vous êtes encore dans la mort & dans le péché, la table de Jeſus-Chriſt vous eſt interdite. Car c'eſt ici un Pain de vie ; il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir : c'eſt la table des enfans ; les ennemis en ſont indignes : c'eſt la pierre précieuſe de l'Evangile ; on ne la jette pas devant des animaux immondes. Or, porterez-vous à l'autel une conſcience véritablement purifiée, un cœur pénitent & changé ? & votre converſion ſera-t-elle ſincère ? Pour en juger, permettez-moi d'en éxaminer toutes les démarches.

Vous allez confeſſer vos iniquités aux

pieds du Prêtre : je n'éxamine pas si le choix même que vous faites du Confesseur n'est pas une preuve certaine que vous ne voulez pas vous convertir : je n'éxamine pas si vous cherchez non pas le plus sévère, car cette ostentation de sévérité ne convient pas à un ministère de charité, & le plus sévère n'est pas toujours le plus saint ni le plus instruit ; mais si vous cherchez le plus homme de bien, le plus éclairé, le plus habile à ramener le pécheur : un de ces hommes, des mains duquel une ame échappe difficilement, pour ainsi dire, & ausquels l'on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincérement renoncer au vice & servir Dieu ; un de ces hommes enfin qui en viendroit aux remédes, aux expédiens, au détail de vos mœurs & de vos besoins ; qui ne laisseroit plus rien de douteux dans votre conduite ; & des pieds duquel vous ne sortiriez plus avec ces incertitudes secrettes qui suivent toutes vos confessions, & qui sont toujours les tristes fruits d'une conscience embarrassée, & qu'on n'éclaircit jamais qu'à demi : je n'éxamine pas encore si dans la discussion de votre conscience, vous serez un jour éclairé & sévère envers vous-même ; si vous ne vous ferez pas grace sur mille transgressions pour lesquelles vous êtes déja jugé devant Dieu ; si les lumières de la Foi, ou les préjugés du monde & de vos passions, seront les régles consultées dans votre éxamen & dans vos recherches ; &

ſi les ſoins pour approfondir les abîmes de votre conſcience, répondront à la durée, à l'embarras, & à la multitude de vos crimes. Laiſſons-là ces abus plus ſenſibles & plus marqués, & ſur leſquels il eſt mal-aiſé de s'abuſer ſoi-même.

Mais ſouffrez que je vous demande : Vous venez mettre vos péchés aux pieds du Prêtre ; mais venez-vous y laiſſer vos paſſions ? vous ſortez du Tribunal abſous ; mais en ſortez-vous juſtifié ? y portez-vous cette vivacité de componction, cette abondance de douleur, ce deſir ſincère de réparer le paſſé, ces vûes, ces projets, ces réſolutions réelles & effectives d'une nouvelle vie ? prenez-vous tout de bon des meſures pour commencer ? cherchez-vous des expédiens pour rompre vos engagemens profanes, pour vous retirer ſans délai des occaſions ? arrangez-vous déja par avance dans votre eſprit vos devoirs, vos occupations, vos liaiſons, vos dépenſes, tout le détail de vos mœurs, juſques-ici ſi dérangées, & ſi pleines, ou de paſſions, ou d'inutilités ? Voilà les ſoins & les inquiétudes qui occupent une ame touchée ſur le point d'une ſincère converſion : c'eſt par-là que vous connoîtrez ſi vous êtes revenu de bonne-foi de cet attachement depuis ſi long-tems fatal à votre innocence, ſi ſouvent confeſſé, jamais corrigé ; de cette haine ſur laquelle vous ne ſauriez vous vaincre ; de cette fureur du jeu qui vous

tyrannise, qui trouble la paix domestique, qui dérange vos affaires, & à laquelle mille événemens malheureux n'ont pu encore vous obliger de renoncer : en un mot, si vous êtes une nouvelle créature ; si vous ne portez pas le nom de vivant étant encore mort en effet ; & si Jesus-Christ, entrant par la Communion dans la maison de votre ame, pourra dire, comme lorsqu'il entra dans la maison de Zachée : C'est aujourd'hui un jour de salut pout cette maison : *Hodie salus domui huic facta est.* *Luc.* 19. 9.

Quoi, mon cher Auditeur ! vous avez prolongé vos crimes jusqu'au jour de votre pénitence ; à peine avez-vous mis entre vos désordres & votre confession, l'intervalle d'un léger éxamen ; au sortir de l'autel, & la solemnité passée, tout ira encore même train ; on ne verra pas plus de précaution qu'auparavant contre des périls éprouvés ; les commerces recommenceront ; les liaisons se renoueront ; les passions se réveilleront ; vous vous retrouverez encore le même ? Ce n'est pas ici une prédiction en l'air ; c'est ce que vous avez toujours éprouvé après la solemnité de Pâques : & vous croiriez que le court intervalle qui s'est passé entre vos crimes & votre rechute, a été précisément le moment de votre justification, & que vous êtes venu porter à l'autel ce cœur pénitent, cette pureté d'ame nécessaire pour manger a chair de l'Agneau ?

Ah ! vous vous trompez, mon cher Auditeur, qui que vous soyez ; vous venez manger & boire votre condamnation : ces retours prompts & toujours certains au premier vomissement ; ce cours de passions & de crimes qui n'est interrompu que par l'instant de la solemnité & de la participation à la table du Seigneur ; ce mélange monstrueux de saint & de profane ; grand Dieu ! quel état pour approcher des Mystères saints ! Ce n'est pas qu'on prétende que la divine Eucharistie doive vous établir dans un état immuable de justice ; un tel état est le privilége non de la terre, mais du ciel, où Dieu se découvrant à l'ame comme son bien souverain, la pénétrant des plus vives ardeurs de son amour, la mettra dans une heureuse impuissance de l'offenser. Eh ! qui ne sait qu'ici-bas la vie de l'homme est une tentation continuelle ; que les plus justes mêmes affligent quelquefois l'Eglise par des chutes éclatantes, & que celui qui est debout doit toujours craindre de tomber. Mais on voudroit du moins qu'après le reméde, vous ne parussiez pas atteint des mêmes maux qu'auparavant ; que si vous n'êtes pas parfaitement guéri, votre état fût comme ces convalescences avancées qui ne diffèrent de la parfaite guérison, que par un reste de foiblesse : on voudroit que la juste crainte d'une rechute rendît les précautions plus éxactes : on voudroit, dit S. Chrysostôme, qu'au

sortir de l'autel, vous offrissiez aux séductions des sens, plus de force; aux périls, plus de vigilance; aux objets qui ont séduit votre cœur, plus d'éloignement, plus d'amour pour le devoir & pour la vertu : on voudroit, continue ce Père, que le sang de Jesus-Christ auquel vous venez de participer, transmît avec lui dans votre cœur, les sentimens & les inclinations de Jesus-Christ; & que comme le sang des Rois & des Césars, en coulant dans les veines de leurs augustes enfans, y fait passer avec lui le courage & la magnanimité de leurs ancêtres, & des sentimens dignes de leur naissance, on voudroit que le sang de Jesus-Christ, en coulant dans vos veines au pied de l'autel, vous rendit les images vivantes de Jesus-Christ, & vous inspirât des sentimens dignes d'une si haute origine; on voudroit, en un mot, qu'une Communion ne fût pas l'affaire d'une journée.

En effet, *celui qui mange ma chair, & qui boit mon sang*, dit Jesus-Christ, *demeure en moi, & je demeure en lui.* Jesus-Christ ne dit pas, Il s'unit à moi; mais, *Il y demeure : In me manet :* il ne dit pas, Je m'unis à lui; mais, *Je demeure en lui :* j'établis dans son cœur une demeure fixe, solide, durable : je fais avec lui une alliance ferme & constante : *In me manet, & ego in illo.* Donc, conclut S. Augustin, celui qui se contente de recevoir Jesus-Christ, Joan. 6. 57.

& qui ne le conserve pas, & qui ne demeure pas en lui, & qui le chasse d'abord de son cœur, il ne l'a pas reçu spirituellement : il a mangé & bû sa condamnation.

Oui, mes Frères, désabusons-nous; une Communion sainte remplit l'ame de tant de graces, l'unit à Jesus-Christ d'une manière si intime & si ineffable, lui donne tant de force & de courage, augmente si sensiblement sa foi, que cette ame marche long-tems, comme le Prophéte, dans la force & dans le secours de cette viande
3. Reg. 19. 8. sainte : *Ambulavit in fortitudine cibi illius;* & qu'on ne la voit pas passer en un instant du reméde le plus puissant de la religion, aux foiblesses les plus indignes d'une ame chrétienne.

Ainsi, voulez-vous savoir si vos Communions, en ces jours solemnels, sont des profanations ou des graces ? voyez quel en est le fruit; quel changement elles opèrent en vous; quelle vie vous menez au sortir des Mystères redoutables : la régle est sûre. Des Communions saintes & utiles, ne sauroient subsister avec des mœurs toujours également mondaines & profanes : & tandis que vous vivrez dans les mêmes passions & les mêmes engagemens; & qu'au sortir de l'autel saint, vous vous retrouverez un moment après encore le même; craignez que vos Communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

Donc,

Donc, mes Frères, vous que ce discours regarde, & qui vivez dans des habitudes du crime, que le devoir pascal n'a fait jusqu'ici que suspendre pour un moment; donc se confesser simplement n'est pas s'éprouver, n'est pas cette épreuve de changement que l'Eglise éxige. Le Ministre qui vous absout témérairement, ne vous délie pas devant le Seigneur; parcequ'il ne peut délier sur la terre que les cœurs changés par un sincère repentir, que le Seigneur délie dans le ciel : la sentence qu'il prononce, est pour vous une sentence de mort : il met sur votre tête le sang innocent, il est vrai; mais ce sang devient votre crime, au lieu qu'il auroit dû être votre reméde, & vous périssez sous la main destinée à vous rendre la vie. Ne devoit-il pas demander du tems pour éxaminer si vos habitudes sont enfin éteintes; si cette démarche de pénitence sera plus heureuse que les autres jusqu'ici inutiles; si vos promesses seront plus sincères; si vous n'irez pas demain rentrer dans vos premières voies; & si vous ne vous présentez pas au Tribunal pour satisfaire au devoir extérieur que l'Eglise vous prescrit, plutôt qu'au changement intérieur que Dieu vous demande? ne devoit-il pas éxiger de vous des preuves de la sincérité de vos protestations avant d'exposer la grace du Sacrement; l'éloignement des occasions; un divorce entier & sans retour avec les ob-

jets de vos passions; une cessation du crime; & enfin, un commencement du moins d'expiation des souillures dont vous vous êtes présenté encore tout couvert au Tribunal?

II. REFLEX. ET c'est ici la seconde épreuve, une épreuve de pénitence. Je ne prétends pas ici rappeller l'ancienne pratique de l'Eglise, & la discipline de ces siécles fervens, où l'on faisoit précéder les expiations publiques de la pénitence à la réconciliation du pénitent. L'Eglise avoit alors ses raisons en établissant cette régle : elle en a eu aussi en cessant de l'observer ; & c'est à nous, en soupirant sur la cessation de ses anciennes régles, à nous conformer à ses usages, & non pas à les réformer. Mais je vous dis à vous, mon cher Auditeur, quand on ne feroit attention qu'à vos mœurs passées, & à cet enchaînement de désordres habituels que vous venez porter au Tribunal, & qui ont toujours recommencé après la solemnité, seriez-vous en état de venir vous présenter avec les justes à la Table sainte? Quoi? de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous iriez d'abord recevoir Jesus-Christ? le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, que le lendemain va voir rallumer, vous oseriez participer aux Mystères saints? l'imagination encore souillée des traces toutes vives des crimes

que vous venez de révéler au Prêtre, vous viendriez vous mêler parmi les Anges, & vous nourrir de leur pain? Quoi? au sortir du Tribunal, la Communion vous tiendroit lieu de pénitence, elle qui en doit être la récompenſe & la conſolation, diſent les Saints? vous iriez de plein-pied du crime à l'autel? & loin de répandre quelque-tems des larmes avec les pénitens, vous viendriez d'abord vous conſoler avec les Juſtes? Mais ignorez-vous que comme dans l'Egliſe du ciel, il n'y aura que les Vierges innocentes, ou ceux qui auront lavé leurs vêtemens dans le ſang, & qui ſeront venus d'une grande tribulation, qui auront droit d'environner l'autel de l'Agneau; de même dans l'Egliſe de la terre, il n'y a que les ames innocentes & pures, ou celles qui ont lavé leurs ſouillures dans le ſang de la pénitence, & qui ont paſſé par ſes tribulations, à qui il ſoit permis de venir environner l'autel ſaint pour participer à ſes Myſtères?

En effet, un pécheur invétéré n'arrivoit autrefois à l'autel, qu'après des années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières: il ſe purifioit longtems dans les éxercices publics d'une diſcipline pénible: il y devenoit un homme nouveau; l'on ne voyoit plus en lui de reſtes de ſes crimes paſſés, que dans les traces des macérations qui venoient de les expier; & l'on peut dire que la divine Eu-

chariſtie étoit alors ce pain laborieux que l'homme pécheur ne mangeoit plus qu'à la ſueur de ſon front. Et parcequ'une ſage diſpenſation a changé cet uſage, vous ſuppoſeriez qu'avoir confeſſé des crimes invétérés, c'eſt les avoir punis; & que toute la pureté qu'éxige la chair de Jeſus-Chriſt, de celui qui la reçoit, c'eſt qu'il ait découvert l'horreur & l'infection de ſes plaies? Ah! l'uſage, mes Frères, n'a rien changé à la Loi : l'Egliſe a pu ſe relâcher ſur les épreuves publiques; elle ne ſe relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, ſur les épreuves particulières: les ſiécles ont pu dégénérer de leur première ferveur; le corps de Jeſus-Chriſt n'éxige pas moins de pureté de ceux qui en approchent.

Voilà pourquoi, mes Frères, l'Egliſe a voulu que ces quarante jours de pénitence précédaſſent la Communion paſcale: elle nous inſtruit par-là que les grands pécheurs ont beſoin d'un tems d'épreuve & de mortification, pour pleurer leurs crimes; pour ſe purifier par le jeûne & par la prière, & ſe diſpoſer ainſi à la participation des Myſtères ſaints: elle leur apprend qu'ils doivent mettre un intervalle de pénitence entre leurs déſordres & la Table du Seigneur, & que les faire paſſer du crime à l'autel, ce ſeroit, dit ſaint Bernard, conſommer leur iniquité, & non pas les conduire à la ſource des graces.

Je sai que cette maxime peut avoir ses exceptions ; que la prudence doit ici, comme partout ailleurs, appliquer & conduire la régle ; que la componction est quelquefois si vive dans un pécheur, les larmes si abondantes, la conversion si soudaine, si entière, si marquée, qu'on doit abréger le tems des épreuves, & se hâter de consoler sa douleur par l'usage de cette nourriture céleste ; & qu'il est encore quelquefois d'autres prodigues pénitens, si touchés de leurs désordres, si brisés de douleur, qu'à peine ont-ils dit au Père de famille : *J'ai péché contre le ciel & devant vous ;* *Luc. 15. 18.* qu'on peut les faire asseoir comme lui à la Table sainte, & les rétablir dans tous les droits dont ils étoient déchûs par leurs crimes.

Je sai qu'il se trouve même assés souvent des ames sincérement touchées, & toutes résolues de renoncer à leurs passions, & de servir Dieu ; mais avec cela si foibles, si inconstantes, si peu à l'épreuve des occasions, que si vous ne vous hâtez de les soutenir, de fixer, pour ainsi dire, leur légéreté par la grace des saints Mystères ; si vous les laissez trop long-tems à elles-mêmes, loin de se purifier par la pénitence, elles s'affoibliront par le dégoût ; & la vivacité de leur componction, loin de se rallumer par le délai, se rallentira par leur propre inconstance. Je sai que les loix de l'Eglise sont pleines de sagesse, de charité

& de condescendance ; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'elle s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement devient plus conforme à son esprit ; qu'il faut souvent relâcher de ses régles, pour mieux entrer dans ses intentions ; & savoir être foible avec les foibles, pour les sauver tous. Mais je dis que la régle ordinaire, c'est que la Communion, pour un grand pécheur, doit être encore aujourd'hui le fruit & le prix, & non la première démarche de sa pénitence : qu'elle doit enfin couronner & récompenser ses larmes ; & non pas succéder à ses crimes : & qui peut en douter, s'il croit encore que nos Mystères sont saints & terribles ? C'est la régle de l'Eglise ; c'est la pratique de tous les siécles ; c'est la doctrine des Saints ; & c'est ce que l'Apôtre vouloit dire en recommandant aux Fidéles de s'éprouver, avant de venir manger de ce pain céleste : *Probet autem se ipsum homo, & sic de pane illo edat.*

Mais la loi de l'Eglise presse, & ne laisse pas de lieu, dites-vous, au délai & aux longues épreuves. Mais croyez-vous de bonne-foi, mes Frères, que l'Eglise regarde vos communions indignes comme l'accomplissement du devoir pascal ? croyez-vous qu'on satisfasse à ses loix saintes par des sacriléges ? croyez-vous qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs & les rebelles ; & que fouler aux

pieds les Myſtères terribles, ſoit lui donner une grande marque de reſpect & d'obéiſſance? Vous évitez ſes cenſures, parcequ'elle ne juge que de ce qui paroît; qu'elle ne punit que les déſobéiſſances ouvertes, & le mépris déclaré de ſes loix: mais évitez-vous les anathêmes du Ciel, qui juge des profanations ſecrettes? Eh! qu'auroit-elle prétendu en vous faiſant une loi de la participation au corps du Seigneur? vous préſenter un reméde, ou un poiſon; un pain de vie, ou une nourriture de mort; le gage de votre immortalité, ou le ſceau de votre réprobation; autoriſer la témérité & les profanations des pécheurs, ou récompenſer les larmes des pénitens, & ſoutenir l'innocence des Fidéles?

L'Egliſe vous ordonne de participer aux ſaints Myſtères en ces jours ſolemnels; parcequelle ſuppoſe que vous en approcherez avec une conſcience pure, & des diſpoſitions dignes de ce Sacrement adorable; & n'a-t-elle pas raiſon de le ſuppoſer? Hélas les premiers Fidéles en approchoient tous les jours; ils venoient tous participer aux choſes ſaintes avec le Prêtre qui les offroit: ils ne formoient avec lui qu'un même Prêtre, pour ainſi dire, comme ils ne formoient entr'eux qu'un cœur & qu'une ame; auſſi chaque jour voyoit croître leur foi, & fortifier leur charité & leur courage. Et comment voulez-vous que l'Egliſe, ne vous ordonnant plus d'en approcher

qu'une fois dans l'année, puiſſe encore ſuppoſer que vous ne ſerez pas en état de vous y préſenter; elle qui a vû la divine Euchariſtie être le pain de tous les jours de ſes enfans; faire toute leur conſolation dans les éxils, dans les priſons, dans les calamités les plus accablantes? pourroit-elle croire qu'une année entière de préparation ne ſuffiroit pas pour vous diſpoſer à vous nourrir au moins une fois de ce pain céleſte? & quelle différence mettroit-elle donc entre ſes enfans & les infidéles, qui n'ont point de part à ſes promeſſes, & qu'elle ne nourrit pas de ſa Foi, de ſes Sacremens & de ſes Myſtères? C'eſt déja une néceſſité bien triſte pour elle, que le relâchement de nos mœurs l'ait réduite à nous déterminer un tems, pour nous nourrir de Jeſus-Chriſt: hélas! notre foi, notre piété, notre utilité toute ſeule auroit dû nous tenir lieu là-deſſus de loi & de précepte.

Mais d'ailleurs, l'Egliſe, qui vous ordonne d'approcher, vous ordonne en même-tems de différer, ſi vous n'êtes pas en état: elle veut que ſes Miniſtres remettent pour vous la grace de la réſurrection: elle conſent qu'ils vous marquent un autre tems que le ſien; & qu'ils prolongent le devoir paſcal au-delà des bornes qu'elle avoit preſcrites aux autres Fidéles. Ah! votre Pâque véritable, mon cher Auditeur, ſera le jour où vous communierez digne-

ment : le jour heureux où Jesus-Christ entrera dans votre cœur comme un Libérateur, & non pas comme un Juge ; pour achever de le purifier, & non pas pour y être souillé lui-même : votre Pâque véritable sera ce grand jour ; ce jour desirable où vous vous convertirez au Seigneur, où vous renoncerez à vos passions déréglées, où vous deviendrez un azime pur : votre Pâque véritable sera le jour fortuné, où vous ressusciterez avec Jesus-Christ, & où vous passerez de la mort du péché à la vie de la grace : l'Eglise n'en connoît point d'autre ; & le fruit de ce Sacrement n'est pas attaché aux jours & aux tems, mais à l'innocence & à la piété de ceux qui y participent.

Il est rapporté au Livre des Nombres, que certains Juifs ayant touché un corps mort au tems de Pâque, & par conséquent contracté une souillure qui demandoit le reméde des purifications, & qui par ordonnance de la Loi leur interdisoit la manducation de l'Agneau pascal : *Quidam immundi super animâ hominis, qui non poterant facere in Phase in die illo ;* vinrent se plaindre à Moyse & à Aaron de la dureté de cette ordonnance, qui les empêchoit de célébrer la Pâque avec leurs frères : Pourquoi sommes-nous privés, leur dirent-ils, de la célébration de la Pâque ? *Quare fraudamur ut non valeamus oblationem offerre Domino in tempore suo inter fi-*

Num. 9. 6.

Ibid. ✝. 7.

lios Iſrael? Attendez, leur répondit Moyſe, & je conſulterai le Seigneur : *State ut conſulam Dominum.* Dites aux enfans d'Iſrael, répondit le Seigneur : Tout homme qui ſe trouvera immonde au tems de la Pâque, ne pourra la célébrer que le ſecond mois : *Loquere filiis Iſrael : Homo qui fuerit immundus, faciat Phaſe Domino in menſe ſecundo.* Voilà la réponſe du Seigneur, mon cher Auditeur ; voilà votre régle, vous qui venez porter à cette ſainte ſolemnité des ſouillures anciennes, dont la Loi de Dieu vous ordonnoit de vous purifier durant ces jours de ſalut, par les larmes d'une véritable pénitence : éprouvez-vous, purifiez-vous, & attendez, avec l'avis d'un guide éclairé, le ſecond mois pour célébrer la Pâque : *Homo qui fuerit immundus, faciat Phaſe Domino in menſe ſecundo.* Vous n'aurez pas, il eſt vrai, la joie ſainte de venir environner l'autel au milieu de vos frères, pour ſolemniſer avec eux le jour du Seigneur, & vous nourrir de l'Agneau ſans tache. Mais n'eſt-il pas juſte que vous portiez la peine & la confuſion dûe à votre perſévérance honteuſe dans le crime ; & que vous ſoyez privé d'une conſolation, qui eſt le prix des larmes ou de l'innocence : *Homo qui fuerit immundus, faciat Phaſe Domino in menſe ſecundo.*

Ibid. ℣. 10. 11.

Ah ! il auroit fallu pendant cette ſainte carrière, commencer une vie plus chrétien-

ne ; vous disposer par l'amendement à l'absolution de vos crimes, & à la célébration de la Pâque ; entrer avec l'Eglise dans un esprit de componction & de pénitence ; ajoûter à la loi commune de l'abstinence, trop douce pour un pécheur aussi déploré que vous l'avez été, des rigueurs de surcroît ; & non pas, ou vous en dispenser tout-à-fait, ou y mêler des adoucissemens, qui en ont anéanti tout le fruit, & vous en ont rendu transgresseur aux yeux de Dieu. Telle avoit été l'intention de l'Eglise en faisant précéder la solemnité de la Pâque, par ces jours de douleur & de pénitence : on vous en avoit averti à l'entrée de la carrière ; & vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, si la sévérité des régles saintes vous rejette aujourd'hui & vous éloigne de l'autel, comme un animal immonde revenu cent fois à son vomissement ; & qui n'y portez pour toute disposition, que vos crimes, & la témérité d'oser en approcher.

ENCORE, mon cher Auditeur, si une abondance de componction, comme nous l'avons déja dit, & un desir ardent & sincère de vous nourrir de Jesus-Christ, vous conduisoit à l'autel, la vivacité de l'amour pourroit peut-être excuser l'indiscrétion de la promptitude ; mais c'est ici la dernière épreuve, & le dernier préjugé que la plupart des pécheurs dont je parle, viennent III. REFLEX.

manger & boire leur condamnation : une épreuve de ferveur. Car, je vous prie, mes Frères, quel est le motif qui vous conduit la plupart à la Table sainte en ces jours solemnels ? est-ce un profond sentiment de votre foiblesse, une ardeur sincère de recourir au secours destiné à vous fortifier, & une sainte faim de Jesus-Christ ? Hélas ! la plupart voyent approcher avec un chagrin secret, la solemnité sainte : les Mystères chrétiens, ces jours si heureux pour l'Eglise, ces jours de joie & d'allégresse, vous les craignez comme des mystères lugubres, & des jours de deuil & de malheur : vous êtes tristes & inquiets à l'approche de la Pâque, comme ce jeune homme de l'Evangile à qui Jesus-Christ avoit ordonné de renoncer à tout & de le suivre : cette seule pensée trouble, empoisonne un mois d'avance tous vos plaisirs : on voit ces ames infidéles dont je parle, sur la fin de cette sainte carrière, traîner le poids d'une conscience irrésolue ; balancer long-tems entre le devoir & les passions ; reculer, différer ; & enfin, après bien des agitations & des remises, adoucir par le choix d'un Confesseur indulgent & peu habile, l'amertume de cette démarche : encore a-t-il fallu attendre le moment où l'Eglise tonne, foudroye ; & l'on n'est entré dans la salle du festin, que comme ces aveugles & ces boiteux de l'Evangile, qu'il fallut arracher comme par force des places

publiques, c'eſt-à-dire, des plaiſirs & des paſſions du monde, & les traîner malgré eux au feſtin du Père de famille.

Grand Dieu ! qu'il faille à des Chrétiens des foudres & des anathêmes pour les conduire à vos autels ! que la corruption de nos ſiécles, & l'affoibliſſement de la Foi, ait contraint votre Egliſe de leur ordonner, ſous peine de mort, la participation à votre corps & à votre ſang ! La ferveur des premiers tems auroit-elle pu comprendre que l'Egliſe eût dû faire un jour cet uſage de ſon autorité ? & ſes menaces étoient-elles deſtinées à mener par force ſes enfans à l'autel, ou à ſéparer de ſes Myſtères ſes ennemis & les indignes ?

Mais dites-moi, mes Frères : la privation du corps de Jeſus-Chriſt n'eſt-elle pas la plus terrible peine dont l'Egliſe puiſſe frapper ici-bas les Fidéles ? la vie ſeroit-elle ſupportable à un Chrétien, ſans la divine Euchariſtie ? faudroit-il même que nous euſſions beſoin de vous exhorter à l'uſage fréquent de ce Sacrement adorable ? eh ! qu'a la Religion de plus conſolant, & la vertu de plus deſirable & de plus utile ? C'eſt le plus tendre adouciſſement de nos peines ; c'eſt la ſeule conſolation de notre éxil ; c'eſt le remède journalier de nos foibleſſes ; c'eſt la reſſource univerſelle de tous nos beſoins.

Mais il faut, dites-vous, des diſpoſitions ſi parfaites pour en approcher. Il eſt

vrai ; mais ces dispositions, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie, qui les trouvant ébauchées, les perfectionnera dans votre cœur : c'est en vous nourrissant de Jesus-Christ, que vous apprendrez, comme il nous en assure lui-même, à ne
Joan. 6. 58. vivre plus que pour lui : *Et qui manducat me, & ipse vivet propter me* ; à vous détacher de plus en plus du monde, à mépriser tout ce qui doit périr, à détruire en vous tout ce qui n'est pas digne de lui : c'est en approchant souvent de la Table sainte, que vous sentirez un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour tous les devoirs de la vie chrétienne : c'est aux pieds de l'autel, & dans l'usage de cette nourriture céleste, que vous trouverez des forces pour résister aux périls, pour fuir les occasions, pour vous défendre contre vous-mêmes : en un mot, c'est l'usage lui-même de la divine Eucharistie qui nous met en état d'en approcher dignement ; & une Communion doit nous servir de préparation à une autre. Plus vous vous éloignez, plus la tiédeur augmente ; plus les passions croissent ; plus Jesus-Christ diminue dans votre cœur ; plus l'homme de péché augmente & se fortifie : aussi les Communions au tems pascal sont-elles inutiles à ces ames mondaines, qui n'approchent de l'autel qu'en ces jours solemnels ; qui attendent la loi de l'Eglise pour s'y résoudre ; & plût à Dieu, que n'en retirant aucun avantage, elles

n'y trouvassent pas leur propre condamnation !

Hélas ! nos pères s'éloignoient autrefois de leur patrie & de leurs enfans : nos Rois & nos maitres, à la tête de leurs armées & de leurs plus vaillans sujets, armés du signe sacré de la Croix, s'arrachoient aux délices de leur Cour ; & poussés par la simplicité d'un saint zèle, & par l'ardeur d'une Foi vive, ils traversoient les mers ; ils alloient dans une terre sainte, consacrée par les Mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds. Ici, leur disoit-on, il guérissoit un paralitique de trente-huit ans : ici, il ressuscitoit Lazare : ici, il marchoit sur les ondes, & commandoit aux vents & à la mer : ici, il reçut le Batême des mains du Précurseur, & sanctifia les eaux du Jourdain : ici, il parut transfiguré sur la montagne sainte : ici, il réconcilia la Pécheresse de la Cité : ici, il chassa les profanateurs de la Maison de son Père. A ces paroles, ces hommes pleins de Foi, versoient sur cette terre heureuse, des larmes de tendresse & de religion ; & ne pouvoient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappelloient les actions, les Mystères, les prodiges d'un si bon Maître. Ah ! mes Frères, il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disoit autrefois S. Chrysostôme à son peuple : vous dites, continue ce Père : Heureux ceux qui le virent, & qui purent seulement toucher le bord de ses vétemens ! Mais vous le

voyez, vous le touchez : au milieu de vous se trouve celui que vous ne voulez pas connoître, & dont nos pères alloient chercher si loin les précieux restes, & adorer les sacrés vestiges. Venez à l'autel : ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence : c'est lui-même. Ici, vous dirons-nous, il a réconcilié un Enfant prodigue, & l'a fait asseoir à sa Table : ici, il a guéri l'infirmité d'une Hémorroïsse, que toute la science humaine, & toutes les ressources du monde, n'avoient pu tirer de sa langueur : ici, il a retiré un Publicain de ses injustices, & a porté la paix dans la maison de son ame : ici, il rassasie tous les jours une multitude affamée d'un pain miraculeux, de peur qu'elle ne succombe dans les voies pénibles de la vertu. Tous les lieux qui environnent ses autels, sont marqués par quelqu'un de ses prodiges.

Et tous ces avantages n'enflammeroient pas vos desirs, mon cher Auditeur ? & vous ne lui diriez pas dans ce moment avec Saint Augustin : Eh ! qui me donnera donc, Seigneur, que vous veniez dans mon ame pour en prendre possession ; pour y régner seul ; pour m'y faire oublier mes peines, mes malheurs, mes foiblesses ; pour y établir une paix solide ? car jusques-ici le monde & les créatures l'ont essayé envain : ah ! peut-être, Seigneur, la maison de mon ame n'est pas assés parée pour vous recevoir; mais venez, vous en ferez vous-même tout l'ornement :

l'ornement: peut-être que j'y nourris encore des ennemis secrets & invisibles; mais n'êtes-vous pas plus fort que le fort armé? votre seule présence les dissipera; & tout sera en paix, quand une fois vous en aurez pris possession: peut-être a-t-elle encore des taches & des rides, qui l'enlaidissent à vos yeux; car les Anges eux-mêmes sont-ils purs devant vous & dignes de soutenir votre présence? mais votre sang adorable les effacera; & vous renouvellerez sa jeunesse & sa beauté, comme celle de l'aigle: venez seulement, Seigneur, & ne tardez pas: on a tout, quand on vous posséde; & au milieu même des plaisirs & des prospérités humaines, on est vuide & on n'a rien, quand on ne vous a pas.

Mais sont-ce-là, mes Frères, les saints empressemens, qui vous conduisent la plupart à la Table du Seigneur? C'est ici une faveur dont il faut être touché; & vous regardez le devoir pascal comme une servitude pénible: c'est un festin de tendresse & de familiarité; & vous en faites un devoir de pure bienséance: c'est la Table des enfans; & vous y venez comme un esclave. Ah! si la loi de l'Eglise vous laissoit libre; si elle se contentoit de vous exhorter seulement par le motif de la solemnité & de vos propres besoins à la participation des saints Mystères, la Table de Jesus-Christ seroit abandonnée en ces jours saints, & nous verrions nos autels déserts. Ce ne sont donc

pas ici des pécheurs qui se repentent ; ce sont des esclaves qui craignent & qui obéissent : & j'ai eu raison de dire que la Fête de Pâque ne fait presque point de conversions ; & que ces jours heureux voyent plus de profanateurs & de Judas, que de véritables Disciples, qui fassent leur Pâque avec
Matth. 26. 18. Jesus-Christ : *Cum Discipulis meis facio Pascha.*

Aussi, mes Frères, si l'Apôtre se plaignoit autrefois que les maladies populaires, les morts soudaines, les événemens malheureux, n'étoient qu'une punition des
1. Cor. 11. 30. Communions indignes : *Ideo inter vos multi infirmi & imbecilles, & dormiunt multi* ; s'il s'en plaignoit dans un siécle, où la divine Eucharistie faisoit des Martyrs, & non pas des sacriléges ; s'il s'en plaignoit à l'Eglise de Corinthe, toute composée presque de Prophétes, de Docteurs, de Fidéles, qui avoient reçu les dons miraculeux, & qui abondoient en grace & en vertu de l'Esprit saint ; si l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les Communions indignes, la source des calamités publiques qui affligeoient cette Eglise florissante : grand Dieu ! quelles marques terribles de votre colère ne doivent pas attirer sur nous tant de pécheurs, ou téméraires, ou hypocrites ; tant de Ministres peut-être, ou mondains, ou corrompus, qui viennent se présenter tous les jours à l'autel, & y profaner votre chair adorable ? Ah ! vous nous frappez aussi

depuis long-tems, grand Dieu! vous verſez ſur nos villes & ſur nos provinces, la coupe de votre fureur & de votre colère: nous voyons les Rois armés contre les Rois, & les peuples contre les peuples: toute l'Europe inondée de ſang & de carnage; la ſtérilité, déſoler nos campagnes; la mort cruelle, moiſſonner à nos yeux nos citoyens, & changer nos villes en déſert: nous voyons tous les jours des pécheurs ſcandaleux, frappés d'une main inviſible, tomber à nos côtés: tant de morts imprévûes; tant d'accidens funeſtes; tant de ſcandales qui affligent votre Egliſe. Eh! d'où pourroient partir, grand Dieu! ces fleaux ſi longs & ſi cruels? où auroient pu ſe former ces nuées de fureur & de vengeance, qui depuis ſi long-tems éclatent ſur nos têtes, ſi ce n'eſt peut-être ſur vos autels mêmes, oui, ſur ces autels, d'où ne devoient couler que des ſources de grace ſur les Fidéles? vous n'êtes peut-être armé que pour venger les ſacriléges, & la profanation des Myſtères ſaints.

Mais ce ne ſont pas encore-là, mes Frères, les ſuites les plus terribles des Communions indignes. Comme la Religion ne connoît pas de crime plus énorme, il n'en eſt point auſſi dont la punition ſoit plus effroyable pour le pécheur qui s'en rend coupable: *Celui qui mange & qui boit indignement*, dit l'Apôtre, *mange & boit ſa propre condamnation.* On ne nous dit pas, Il 1. Cor. 11. 29.

eſt condamné ; mais, *Il mange & boit ſa propre condamnation ;* c'eſt-à-dire, le pain de vie qu'il reçoit eſt un poiſon, une ſentence de mort, qu'il s'incorpore avec lui-même, qui devient ſa propre ſubſtance ; deſorte qu'on ne peut plus l'en démêler, pour ainſi dire, ni ſéparer l'anathême qui eſt devenu comme le fonds de ſon être, & une partie de lui-même : c'eſt-à-dire, que les Sacremens profanés ne laiſſent preſque plus d'eſpérance de retour : c'eſt ce fond de l'abîme, d'où l'on ne revient guères : l'impiété, l'incrédulité, l'endurciſſement, en ſont preſque toujours les triſtes ſuites. L'Egliſe de Corinthe ne tarda pas de voir un inceſtueux dans l'aſſemblée ſainte, dès qu'elle eut des Fidéles qui ne diſcernoient plus le corps du Seigneur : les autres Egliſes virent bientôt de ces Miniſtres, dont parle un Apôtre, qui ſuivoient les routes de Balaam, qui corrompoient toutes leurs voies, qui deshonoroient l'Evangile par le ſcandale d'une vie diſſolue & d'une doctrine abominable, dès qu'ils eurent participé à la table de ſatan & à celle du Seigneur : l'autel terrible fut le lieu où ſe forma leur endurciſſement, & où leur impiété ſe conſomma : les excès les plus affreux ne coûtent plus rien au ſortir des myſtères profanés : il n'eſt plus rien de ſi noir, qu'on ne doive attendre d'une ame familiariſée avec les ſacriléges. Un Prêtre corrompu ne l'eſt jamais à demi ; voilà pourquoi les plaies du Sanctuaire ſont tou-

jours les plus désespérées; voilà pourquoi le Sacerdoce dans une ame souillée, est la consommation de toute iniquité. Grand Dieu! suscitez donc à votre Eglise des Ministres fidéles: secondez le zèle des Pasteurs attentifs à ne choisir que ceux que vous avez vous-même séparés pour le saint Ministère: faites croître de plus en plus cet esprit de renouvellement & de discipline, que vous avez ressuscité dans notre siécle; & sauvez votre peuple, en lui donnant des Ministres qui ne soient touchés que de son salut.

Oui, mes Frères, il y a une malédiction attachée au crime de la Communion indigne, qui ne s'efface presque plus de dessus le front de l'ame criminelle: c'est un Caïn qui a répandu le sang innocent. Cette ame pourra faire peut-être quelques efforts pour se relever; mais ces retours n'auront pas de suite, & elle retombera: elle sortira peut-être des déréglemens grossiers; mais sa pénitence sera défectueuse, & elle en demeurera à des mœurs tiédes & lâches, où elle se perdra. Il n'est presque point de pénitence pour la profanation de l'Eucharistie: ce n'est pas que les larmes ne puissent expier ce crime; mais c'est qu'elles sont rarement accordées: ce n'est pas que l'Eglise ne puisse le remettre; mais c'est qu'elle ne trouve point de pécheur qui s'en repente.

Aussi parmi les bourreaux sur le Calvai-

re, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venoient de répandre, mérita la grace de la pénitence. Mais le seul profanateur de l'Eucharistie, dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monstre & comme un désespéré : ce disciple perfide se reconnoît, & il ne se repent pas : il crie, J'ai péché ; & son péché ne lui est pas remis : il meurt désolé, & il meurt réprouvé : satan entre dans son corps en même-tems que la Viande sainte ; il prend possession de cet homme de perdition : *Post buccellam introïvit in eum satanas* ; & sa mort est la plus affreuse & la plus déplorable dont il soit parlé dans les Livres saints.

Joan. 13. 27.

Le châtiment que le Seigneur exerce sur les imitateurs de son crime, est d'autant plus terrible, qu'il est plus secret : il ne change pas le pain de vie en un fiel d'aspic, selon l'expression de Job, pour déchirer dans le moment les entrailles de l'ame sacrilége ; mais il la frappe d'un anathême invisible, & la marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi toutes ces ames mondaines dont je parle, lesquelles après des mœurs licentieuses, n'apportent en ces jours saints point d'autre préparation à la Table du Seigneur, qu'une confession précipitée, tombent après la solemnité, dans des égaremens encore plus déplorables que les passés : leur dernier état devient pire que le premier : elles sentent leurs passions croître, & prévaloir avec

encore plus d'empire & de tyrannie qu'auparavant : moins de retenue dans le crime ; moins de pudeur dans leur confusion. Il restoit encore auparavant quelques desirs de conversion & de pénitence, réveillés & excités par l'approche & la sainte terreur de la solemnité : mais le devoir pascal infidélement accompli ; mais la Viande sainte reçue indignement, & leurs jours solemnels finis, tout est assoupi ; la conscience se calme ; les inquiétudes cessent ; les remords sont appaisés : c'est ce qu'on éprouve tous les jours en ce tems saint. On pensoit à changer de vie aux approches de la Pâque : les Sacremens une fois reçus, on n'y pense plus : la Communion a répandu de nouvelles ténébres sur le cœur : le Pain du ciel n'a fait que fortifier en nous le goût du monde & de la terre : les Mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la Foi ; c'est-à-dire, que leur profanation a été suivie du châtiment le plus formidable dont Dieu punisse ici-bas le crime, je veux dire la paix dans le péché.

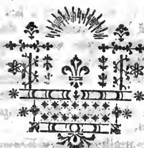
Ecoutez comme le Seigneur s'en plaint lui-même dans son Prophéte : *Ne me parlez plus*, lui dit-il, *des solemnités de Juda* ; elles me sont insupportables : voyez-vous tout ce peuple, qui en ces jours solemnels vient aux pieds de mon autel participer aux offrandes saintes. Vous croyez qu'ils viennent sanctifier la gloire de mon nom ;

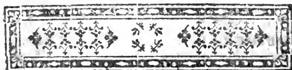
que je me plais au milieu de leurs encensemens & de leurs sacrifices ; & que ces nouveaux hommages vont me faire oublier leurs iniquités ? vous vous trompez : ah ! les tables saintes de mon autel ne sont remplies que de vomissemens & de souil-
Is. 28. 8. lures : *Omnes mensæ repletæ sunt vomitu sordiumque ;* ce sont des profanes qui ne mettent aucune différence entre l'impur &
Ezech. le saint : *Inter sanctum & profanum non*
22. 26. *habuerunt distantiam ;* & loin d'être glorifié, je suis souillé & deshonoré au milieu
Ibid. d'eux : *Et coinquinabar in medio eorum ;* les adultères ; les fornications, les haines, les injustices, les rapines, les calomnies y paroissent avec confiance dans le lieu saint : les mains que vous voyez levées vers moi, sont encore pleines de sang & d'abomination ; & leurs sacrifices sont détestables à la sainteté même de mes regards qu'ils souillent : *Et coinquinabar in medio eorum.*

Evitez ce malheur, mes Frères ; éprouvez-vous avant de vous présenter à l'autel : portez-y les sentimens de componction & d'amour qu'éxige de vous le Pain de vie : devenez-y des hommes nouveaux : que Jesus-Christ n'entre pas envain dans votre ame : conservez ce trésor, & défendez-le contre les ennemis de votre salut, qui vont faire de nouveaux efforts pour vous le ravir : rendez-vous dignes de devenir les temples & la demeure

demeure d'un Dieu qui veut bien ſe donner à vous ; & ne venez pas combler la meſure de vos crimes, où vous auriez dû trouver la ſource des graces, & le gage de votre immortalité.

Ainſi ſoit-il.





FRAGMENT
DE SERMON
POUR LE DIMANCHE
DES RAMEAUX.

Sur l'énormité des Communions indignes.

I. POINT. LA plus terrible idée que l'Apôtre nous donne du crime de ceux qui communient indignement, c'est qu'ils se rendent coupables du corps & du sang du Seigneur :
I. Cor. 11. 27. *Reus erit corporis & sanguinis Domini.* Comme le sacrifice de la Croix se renouvelle tous les jours de la part de Jesus-Christ sur nos autels, il s'y renouvelle aussi de la part des pécheurs qui s'en approchent indignement : il est vrai à la lettre, qu'ils crucifient de nouveau le Seigneur, & dans des circonstances mille fois plus odieuses qu'il ne fut crucifié sur le Calvaire.

Car premiérement, si les Juifs eussent connu le Seigneur de gloire, dit l'Apôtre,

ils ne l'eussent jamais crucifié : leurs outrages ne s'adressoient qu'au Fils de Marie & de Joseph, qu'à un homme qu'ils regardoient comme un séducteur, & comme un ennemi de Moïse & de la loi. Leur méprise n'avoit point d'excuse, il est vrai; les prodiges, la doctrine, la sainteté de Jesus-Christ, l'accomplissement des prophéties en sa personne, auroient dû leur ouvrir les yeux, & leur faire connoître le salut qui leur étoit envoyé; mais enfin, ils le méconnurent, ils ne le distinguèrent pas des faux Messies qui avoient peu de tems auparavant troublé la Palestine, & excité des séditions dans Jérusalem; & en le punissant d'un supplice infâme, ils crurent même rendre gloire à Dieu & venger les intérèts de sa loi & de son culte. Mais vous, mon Frère, qui venez le recevoir indignement, vous le connoissez; les voiles sacrés qui le couvrent, ne le dérobent pas aux yeux de votre foi. Vous savez que c'est le Seigneur de gloire, le Fils du Très-haut, la splendeur de son Père, le Roi immortel des siécles, le Libérateur des hommes, le Chef & l'Epoux de l'Eglise : vous reconnoissez en lui toutes ces augustes qualités; & c'est avec ces lumières, que vous venez le charger d'outrages; que vous venez l'obliger d'expirer dans votre corps, comme sur une croix bien plus douloureuse & plus infâme pour lui sans comparaison que la première : les coups que vous portez s'adres-

ſent à un Dieu ; & vous n'avez plus d'excuſe que dans la plus noire de toutes les fureurs.

Secondement, quand les Juifs l'attachèrent à la croix, il avoit encore une chair ſujette à nos infirmités ; il pouvoit ſouffrir, il pouvoit mourir ; il étoit encore revêtu de la reſſemblance du péché ; la mort étoit comme une deſtinée naturelle pour lui ; elle étoit la ſuite du choix libre qu'il avoit fait d'une nature condamnée à cette triſte loi. Mais aujourd'hui, mon cher Auditeur, vous l'arrachez du ſein de la gloire ; vous le faites deſcendre de la droite de ſon Père, pour l'expoſer à de nouvelles indignités. Il nous avoit avertis qu'il ne mourroit qu'une fois, & que ſa réſurrection termineroit la carrière pénible de ſes ſouffrances ; & vous l'obligez à y rentrer : vous le dépouillez de ce vêtement de gloire & d'immortalité dont le Père l'avoit revêtu au ſortir du tombeau, pour le revêtir encore d'une robe de pourpre & d'ignominie : vous attachez à la croix une chair glorieuſe qui ne devoit plus goûter la mort. Ah ! Seigneur, vous vous flattiez en expirant ſur la croix que tout étoit conſommé pour vous ; vous croyiez toucher enfin au terme heureux de vos peines & de vos ſouffrances, & que tout ce que la malice de vos ennemis avoit pu inventer contre vous étoit accompli : cependant de nouveaux outrages vous attendoient dans votre gloire même ; un calvaire plus igno-

minieux vous étoit préparé sur nos autels ; & votre croix n'étoit, pour ainsi dire, que le commencement de vos douleurs & de vos peines : *Initium dolorum hæc.* Marc. 13. 8.

Troisiémement, du moins ses bourreaux en le crucifiant accomplissoient les ordres de son Père, éxécutoient sans le savoir, l'arrêt de mort qu'il avoit prononcé contre son Fils en la personne du premier pécheur : *Morte morieris ;* ils servoient même au dessein que Jesus-Christ avoit eu dès le premier instant de s'offrir à son Père : il semble que ces meurtriers ne faisoient que se joindre à la justice de Dieu qui le frappoit, & à son propre amour qui l'immoloit ; c'étoit alors le tems où toutes les mains devoient être tournées contre lui. Mais ici, mes Frères, vous le deshonorez dans le tems que le Père le glorifie. Il ne vous le livre plus comme il l'avoit livré autrefois ; vous l'arrachez de son sein paternel malgré lui, pour lui ravir de nouveau la vie : personne ne se joint plus à vous pour opérer ce mystère de mort ; le Fils lui-même ne se livre plus parcequ'il l'a voulu, comme autrefois ; vous êtes le seul qui trempez dans ce funeste sacrifice, le seul qui le voulez, le seul qui l'éxécutez ; le ciel & la terre en ont horreur, & toute l'énormité du sang répandu, retombe sur vous seul. Gen. 2. 17.

En quatriéme lieu, le crime de ceux qui le crucifièrent fut utile à tous les hommes : ils répandirent un sang dont l'effusion lava

nos souillures ; ils immolèrent un Agneau dont le sacrifice nous réconcilia avec Dieu ; ils mirent à mort un Juste dont le tombeau fut glorieux, & où la mort elle-même fut vaincue ; ils ouvrirent un côté d'où l'Eglise des nations sortit, & d'où sortirent tous les Justes des siécles à venir ; ils percèrent des mains d'où mille graces découlèrent sur l'univers ; ils couronnèrent un chef sacré qui par là devint le Roi des hommes & des Anges ; ils élevèrent une croix qui triompha ensuite du monde entier : en un mot, ce fut là une de ces fautes heureuses par laquelle fut consommé l'ouvrage de notre salut, & les desseins éternels de Dieu sur son Eglise accomplis. Mais lorsque vous venez le crucifier sur l'autel, & vous y rendre coupable de son corps & de son sang, en y participant indignement ; quelle utilité du moins peut-il revenir à la terre de votre sacrilége ? quelle gloire le Seigneur peut-il tirer de cet outrage? Voulez-vous le savoir? des maux publics & des calamités nouvelles, les malheurs de l'Eglise. Ah ! si l'Apôtre se plaignoit autrefois que les maladies populaires, les morts, les accidens funestes n'étoient qu'une suite de communions
I. Cor. indignes : *Ideo inter vos dormiunt multi* ; &
11. 30. s'il s'en plaignoit dans un siécle où chacun répandoit son propre sang pour Jesus-Christ au lieu de profaner le sien, où l'Eucharistie faisoit des martyrs plutôt que des sacriléges ; s'il s'en plaignoit à l'Eglise de Corinthe tou-

te composée presque de Prophétes, d'Apôtres, de Martyrs, de Docteurs, de Fidéles qui avoient reçu le don des langues, des miracles, & l'effusion visible de l'Esprit saint; si dans ces siécles de foi & de ferveur, l'Apôtre ne cherche point ailleurs que dans les communions indignes, les calamités qui affligeoient l'Eglise de Corinthe : grand Dieu, quels fléaux ne doivent pas attirer sur nous tant de Ministres indignes; tant d'ames ou téméraires, ou hypocrites, qui dans un siécle aussi corrompu viennent se présenter à vos autels? N'en doutons pas, mes Frères, si le Seigneur nous frappe depuis si long-tems; s'il verse sur nos villes & sur nos Provinces la coupe de sa fureur; si nous voyons tant de gens frappés comme d'une main invisible, tomber soudainement à nos côtés, des morts imprévues, des chutes terribles, l'Eglise deshonorée par ceux-mêmes qui devoient en être l'appui & l'ornement: d'où croyons-nous que sont partis ces fléaux si longs & si cruels, si ce n'est du sanctuaire? où auroient pu se former ces orages & ces tempêtes, qui depuis si long-tems éclatent sur nos têtes, si ce n'est sur vos autels mêmes, ô mon Dieu! vous n'êtes armé que pour venger les communions indignes, & la profanation de vos mystères saints. Voilà, mes Frères, la source des malheurs publics. Car si sur le Calvaire le ciel ne put voir sans horreur le crime de ceux qui mirent à mort

Jesus-Christ, quoique le salut de tous les hommes y fût attaché ; si toute la nature retomba, pour ainsi dire, dans son premier cahos ; si tout fut confondu ; si le voile du temple fut déchiré ; si tout l'univers entier parut frappé de la main de Dieu : quelles peuvent être les suites du même attentat renouvellé mille fois sur l'autel, si ce n'est le dérangement des saisons, la confusion de la nature, les troubles & les schismes qui déchirent l'Eglise ; en un mot, la face du christianisme entiérement bouleversée ?

En cinquiéme lieu, les motifs de ceux qui le crucifièrent pouvoient adoucir un peu la noirceur de leur crime. Premiérement, les Prêtres & les Pharisiens cherchoient la mort d'un homme qui les avoit décriés, qui avoit découvert au peuple l'imposture de leur conduite, qui les avoit appellés sépulcres blanchis ; & il étoit de leur intérêt que leur accusateur fût lui-même condamné comme un malfaiteur : son supplice devoit faire l'apologie de leur vertu. Mais vous, mes Frères, vous le livrez dans le tems qu'il vous épargne ; qu'il dissimule vos fautes ; qu il a une langue, & qu'il ne s'en sert pas pour vous condamner ; qu'il a des yeux, & qu'il ne veut pas encore voir les secrets déréglemens dont vous êtes coupables. Dans un tems où vous l'approchez même pour lui donner le perfide baiser ; il ne vous foudroye pas ; il ne vous dit pas en se dévoilant, comme à ces sacriléges soldats : Voici

le Jesus que vous cherchez. Dans un tems où il pourroit découvrir par une punition éclatante la perfidie que vous portez aux pieds de ses autels, & auquel cependant il se tait, il vous ménage, il veut ignorer ce que vous êtes, & ne pas vous couvrir d'un opprobre éternel devant vos frères ; c'est le tems que vous choisissez pour lui faire le plus sanglant de tous les outrages. Secondement, il n'est pas dit que ceux qui eurent part à sa mort, fussent du nombre de ces aveugles qu'il avoit éclairés, ou de ces boiteux qu'il avoit redressés, ou de ces lépreux qu'il avoit guéris ; ou de ces morts qu'il avoit ressuscités. S'ils ne le défendirent pas contre la violence & l'autorité de ses ennemis, du moins ne parurent-ils pas parmi ses bourreaux ; du moins ne les entendit-on pas crier, Que son sang soit sur nous & sur nos enfans : & si la reconnoissance n'en fit pas de généreux confesseurs de son nom ; ah ! du moins l'ingratitude ne les confondit pas avec ceux qui l'attachèrent à la croix.

Or ici, mes Frères, comprenez quel est le crime du pécheur qui communie indignement : c'est un aveugle que Jesus-Christ a éclairé ; c'est un lépreux qu'il a mille fois guéri ; c'est un mort que sa bonté a ressuscité : il porte encore sur lui les marques précieuses de ses faveurs ; il est marqué du caractère ineffaçable de ses dons : la reconnoissance toute seule devroit l'attacher à son libérateur ; il ne devroit paroître à l'autel

que pour lui venir porter l'hommage de ſon amour & de ſes actions de grace. Que l'infidéle que Jeſus-Chriſt a négligé, que le barbare qu'il a laiſſé dans les ténébres de la ſuperſtition & de l'impiété, viennent le deshonorer ſur ſes autels, nous n'en ſerions point ſurpris : il les traite à la rigueur ; il ne les a pas comptés parmi les brebis qui devoient entendre ſa voix ; il ne les a fait naître, ce ſemble, que pour les faire ſervir d'éxemple à ſa juſtice. Mais un fidéle pour lequel il n'a rien eu de réſervé, un Diſciple de ſon Evangile à qui il a révélé tous ſes myſtères, communiqué tous ſes dons, qu'il a aſſocié à l'eſpérance de ſes promeſſes; mais un chrétien devenu la chair de ſa chair, & les os de ſes os, par l'union ineffable qu'il a contractée avec lui dans ſon batême, peut-il armer contre lui des mains conſacrées par tout ſon ſang ? peut-il venir même inſulter ſon bienfaiteur dans le plus ſignalé de tous ſes bienfaits ? Ah ! c'eſt de quoi il ſe plaint lui-même dans ſon Prophéte : Si mon ennemi, dit-il, ſi un ſauvage qui ne me connoit pas, & qui n'a preſque rien reçu de moi, m'avoit chargé d'outrages, je

Pſ. 54. 13. l'aurois ſouffert avec patience : *Si inimicus meus maledixiſſet mihi, ſuſtinuiſſem utique ;* mais vous qui ne deviez plus faire qu'un corps & qu'une ame avec moi ; vous qui étiez au nombre de mes Diſciples & de

Ibid. ℣ 14. mes amis : *Tu verò homo unanimis, dux meus, & notus meus ;* vous que j'avois

principalement en vûe dans la carrière pénible de mes souffrances ; vous que j'ai encore distingué sur mes autres Disciples, par mille marques particulières de bonté, vous ne me rendez que des outrages pour mes faveurs : *Tu verò homo unanimis, dux meus, & notus meus.* Aussi sur la croix il prioit pour ses bourreaux : *Mon Père, pardonnez-leur*, disoit Jesus-Christ en expirant, *ils ne savent ce qu'ils font* ; mais sur l'autel, il ne peut voir son sang foulé aux pieds, sans demander vengeance contre ces profanateurs. *Luc. 23. 34.*

Sixiémement, quoique l'Agneau eût été mis à mort dès le commencement du monde, on peut dire néanmoins que lorsque la perfidie des Juifs le crucifia, cette chair en un sens n'avoit pas encore racheté les hommes ; le sang qu'ils répandoient, n'avoit pas encore lavé leurs iniquités. Mais vous qui venez le crucifier à l'autel, vous profanez un sang qui vous a mille fois purifié de vos souillures : vous foulez aux pieds une chair qui a été le canal sacré de toutes les graces que vous avez reçûes ; une chair qui a été la médiatrice de votre réconciliation ; une chair qui porte encore les marques glorieuses de la victoire qu'elle a remportée pour vous sur la mort & sur l'enfer ; une chair qui devoit être au-dedans de vous le germe & le gage de l'immortalité de la vôtre ; une chair qui vous a ouvert le chemin du Ciel, & dans laquelle seule vous avez

droit d'y entrer ; une chair qui n'a été formée que pour vous, qui a tout souffert pour vous, qui a été percée pour vous, qui n'a combattu & vaincu que pour vous. Ah ! il est rapporté dans l'histoire, qu'un Empereur religieux baisoit avec respect les plaies glorieuses que de saints Evêques avoient reçûes pour la confession de la Foi de Jesus-Christ, & qu'ils portoient encore sur leurs corps : cependant ce n'étoit pas pour lui qu'ils avoient souffert ces tourmens; ce n'étoit pas au milieu de ses armées, & pour la défense de sa gloire & de son Empire, qu'ils avoient reçu ces marques illustres de leur courage. Et vous, mon cher Auditeur, qui voyez la chair de Jesus-Christ sur l'autel, partout encore marquée des cicatrices éclatantes des plaies qu'il souffrit pour vous ; encore marquée de ces signes glorieux de la victoire qu'il remporta sur vos ennemis ; ces marques si touchantes n'excitent pas votre respect, ne réveillent pas votre reconnoissance : & au lieu de leur donner un baiser de paix & d'amour, ah ! vous déchirez vous-même cette chair sacrée, & vous y faites des plaies plus profondes & plus ignominieuses que les premières? N'êtes-vous pas le plus dénaturé & le plus ingrat de tous les pécheurs ?

Septiémement, le crime des Juifs n'eut point d'autres suites que la perte de la vie naturelle du Sauveur, & la honte de voir descendre dans l'horreur du tombeau celui

que les cieux & la terre ne pouvoient contenir. Mais ici c'eſt non-ſeulement la vie naturelle que vous lui faites perdre autant qu'il eſt en vous ; c'eſt encore le fruit de ſa mort ; c'eſt la vie de la grace, qu'il venoit porter dans votre ame. Vous le faites mourir dans tous ſes dons, dans ſa charité, dans ſa foi, dans ſon eſpérance ; vous lui donnez une mort univerſelle. Ce n'eſt plus dans un tombeau de pierre, où perſonne encore n'avoit été mis, que vous le faites deſcendre ; c'eſt dans votre cœur, dans un ſépulcre plein d'oſſemens & d'infection, dans votre cœur où il trouve les eſprits impurs qui en ſont maitres : il n'y deſcend pas comme autrefois dans les enfers, accompagné des marques glorieuſes de ſa victoire, pour délivrer les captifs & rompre les chaines de ceux qui attendoient ſon arrivée ; il y deſcend dans un appareil triſte & lugubre pour y être captif lui-même ; pour s'y voir encore le jouet de ſes ennemis ; pour y eſſuyer leurs dériſions & leurs inſultes ; pour les voir aſſis ſur le trône de votre ame, tandis que lui-même qui l'a rachetée à ſi grand prix, qui l'a tirée du néant, qui a tant de ſortes de droits ſur elle, qui devroit y être ſouverain, n'y eſt plus qu'un vil eſclave, & n'y trouve pas où repoſer ſa tête.

Huitiémement, ſur le Calvaire mille circonſtances glorieuſes accompagnèrent ſa mort ; & dans un myſtère ſi humiliant, ſa puiſſance & ſa divinité ne laiſsèrent pas d'é-

clater : toute la nature le reconnut pour ſon auteur ; le Centenier confeſſa qu'il étoit le Fils de Dieu ; les morts reſſuſcitèrent ; lui-même reſſuſcita le troiſiéme jour, &, répara par l'éclat de ce myſtère, tout ce que l'opprobre de ſa mort avoit pu avoir d'ignominieux aux yeux des hommes. Mais la mort qu'il endure encore ſur l'autel par les mains du pécheur ſacrilége, eſt un myſtère tout d'ignominie pour lui. Rien n'y reléve ſa grandeur & ſa majeſté ; rien ne l'y conſole de ſes outrages ; rien n'y adoucit le fiel & l'abſinthe de ſon calice. La nature le laiſſe ſouffrir ſans s'y intéreſſer; les aſſiſtans le voyent mourir entre vos mains ſans le plaindre, pour ainſi dire ; les morts qui repoſent ſous l'autel, & qui ſont en dépôt dans ce ſaint édifice, n'interrompent pas leur ſommeil ; les pierres du temple ne ſe briſent pas, & ne crient point à leur manière ; le voile qui couvre les myſtères ſaints eſt immobile : tout eſt dans un profond ſilence ; tout voit crucifier le Seigneur d'un œil tranquille. Loin qu'il ſe trouve des Centeniers qui confeſſent qu'il eſt le Fils de Dieu ; des mondains qui voyent approcher de l'autel l'ame pécheresse, & qui ſavent que le relâchement de ſes mœurs dément la piété de cette démarche, prennent occaſion de blaſphémer le nom du Seigneur, de décrier la vertu & ceux qui la pratiquent, & de dire comme le Phariſien : Si ce Jeſus étoit

Prophète, il connoîtroit ſans doute quelle eſt cette femme qui s'approche pour le toucher & pour le recevoir. Enfin, Jeſus-Chriſt ne deſcend pas dans le corps du pécheur pour y reſſuſciter, mais pour y mourir à jamais, pour y voir la corruption, pour y ſceller d'un ſceau éternel la mort & la réprobation de cette ame.

En effet, mes Frères, comme la Religion ne connoît pas de crime plus énorme, il n'en eſt pas auſſi dont la punition ſoit plus terrible. Celui qui mange & boit indignement, dit l'Apôtre, mange & boit ſa propre condamnation : il ne dit pas, Il eſt condamné, mais, Il boit & mange ſa propre condamnation; c'eſt-à-dire, la nourriture céleſte qu'il profane eſt un poiſon qui s'incorpore avec lui, qui pénétre dans l'intérieur de ſes os, qui ne fait plus de tout ſon corps qu'une maſſe de perdition & deſtinée au feu; c'eſt-à-dire, la ſentence de mort qu'on prononce contre lui, ſe mêle avec ſa propre ſubſtance, ne devient plus qu'une même chair avec lui; de ſorte qu'il n'y a plus moyen, pour ainſi dire, de l'en démêler & de ſéparer l'anathême qui eſt devenu comme ſon être; c'eſt-à-dire, que tous les autres péchés ne corrompent pas le fond de l'ame, en défigurent ſeulement quelques puiſſances, au lieu que celui-ci eſt un poiſon qui ſe mêle avec elle-même, qui n'y laiſſe rien de ſain, & qui va en corrompre les ſources & les

principes; c'eſt-à-dire, que les Sacremens profanés ne laiſſent preſque plus d'eſpérance de retour. C'eſt le fond de l'abime dont on ne revient guères : l'impiété, l'incrédulité, l'endurciſſement, les monſtres qu'on n'oſeroit nommer, en ſont les triſtes fruits. Il y a une malédiction attachée à ce crime, qui ne s'efface preſque plus de deſſus le front de l'ame ſacrilége : elle pourra faire peut-être quelques efforts pour ſe relever; mais ces retours n'auront pas de ſuite, & elle retombera : elle ſortira peut-être des déréglemens groſſiers; mais ſa pénitence ſera défectueuſe, & elle en demeurera à des mœurs tiédes & lâches où elle ſe perdra : elle ſortira peut-être du ſiécle, & choiſira le parti de la retraite; mais elle ſe déclarera pour un état ſaint & relevé peu convenable aux déréglemens de ſa vie paſſée, & le défaut de vocation l'engagera à des profanations infinies, qu'elle ignorera, qu'elle ne pourra plus voir, & qui ſeront les ſuites des premières. Il n'eſt preſque point de pénitence pour l'abus de l'Euchariſtie : ce n'eſt pas que les larmes ne puiſſent expier ce crime, mais elles ne ſont pas accordées; ce n'eſt pas que l'Egliſe ne puiſſe le remettre, mais c'eſt qu'elle ne trouve guères de pécheurs qui s'en repentent.

Auſſi, mes Fréres, le ſeul profanateur de l'Euchariſtie dont il eſt fait mention dans l'Evangile, meurt comme un miſérable & comme un déſeſpéré. Il ſe reconnoit, & il

il ne s'en repent pas ; il pleure, & il n'expie pas sa faute ; il crie, J'ai péché, & son péché ne lui est pas remis ; il meurt désolé, & il meurt réprouvé : son ame veut sortir de douleur, & ses entrailles impatientes de renfermer un Dieu captif dans un lieu d'horreur s'ouvrent comme pour lui frayer une route nouvelle & le délivrer de la corruption. Cependant Judas ne crut pas avoir trahi son Seigneur : il ne regardoit Jesus-Christ que comme un homme juste : en recevant son corps, il crut seulement recevoir un symbole de son amour ; & lorsqu'il vient dans le temple rendre le prix de sa perfidie, il ne se plaint pas d'avoir trahi & profané le corps d'un Dieu, mais seulement d'avoir livré le sang innocent ; & cette ignorance ne le met pas à couvert du plus affreux & du plus déplorable supplice dont il soit parlé dans les Livres saints. Les bourreaux se convertirent ; parmi ceux qui crucifièrent Jesus-Christ, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venoient de répandre, mérita la grace de la pénitence : mais Judas qui le crucifia dans la cène, est réprouvé comme un anathême ; son apostolat, les prodiges qu'il avoit opérés, le tems qu'il avoit passé auprès du Sauveur, rien ne peut faire changer la sentence de sa réprobation, & on ne lui donne point lieu de pénitence.

Oui, mes Frères, Jesus-Christ a paru moins jaloux de la gloire de son corps na-

turel, que de celle de son corps eucharistique : il a pardonné les attentats commis contre le premier, & n'a point eu d'indulgence pour les autres : il se contentoit pour lui-même d'une demeure pauvre & négligée ; il n'avoit pas quelquefois où reposer sa tête ; il avoit pu même habiter en naissant parmi de vils animaux ; mais quand il veut célébrer sa cène, ah ! il avertit qu'on lui prépare un lieu propre, spacieux, or-
Marc. né : *Cœnaculum grande stratum*. Il prévient;
15. il veut que tout soit en état ; que tout réponde à la magnificence & à la sainteté de ce Sacrement : jugez donc, mes Frères, de l'attentat des communions indignes ; le pécheur y renouvelle le spectacle de la croix avec des circonstances mille fois plus ignominieuses à Jesus-Christ que celles du Calvaire. Ah ! si cette eau de jalousie dont il est parlé dans le Lévitique, devenoit une eau maudite pour l'ame adultère ; si elle ne pouvoit rester dans son sein sans déchirer ses entrailles, & sans la faire expirer dans les douleurs les plus affreuses ; grand Dieu ! le sang de votre Fils reçu dans un corps souillé peut-il y tenir sans le frapper de la même malédiction, & sans que le pécheur expire sous l'autel même où il vient de commettre son sacrilége ? Si l'Arche, mes Frères, ne put rester autrefois un moment à côté de Dagon sans le renverser & le mettre en piéces ; la véritable Arche d'alliance, Jesus-Christ peut-il demeurer

au dedans d'une idole abominable, d'une ame corrompue ſans éclater & réduire en poudre le corps criminel qui le renferme ? Si un feu vengeur ſortit autrefois du fond du ſanctuaire pour dévorer des téméraires qui venoient offrir de l'encens avec un feu étranger ; ne devroit-il pas ſortir de l'autel où réſide le Roi de gloire, des flammes vengereſſes pour conſumer les pécheurs qui viennent attenter à la majeſté de leur Dieu ? Si l'on ne pouvoit autrefois approcher de la montagne où le Seigneur donnoit la loi, ſans être foudroyé ; Jeſus-Chriſt ſur l'autel, ſur cette montagne myſtérieuſe où il eſt le légiſlateur de ſon Egliſe, devroit ſans doute lancer des foudres pour venger ſa gloire & punir l'inſolence du profanateur qui vient encore l'outrager dans le lieu de ſon repos : mais il exerce des punitions plus ſecrettes & plus terribles, dont les autres ne ſont que de foibles figures. Ce n'eſt pas dans ſon ſanctuaire que ſa juſtice allume un feu vengeur, c'eſt dans le lieu des ſupplices où il ne s'éteindra plus ; ce n'eſt pas en frappant le pécheur d'une mort ſenſible qu'il le punit, c'eſt en le frappant d'un anathême inviſible ; ce n'eſt pas en déchirant les entrailles de l'ame ſacrilége, c'eſt en fermant ſes propres entrailles à tous ſes beſoins, c'eſt en l'abandonnant, c'eſt en la livrant à un ſens réprouvé, & à toute la corruption de ſon cœur. Ces malheurs ne vous allarment pas

ans doute, mes Frères, parceque vous croyez qu'ils ne vous regardent pas; vous comptez n'être pas du nombre de ces infortunés qui viendront manger & boire leur condamnation aux jours ſolemnels qui approchent; vous vous propoſez de ne paroître à l'autel qu'après avoir purifié votre conſcience dans le bain de la pénitence : voyons donc ſi cette précaution ſuffit pour éviter une communion indigne, & ſi le nombre des pécheurs qui ſe rendent coupables du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt dans cette auguſte ſolemnité, n'eſt pas plus grand que l'on ne penſe. Pour le connoître, il n'y a qu'à expliquer quelles ſont les conditions eſſentielles d'une communion ſainte & utile; & chacun s'appliquant les régles que Jeſus-Chriſt a laiſſées à ſon Egliſe, pourra ſe juger ſoi-même, & voir s'il n'a rien à craindre en venant ſe préſenter à l'autel.





SERMON
POUR
LE VENDREDI SAINT.

Sur la Passion de notre Seigneur Jesus-Christ.

Consummatum est.

Tout est accompli. Joan. 19. 30.

TElles sont les dernières paroles avec lesquelles le Sauveur expirant sur la croix, consomme aujourd'hui son sacrifice : tels les derniers soupirs que les saintes femmes & le Disciple bien-aimé recueillent de sa bouche mourante : telles les dernières instructions qu'ils reçoivent de leur bon Maître. C'est ainsi qu'il quitte la terre, & qu'il laisse ses chers Disciples également consternés, & de la douleur de sa perte, & du mystère profond de cette dernière parole : Tout est accompli : *Consummatum est.*

vent déclaré dans ſes Prophétes, que les ſacrifices des boucs & des taureaux ne lui plaiſoient pas ; il rejettoit l'imperfection de ces hoſties ; & il ne les eût même jamais ſouffertes, s'il n'eût découvert en elles les traits éloignés & figuratifs de l'immolation de ſon Fils. C'étoient des préludes groſſiers, qui ſuſpendoient ſa juſtice, mais qui ne pouvoient la ſatisfaire : la mort de Jeſus-Chriſt accomplit donc tout ce que ces anciens ſacrifices avoient de défectueux; & la juſtice de ſon Père n'a plus rien à éxiger de l'homme : première conſommation.

En ſecond lieu, les ſujets du père de famille ne s'en étoient pris juſqu'ici qu'à ſes ſerviteurs : Jéruſalem n'avoit fait mourir que les Prophétes qui lui avoient été envoyés, & la meſure de ſes crimes n'étoit pas encore comblée. Il falloit donc que le ſang du Fils, & de l'héritier lui-même, fût répandu, & que l'iniquité de ce peuple ingrat fût ainſi conſommée : ſeconde conſommation.

Enfin, les Juſtes de l'ancien tems, qui avoient auparavant rendu gloire à Dieu, en mourant pour la vérité, n'avoient offert qu'une vie triſte & malheureuſe, expoſée aux tentations des ſens & de la chair, & un corps ſoumis à la malédiction de la mort : mais Jeſus-Chriſt renonce à la plus heureuſe de toutes les vies, & qu'aucun péché ne pouvoit jamais ſouiller ; il offre une ame que perſonne n'eût pu lui ravir, s'il

n'eût pas voulu lui-même la livrer; & en goûtant volontairement la mort, dont il étoit exemt par la condition de sa nature, il donne à son Père la plus grande marque d'amour, qu'aucun Juste lui eût encore donnée : troisiéme consommation.

C'est-à-dire, que la mort du Sauveur renferme trois consommations, qui vont nous expliquer tout le mystère de ce grand sacrifice, dont l'Eglise renouvelle en ce jour le spectacle & honore le souvenir : une consommation de justice du côté de son Père; une consommation de malice de la part des hommes; une consommation d'amour du côté de Jesus-Christ. Ces trois vérités partageront tout ce Discours, & l'histoire des ignominies de l'Homme-Dieu: nous y trouverons des instructions solides, & des vérités que le monde ne connoît pas, parceque le monde ne connoît pas Jesus-Christ; & nous verrons que la Croix est la condamnation du pécheur, & la consommation de son ingratitude.

Vous êtes pourtant, Croix adorable, le seul azile qui nous reste : vous portez aujourd'hui notre espérance, notre salut, nos remédes, notre loi, notre Evangile; tout est attaché à votre bois sacré : vous nous gardez le gage divin de notre paix & de notre réconciliation avec Dieu : vous êtes aujourd'hui surtout un trône de miséricorde, dont nous pouvons approcher avec confiance ; c'est donc à vos pieds que nous

nous

nous jettons avec toute l'Eglise : *O Crux ave, &c.*

DIeu ne seroit ni sage, ni saint, ni juste, ni même bon, dit saint Augustin, si le péché pouvoit demeurer impuni. Il doit à sa gloire de venger l'outrage que le pécheur lui fait par sa révolte ; il doit à sa sagesse de rétablir l'ordre que le pécheur trouble par sa transgression ; il doit à sa bonté d'arrêter les crimes que le pécheur impuni autoriseroit par ses exemples ; il doit à sa sainteté de ne plus se communiquer à une créature souillée, & de la rendre malheureuse en l'abandonnant ; il doit, en un mot, à toutes ses perfections la punition du péché. I. PARTIE.

Mais sa justice, qui demande la punition du pécheur, ne trouve plus rien, en le frappant, qui puisse la dédommager & la satisfaire : cette victime n'est pas digne de lui : l'homme a pu l'offenser ; mais l'homme n'a pu réparer l'offense : car qu'est-ce que l'homme, dit Job, comparé à Dieu ? Il falloit donc qu'une victime d'un grand prix fût substituée à la place de l'homme ; que la terre ne pouvant rien fournir, qui pût appaiser son Dieu & le réconcilier avec l'homme, les cieux s'abaissassent pour enfanter un Juste, qui devînt le réconciliateur de la terre ; & qu'une hostie, seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avoit outragé par sa révolte, vînt se mettre entre

ſes foudres & nos crimes, & arrêter ſur elle ſeule tous les traits que ſa juſtice avoit préparés contre nous. Tel eſt le deſſein de la ſageſſe & de la bonté de Dieu, dans le grand ſacrifice que ſon Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes.

Et pour mieux comprendre cette vérité, remarquez, je vous prie, mes Frères, que le péché renferme trois déſordres : un déſordre dans l'eſprit, par l'idée fauſſe que le pécheur attache à l'action défendue ; un déſordre dans le cœur qui ſe révolte contre la loi, & ne veut plus être ſoumis à ſon Dieu ; un déſordre dans les ſens, qui ſortent de leur uſage naturel, & entraînent la raiſon qu'ils auroient dû ſuivre. Or, le Sauveur dans ſon agonie, expie aujourd'hui ces trois déſordres par des peines proportionnées : premiérement, la juſtice de ſon Père s'applique à contriſter ſon eſprit, en y retraçant les plus vives horreurs du péché ; ſecondement, à humilier ſon ame, en la couvrant de toute la honte du péché ; enfin, à jetter ſon corps dans la dernière défaillance, en lui faiſant ſentir d'avance toutes les douleurs dûes au péché : l'expoſition ſimple de l'hiſtoire, nous fournira les preuves de ces vérités ; le ſujet lui-même intéreſſe aſſés votre attention, ſans qu'il ſoit beſoin que je vous la demande, mes Frères.

L'heure étant venue où Jeſus-Chriſt devoit paſſer de ce monde à ſon Père, après

avoir donné aux ſiens les dernières marques de ſon amour, par l'inſtitution de la nouvelle Pâque ; & les avoir fortifiés contre le ſcandale de ſa Paſſion, par la grace de cette nourriture céleſte, & par tout ce que les dernières inſtructions d'un père & d'un bon maitre ont de plus touchant ; n'ignorant pas tout ce qui lui devoit arriver, il ſort accompagné de ſes Diſciples, comme une victime qui court elle-même au lieu où l'on doit l'immoler. Il vient dans le Jardin des Oliviers, traiter pour la dernière fois avec ſon Père, du grand myſtère de la rédemption des hommes. Comme ſes Diſciples étoient encore foibles, il veut leur épargner le ſpectacle de ſes défaillances & de ſon agonie ; il ſe ſépare d'eux ; il ſe proſterne le viſage contre terre ; & acceptant, en la préſence de ſon Père, toute l'amertume de ſon calice : Père juſte, lui dit-il, voici enfin le jour de votre gloire & de mes opprobres : les victimes & les holocauſtes de la loi n'étoient pas dignes de vous ; mais vous m'avez formé un corps, dont le ſacrifice & les tourmens vont appaiſer votre juſtice : je ne ſuis venu dans le monde que pour y faire votre volonté ſainte ; & la loi de mort que vous avez dès le commencement prononcée contre moi, a toujours été le deſir le plus ardent de mon cœur.

A peine l'ame ſainte du Sauveur a-t-elle ainſi accepté le miniſtère ſanglant de notre réconciliation, que la juſtice de ſon Père

commence à le regarder comme un homme de péché. Dès lors il ne voit plus en lui ſon Fils bien-aimé, en qui il avoit mis toute ſa complaiſance; il n'y voit plus qu'une hoſtie d'expiation & de colère, chargée de toutes les iniquités du monde, & qu'il ne peut plus ſe diſpenſer d'immoler à toute la ſévérité de ſa vengeance. Et c'eſt ici où tout le poids de ſa juſtice commence à tomber ſur cette ame pure & innocente : c'eſt ici où Jeſus-Chriſt, comme le véritable Jacob, va lutter toute la nuit contre la colère d'un Dieu même, & où va ſe conſommer par avance ſon ſacrifice; mais d'une manière d'autant plus douloureuſe, que ſon ame ſainte va expirer, pour ainſi dire, ſous les coups de la juſtice d'un Dieu irrité, au lieu que ſur le Calvaire, elle ne ſera livrée qu'à la fureur & à la puiſſance des hommes.

Car en premier lieu, la juſtice de Dieu afflige l'ame de Jeſus-Chriſt en retraçant en elle les plus vives horreurs du péché. Et pour mieux approfondir cette première circonſtance de ſon agonie, remarquez, je vous prie, mes Frères, que ce qui diminue d'ordinaire en nous l'horreur du péché, c'eſt premiérement un défaut de lumière. Hélas! notre ame, toute plongée dans les ſens, n'eſt preſque frappée que des choſes ſenſibles; on eſt peu touché de l'horreur du péché, qui tue l'ame, & qui la ſépare éternellement de Dieu; on eſt ſaiſi de la

terreur & de l'éternité des ſupplices, qui lui ſont préparés, mais non pas de l'infamie & de l'horreur de la tranſgreſſion à laquelle ces ſupplices ſont dûs : on trouve au contraire, que la peine excéde l'offenſe ; & que Dieu eſt trop ſévère, en puniſſant des infidélités paſſagères, par des tourmens éternels. Ainſi on regarde le péché qui efface de notre ame le ſceau de notre ſalut, le caractère & les traits d'enfans de Dieu, & qui nous rend ſes ennemis, on le regarde comme une foibleſſe, un panchant de la nature, une ſuite de l'âge, une loi du tempérament ; & comme l'on ne connoit ni la vérité éternelle, que le péché outrage ; ni la juſtice, qu'il arme contre lui ; ni l'ordre, qu'il renverſe ; ni la charité, qu'il éteint ; ni la ſainteté qu'il deshonore ; ni les biens éternels qu'il ravit ; ni même toute l'étendue des maux affreux où il précipite, on le craint peu, parcequ'on ne le connoît pas.

Mais l'ame ſainte du Sauveur, pleine de grace, de vérité & de lumière, ah ! elle voit le péché dans toute ſon horreur ; elle en voit le déſordre, l'injuſtice, la tache immortelle ; elle en voit les ſuites déplorables, la mort, la malédiction, l'ignorance, l'orgueil, la corruption, toutes les paſſions, de cette ſource fatale nées & répandues ſur la terre. En ce moment douloureux, la durée de tous les ſiécles ſe préſente à elle ; depuis le ſang d'Abel, juſ-

qu'à la dernière consommation : elle voit une tradition non interrompue de crimes sur la terre. Elle parcourt cette histoire affreuse de l'univers, & rien n'échappe aux secrettes horreurs de sa tristesse ; elle y voit les plus monstrueuses superstitions établies parmi les hommes, la connoissance de son Père effacée, les crimes infâmes érigés en divinités, les adultères, les incestes, les abominations avoir leurs temples & leurs autels, l'impiété & l'irreligion devenue le parti des plus modérés & des plus sages. Si elle se tourne vers les siécles chrétiens, elle y découvre les maux futurs de son Eglise ; les schismes, les erreurs, les dissensions, qui devoient déchirer le mystère précieux de son unité ; les profanations de ses autels, l'indigne usage de ses Sacremens, l'extinction presque de sa foi, & les mœurs corrompues du paganisme rétablies parmi ses Disciples : voilà ce qui s'offre à cette ame sainte.

Elle rappelle en particulier l'histoire de chaque pécheur ; depuis ce moment fatal, qui vit souiller votre ame, jusques aujourd'hui, rien ne lui échappe de toutes les horreurs de votre vie criminelle, vous qui m'écoutez. Elle voit cette passion honteuse, qui vous a suivi de tous les âges, & qui a infecté tout le cours de votre vie : elle voit ses graces toujours inutiles dans votre cœur ; ses lumières toujours rejettées ; votre rang, votre naissance, vos biens,

vos talens, qui sont les bienfaits de sa main libérale, devenus par le déréglement de votre cœur, la source & l'occasion de tous vos crimes : elle voit les abîmes secrets de votre conscience, que vous craignez si fort d'aller éclaircir en ces jours de salut; ces inquiétudes, ces agitations d'une mauvaise honte, qui vous font balancer entre le devoir & de vaines frayeurs : elle voit votre ame, telle qu'elle est aujourd'hui, combattue peut-être sur un changement de vie, agitée des plus vifs remords, & cependant ne pouvant se résoudre à rompre ses chaînes ; fatiguée du crime, & cependant n'ayant pas la force de se déclarer pour la vertu ; ennuyée du monde, & cependant ne pouvant se passer de lui ; malheureuse dans son infidélité, & cependant toujours infidéle : que dirai-je ? frappée de la solemnité de ces jours saints, & cependant allant peut-être borner tout le fruit de ces grands mystères & des vérités entendues durant cette carrière de pénitence, à la profanation des choses saintes & à une Pâque, qui mettra le comble à tous vos autres crimes.

Voilà toutes les horreurs dont cette ame sainte se trouve chargée devant son Père. Il n'y a point eu dans l'univers de vengeance noire, depuis le sang d'Abel répandu ; point d'impudicités monstrueuses, depuis que les enfans de Dieu eurent fait des alliances honteuses avec les filles des hom-

mes; point d'impiété exécrable, depuis que la postérité de Caïn commença à bâtir des villes & à trouver dans le fer & dans l'airain des idoles dignes de ses hommages; point de blasphèmes, depuis que les enfans de Noé eurent entrepris d'élever un édifice contre le Ciel; point d'attentat contre la piété paternelle, depuis que Cam eut insulté à l'ivresse mystérieuse du saint Patriarche; en un mot, point de monstres sur la terre, dans toute l'étendue des siécles passés ou à venir, qui dans ce moment affreux, ne se découvrent à cette ame innocente. C'est sous cette croix terrible qu'elle baisse son chef sacré: tous les crimes de tous les hommes deviennent ses crimes propres: elle porte un monde d'iniquités; mais mille fois plus pesant, que celui qu'elle porte par la force de sa parole: car elle se joue en soutenant l'univers, dit l'Ecriture; au lieu qu'ici, elle se plaint dans le Prophéte, que les pécheurs ont aggravé son joug; qu'ils ont mis sur son dos le fardeau de leurs crimes, & qu'elle n'a pu le porter.

Le défaut de zèle est la seconde cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parceque nous l'aimons peu; car l'amour est la mesure de la douleur: nous ne sommes sensibles qu'à nos intérêts propres, à notre gloire, à nos plaisirs, à notre fortune; parceque nous n'aimons que nous-mêmes; & c'est le vice des

Grands ſur-tout. La gloire de Dieu eſt pour nous une ſimple ſpéculation, qui ne laiſſe rien de réel, ni de vif dans notre cœur : auſſi, pourvu que les perſonnes qui dépendent de nous, ſoient fidéles dans leurs fonctions, vives ſur nos intérêts, attachées à nos perſonnes, attentives à nous ſatisfaire ; qu'elles vivent d'ailleurs ſans mœurs, ſans régle, ſans crainte de Dieu ; tout cela n'eſt compté pour rien.

Mais l'ame ſainte du Sauveur, qui ne cherche que la gloire de ſon Père, & qui l'aime d'un amour immenſe, & plus ardent que celui de tous les Chérubins ; ah ! elle ſent vivement tous les outrages qu'on fait à ſa grandeur ſuprême. La douleur de David, ſur les prévarications de la terre ; l'amertume & le zèle d'Elie, ſur les ſcandales & l'idolâtrie d'Iſrael ; la triſteſſe & les larmes de Jérémie, ſur les infidélités de Jéruſalem, n'étoient que de foibles images de la triſteſſe de l'ame du Sauveur à la vûe des crimes de tous les hommes : plus elle aime, plus elle ſouffre : & comme on ne peut rien ajoûter à l'excès de ſon amour ; rien ne manque auſſi à l'excès de ſa douleur & de ſon martyre.

Hélas ! nous voudrions ſavoir quelquefois, ſi nous ſommes de bonne-foi revenus à Dieu, & ſi nous vivons dans ſon amour & dans ſa grace. Je ſai que perſonne ne ſait s'il eſt digne d'amour ou de haine : mais ſi l'on pouvoit s'en aſſurer en cette vie, ce

feroit en nous demandant à nous-mêmes ; si les ſcandales dont nous ſommes tous les jours témoins, nous affligent & nous percent de douleur ; ſi les diſcours des impies, les diſſolutions des mondains au milieu deſquels nous vivons, les maux de l'Egliſe ; les profanations des Temples & des autels, la licence publique & la dépravation des mœurs, rempliſſent notre cœur d'amertume ? Si nous voyons d'un œil tranquille nos frères s'égarer & outrager le Seigneur à qui ils appartiennent, ſi nous trouvons même une ſorte de plaiſir à vivre avec eux, nous n'aimons pas. Quand on aime Dieu, on eſt touché des intérêts de ſa gloire ; & l'amour qui ne ſent pas les outrages qu'on fait à ce qu'on aime, n'eſt plus qu'une indifférence criminelle, qui reſſemble plus à la haine qu'à l'amour.

Enfin, la dernière cauſe qui diminue en nous l'horreur du péché, eſt le défaut de ſainteté. Comme nous naiſſons pécheurs ; nous nous familiariſons, en naiſſant, avec l'idée du crime : nous regardons le péché avec des yeux pécheurs, pour ainſi dire ; & il nous paroît moins hideux, parcequ'on n'eſt jamais trop effrayé de ce qui nous reſſemble. Mais l'ame ſainte du Sauveur dans ſon agonie, ah ! elle ne trouve rien en elle qui puiſſe la raſſurer contre l'horreur du crime. Cette ame plus pure & plus ſainte que toutes les Intelligences céleſtes, ſe voit tout d'un coup ſouillée de toutes nos

iniquités ; de sorte qu'avec les yeux d'une pudeur divine, elle voit sur elle-même les plus honteuses impudicités des pécheurs ; avec les yeux de la clémence, elle se voit noircie de leurs haines & de leurs fureurs ; avec les yeux de la plus vive religion, elle se voit flétrie de leurs impiétés & de leurs blasphêmes ; en un mot, avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous leurs vices.

Ah ! c'est alors qu'elle ne se regarde plus qu'avec des horreurs indicibles ; c'est alors qu'elle ne peut plus soutenir la vûe d'elle-même, & qu'elle commence à tomber dans la défaillance, & dans une tristesse de mort : *Cœpit contristari & mœstus esse.* Ah ! *Matth.*
elle voudroit bien détourner du moins l'in- *26. 37.*
nocence de ses regards, de cet objet affreux ; mais la justice de son Père la force de s'en occuper, & l'y applique comme malgré elle : c'est une lumière rigoureuse qui la suit, & qui ne lui permet pas d'épargner un seul moment à ses regards intérieurs, toute l'ignominie dont elle est couverte ; & sans doute qu'elle eût expiré sous la rigueur de ces épreuves ; si la justice de son Père ne l'eût réservée à des tourmens plus longs, & à un sacrifice plus éclatant.

O vous, qui m'écoutez, voyez-vous l'ame sainte de Jesus expirant presque de douleur & de défaillance, & frappée de toute l'horreur qu'inspire le péché, lors-

qu'on le voit dans la lumière de Dieu ? voilà l'image de la douleur que vous devez porter au Tribunal, où vous viendrez en ces jours de salut, appaiser la justice de Dieu sur vos crimes. Jesus dans son agonie est le modéle des pénitens ; & cependant nous vous verrons approcher les yeux secs, le cœur tranquille ; plus sensible à la honte d'un aveu, qu'à la multitude & à l'énormité des chutes que vous viendrez avouer : cependant vous nous raconterez l'histoire affreuse de votre vie, comme on raconte des faits indifférens ; & nous aurons besoin de toute la force de la parole sainte pour réveiller votre létargie, pour vous arracher quelques foibles sentimens de componction ; & il faudra disputer, contester, conjurer, s'insinuer, relâcher même des régles, pour vous faire agréer les remédes ; & si nous voulons ouvrir vos yeux sur l'état déplorable de votre conscience, & vous obliger d'arracher l'œil qui vous scandalise, & vous éloigner d'une occasion où vous périssez, vous résisterez, vous vous plaindrez, vous nous accuserez de troubler les consciences, & de jetter les pécheurs dans le désespoir. O Dieu ! est-ce ainsi qu'on vous appaise ? sont-ce-là les saintes angoisses de la pénitence ? & quand votre grace fait sur une ame touchée ces impressions vives & rigoureuses qui devancent la conversion, les Anges de l'Eglise, les Ministres de la réconciliation,

ont-ils d'autre miniſtère, comme aujourd'hui cet Ange conſolateur que vous envoyez à votre Fils, que celui de ſoutenir le pécheur dans la triſteſſe de ſa pénitence, de le conſoler dans ſes frayeurs, d'eſſuyer ſes larmes, de modérer l'excès de ſa douleur; & loin de réveiller ſa tiédeur ou abattre ſon orgueil & ſa révolte, lui adoucir l'amertume de ſon calice, & la honte de ſon humiliation?

Et voilà, mes Frères, la ſeconde circonſtance de l'agonie du Sauveur; la honte dont ſon Père le couvre : anéantiſſement que ſa juſtice éxige de lui pour expier l'orgueil du péché, c'eſt-à-dire, pour en réparer le ſecond déſordre.

Car premiérement, il eſt humilié dans l'eſprit de ſes Diſciples, témoins de ſes frayeurs & de ſon accablement. Son ame ſainte perd devant eux toute ſa conſtance à la vûe de la mort : lui qui les avoit ſi ſouvent encouragés à ſouffrir, contredit aujourd'hui ſa doctrine par ſes éxemples : il eſt contraint de leur faire un aveu public de ſa crainte & de ſa triſteſſe : il implore même leur ſecours, & les conjure de ne pas l'abandonner dans ſon accablement & dans l'excès de ſa peine : *Suſtinete hic, & vigilate mecum.* *Ibid. ℣. 38.*

Ah, mes Frères! Pierre peut-il encore reconnoître à ces traits le Chriſt, Fils du Dieu vivant? ne retracte-t-il pas déja en ſecret la gloire de ſa confeſſion? & ne

commence-t-il pas ici, par ſes doutes & par ſa ſurpriſe, à renoncer ſon divin Maître? Voilà toute la confuſion que le Sauveur eſt obligé de porter : il ne ſe contente pas de ſe charger de nos crimes, il en prend ſur lui toute la honte; & nous voulons, nous, que notre pénitence même nous faſſe honneur devant les hommes : nous nous ménageons juſques dans les démarches de notre repentir, les ſuffrages publics : tout ce qui pourroit nous humilier, nous l'évitons comme une imprudence & un excès de zèle : nous bornons notre vertu aux devoirs que le monde approuve : nous avions cherché l'eſtime des hommes dans nos égaremens, nous la cherchons encore dans notre pénitence; & ſouvent la même vanité qui nous avoit rendus pécheurs, nous fait devenir pénitens.

Secondement, humiliation dans le ſecours qu'il reçoit d'un Ange. Sa défaillance eſt ſi extrême, les frayeurs de la mort font ſur ſon ame des impreſſions ſi ſenſibles, ou pour mieux dire, la main de ſon Père s'appeſantit ſur lui avec tant de rigueur, qu'il faut qu'un Ange deſcende du ciel pour le conſoler, pour le fortifier, pour lui aider, comme Simon le Cyrénéen ſur le Calvaire,
Luc. 22. 43. à porter cette croix inviſible : *Apparuit illi Angelus de cœlo, confortans eum.* Anges du ciel! ce n'étoit point-là autrefois votre miniſtère : vous ne vous approchiez de lui que pour le ſervir & pour l'adorer : au-

jourd'hui, il est abaissé au-dessous de vous; lui qui soutient tout par la force de sa parole, ne peut plus se soutenir lui-même : il est entre vos mains, foible, tremblant, expirant presque, & ne trouvant de force que dans une ressource si honteuse à sa gloire. Jesus-Christ ne veut pas être consolé par ses Disciples, & il ne refuse pas le ministère d'un Ange consolateur, pour nous apprendre que dans nos afflictions, il ne faut pas chercher notre consolation dans les vains discours des hommes, qui paroissent s'intéresser à nos malheurs, mais dans la piété & dans la simplicité des Ministres du Seigneur, de ces Envoyés du ciel, qui nous exposent la sagesse & la justice de ses ordres sur nous; pour nous apprendre que le Seigneur est jaloux sur-tout de la fidélité des ames qui souffrent; que c'est ternir la gloire de nos souffrances, d'y chercher d'autres adoucissemens que ceux de la Foi & de la Religion; que le silence fait tout le mérite d'une ame affligée; qu'en entretenant les hommes de ce que nous souffrons, pour les attendrir sur nos maux, nous révélons le secret de Dieu en nous, pour ainsi dire, & perdons le droit de nous en entretenir, & de nous en consoler avec lui-même.

Enfin, humiliation dans le sommeil & dans la fuite de ses Disciples. Le spectacle de son agonie ne les touche pas : ils voyent avec des yeux indifférens, leur bon Maitre

luter contre la mort, & ils s'endorment lâchement : il faut que le Sauveur leur reproche leur indifférence : Est-ce que vous ne sauriez veiller une heure entière avec moi, Matth. 26. 40. leur dit-il ? *Sic non potuistis unâ horâ vigilare mecum ?* Il souffre tout seul ; il semble que tout, jusqu'à ses chers Disciples, entre dans les intérêts de la justice de son Père. Hélas ! nous sommes si délicats sur la fidélité de nos amis ; le moindre refroidissement nous blesse ; le plus léger défaut d'attention nous aigrit ; nous nous plaignons tous les jours que ceux qui nous sont le plus redevables, entrent dans des intérêts opposés aux nôtres : apprenons de Jesus-Christ à ne rien attendre des créatures, & à n'être même payés que d'ingratitude. Encore les hommes ont presque raison d'oublier nos bienfaits, ou de laisser affoiblir leur reconnoissance ; la vanité, le caprice, l'intérêt propre, ont d'ordinaire plus de part que l'amitié, aux offices qu'ils reçoivent de nous ; nous nous recherchons nous-mêmes en les obligeant : mais Jesus-Christ, en choisissant ses Disciples, n'avoit consulté que son amour pour eux ; & leur ingratitude est d'autant plus humiliante pour lui, que sa tendresse pour eux avoit été plus sincère.

Voilà toutes les humiliations que le Sauveur souffre dans son agonie : mais il falloit encore expier le plaisir injuste, troisiéme désordre du péché ; aussi la douleur violente de son ame, à la vûe du supplice que son Père

Père lui prépare, est la troisiéme circonstance de son agonie. En effet, on sait assés que l'attente d'un tourment, qu'on voit présent & inévitable, est toujours plus cruelle que le tourment même ; & qu'on meurt d'une manière mille fois plus douloureuse par la crainte, que par la douleur. Or, la justice du Père présente distinctement à l'ame du Sauveur tout l'appareil de la Croix ; la nuit du Prétoire ; les crachats, les soufflets, les fouets, les dérisions, le bois fatal ; ces images affreuses la crucifient par avance. Dans sa Passion, ses tourmens se succéderont les uns aux autres ; il ne sera pas en même-tems moqué, flagellé, couronné, percé, crucifié : ici, tout se passe en même-tems ; toutes ses douleurs se réunissent ; & son ame toute entière est plongée dans une mer de tribulation & d'amertume. Sur le Calvaire, toute la nature en désordre s'intéressera pour lui ; ses ennemis mêmes le reconnoîtront pour Fils de Dieu : ici, il souffre dans les ténébres & dans le silence ; & ses plus chers Disciples l'abandonnent.

Aussi cette ame sainte ne pouvant plus porter le poids de ses maux, & retenue d'ailleurs dans son corps par la rigueur de la justice divine ; triste jusqu'à la mort ; & ne pouvant mourir ; hors d'état & de finir ses peines, & de les soutenir, semble combattre par la défaillance & les douleurs de son agonie contre la mort & contre la vie ; & une sueur de sang qu'on voit couler à

terre, eſt le triſte fruit de ces pénibles ef-
Luc. 22. forts : *Et factus eſt ſudor ejus ſicut guttæ*
44. *ſanguinis decurrentis in terram*. Père juſte ! falloit-il encore du ſang à ce ſacrifice intérieur de votre Fils ? n'eſt-ce pas aſſés qu'il doive être répandu par ſes ennemis ? & faut-il que votre juſtice ſe hâte, pour ainſi dire, de le voir répandre ?

Voilà juſqu'où ce Dieu, que nous croyons ſi bon, pouſſe pourtant ſa vengeance contre ſon propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes. Quel engagement pour nous aux réparations rigoureuſes de la pénitence, & à ne vivre que pour expier les égaremens de nos premières mœurs ! Cependant ce ſont les ſouffrances de Jeſus-Chriſt qui ſervent de prétexte à notre impénitence : nous croyons qu'ayant tout ſouffert pour nous, il ne nous a preſque laiſſé plus rien à faire ; & qu'il ne nous reviendroit pas un grand avantage de ſes ſouffrances, s'il falloit encore nous-mêmes ſouffrir comme lui. O mon Sauveur ! vous n'auriez donc été l'homme de douleurs, que pour nous autoriſer à être des hommes voluptueux & ſenſuels ? vos ſouffrances ſeroient donc le déſaveu de votre doctrine ? votre Croix, la diſpenſe de vos préceptes crucifians ? & votre mort douloureuſe, l'adouciſſement de votre Evangile.

Quoi, mes Frères ? le prix que ſon ſang a donné à nos ſouffrances, les rendroit lui-même inutiles ? Jéſus-Chriſt a tout ſouffert

pour nous, il eſt vrai : c'eſt-à-dire, nous étions tous condamnés à ſouffrir ; mais s'il n'eût ſouffert lui-même, nos ſouffrances euſſent été rejettées : il a donc, en offrant ſa propre vie, diſpoſé la juſtice de Dieu à accepter le foible ſacrifice de notre pénitence : le mérite de ſon ſang, en uniſſant nos larmes & nos macérations aux ſiennes, leur a donné un prix digne de Dieu : depuis que Jeſus-Chriſt eſt mort pour l'homme & à la place de l'homme, l'homme peut ſouffrir pour Dieu ; l'homme n'eſt plus indigne de Dieu. Voilà le prix du ſang de Jeſus-Chriſt ; & il eſt inſenſé de prétendre que ſa Croix nous ait diſpenſé de ſouffrir, puiſque c'eſt elle ſeule qui nous a rendu nos ſouffrances utiles.

Cependant, après avoir ſacrifié au monde & aux paſſions la plus belle partie de notre vie, le plus léger ſacrifice dans la pénitence nous allarme : après avoir tout ſouffert pour le monde, pour la fortune, pour les plaiſirs, nous nous plaignons dès qu'il faut ſouffrir un inſtant pour Jeſus-Chriſt ; nous trouvons ſon joug accablant : nos paſſions avoient été difficiles & pénibles ; notre vertu devient commode & tranquille ; & ſans avoir éprouvé d'autres rigueurs dans une nouvelle vie, que d'être ſortis de certaines mœurs déſordonnées, qui peut-être même ne nous convenoient plus, nous croyons que tout eſt fait, & que le Seigneur n'en demande pas davantage. Que nous con-

noissons peu la justice de Dieu, mes Frères ! *Il n'est point de rémission*, dit l'Apôtre, *sans effusion de sang*. La pénitence est un sacrifice sanglant ; c'est-à-dire, que ses douleurs doivent passer jusques sur une chair rebelle ; & que Dieu ne s'appaise envers le pécheur, que lorsque l'excès de son repentir l'a jetté dans une agonie de tristesse, & que ses passions ont expiré sous les coups de ses macérations & de ses souffrances. Nous vous adorons donc, ô mon Sauveur, dans votre agonie, comme le modéle des Pénitens : voilà ce qui doit nous en coûter pour nous réconcilier avec votre Père. J'avois donc raison de dire que l'agonie de Jesus-Christ étoit une consommation de justice du côté de son Père, puisqu'il lui fait souffrir toutes les horreurs, toute la honte, & toutes les douleurs dûes au péché : mais sa mort est encore une consommation de malice de la part des hommes : c'est ce que nous allons voir dans la suite de cette histoire.

Hebr. 9. 22.

II. PARTIE.

La malice des hommes se consomme aujourd'hui en deux manières par la mort de Jesus-Christ : elle s'y consomme premiérement, parcequ'elle y est portée à son plus haut point, & que les Juifs comblent la mesure de leurs pères par le plus grand de tous les crimes ; secondement, elle s'y consomme, parcequ'elle y trouve son expiation & son remède. C'est cette double consom-

mation que l'Ange prédisoit à Daniel, en lui annonçant la mort du Christ : la prévarication y sera consommée, lui disoit-il, par la malice de ceux qui le mettront à mort : *Ut consummetur prævaricatio* ; & le péché y sera effacé, & y trouvera la mort lui-même : *Et finem accipiat peccatum, & deleatur iniquitas.* Cette doctrine n'a plus rien de surprenant, depuis que l'Apôtre nous a appris, que par le péché, Jesus-Christ a condamné le péché ; & qu'il s'est servi de la plus grande malice des hommes, pour opérer en eux la plus grande miséricorde.

Dan. 9. 24.

Ibid.

Or, je dis que la malice des hommes est portée aujourd'hui à son plus haut point ; soit que vous la considériez dans la foiblesse ou la perfidie des Disciples qui renoncent le Sauveur ; dans la mauvaise-foi des Prêtres & des Docteurs qui le jugent ; dans l'inconstance du peuple, qui demande sa mort ; dans la lâcheté de Pilate, qui le condamne ; & enfin, dans l'inhumanité des bourreaux, qui le crucifient. Continuons le récit de ses douleurs ; & remarquez, s'il vous plaît avec moi, toutes ces circonstances.

Premiérement, dans la foiblesse ou la perfidie des Disciples, ou qui le trahissent, ou qui l'abandonnent. A peine, dit l'Evangile, Jesus-Christ au sortir de cette triste agonie, achevoit de parler à ses Disciples, *que voici Judas, un des douze, à la tête d'une*

Matth. 26. 47.

troupe de Soldats armés d'épées & de bâtons, qui viennent de la part des Princes des Prêtres & des Vieillards, arrêter le Sauveur. Qui l'eût cru, mes Frères, qu'un Disciple élevé par le choix même de Jesus-Christ à la sublime dignité de l'Apostolat, le compagnon de ses courses, le confident de ses secrets, le témoin de son innocence, de sa sainteté & de ses prodiges ; jusques-là honoré de sa familiarité ; depuis peu nourri de sa chair & de son sang, parût à la tête de ses bourreaux, & conduisît lui-même tout le projet de sa mort ? Quelle tristesse pour le cœur de Jesus-Christ, de voir un ami, un Apôtre destiné à le faire connoître & adorer de tous les hommes, & à mourir pour lui & pour sa doctrine, devenir le principal auteur de sa perte ! Ah, mes Frères ! quand une fois on s'est attaché à Jesus-Christ par un renouvellement de mœurs, comme ce Disciple, qu'on a connu l'abus du monde & les grandes vérités de la Foi, & qu'on redevient, comme lui, infidéle, l'infidélité n'a plus de bornes : on est capable de tout, dès qu'on a pu rendre vaine la grace qui nous avoit retiré du désordre : le dégré de vertu où l'on étoit élevé, devient la mesure de l'abîme qu'on se creuse en retombant ; & il n'est point d'excès qu'on ne doive attendre de ceux qui après avoir marché quelque tems dans la voie de Dieu, retournent au siécle, & se déclarent encore contre Jesus-Christ.

Remarquez en effet jusqu'où cet infidéle Disciple pousse la perfidie. Il ne vient pas la tête levée se saisir de la personne de son Maître, il cache la noirceur de son dessein sous les plus tendres témoignages de l'amitié; il donne un baiser sacrilége à Jesus-Christ; un baiser, dit S. Léon, qui perce le cœur de son divin Maître, d'une maniére mille fois plus douloureuse, que la lance du Soldat ne le percera sur le Calvaire: il fait du plus doux signe de la paix, le signal du plus infâme de tous les attentats: il ose approcher ses lévres impies, qui viennent de dire aux Prêtres: *Que voulez-vous me donner, & je vous le livrerai?* des lévres sacrées de celui qui peut foudroyer le pécheur du seul souffle de sa bouche; & malgré sa perfidie, il n'en entend sortir que des paroles de paix & de clémence. On le traite encore d'ami, *Amice*: on veut ignorer son dessein: *Ad quid venisti?* comme pour lui faire entendre qu'il est encore à tems de s'en repentir, & que tout n'est pas encore désespéré pour lui. Disciple infidéle! ne sentez-vous pas ici fendre votre cœur, & réveiller toute votre tendresse pour un si bon Maître? pouvez-vous soutenir la douceur de ses regards si heureux aux disciples infidéles, la majesté de sa personne, l'éclat divin de son visage, l'affabilité de ses paroles, sans tomber à ses pieds de douleur, & sans lui demander avec un torrent de lar-

Matth. 26. 15.

Ibid. ℣. 50.

mes, qu'il oublie votre perfidie ?

Que d'imitateurs de ſon éxemple dans cette ſainte ſolemnité ! que de perfides, qui ne s'approcheront de Jeſus-Chriſt aux pieds de l'autel, qu'avec un cœur tout réſolu à le trahir ; qui ne lui donneront un baiſer de paix, dans la participation du Sacrement adorable, que pour ſauver les apparences ; que parceque leur rang les expoſe trop à la vûe des hommes pour manquer à ce devoir ; que par pure bienſéance, & pour ne pas donner lieu aux diſcours & aux réfléxions publiques ! que d'indignes Chrétiens, à qui le Seigneur dira encore, lorſqu'il les verra approcher de l'autel ſaint : Infidéles ! vous trahiſſez le Fils de l'homme par un baiſer ! vous choiſiſſez le ſymbole le plus précieux de mon amour, pour
Luc. 22. 48. me charger de nouveaux outrages ! *Oſculo Filium hominis tradis !*

Voici donc le Sauveur du monde entre les mains d'un traître & d'une troupe de furieux : ici commence l'hiſtoire publique de ſes ignominies. On le ſaiſit ; on le garrote ; on le traîne comme un malfaiteur. Pierre d'abord ſe met en état de le défendre ; & le Sauveur, en lui ordonnant de remettre le glaive, nous apprend que les armes qu'il doit laiſſer à ſon Egliſe, ſont des armes ſpirituelles ; que la patience, la priére, la ſainteté ſont les plus ſûres défenſes de ſes Miniſtres ; que pouvant employer lui-même des légions d'Anges, pour

pour combattre ſes ennemis, il s'étoit contenté de prier pour eux ; que ſa doctrine ne devoit s'étendre & ſe ſoutenir, que par les maximes de charité, de douceur & d'humilité qu'elle enſeigne ; & qu'enfin, le glaive qu'il nous mettoit à la main, n'étoit deſtiné qu'à détruire les paſſions, & non pas les pécheurs. Auſſi Pierre ſe dément bientôt : un zèle indiſcret, & où l'humeur domine, ne ſe ſoutient pas, & le premier péril en découvre toujours l'illuſion & la foibleſſe. Déja il ne ſuit plus que de loin ſon divin Maître, que cette troupe inſolente traine devant le Pontife ; & voilà l'oſtentation du zèle & du courage, qui va bientôt finir par une criminelle timidité. On ne ſuit pas long-tems Jeſus-Chriſt, quand on ne le ſuit plus que de loin, & comme en ſe traînant ; rien n'eſt plus dangereux que de mettre l'humeur à la place du zèle : on croit défendre Jeſus-Chriſt, & l'on cherche à ſe ſatisfaire ſoi-même ; & les vengeurs indiſcrets de la vérité lui font quelquefois plus de tort par leurs ſcandales & par leurs chutes, que ſes ennemis mêmes par leur révolte.

En effet, j'entends déja ce foible Diſciple proteſter hautement dans la maiſon de Caïphe, qu'il ne connoît pas Jeſus-Chriſt : une femme l'ébranle ; une ſimple interrogation le rend apoſtat & parjure : il aſſure juſqu'à trois fois, qu'il n'eſt pas Diſciple de Jeſus ; & cela ſous les yeux de ſon bon

Maître, lié, affligé, moqué, calomnié : il suscite cette nouvelle douleur à ses chaînes. Grand Dieu ! quelle chute ! le premier des Pasteurs, la colomne des Eglises, l'Apôtre de la Circoncision, le Disciple appellé Bienheureux par Jesus-Christ même, & à qui le Père céleste avoit révélé le Mystère du Christ !

Pierre à la tête du troupeau, & parlant au nom de tous les autres Disciples, confesse généreusement Jesus-Christ : dès qu'il est seul, & éloigné des Fidéles qu'il auroit dû soutenir, rassembler, encourager dans cette triste occasion, il tombe. Les Pasteurs ne sont en sûreté, que lorsqu'ils sont environnés de leurs brebis : ils en sont gardés, comme ils les gardent eux-mêmes : dès qu'ils s'en éloignent, qu'ils les abandonnent, tout est à craindre pour eux : c'est au milieu de leur troupeau que le Seigneur les revêt de force, les remplit de lumière, les comble de bénédictions ; parceque là il les regarde comme ses Ministres ; & qu'il leur a promis de les soutenir dans les fonctions pénibles de leur ministére : ailleurs, il ne les connoît plus ; ce ne sont plus que des hommes foibles, communs, sans force, sans fermeté, sans dignité ; & comme ils y sont inutiles à son Eglise, ils lui deviennent bientôt indifférens à lui-même : les mêmes fonctions, qui font tous leurs devoirs, font aussi toute leur sûreté & toute leur force.

Mais une chute si lâche n'efface pas du cœur de Jesus-Christ ce Disciple infidéle : il le trouve encore digne de ses regards ; à travers les calomnies des Prêtres, les impostures des faux témoins, les outrages des sacriléges qui l'insultent, les cris tumultueux de ceux qui demandent sa mort ; il démêle avec une attention pleine de douceur & de bonté, ce foible Apôtre ; il fixe ses yeux divins sur lui ; & avec un langage muet, que ses ignominies rendoient encore plus touchant, Est-ce donc là, lui dit-il, la fidélité que vous m'aviez tant de fois jurée ? si j'ai pu vous soutenir sur les flots, foible Disciple, & vous garantir de toute la violence des vents & des orages, avez-vous craint que je n'eusse pas la force de vous défendre contre toute la puissance des hommes ? votre chute m'a plus humilié que tous les outrages dont vous me voyez chargé : vous venez de jurer que vous ne me connoissez pas, ingrat ! mais je vous connois encore moi-même : je trouve encore en vous le Chef de mon Eglise & le Pasteur de mes brebis : je vous aime encore, tout indigne que vous en êtes ; & les larmes que je vois couler de vos yeux, sont en même-tems, & le fruit de mon amour pour vous & l'expiation de votre faute.

A peine l'outrage est fait, qu'il est oublié. Et combien de fois, au sortir même du crime, Jesus-Christ a jetté sur nous,

comme sur cet Apôtre infidéle, un regard de miséricorde; a excité dans notre cœur des remords vifs & cuisans; nous a ouvert les yeux sur l'indignité de notre vie; nous a peut-être même fait verser des larmes d'ennui, de tristesse, de dégoût de nous-mêmes? Mais ce n'ont été là que des larmes passagères, des sensibilités d'un moment; une tristesse où il entroit plus d'amour de nous-mêmes, que de haine du péché. On s'afflige par la suite d'un chagrin secret, de ne pouvoir trouver sa félicité dans les plaisirs des sens: on voudroit être heureux & tranquille dans le crime, & on est triste de ne l'être pas: on se fait mauvais gré à soi-même de ne pouvoir se faire une situation fixe & inébranlable dans l'iniquité: on se dégoûte de ses inquiétudes, & non pas de ses désordres: on est touché du vuide, & non pas de l'horreur & de l'injustice des voluptés criminelles; & ce n'est pas parcequ'on est ennemi de Dieu qu'on se déplaît, c'est parcequ'on est à charge à soi-même. C'est ainsi que la malice est aujourd'hui consommée dans l'ingratitude des disciples, qui livrent ou qui renoncent le Sauveur.

Mais en second lieu, elle est encore consommée dans la mauvaise-foi des Prêtres qui le condamnent. Car premiérement, le repentir de Judas ne les touche point: il vient leur déclarer, le désespoir peint sur le visage, qu'il a péché, en livrant le sang

innocent : jamais témoignage ne fut moins ſuſpect : c'eſt l'ennemi de Jeſus-Chriſt qui dépoſe en faveur de ſon innocence : c'eſt un traître qui n'a pas encore joui du fruit de ſa trahiſon, & qui vient en reſtituer le prix funeſte : c'eſt un infortuné, qui alors n'attend plus rien de ſon Maître; & qui le voyant humilié, outragé, ſur le point d'être condamné, n'a garde de ſe flatter qu'il puiſſe reconnoître un jour ce retour : la force de la vérité toute ſeule lui arrache la confeſſion de ſon crime : quoi de plus favorable que ſon déſaveu? Cependant ces Juges d'iniquité, qui s'étoient ſervis de ſa foibleſſe, ferment les yeux à ſon repentir : C'eſt votre affaire, lui diſent-ils : *Tu videris ;* ce n'eſt pas la leur de ne point condamner un innocent; ce n'eſt pas la leur de ne pas répandre le ſang du Juſte, & de combler leur meſure par le plus grand de tous les crimes. O Dieu! que vous êtes terrible, quand vous endurciſſez les cœurs!

Ces principaux d'entre les Juifs, mes Frères, avoient juſques-là réſiſté aux miracles & aux enſeignemens de Jeſus-Chriſt : le Paralytique guéri, la Péchereſſe convertie, l'Aveugle né éclairé, Lazare reſſuſcité, avoient été pour eux des inſtructions inutiles : aujourd'hui, Judas même mourant déſeſpéré, ne les touche & ne les épouvante pas : c'eſt l'abus continuel des graces qui conduit toujours à l'endur-

cissement. Vous en viendrez à un point, vous qui résistez à Dieu depuis long-tems ; que ni les morts les plus affreuses, ni les vérités les plus terribles, ni les solemnités les plus saintes, ni les conversions les plus touchantes, ne vous toucheront plus ; & peut-être y êtes-vous déja arrivé. A force d'étouffer vos remords, de vous défendre contre vos propres lumières, & de résister à la vérité, dont une heureuse éducation & un bon naturel, avoient laissé mille semences dans votre cœur, vous vivez tranquille dans vos crimes : rien ne vous réveille plus de votre assoupissement ; ni les vérités que nous annonçons, ni les Mystères que nous célébrons : le libertinage, qui n'étoit autrefois en vous qu'un emportement de l'âge & du tempérament, a dégénéré en une affreuse philosophie : le crime vous touche presque aussi peu que la vertu : les plaisirs des passions vous trouvent presque aussi froid & aussi philosophe, que les saints attraits de la grace : vous offrez à Dieu & au monde un fonds de dégoût, d'insensibilité, où la lassitude des passions vous a mené, mille fois plus terrible pour le salut, que les emportemens mêmes du désordre. Que vous êtes loin du Royaume de Dieu, & que vous seriez heureux, si vous pouviez seulement le comprendre !

En second lieu, le Prince des Prêtres étonné du silence de Jesus-Christ sur tou-

tes les accusations dont on le charge ; découvrant, ce semble, dans sa patience, dans sa douceur & dans la majesté de son visage quelque chose de plus qu'humain : Je vous conjure, lui dit-il, au nom du Dieu vivant, de nous dire si vous êtes le Christ Fils de Dieu ? Mais si c'est un desir sincère de connoître la vérité, à quoi bon l'interroger lui-même sur la sainteté de son Ministère ? Interrogez Jean-Baptiste, que vous avez regardé comme un Prophéte, & qui a confessé que c'étoit-là le Christ : interrogez ses œuvres, que personne avant lui n'avoit faites, & qui rendent témoignage, que c'est le Père qui l'a envoyé : interrogez les témoins de sa vie, & vous verrez si l'imposture a jamais été accompagnée de tant de caractères d'innocence & de sainteté : interrogez les Ecritures, vous qui avez la clef de la science, & voyez si Moïse & les Prophétes ne lui ont pas rendu témoignage : interrogez les aveugles qu'il a éclairés, les morts qu'il a ressuscités, les lépreux qu'il a guéris, le peuple qu'il a rassasié, les brebis d'Israel qu'il a ramenées, & ils vous diront tous que Dieu n'a jamais donné une telle puissance aux hommes : interrogez le Ciel, qui s'est ouvert tant de fois sur sa tête, pour vous avertir que c'étoit-là le Fils bien-aimé : & si ces témoignages ne suffisent pas, interrogez l'Enfer lui-même, & vous apprendrez des démons, qui lui obéissent en sortant des

corps, qu'il eſt le Saint de Dieu. Mais ce n'eſt pas ici une recherche ſérieuſe de la vérité, c'eſt un piége qu'on tend à l'innocence ; & comme il arrive ſouvent aux Grands ſur-tout, prévenus de leurs paſſions, on conſulte & on ne veut point être détrompé ; on fait ſemblant de vouloir s'inſtruire, & on ſeroit fâché d'être éclairci:

Cependant le Sauveur, pour nous apprendre que les paſſions & les préjugés des hommes ne doivent pas nous empêcher de rendre gloire à la vérité ; (ſur-tout lorſque notre caractère nous oblige de la publier ;) que nous la devons à ceux même qui en veulent faire uſage contre nous ; & qu'il ne faut pas toujours attendre qu'elle ſoit reçue favorablement, avoue qu'il eſt le Chriſt promis dans les Prophétes, & annonce à ſes Juges qu'ils verront le Fils de l'homme aſſis à la droite de Dieu, & venant dans les nuées du ciel avec majeſté. C'étoit leur dire : Vous ne voulez pas me reconnoître dans ma baſſeſſe ; vous me reconnoîtrez un jour lorſque je paroîtrai ſur une nuée de gloire, environné de puiſſance, de terreur & de majeſté : je parois ici comme un criminel ; je ſerai alors votre Juge, & celui des nations aſſemblées. Il parle en Dieu, tout chargé qu'il eſt de chaînes & d'opprobres ; mais il nous fait auſſi entendre, que dans le ſiécle à venir tout changera de face ; que le pauvre & l'affligé ſeront aſſis ſur des trônes de

lumière & de gloire; que ces hommes justes, qu'on foule aux pieds, & dont on méprise tant ici-bas la foiblesse d'esprit & la prétendue médiocrité, brilleront alors au milieu des airs comme des astres purs, & jugeront l'univers avec Jesus-Christ; tandis que les Grands & les Puissans, ceux qui jugent la terre, qui paroissent ici-bas les arbitres de la fortune & de la destinée des peuples & des Empires, ces héros que le monde avoit tant vantés, & qui ne brilloient que d'une gloire toute humaine, seront effacés, dégradés, humiliés, regardés comme l'opprobre des hommes, & ne paroîtront plus couverts que de leur orgueil & de leurs crimes.

Cependant un aveu si terrible, & si capable de rallentir la fureur de ces Juges, est pour le Sauveur une réponse de mort. Ce Pontife indigne déchire ses vêtemens sacerdotaux, & prophétise, sans le savoir, par cette action, dit saint Léon, que le voilà dépouillé pour toujours de la dignité de son Sacerdoce, dont Jesus-Christ, nouveau Pontife, va prendre possession à la droite de son Père, dans le Sanctuaire véritable, où il sera toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Il a blasphémé, s'écrie-t-il; nous n'avons plus besoin de témoins. Ce Juge corrompu devient l'accusateur; toutes les régles de l'équité sont ici violées: il n'attend pas les suffrages; il les inspire. Pas un seul dans cette assemblée, autrefois

la plus vénérable du monde, n'ose se déclarer protecteur de l'innocence; tout entre lâchement dans la passion du Chef; il ne se trouve pas même un seul Gamaliel, qui par des conseils de modération, tâche du moins de suspendre l'iniquité de cette sentence; (qu'il est rare d'oser être tout seul du côté de la raison & de la justice!) & sans qu'aucune délibération ait précédé, il s'éléve, du milieu de cette assemblée inique, des voix tumultueuses, qui prononcent que Jesus-Christ est digne de
Matth. 26. 66. mort : *Reus est mortis.*

O mon Sauveur! dans cette sentence sacrilége, vous adorez l'arrêt que votre Père prononce alors contre vous; c'est de sa bouche éternelle que vous entendez sortir ces paroles irrévocables de votre condamnation : Il est digne de mort : *Reus est mortis.* Caïphe ne fait que préter sa voix perfide à l'Oracle céleste : aussi vous ne vous plaignez pas de son injustice; vous vous taisez, comme l'Agneau qu'on va immoler; & vous respectez dans l'injustice de son arrêt, les ordres justes & adorables de votre Père.

Apprenons donc, mes Frères, à ne pas nous en prendre aux hommes, des traitemens injustes que nous recevons d'eux : regardons nos ennemis dans les desseins de Dieu, & dans l'ordre de notre prédestination éternelle. Démêlons, à travers les coups que leurs passions nous portent, la

fageffe & la main invifible du Souverain qui les conduit ; & fouvenons-nous, que dès-là que les hommes font devenus nos perfécuteurs, ils font devenus plus refpectables pour nous ; parceque dès-lors ils font les Miniftres de la juftice de Dieu à notre égard, & ne font qu'éxécuter envers nous ici-bas fes ordres.

Mais avançons. Tous les pas que va faire déformais le Sauveur, ne feront plus que de nouvelles ignominies : auffi en troifiéme lieu, la malice des hommes eft aujourd'hui confommée dans l'inconftance du peuple qui demande fa mort. Au fortir de la maifon de Caïphe, où Jefus-Chrift venoit de paffer une nuit fi ignominieufe & fi amère ; livré à l'infolence & à la brutalité des miniftres & des ferviteurs du Pontife ; expofé tout feul, & pendant toute la nuit, à des opprobres, dont le feul fouvenir fait frémir notre foi, & arrache des larmes à la piété ; abandonné de tous fes Difciples ; n'attendant le jour que pour voir recommencer avec plus d'éclat l'hiftoire de fes ignominies aux yeux de tout Jérufalem ; il eft conduit au Prétoire à travers les rues de cette Ville ingrate & inconftante ; fuivi, comme un fcélérat, d'une foule féditieufe qui l'infulte. Quel changement ! nous l'avions vû entrer, il n'y a pas long-tems, dans Jérufalem, au bruit des acclamations publiques, & comme un Roi triomphant, qui venoit prendre poffeffion de fon Em-

pire : aujourd'hui quel nouvel appareil ! chargé de confusion, de tous les anathêmes de ce même peuple ému, & qui demande sa mort avec des cris effroyables. Vous vouliez, ô mon Dieu, que vos serviteurs apprissent dans cet exemple, à ne point compter sur la gloire du monde & sur l'estime des hommes si inconstante & si peu solide ; encore plus à ne pas sacrifier le devoir & la conscience à leurs vains jugemens, & à s'attacher à vous seul, qui nous voyez toujours tels que nous sommes, & dont les jugemens seuls demeureront éternellement.

En effet, jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t-il pas l'excès de sa légéreté & de son aveuglement ? & combien de crimes ne commet-il pas en un seul ? Premiérement, une injustice monstrueuse : on lui propose de délivrer Jesus, ou un insigne malfaiteur que des crimes publics avoient rendu digne de mort. Quel paralléle ! le Sauveur des hommes avec un scélérat & un homicide ! c'est Barabbas cependant qui est préféré, & cela par les suffrages publics ; par les Prêtres, les Anciens, les Docteurs, la multitude ; devant le Tribunal d'un Juge infidéle ; à la face de toute la Judée, & dans l'événement le plus éclatant, dont Jérusalem eût jamais oui parler.

Hélas ! nous sommes si sensibles à la plus légére préférence qui nous humilie ; notre

orgueil pouſſe ſi loin là-deſſus le reſſentiment; pour peu qu'on nous oublie, qu'on éléve nos concurrens & nos égaux; nous n'en avons jamais aſſés dit ſur l'injuſtice des hommes; nous blâmons les choix de nos maîtres; nous rabaiſſons le mérite de ceux qu'on nous préfère. Apprenons de Jeſus-Chriſt que les jugemens des hommes ne décident de rien de réel pour nous; qu'il n'y a que ce qu'on fait pour Dieu qui ne demeure jamais ſans récompenſe; que ſi l'ambition a été le ſeul motif des ſervices que nous avons rendus à la patrie, il eſt juſte que nous en ſoyons punis par notre ambition même; & que la véritable vertu penſe plus à ſe rendre digne des graces, qu'à les obtenir.

Secondement, une fureur aveugle. Un Magiſtrat Payen n'oſe d'abord paſſer outre à la condamnation de Jeſus-Chriſt : il déclare qu'il a les mains pures du ſang de ce Juſte; & ce peuple furieux demande que ſon ſang ſoit ſur lui & ſur toute ſa poſtérité : il conſent; il ſouhaite que cet anathême demeure éternellement ſur la tête de ſes deſcendans : *Sanguis ejus ſuper nos, & ſuper filios noſtros*; & l'événement ré- Matth. 27. 25.
pond à ſes ſouhaits : encore aujourd'hui devenus l'opprobre de l'univers, errans, fugitifs, mépriſés; ſans autel, ſans lieu, ſans ſacrifice, ils portent partout ſur leur front le crime de ce ſang répandu.

C'eſt ainſi que les jugemens injuſtes des

viennent des sources de malédiction dans les familles. Dieu redemande à la quatriéme génération le sang que l'injustice d'un seul de leurs ancêtres, assis sur les Tribunaux, & trop dévoué aux passions d'autrui, fit témérairement répandre : on voit ces maisons, frappées d'une main invisible, étonner le monde par leur décadence ; & jusqu'à la fin, les neveux portent sur leur front l'iniquité de leurs pères.

Troisiémement, une noire ingratitude. Autrefois touchés des bienfaits de Jesus-Christ, ils avoient voulu l'établir Roi sur eux : aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre Roi que César ; ils rejettent le Fils de David, ce Roi dont le régne doit être éternel, & ils ne veulent pas qu'il régne sur eux : *Nolumus*
Luc. 19. 14. *hunc regnare super nos. Non habemus Regem, nisi Cæsarem.*
Joan. 15. 15.

N'est-ce pas-là, mes Frères, vous surtout qui habitez les palais des Rois, le langage que vous tenez tous les jours à Dieu au fond de vos cœurs ? Combien de fois lui avez-vous dit en secret, en résistant à ses inspirations saintes : Nous ne voulons pas que vous régniez encore sur nous : il n'est pas tems encore de vous servir, de renoncer au monde & à nos égaremens : il faut attendre un âge plus avancé : c'est la saison maintenant de s'avancer, de parvenir aux places qui nous sont dûes : nous ne pouvons servir d'autre Dieu que Cé-

ſar, que la Cour, que notre fortune ? Voilà en effet, votre unique divinité, mes Frères. Un Prince religieux veut que Dieu ſeul régne ſur lui : il met à ſes pieds ſon ſceptre, ſa couronne, ſon Empire : tous ſes hommages ſont pour Dieu ſeul ; & tout votre culte ſe rapporte à lui-même : apprenez du moins à mériter ſes graces, en imitant ſes éxemples.

En quatriéme lieu, la malice des hommes eſt encore conſommée dans la foibleſſe de Pilate, qui, malgré ſa conſcience & ſes lumières, n'oſe déclarer Jeſus-Chriſt innocent ; & remarquez, je vous prie, dans la conduite de ce Magiſtrat corrompu, toutes les démarches d'une indigne lâcheté, qui ſacrifie la conſcience & le devoir à la fortune. Premiérement, il reconnoît que ce n'eſt pas à lui à prononcer ſur toutes les accuſations que l'on forme contre Jeſus-Chriſt ; que n'étant pas inſtruit dans la Loi, il ne peut pas entrer dans une affaire qui paroît regarder uniquement la Religion des Juifs, & dont le jugement ſemble réſervé au ſeul Pontiſe. Cependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il ſe met en état de juger ſans autorité & ſans connoiſſance : ſans connoiſſance, parcequ'il ignore la Loi ; & ſans autorité, car le Seigneur n'a pas établi les Magiſtrats juges de la vérité & de la doctrine : leur Tribunal eſt l'azile & le ſoutien de l'Egliſe ; mais il n'en eſt pas la régle & la loi : c'eſt à eux

à lui prêter leur autorité, & non pas leurs décisions & leurs suffrages ; & ils doivent laisser à ceux à qui le Seigneur a confié le dépôt de la Foi, le soin de le conserver, & de combattre les erreurs qui peuvent lui donner atteinte. Secondement, on ne dit pas à Pilate : Si vous renvoyez ce Jesus absous, vous serez injuste ; vous serez à la mémoire de votre magistrature une tache immortelle : mais, Vous ne serez pas
Joan. 19. 12. ami de César : *Si hunc dimittis, non es amicus Cæsaris :* on ne le fait pas craindre pour la justice, dont il est peu touché ; mais pour sa fortune, qui lui est plus chère que la justice. Rien n'est plus dangereux pour un homme public, que des vûes marquées d'ambition & de fortune : dès-lors il n'est plus le protecteur des loix ; il n'est que le Ministre des passions humaines ; & on a bientôt disposé de son autorité & de ses suffrages, dès qu'on a connu sa foiblesse.

Troisiémement, Pilate s'informe des Juifs, c'est-à-dire, des ennemis déclarés du Sauveur, quel est donc le crime dont ils l'accusent. Peuple insensé ! tu pouvois répondre qu'il avoit éclairé les aveugles, guéri les paralitiques, redressé les boiteux, annoncé le salut aux enfans d'Israel, & passé en faisant du bien. On lui reproche d'avoir voulu soulever le peuple, & entrepris de se faire Roi ; car un innocent qu'on veut perdre, est toujours ennemi de l'Etat, parce-qu'ici, au défaut du crime, l'accusation suffit.

suffit. Insensés ! mais où sont les armes & les richesses du Fils de Marie, pour conduire une si hardie entreprise ; de *cet homme qui n'a pas où reposer sa tête, & qui ne sauroit même éteindre un tison fumant ?* Aussi Pilate ne voit dans ces accusations que des clameurs frivoles & populaires, plutôt que des dépositions sérieuses : mais il veut ménager les intérêts de sa fortune aux dépens d'un innocent ; & prononce en lui-même, comme Caïphe, qu'il vaut encore mieux qu'un Juste périsse, que si toute la nation, sous sa préfecture, alloit se révolter contre César. Qu'on est à plaindre, quand on se trouve en certaines situations, où il faut opter entre sa fortune & sa conscience ! il est rare que dans ces conjonctures délicates, on ne s'affoiblisse : l'amour de l'équité ne prévaut guères sur l'amour de nous-mêmes : on aime la réputation d'intégrité ; mais on ne veut pas qu'elle coûte : on se fait alors des prétextes, comme Pilate, pour se déguiser à soi-même sa propre foiblesse : pourvu qu'on ne soit pas le premier auteur de l'oppression, on ne compte pour rien d'y avoir donné son suffrage ; & la justice a des droits bien foibles sur nous, dès qu'elle entre en concurrence avec nous-mêmes.

Matth. 8. 20.
Is. 42. 3.

Quatriémement, Jesus-Christ est interrogé par ce Magistrat infidéle : Etes-vous Roi, lui demande-t-il ? *Rex es tu ?* Et le Sauveur lui répond que *son Royaume n'est pas de ce monde*. Il étoit cependant descen- *Joan. 18. 36.*

du des Rois de Juda, & légitime héritier du Trône de David : mais il vouloit instruire les Rois & les Grands de la terre, & leur apprendre que leur puissance & leur grandeur réelle & véritable, n'est pas d'ici-bas ; que leur couronne est dans le Ciel ; qu'ils n'auront été sur la terre que des rois de théâtre, pendant la scène courte & rapide de leur vie, s'ils ne portent devant son Tribunal, la justice & la piété, qui seules peuvent les faire régner éternellement ; que tous les titres pompeux qui les distinguent ici-bas des autres hommes, périront avec eux ; & qu'alors devant le Juge redoutable, où ils paroîtront comme des criminels, & dépouillés de tout l'éclat passager qui les environne, on leur demandera, comme Pilate demande aujourd'hui à Jesus-Christ : *Rex es tu :* Etes-vous Roi ? On ne vous demande pas si vous êtes sorti d'un sang illustre ; si vous avez rempli de grandes places sur la terre ; si vous avez commandé des armées, ou régné sur des Provinces & sur des Empires : tout cela n'est plus ; ce n'étoit qu'une décoration vuide & une scène passagère, & ne paroissoit grand & brillant qu'à ceux à qui leurs sens faisoient illusion, qui confondoient le tems avec l'éternité, & qui ne jugeoient que sur de vaines apparences. Mais êtes-vous grand à mes yeux & à ceux de mes Elus ? *Rex es tu ?* que portez-vous ici qui vous distingue des autres hommes ? avez-vous régné sur vos

passions injustes ? vous êtes-vous vaincu vous-même ? avez-vous été élevé au-dessus des autres hommes par l'innocence de vos mœurs, & par la grandeur de votre foi, autant que par l'éminence de votre rang ? vos passions toujours portées aux derniers excès, parceque dans votre élévation, elles n'avoient jamais eu d'autre frein que vos desirs insensés, ne vous ont-elles pas dégradé à mes yeux au-dessous de la plus vile populace ? à quelles marques peut-on ici vous reconnoître, qu'à des distinctions de crime & d'ignominie ? *Rex es tu ?* Ah ! c'est alors que la plupart des Grands confondus, avoueront que leur grandeur & leur Royaume n'étoit que de ce monde ; qu'ils n'ont été Grands dans le tems, que pour être plus humiliés & plus malheureux dans l'éternité ; que tout a péri pour eux avec le monde ; & que de tout ce qu'ils étoient, il ne leur reste que le désespoir éternel d'en avoir abusé.

Mais ces grandes instructions surprennent Pilate, & ne le changent pas. Le Sauveur venoit de lui déclarer qu'il n'y a que ceux qui appartiennent à la vérité, qui entendent sa voix ; que les amateurs de la vanité & du mensonge, ne comprennent rien à sa doctrine ; que pour entendre la sainteté & la sublimité de ses maximes, il faut les aimer ; & que l'amour seul de la vérité en donne l'intelligence. Qu'est-ce que la vérité, lui repart ce Magistrat infidéle : *Quid* *Ibid. ṽ. 38.*

est veritas ? Et n'attendant pas même la réponse de Jesus-Christ, il nous fait comprendre que la connoissance de la vérité est rarement une affaire sérieuse pour la plupart des Grands ; que les discours qu'ils tiennent là-dessus, sont plutôt des discours oiseux, que des desirs de s'instruire ; que s'ils consultent quelquefois, c'est moins pour connoître leurs devoirs, que pour chercher des suffrages à leurs passions ; que les vérités désagréables ne viennent jamais jusqu'à eux, parceque personne ne les aime assés, pour oser leur déplaire ; & que par les bienfaits dont ils récompensent ceux qui les trompent, ils méritent d'être trompés.

Tant de sainteté & de grandeur dans les réponses de Jesus-Christ, est pour Pilate un langage nouveau, qui le touche & qui le frappe : il déclare au peuple que cet Homme n'est point criminel ; mais il ne délivre pas l'innocent : il se contente de demander qu'on le délivre, ou qu'on le dispense de le condamner : toujours flottant entre le devoir & la fortune ; toujours voulant ménager & l'équité & la passion. Mais tous les tempéramens en matière de devoir sont à craindre : vouloir tout concilier, c'est tout perdre : inventer des adoucissemens, quand la Loi est claire & précise, ce n'est pas sauver la régle, mais nos passions : tout accord, entre le mensonge & la vérité, se fait toujours aux dépens de la vérité même ; & l'Evangile sur-tout est une doctrine qui

propose des régles, & non pas des expédiens.

Enfin, dernière démarche injuste de Pilate. Effrayé encore des songes de sa femme, il s'avise de renvoyer Jesus-Christ à Hérode, sous prétexte que le Sauveur étant Galiléen, c'étoit à ce Prince à juger de sa cause. Mais s'il le juge innocent, pourquoi le renvoye-t-il à un autre, qui peut-être le condamnera, sans l'informer en même-tems de son innocence ? Hérode le reçoit au milieu de sa Cour; mais ce n'étoit point-là que Jesus-Christ devoit s'attendre à trouver des défenseurs & des partisans de sa doctrine. Jesus-Christ se taît; il ne loue pas Hérode; il ne vante pas la magnificence de sa Cour, le nombre de ses victoires, la prospérité de son régne; & il est méprisé. Les Grands veulent qu'on les loue; ils regardent comme un mépris, la sincérité qui n'ose leur donner de fausses louanges; & s'ils paroissent quelquefois aimer & protéger la piété, ils n'aiment souvent dans les gens de bien, que les foiblesses de leur vertu; c'est-à-dire, leurs adulations & leur complaisance. Hérode attend de Jesus-Christ des signes & des prodiges; & dans cette attente, il le voit arriver avec joie: ce n'est pas pour s'instruire de sa doctrine, c'est pour amuser son loisir par quelque chose de nouveau: car les Princes & les Grands se font tout au plus de la Religion, un spectacle qui les amuse, & non pas une affaire sérieuse qui les occupe.

Mais n'en pouvant même tirer une seule parole, il le revêt, comme un insensé, d'une robe blanche ; & dans cette posture humiliante, au milieu des dérisions & des insultes de toute une armée, Jesus-Christ est remené chés Pilate. Il sort de la Cour d'Hérode sans y faire de prodige, sans y opérer de conversion, sans s'y faire connoître. La Cour n'est pas d'ordinaire le lieu des triomphes de Jesus-Christ : on y donne un air de dérision à ses maximes : en vain un grand éxemple les autorise ; le vice y garde plus de mesures ; mais la véritable vertu n'y trouve pas plus de sectateurs.

Mais retournons avec le Sauveur dans le Prétoire ; & voyons en dernier lieu, la malice des hommes consommée dans la barbarie des Soldats qui déchirent sa chair adorable. Pilate toujours plus convaincu de l'innocence du Sauveur, puisque Hérode lui-même n'avoit trouvé en lui aucun sujet de mort ; mais toujours plus lâche & plus timide, ordonne contre Jesus-Christ la peine honteuse de la flagellation, destinée aux seuls esclaves : il espère par ce supplice satisfaire la haine des Juifs, & conserver en même-tems la vie à un innocent. Jesus est donc livré à la fureur des Soldats ; & c'est ici, mes Frères, où je veux que votre Foi supplée à mon discours : il serviroit de peu de vous attendrir sur les souffrances du Sauveur ; il vaut bien mieux que vous fassiez de Jesus-Christ souffrant, le modéle de vos

mœurs, & le motif de votre pénitence. Des bêtes féroces se jettent sur son corps sacré; on le dépouille : celui qui étoit revétu de la lumière comme d'un vétement, n'est plus ici couvert que de sa confusion; & par la honte profonde de sa nudité, il répare vos scandales & vos indécences, femmes du monde. On décharge sur sa chair pudique une grêle de coups : ce n'est plus qu'une plaie hideuse qui le couvre : la barbarie des bourreaux se lasse sur un corps formé par l'Esprit saint; & la force manque plutôt à ces sacriléges, que la patience à cet Agneau divin. Quoiqu'il soutienne à peine encore les débris de son corps déchiré, on le détache du poteau infâme; on le revêt d'une robe de pourpre; on met en ses mains, accoutumées à lancer des foudres, un fragile roseau; on enfonce profondément sur son chef sacré, une couronne d'épines; on jette sur son visage un voile ignominieux; on se prosterne pour lui rendre des hommages de dérision & d'insulte. Ah! dérobons à notre douleur les indignités que la suite de son histoire offre à notre souvenir : détournons les yeux des soufflets sacriléges dont on le charge; des crachats infâmes dont on couvre ce visage glorieux, que les Anges ne regardent qu'en tremblant, & que tant de Rois & de Prophétes avoient souhaité de voir. Père juste! c'est ici où il falloit glorifier votre Fils, comme sur le Thabor, & l'environner d'une nuée de gloire, pour le dé-

rober à de si indignes outrages : mais vous ne le connoissez plus ; & sa confusion elle-même vous glorifie.

Cependant la marque effroyable de royauté, dont on l'a couronné, déchire son chef auguste : le sang de toutes parts ruisselle sur sa face celeste : ces traits divins, qui le rendoient le plus beau des enfans des hommes, sont effacés ; ces regards puissans & terribles, qui pouvoient convertir il n'y a qu'un moment des Disciples infidéles, ou renverser des sacriléges au jardin des oliviers, sont éteints : cette face, qui fera dans le ciel la joie des Bienheureux, n'est plus qu'une masse hideuse & sanglante, dont les bourreaux eux-mêmes détournent les yeux avec horreur : & voilà le spectacle qu'un Juge barbare produit devant les Prêtres & le Peuple assemblés autour de son palais. Jesus-Christ dans ce déplorable état paroît hors du Prétoire : Voilà l'homme, leur dit-il, *Ecce homo*. Saints Rois sortis du sang de David ! Prophétes inspirés, qui l'annonçâtes à la terre ! est-ce donc là celui que vous souhaitiez si ardemment de voir ? voilà donc l'homme ? *Ecce homo* ; voilà donc enfin le libérateur promis à vos pères depuis tant de siécles ? voilà le grand Prophéte que la Judée devoit donner à la terre ? voilà le désiré de toutes les nations, l'attente de tout l'univers, la vérité de vos figures, l'accomplissement de votre culte, l'espérance de tous vos Justes, la consolation de la Synagogue,

Joan. 19. 5.

gogue, la gloire d'Israel, la lumière & le salut de tous les peuples ? *Ecce homo*, voilà l'homme ? le reconnoissez-vous à ces marques honteuses ?

Mais laissons ces furieux demander encore comme une grace, que son sang soit sur eux & sur leurs enfans : laissons-les accomplir, en rejettant le Libérateur, tout ce qui avoit été prédit ; & justifier son ministère, en refusant de croire en lui : souffrez que je l'expose ici à d'autres spectateurs ; c'est à vous-mêmes, mes Frères : *Ecce homo* : voilà l'homme ; voilà votre consolation, si vous êtes du nombre de ses Disciples. Dans les afflictions dont Dieu vous frappe, oseriez-vous murmurer ? jettez les yeux sur Jesus - Christ si honteusement frappé & meurtri pour vous : voilà l'homme, *Ecce homo*. Si l'injustice vous a dépouillé de vos biens, & dégradé de vos honneurs & de vos titres ; voyez le successeur de tant de Rois dépouillé de toutes les marques de sa grandeur, dégradé jusqu'au dessous des plus vils esclaves ; & ne conservant de tous ces titres glorieux & immortels, que celui d'homme qu'on lui donne encore, & dont les plaies & le sang qui le couvrent, lui ont fait presque perdre la figure : qu'avez-vous à dire ? voilà l'homme, *Ecce homo*. Si la calomnie vous noircit, écoutez les impostures dont on le charge : oseriez - vous encore vous plaindre ? voilà l'homme, *Ecce homo*. Si les devoirs de la vie chrétienne las-

ſent quelquefois votre foibleſſe ; ſi vous vous dites en ſecret que la vertu n'eſt pas ſi auſtère que nous le publions, voilà votre réponſe : voyez ſi vous avez réſiſté juſqu'au ſang; étudiez dans cette image la meſure de vos devoirs : c'eſt un homme comme vous qu'on vous propoſe, & qui n'eſt homme que pour vous : *Ecce homo*, voilà l'homme. Mais voilà votre ouvrage & la conſommation de votre iniquité & de votre ingratitude, ſi vous êtes pécheur : voilà l'acte barbare que vous renouvellez toutes les fois que vous conſentez au crime; voilà le corps que vous deshonorez, quand vous ſouillez le vôtre ; voilà le chef auguſte que vous couronnez d'épines, quand les images de la volupté, retracées avec complaiſance, font ſur votre eſprit des impreſſions dangereuſes ; voilà les dériſions que vous réitérez, quand vous donnez du ridicule à la piété des Juſtes ; voilà la chair ſacrée que vous percez, quand vous déchirez la réputation de vos frères; en un mot, voilà votre condamnation & votre ouvrage : voilà l'homme, *Ecce homo*. Ce ſpectacle peut-il vous laiſſer inſenſible ? faut-il qu'il monte encore ſur le Calvaire ? voulez-vous mêler vos voix à celles des perfides Juifs, & demander encore qu'on le crucifie ? Vous croyez, dit ſaint Auguſtin, que la malice de ceux qui vont l'attacher à la croix, eſt aujourd'hui conſommée ? vous vous trompez, c'eſt la vôtre, ſi vous anéantiſſez le fruit de ſa croix par vos

infidélités ; si vous méprisez dans sa gloire, celui que les Juifs n'ont méprisé que dans sa bassesse ; si vous crucifiez de nouveau, après sa résurrection, celui qui étoit ressuscité pour ne plus mourir : *Videtur consummata nequitia hominum, qui crucifixerunt Filium Dei ; sed eorum major est, qui oderunt præcepta veritatis pro quibus crucifixus est Filius Dei.* S. Aug. Enarr. in Psal. 7.

III. PARTIE.

MAis que ne puis-je ici achever le récit de ses souffrances ; & après vous l'avoir exposé livré à la justice de son Père dans son agonie, à la malice des hommes dans le Prétoire ; que ne puis-je vous le montrer sur le Calvaire entre les mains mêmes de son amour, & vous faire voir que sa mort en est une consommation parfaite !

Oui, mes Frères, ne cherchons que dans son cœur les raisons & les motifs de son supplice. Ce n'est ni la perfidie d'un Disciple, ni l'envie des Prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la foiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux, qui l'a mis à mort, c'est son amour. Il s'est livré pour moi, dit l'Apôtre, & s'il ne m'eût point aimé, il n'eût point souffert : en vain, les peuples & les Rois de la terre auroient conspiré contre le Christ, si son amour n'eût été d'intelligence avec eux ; leurs conseils auroient été confondus, & tous leurs efforts inutiles.

Mais Jesus-Christ ayant aimé les siens,

dit l'Evangéliste, il les aima jusqu'à la fin, comme un père tendre, dont la tendresse envers ses enfans redouble lorsqu'il est sur le point de quitter la vie : il consomme donc son amour en mourant ; & cet amour divin, qui brûle son cœur, est le seul feu qui allume le bucher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret, même après sa mort, de s'immoler sans cesse ; qu'il célébre la préparation de sa mort, en la retraçant sous des signes mystiques ; qu'il se dispose à son sacrifice, en le devançant au milieu des siens ; qu'il applique le prix de son sang, en le leur faisant boire par avance ; qu'il dédommage ses Disciples de sa perte, en se perpétuant entre leurs mains sous le voile du Sacrement adorable ; que ne pouvant mourir sans les abandonner, ni demeurer avec eux sans les priver des dons de son Esprit, il meurt pour leur envoyer le Paraclet, & demeure en même-tems avec eux jusqu'à la consommation des siécles, pour ne pas les laisser orphelins, & afin que leur cœur ne soit pas accablé de tristesse.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul ; qu'il demande qu'on épargne ses
Joan. 18. 8. Disciples : *Sinite hos abire* ; qu'il refuse même les larmes qu'on accorde à ses tourmens ; & qu'il est plus occupé & plus touché des maux qui ménacent Jérusalem, que du supplice affreux que cette ville infidéle lui prépare. En effet, chargé du bois honteux

de sa Croix, ce nouvel Isaac monte sur la montagne mystérieuse, où son amour & son obéissance vont l'immoler; & comme touchées de l'excès de ses peines, les Filles de Jérusalem ne peuvent refuser des larmes à ce spectacle : *Filles de Jérusalem*, leur dit-il, *ne pleurez pas sur moi, pleurez plutôt sur vous-mêmes; des jours vont venir, où l'on appellera heureuses celles qui n'ont point enfanté* : son amour lui cache l'objet affreux de la Croix sur laquelle on va l'attacher, & ne lui découvre que les calamités dont cette ville ingrate est menacée. Mais son amour vous tient ici le même langage : ce ne sont pas ses souffrances qui font la plus vive de ses douleurs; ce sont vos infidélités & les malheurs qui vous menacent : *Ne pleurez pas sur moi*, vous dit-il aujourd'hui chargé de sa Croix, & allant consommer son sacrifice; *pleurez plutôt sur vous-mêmes*. Ne vous attendrissez pas au spectacle de mes souffrances : attendrissez-vous plutôt sur le triste état de votre ame & sur les malheurs éternels qui vous sont préparés : *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien triompher de la mort; mais vous, triompherez-vous jamais de ce péché invétéré qui a donné depuis si long-tems la mort à votre ame, qui trouble votre repos, qui vous laisse souhaiter votre conversion, & qui y met toujours un obstacle invincible? *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* Je saurai bien sortir glorieux du

Luc. 23. 28. 29.

tombeau, pour ne plus mourir ; mais vous, ſortirez-vous jamais de cet abîme profond, où vous êtes enſevelis depuis tant d'années ? ne vous en tiendrez-vous pas juſqu'à la fin à ces efforts inutiles, qui ne paroiſſent vous relever dans l'intervalle de la ſolemnité, que pour vous voir retomber d'abord après, avec plus de honte & de foibleſſe ? *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos ipſas flete.* Ah ! il ne me ſera pas difficile de briſer les chaînes dont vous me voyez lié, & d'enchaîner avec elles tout l'univers au pied de ma Croix : mais vous, romperez-vous jamais les liens criminels qui enchaînent votre cœur ; ces liens, que l'âge & les panchans ont fortifiés, que vous viendrez en ces jours ſaints porter aux pieds de mes autels, & dont la grace de mesSacremens ne ſera que reſſerrer les nœuds funeſtes, par le crime de la profanation, dont vous vous allez rendre coupable en y participant avec un cœur impénitent ? ne pleurez donc pas ſur moi, pleurez plutôt ſur vous-mêmes : *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos ipſas flete.*

Amour ſi généreux, qu'attaché ſur la Croix, il prie pour ceux-mêmes qui le crucifient : il recueille ce que la barbarie lui laiſſe encore de forces, pour excuſer leur attentat auprès de ſon Père ; il léve ſa voix
Luc. 23. 34. mourante : *Mon Père, pardonnez-leur*, dit-il, *parcequ'ils ne ſavent ce qu'ils font* : il offre tout ſon ſang pour laver leur crime ; & la Croix même où ils l'ont attaché, eſt

autel sacré où il veut les réconcilier avec son Père. O mon Sauveur ! vous mourez pour vos ennemis, & nous attendons la mort pour nous résoudre à pardonner à nos frères !

Amour si triomphant, que sur le point d'expirer, il se forme encore un Disciple. Sa parole n'est point liée avec lui ; il jette sur un scélérat qui expire à ses côtés, un regard de miséricorde : ses yeux mourans, & déja éteints, peuvent encore triompher des cœurs : ce Roi honteusement dégradé, promet encore des Royaumes. Heureux coupable, qui recueillez aujourd'hui les prémices de son sang ; & qui sans avoir été témoin de ses œuvres, ne découvrez sa grandeur que dans sa patience ! Mais heureux aussi les pécheurs qui m'écoutent ! attendez tout aujourd'hui de sa miséricorde : le moment où il expire est proprement pour les grands pécheurs comme vous : ses derniers soupirs & les prémices de son sang vous regardent.

Enfin, amour si attentif & si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa Mère désolée au Disciple bien-aimé, & le Disciple à sa Mère : *Mulier, ecce filius tuus : deinde dicit Discipulo, Ecce mater tua.* Il se tourne pour la dernière fois vers cette fille de douleur ; il la voit aux pieds de sa Croix, plongée dans une mer de tribulation & d'amertume ; ses yeux déja éteints vont mourir sur elle. Quels regards mutuels entre

Joan. 19. 26. 27.

Marie & ſon Fils qui expire ! quels témoignages douloureux & ſecrets d'un amour réciproque dans cette triſte ſéparation ! quel glaive de douleur perce alors l'ame de cette Mère affligée ! que de ſacrifices inviſibles ! que de douleurs inexplicables dans ce moment ! & qu'il en devoit coûter à Marie pour être la Mère de ſon Dieu ! Mais dans ſon accablement, elle adore la main qui la frappe : elle offre cette hoſtie innocente, qui expire, à la juſtice de ſon Père : elle entre dans les intérêts de tous les hommes, qui avoient beſoin de ce grand ſacrifice ; & nous apprend que les grandes afflictions ont de grandes utilités, & que les vûes de la foi ſont une ſource inépuiſable de conſolation pour les ames affligées.

Enfin, Jeſus-Chriſt n'ayant plus rien à faire pour nous ſur la terre ; tout étant conſommé, & du côté de la juſtice de ſon Père, & du côté de la malice des hommes, & du côté de ſon amour : le grand ſacrifice offert, & toutes les figures anciennes accomplies : Jéruſalem ayant comblé la meſure de ſes pères : tous les oracles des Prophétes développés ; le véritable culte établi ; la gloire de ſon Père vengée ; le cours de ſon miniſtère fini ; ne pouvant plus laiſſer aux hommes de plus grandes marques de ſon amour, il déclare que tout eſt accompli : *Conſummatum eſt.* Il baiſſe la tête ; il pouſſe vers le Ciel une forte clameur ; il expire, & rend à ſon Père l'ame

& l'esprit qu'il avoit reçu de lui. Laissons le soleil s'éclipser, la terre se couvrir de ténébres, les rochers se briser, les sépulcres s'ouvrir, toute la nature se confondre, les ennemis même du Sauveur le confesser & le reconnoître ; je ne veux point ici vous proposer ces grands spectacles : Jesus-Christ que son amour vient d'immoler pour nous, est le seul prodige qui doit ici nous occuper. Regardez-le donc expirant sur la Croix ; & ne se proposant que vous seul pour le prix de ses souffrances : il meurt votre libérateur ; il meurt à votre place ; il meurt dans le tems, afin que vous ne mouriez pas pour l'éternité ; il meurt, parcequ'il vous aime ; il meurt, parceque vous ne l'aimez pas. Votre tendresse, votre douleur, votre reconnoissance peuvent-elles ici se prescrire des bornes ? & n'êtes-vous pas un anathême, si vous n'aimez pas Jesus-Christ crucifié ?

Les spectateurs de sa mort sur le Calvaire lui disent aujourd'hui : *Descendez de la Croix, & nous croirons en vous.* Mais nous devons lui tenir ici un langage bien différent : C'est parceque vous êtes monté sur la Croix, ô mon Sauveur ! c'est parceque vous y expirez aujourd'hui pour moi, & que vous préférez à la droite de votre Père, ce trône d'ignominie, pour y être notre hostie & notre Pontife ; c'est pour cela même que toute notre consolation est de croire en vous, de vous adorer

Matth. 27. 42.

comme notre médiateur, & de vous consacrer ce qui nous reste de vie. Ne descendez pas de ce bois sacré, où vous êtes la seule espérance de votre peuple : attirez-nous-y plutôt avec vous, comme vous nous l'avez promis : plus vous nous paroissez rassasié d'opprobres, plus notre foi s'augmente, plus notre espérance est ferme, plus notre amour s'enflâme. Tant de peines & de souffrances offertes pous nous, pourroient-elles nous être inutiles ? auriez-vous racheté nos ames d'un si grand prix, si vous aviez voulu les laisser périr ? & seriez-vous mort avec tant d'ignominie, si en participant à votre Croix, nous ne devions pas partager un jour avec vous la gloire de votre immortalité ?

Ainsi soit-il.





SERMON
POUR LE JOUR
DE PASQUES.

Sur les causes ordinaires de nos rechutes.

Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur ; mors illi ultrà non dominabitur.

Jesus-Christ étant ressuscité d'entre les morts ne meurt plus ; la mort n'aura plus d'empire sur lui. Rom. 6. 9.

LA victoire que Jesus-Christ remporte aujourd'hui sur la mort & sur le péché, lui assure enfin pour toujours le prix de ses souffrances, le fruit de son ministère, la consommation de son œuvre, la durée de son Eglise, la fidélité de ses Disciples, la vie immortelle de son corps glorieux, la conquête de l'univers, le triom-

phe de la Croix, & le salut de toutes les nations de la terre.

Nous ne le verrons plus reprendre ces marques de mortalité, qu'il laisse dans le tombeau, & dont il ne s'étoit chargé, que pour en délivrer à jamais ce Corps mystique, qui doit monter avec lui dans le Ciel, pour y glorifier éternellement la sainteté de son Père. Tout ce qu'il avoit encore de mortel & de terrestre, a été attaché à la Croix; mort une fois, il ne mourra plus désormais : la puissance que le Père lui donne aujourd'hui ne lui sera plus ôtée : son nouveau régne ne finira plus; & sa vie glorieuse & ressuscitée, n'aura plus d'autres bornes, que celles des siécles éternels, & de la gloire de Dieu même : *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.*

Voilà, mes Frères, le grand caractère de la résurrection de Jesus-Christ, le trait singulier qui le distingue de tous ceux qui n'avoient été ressuscités par son ministère, ou par celui des Prophétes, que pour mourir encore; & l'endroit principal par où saint Paul nous la propose pour modéle : *Jesus-Christ ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus.* D'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché, à la vie de la grace en ces jours saints, par la participation aux sacrés mystères, est si peu constante & si peu durable? d'où vient que la grace du tems pascal ne fait que des conversions passagères; que notre nouvelle

vie n'eſt jamais que d'un inſtant; & que nos anciennes paſſions attendent à peine la fin de la ſolemnité, pour reprendre leur premier empire?

Cherchons, mes Frères, les raiſons d'un malheur ſi commun & ſi déplorable : avoir connu les ſources du mal, c'eſt en avoir déja trouvé le reméde. Vous ne perſévérez pas dans la vie nouvelle & reſſuſcitée, où la grace des Sacremens vient de vous établir : premiérement, parceque vous n'évitez pas avec aſſés de ſoin tout ce qui peut ou l'affoiblir en vous, ou vous la faire perdre ; ſecondement, parceque vous oubliez tout ce que vous aviez promis pour la conſerver ; troiſiémement, enfin, parceque vous manquez de réparer tout ce qui devoit l'être, & ſans quoi votre nouvelle vie ne pouvoit être durable.

Et voilà, mes Frères, les trois cauſes les plus ordinaires de nos rechutes après la ſolemnité : les précautions négligées, première cauſe ; les réſolutions violées, ſeconde cauſe ; les réparations omiſes, dernière cauſe. Développons ces trois vérités, après avoir imploré le ſecours de l'Eſprit ſaint, par l'interceſſion de Marie, en chantant avec l'Egliſe : *Regina cœli.*

JE n'ignore pas, mes Frères, qu'une des cauſes les plus ordinaires des rechutes, après la ſolemnité ſainte, c'eſt que la pénitence n'avoit pas été ſincère & véritable. I. REFLEX.

On ne se corrige point, parcequ'on ne s'étoit pas converti : il n'y a aucun changement dans les mœurs, parcequ'il n'y en avoit point eu dans la volonté ; & les Sacremens nous laissent toutes nos passions, parceque nous les avions toutes portées aux pieds du tribunal sacré, sans aucun propos réel de les finir. Nous ne parlerons pas aujourd'hui de cette cause si commune, parceque nous en avons déja parlé ailleurs, & que de plus elle ne regarde que les pécheurs que la grace du tems pascal n'a pas ressuscités, qui ont trouvé une nouvelle mort dans les Sacremens, loin d'y trouver une vie nouvelle ; & que les crimes où ils tombent ensuite ne sont pas des rechutes, mais la continuation des mêmes désordres.

Je suppose donc, mes Frères, que la plupart de ceux qui m'écoutent, ont voulu de bonne-foi retourner à Dieu dans cette solemnité sainte ; qu'un cœur brisé & humilié les a préparés à la grace des Sacremens, & qu'ils y ont trouvé cette vie nouvelle & ressuscitée, promise à ceux qui étoient déja morts avec Jesus-Christ par la douleur d'une sincère pénitence. Je suppose que les vérités saintes, entendues durant ces jours de salut ; que les lumières nouvelles nées dans vos cœurs ; que des sentimens de grace formés par l'Esprit saint ; que la lassitude des passions, que les dégoûts du monde, que le vuide des plai-

ſirs, que la chimère des eſpérances, que la triſteſſe ſecrette du crime, que tout cela enſemble a formé au-dedans de vous, une réſolution nouvelle de rompre enfin des chaînes trop long-tems portées ; & de chercher dans le ſervice de Dieu, & dans des mœurs plus pures, une paix & des conſolations que le monde n'a jamais pu vous donner.

Or, je dis que la première cauſe de vos rechutes, après des démarches de pénitence, qui ſembloient promettre une vie toute nouvelle, eſt dans les précautions négligées ; je dis, les précautions de néceſſité, & les précautions de pure ſûreté.

J'appelle précautions de néceſſité, la fuite de certaines occaſions d'elles-mêmes toujours funeſtes à l'innocence, & où nous voyons une chute inévitable ; la préſence & l'aſſiduité auprès des objets auxquels nous tenons par des paſſions injuſtes ; les plaiſirs & les ſociétés où l'on ne ſe propoſe que le crime, les familiarités, & les libertés où la perte de la grace eſt ſûre ; en un mot, certaines ſituations incompatibles avec le ſalut.

Et voilà, mes Frères où viennent d'ordinaire échouer tous vos projets d'amandement & de converſion. On ſe promet à ſoi-même plus d'attention & plus de fidélité dans ces occaſions dont nous venons de parler ; on ſe perſuade qu'y portant des diſpoſitions plus ſaintes, le danger ſera moin-

dre ; on se fait à soi-même mille raisons spécieuses pour ne pas s'en éloigner. Des raisons de bienséance ; ce seroient des discours publics, si l'on venoit à rompre tout d'un coup, & on ne veut pas s'y exposer : des raisons de devoir ; ce sont des liens & des engagemens indispensables, & on ne sauroit les rompre : des raisons de prudence ; ce seroit un éclat, & on veut l'éviter : des raisons de fortune ; ce seroit ruiner sans ressource ses affaires, & on ne peut pas tout abandonner : des raisons d'impossibilité prétendue ; on n'en est pas le maître, & Dieu ne demande que ce qui dépend de nous : enfin, des raisons même de Religion ; on raménera peut-être à Dieu, ceux qui nous en ont éloignés autrefois, & l'on ne voit pas de mal à l'essayer.

Or, mes Frères, le mystère de Jesus-Christ ressuscité va nous fournir pour confondre ces vains prétextes, de grandes régles & des instructions importantes. En effet, n'ayant plus rien à craindre après sa résurrection & dans sa vie nouvelle, de la fureur de ses ennemis, il ne vient pas cependant encore s'exposer au milieu de Jérusalem ; il n'apparoît qu'à ses Disciples ; il ne se montre que dans des lieux solitaires & écartés : & comme si la nouvelle vie qu'il a reçûe au sortir du tombeau, étoit encore sujette à la mort, il ne l'expose plus à la malice des Juifs ; pour nous apprendre qu'il ne faut jamais tenter Dieu ;

&

& qu'expofer la grace à des périls certains, c'eft l'avoir déja perdue.

Et certes, mes Frères, je ne vous dis pas premiérement qu'il eft bien téméraire de compter, que Dieu vous foutiendra dans des occafions, qu'il vous ordonne lui-même de fuir; que fa protection deviendra le prix de votre témérité; & que fes graces feront la récompenfe de la tranfgreffion de fes ordres.

Je ne vous dis pas en fecond lieu, que c'eft un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été jufqu'ici, & qui peut encore le devenir pour nous : un crime, parceque aimer le péril, c'eft aimer tout ce qui conduit à la chute; un crime, parceque ne pas craindre de retomber, c'eft ne faire aucun cas de la grace qui nous a relevés; un crime, parceque ne vouloir pas s'éloigner des occafions, c'eft aimer encore tout ce qui les rend funeftes à l'innocence; un crime, parceque revoir avec plaifir ce qui a fait tous nos malheurs, c'eft n'être pas fâché d'avoir été coupable; un crime, parceque ne pouvoir perdre de vûe tout ce qui réveille les paffions, c'eft les porter encore toutes dans le cœur; un crime enfin, parceque chercher foi-même à combattre, c'eft toujours chercher à périr.

Je ne vous dis pas en dernier lieu, que votre propre expérience vous devroit ici tenir lieu de preuve; que mille fois dégoûté de votre paffion, & de l'objet in-

fortuné qui l'avoit allumée dans votre cœur; rebuté de ses caprices & de ses inconstances, déchiré de remords, résolu enfin de rompre des liens injustes ; sa seule présence vous a fait oublier vos dégoûts & vos projets : un instant de péril a renoué vos chaînes ; toutes vos résolutions ont échoué contre cet écueil fatal ; & que la même occasion vous a encore retrouvé le même.

Vous dites, qu'y portant maintenant des dispositions plus saintes, le danger deviendra moindre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que toute disposition qui nous conduit au péril est profane & criminelle ; que plus la grace a opéré dans notre cœur des desirs d'une vie nouvelle, plus nous devons craindre d'exposer son opération, & les miséricordes du Seigneur sur notre ame ; que la première disposition que l'Esprit de Dieu met en nous, c'est la défiance de notre foiblesse ; & qu'enfin ce qui fait le crime dans les périls, n'est pas l'intention d'y succomber, c'est l'imprudence & la témérité qui les cherche.

Vous dites, que rompre tout d'un coup, ce seroit un éclat qui réveilleroit l'attention du public, & qui donneroit lieu à des soupçons, dont jusqu'ici vous avez su vous défendre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que vous seul ignorez ce que le public pense ; & que ces soupçons que vous voulez évi-

ter, naissent plus de vos assiduités, qu'ils ne naîtront de votre éloignement & de votre fuite; que plus vous différez, plus vous accoutumez les yeux du public, & par-là plus vous rendez la rupture difficile & l'éclat inévitable; & qu'enfin un homme qui est au milieu des flâmes, n'éxamine pas tant pour se sauver; que la promptitude de sa fuite prévient toutes ses refléxions; & qu'il suffit de sentir qu'on va périr, pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites, que ce sont des engagemens indispensables de bienséance & de devoir, qu'on ne peut rompre.

Et je vous dis de la part de Dieu, que votre premier devoir est de lui obeïr & de sauver votre ame; que tout engagement incompatible avec le salut n'engage point; que nul n'est obligé malgré lui de périr; & qu'enfin on peut se faire une bienséance de la régle & de la vertu, mais qu'il est insensé de vouloir s'en faire une du désordre & du vice même.

Vous dites, que ce seroit ruiner sans ressource votre fortune & vos affaires, & que Dieu n'éxige pas qu'on en vienne à cette extrémité.

Et je vous dis de la part de Dieu, qu'il veut qu'on perde tout pour sauver son ame; que la plus grande fortune d'un Chrétien, est de faire son salut; qu'on a tout quand on a la grace; que c'est avoir perdu la foi, daimer mie ux risquer son salut éternel qu'u-

ne fortune de boue ; & qu'enfin, quand on a trouvé Dieu, on ne fauroit plus rien perdre, à moins qu'on ne le perde lui-même.

Vous dites, que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous.

Et je vous dis de fa part, qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous ; qu'il nous rend toujours possible tout ce qu'il nous rend néceffaire ; que l'impoffibilité prétendue de nos devoirs eft toujours dans les prétextes de nos paffions, & jamais dans nos devoirs mêmes ; & qu'enfin, les obftacles prouvent feulement qu'il eft difficile de fe fauver, mais non pas qu'il eft permis de fe perdre.

Vous dites enfin, que dans les nouveaux fentimens que Dieu vous donne, vous voudriez pouvoir les infpirer aux perfonnes qui vous ont féduit ; & que la part qu'elles ont eue à vos déréglemens, les rendra plus fenfibles à vos difcours & à vos éxemples.

Et je vous dis de la part de Dieu : Qui vous a établi guide & pafteur de votre frère ? vous n'êtes pas encore bien affermi, & vous penfez déja à donner la main aux autres ? à peine êtes-vous Néophite dans la Foi, & vous voulez déja en devenir l'Apôtre ? Mais le Seigneur vous a-t-il permis d'expofer votre falut, fous prétexte d'empêcher que votre frère ne périffe ? Dieu demande-t-il de vous que vous commenciez par corriger les paffions d'autrui,

ou par pleurer vos paſſions propres ? un lépreux qui veut remédier à la lépre de ſon frère, ne le purifie pas, mais achéve de ſe ſouiller lui-même ; un zèle qui cherche les périls, n'eſt pas un zèle du ſalut d'autrui, mais une indifférence criminelle pour ſon ſalut propre. Et qui êtes-vous, pour vouloir être déja un inſtrument des miſéricordes du Seigneur ſur les ames ? les ſeules fonctions d'un pécheur ſont les larmes, le ſilence, la retraite, & la prière. Attendez que Dieu vous envoie pour entreprendre ſon œuvre : préparez, par de longs éxemples, l'efficace à vos diſcours : édifiez long-tems vos frères, avant que d'oſer les exhorter : achetez, par une longue fuite, le droit de les voir ſans danger ; & ſouvenez-vous que les complices de nos paſſions, ne ſauroient être d'abord que les écueils de notre pénitence.

Mais peut-être vous raſſurez-vous ſur ce que vous avez retranché tous les périls dont nous venons de parler, & toutes les occaſions certaines de crime ; que celles au milieu deſquelles vous vivez maintenant, ſont plutôt des diſſipations inévitables dans le monde, que des périls ; qu'elles ſont peu d'impreſſion ſur votre cœur ; que le long uſage leur a ôté par rapport à vous, tout ce qu'elles pourroient avoir de venin pour les autres ; qu'au fond à moins de ſe condamner à une retraite entière, on ne peut pas s'empêcher d'être dans le monde

d'une certaine façon, & d'entrer dans certains plaiſirs ; que vous en ſortez toujours comme vous y êtes entré ; & que ſi quelquefois, vous vous laiſſez aller, c'eſt plutôt une foibleſſe qui eſt en vous, qu'un venin qui ſe trouve dans la choſe même : ſeconde illuſion qui devient un principe certain de rechute : & ſeconde ſorte de précautions qu'on néglige après la pénitence ; les précautions de pure ſûreté.

Or, mes Frères, une ame qui revient à Dieu, après les égaremens du monde & des paſſions, doit ſe regarder comme un malade frappé dans toutes ſes puiſſances. Le cœur corrompu par des habitudes criminelles ; l'eſprit rempli de préjugés & de ténébres ; l'imagination ſouillée de mille images impures ; la volonté affoiblie par une longue ſervitude ; les ſens déréglés par un long uſage de plaiſirs ; la chair rebelle & indocile par une vie de volupté, qui en a fortifié l'empire : tout eſt encore malade, foible, languiſſant, dans une ame depuis long-tems eſclave du péché, & depuis peu arrivée à l'heureuſe liberté de la juſtice ; & la grace qui a guéri ſes plaies, lui a encore laiſſé les impreſſions & les foibleſſes, c'eſt-à-dire, les cicatrices prêtes à ſe r'ouvrir à la première occaſion.

Je dis donc que dans ce nouvel état de juſtice, la grace ne peut ſe conſerver que par des précautions infinies ; que toutes vos paſſions n'étant encore qu'à demi étein-

tes, les objets les moins dangereux peuvent les rallumer; que vos forces n'étant encore qu'à demi revenues, le moindre choc, un souffle est capable de vous renverser & de vous abbattre.

Cependant vous voulez vivre au sortir des Sacremens, où la grace vient de former en vous de nouvelles créatures, comme des Justes solidement établis, & qui n'auroient plus rien à craindre : vous fuyez peut-être les occasions qui vous ont séduit; vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous séduire : le crime vous allarme; le danger ne vous touche pas : vous vous faites à vous-même un plan de conduite, d'où vous ne bannissez que vos malheurs passés; vous retenez tout ce qui peut vous y conduire par d'autres routes : les jeux, les spectacles, la vie inutile, la familiarité des entretiens, la licence des discours, la sensualité des tables, les soins de l'ambition, l'amertume des jalousies & des concurrences : vous ne changez rien au fond de votre vie; vous n'en voulez retrancher que le désordre; les sources, les attraits, les routes qui y ménent, vous les laissez : vous ne poussez pas plus loin les projets d'une vie nouvelle; vous comptez que se convertir, c'est précisément ne plus tomber; que vivre dans la grace, c'est ne plus vivre dans le péché; & que le changement du cœur n'est pas un renouvellement de l'homme tout entier, & un changement universel de conduite.

Or, Jesus-Christ après sa résurrection ne conserve plus rien de sa vie terrestre & mortelle : tout est nouveau & changé en lui : ses plaies mêmes sont devenues des rayons de gloire & des marques d'immortalité : ce n'est plus cet homme de douleurs chargé de nos infirmités & de nos misères ; c'est un Roi glorieux, qui méne en triomphe les Principautés & les Puissances : en un mot, sa résurrection est une vie toute nouvelle, un ministère nouveau, une rédemption & une justification nouvelle ; tel est le modéle d'une vie ressuscitée.

En effet, mes Frères, c'est une illusion de prétendre qu'en ne changeant presque rien à vos mœurs, vous puissiez conserver la grace : car premiérement, si nos plus saintes résolutions trouvent des écueils dans l'inconstance seule de notre cœur ; si nous nous sommes à nous-mêmes une tentation continuelle ; si nous avons tant de peine à nous défendre contre nos propres dégoûts, contre les répugnances qui nous abattent, les craintes qui nous découragent, les humeurs qui nous possédent, les inégalités qui nous entraînent ; en un mot, si tout ce qui est en nous est péché, ou source de péché ; hélas ! pouvons-nous être en sûreté contre des périls que nous cherchons, puisque nous ne le sommes pas contre nous-mêmes ? un malade qui porte déja un poison lent dans le sein, n'a-t-il rien à craindre d'un air contagieux & funeste à

la

la santé la mieux établie ? & pouvons-nous croire qu'il y ait des dangers innocens pour nous, puisque nous nous sommes sans cesse un danger à nous-mêmes ?

En second lieu, le passé devroit ici vous tenir lieu de preuve pour l'avenir : la résolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déja formée plus d'une fois dans les mêmes circonstances : la révolution de chaque année, vous a presque toujours trouvé en ce saint tems, touché de vos crimes & résolu de vivre plus chrétiennement ; d'où vient cependant qu'après avoir commencé l'édifice, vous n'avez jamais pu l'achever ? d'où vient que vos essais n'ont jamais été heureux ; & qu'après vous être répondu tant de fois à vous-même de votre fidélité, le lendemain vous a toujours retrouvé infidéle ? Vous évitiez cependant les grands écueils qui venoient de vous voir périr ; vous vous interdisiez certaines occasions, où la chute n'auroit pas été douteuse pour vous ; d'où vient donc que malgré ces précautions que vous croyiez seules essentielles, vous êtes toujours retombé ? n'est-ce pas que comptant d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvoit y conduire, & que vous avez cru pouvoir aller à Dieu par la voie même qui vous avoit conduit à le perdre ?

Je veux que vos résolutions soient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, vo-

tre cœur plus touché ; & que cette démarche de changement semble promettre plus que toutes les autres : en vain les dispositions paroissent différentes ; les suites seront encore les mêmes : ce qui fait persévérer dans la grace, n'est pas la vivacité des sentimens qui nous y rappelle, c'est la fidélité des précautions qui nous y soutient : ce n'est pas une certaine ardeur qui commence, c'est la vigilance qui poursuit. Les premières impressions de la grace, en certains cœurs sur-tout, sont toujours vives & ardentes : le premier goût de Dieu, nous trouvant lassés & dégoûtés du monde, nous saisit & nous transporte : plus même les passions avoient eu d'empire sur nous, plus la grace d'abord nous attendrit & nous touche : le cœur accoutumé aux sentimens les plus vifs, ne sent plus rien que d'extrême ; & les premières larmes dans le pécheur qui va retomber, sont souvent plus vives & plus abondantes, que dans le pécheur qui persévère.

C'est-à-dire, qu'il ne faut pas juger de soi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la résolution d'une vie nouvelle : la vie chrétienne n'est pas dans des sentimens passagers ; elle est dans une fidélité constante & durable : ce n'est pas une saillie d'un cœur facile à s'attendrir ; c'est une disposition stable de Foi & de componction : ce n'est pas une étincelle qui s'évanouit aussitôt ; c'est une lampe ardente & luisante,

que les vents des tentations éteignent difficilement, & qui nous montre long-tems la vérité, & les voies de la vie éternelle.

Vous nous répondrez peut-être, que votre état semble vous rendre ces occasions inévitables; que destiné par votre naissance, ou par votre rang, à vivre au milieu du monde & de la Cour, vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part; qu'il faut suivre les usages établis; ne pas reculer à certaines propositions, de peur de paroître extraordinaire; & qu'en un mot, si vous étiez à vous, il vous seroit aisé de vous faire un plan de vie, tel que nous pourrions le souhaiter: mais qu'étant redevable à tous ceux presque qui vous environnent, il faut vous prêter, & remplir les devoirs & les bienséances attachées à votre état.

A cela, je vous réponds moi-même, qu'il est vrai, que les périls où l'ordre de Dieu & les devoirs de notre état nous engagent, cessent de l'être à notre égard; que Pierre sur les flots, où Jesus-Christ lui avoit ordonné de marcher, étoit plus en sûreté que Jonas dans le navire même où son infidélité l'avoit conduit; que Daniel au milieu des lions dévorans, avoit moins à craindre que ce Prophéte infidéle sur le grand chemin de Béthel, où il fut dévoré par les ours; que ce qui fait la sûreté, n'est pas précisément la situation où nous nous trouvons, mais la main de Dieu qui nous y place; qu'ainsi il faut bien distin-

guer les périls attachés par l'ordre de la Providence à notre état, de ceux que notre goût & nos panchans y cherchent ; & que si nous voulons être de bonne-foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que ce ne sont pas les périls inséparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous séduisent.

Je vous réponds encore, qu'il y a presque plus d'occasions de vertu, que de chute, attachées à vos charges, à votre état, aux soins publics ; & que si vous vouliez en remplir toutes les obligations, en souffrir tous les assujettissemens, en supporter les contre-tems, en étudier les révolutions & les vicissitudes, en rapporter à Dieu les peines, les dégoûts & les contraintes, vous trouveriez dans la vie du monde & de la Cour, plus de leçons & de moyens de salut, que dans celle des cloîtres & des déserts : mais vous ne comptez parmi vos devoirs, que les périls que vous aimez & qui n'en sont pas ; & vos devoirs véritables, vous ne les regardez que comme des fonctions arbitraires, dont vous pouvez vous dispenser à votre gré.

Vous vous rassurez peut-être sur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaisirs publics au milieu desquels vous vivez, ne font aucune impression marquée sur votre cœur ; & qu'ainsi il n'est point de loi qui puisse vous les interdire.

Mais je pourrois vous répondre premié-

rement, que les impreſſions ſont quelquefois d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont plus inſenſibles; qu'on ſe défie des ſentimens marqués & profonds, & qu'on ne peut plus ſe déguiſer à ſoi-même; mais qu'on s'endort ſur ceux qui ne ſont que nous affoiblir, qu'amollir le cœur, que nous inſpirer des ſentimens vagues de tendreſſe, qu'inſinuer le venin, que nous préparer à toutes les paſſions, que nous remplir d'images vaines & frivoles, que nourrir notre eſprit de maximes paſſionnées & laſcives; & que ſouvent cette prétendue innocence, qui ne conſiſte qu'à ſe conſerver libre de paſſion particulière, n'eſt qu'une corruption du cœur plus dangereuſe & plus univerſelle.

Je pourrois vous répondre encore, que ſouvent l'inſenſibilité qu'on ſe trouve dans les occaſions les plus dangereuſes, & qui nous perſuade que nous n'y courons point de riſque, n'eſt pas une marque que nous en ſortions innocens, mais que nous y ſommes entrés plus corrompus: les dangers, pour avoir trop fait d'impreſſion ſur nous, n'en font preſque plus de ſenſible: le long uſage des plaiſirs leur a ôté, à notre égard, le privilége de nous toucher vivement, ſans leur ôter celui de nous corrompre: ils nous ſouillent & nous infectent ſans nous piquer; comme un corps déja engourdi par le venin de la première piquure que lui a fait le ſerpent, reçoit la ſeconde ſans en ſentir la dou-

leur : le mal n'eſt pas ſi grand, quand on ſe trouve encore ſenſible ; c'eſt une marque qu'il reſte encore quelque choſe de ſain dans le cœur : l'inſenſibilité qui nous raſſure, eſt donc plutôt un engourdiſſement qui vient de corruption, qu'une force qui naiſſe de la vertu : c'eſt la ſatiété des plaiſirs qui fait toute notre innocence.

Enfin, je pourrois vous répondre : Vous vous vantez que rien ne fait impreſſion ſur votre cœur ; & que les périls contre leſquels nous déclamons tant, vous trouvent toujours inſenſible : mais d'où vient donc que lorſque vous venez enfin nous ouvrir votre conſcience au Tribunal ſacré, & avouer à nos pieds des chutes qui vous couvrent de confuſion, vous nous alléguez ſi fort votre foibleſſe ; pour excuſer vos égaremens ? d'où vient que vous vous en prenez tant alors au caractère de votre cœur, qui malgré vous s'emporte & vous échappe ? d'où vient que vous nous faites tant valoir alors le malheur d'un tempérament fragile, & dont vous n'êtes preſque plus le maître ? d'où vient qu'alors vous nous avouez que tout eſt danger pour vous ; que ce qui ſeroit innocent pour les autres, devient par la corruption de votre cœur, criminel à votre égard ; que vous n'avez jamais ſû réſiſter ; que vous donnez à la complaiſance ce que l'inclination refuſe ; qu'il faudroit vous retirer dans un déſert pour être en ſûreté ; que toutes vos réſolutions n'ont jamais été

plus loin, que jusqu'au premier péril qui les a attaquées ; & que vous pouvez bien répondre de la sincérité & de la bonne-foi de vos promesses, mais que vous ne sauriez répondre de vous-même ? Vous éxagérez votre foiblesse, quand il s'agit d'excuser vos crimes passés ; & vous voulez qu'on vous croye fort, dès qu'il ne s'agit plus que d'éviter les périls qui peuvent encore vous y conduire.

Grand Dieu ! mes propres malheurs ne devroient-ils pas suffire ici pour m'instruire ? en vain j'ai voulu mille fois vous être plus fidéle ; j'ai toujours éprouvé qu'on le vouloit en vain, tandis qu'on vouloit encore s'exposer au milieu des flots & des écueils ; & tous mes projets de fidélité n'ont jamais abouti qu'à de nouveaux naufrages : *Veni in altitudinem maris, & tempestas demersit me.* Ps. 68. 3. O mon Dieu ! vous seul savez que le plus foible des hommes, je me suis fait une gloire insensée de braver tout haut les périls, tandis qu'en secret je rougissois de ma confusion & de ma foiblesse : *Deus, tu scis insipientiam meam, & confusionem meam.* Ibid. ✝. 6. & 20. Arrachez-moi vous-même du milieu de ces objets, où à peine relevé de ma chute, vous m'avez vû retomber à l'instant : tirez-moi de cette boue où je ne saurois marcher, sans enfoncer tous les jours davantage : *Eripe me de luto, ut non infigar.* ✝. 15. Ne laissez plus mon cœur entre les mains de ma légéreté & de mon inconstance : je sens que

malgré toutes les promesses que je vous fais d'être à vous, le premier péril va me retrouver encore infidéle : fixez enfin les incertitudes de mon ame : délivrez-la de sa
℣. 19. propre instabilité : *Intende animæ meæ, & libera eam.* Il est bien plus dangereux de pouvoir vous oublier, un moment après qu'on vous a aimé, que de ne pas vous aimer encore : je crains enfin que les variations éternelles de ma vie ne fixent votre colère sur ma tête ; que mes soupirs & mes promesses tant de fois violées, ne soient à vos yeux comme des dérisions & des outrages ; & que les flots qui m'agitent depuis si long-tems, ne me creusent enfin eux-mê-
℣. 16. mes un éternel précipice : *Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum.* Et voila la seconde excuse de nos rechutes, les résolutions violées.

II. PARTIE. JEsus-Christ, ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus ; parceque sa résurrection est l'accomplissement de toutes ses promesses. Il avoit promis à son Père de le glorifier s'il le délivroit de la mort ; de faire connoître son nom à toute la terre, & de lui former partout des adorateurs en esprit & en vérité : il avoit promis à ses Disciples de les revêtir de la vertu du Très-haut ; de leur donner une force & une sagesse, à laquelle le monde entier ne pourroit résister ; de les établir les maîtres de la mort & de la vie : il leur avoit promis la conquête de l'Univers, les clefs

du Ciel & de l'enfer, la converſion des peuples &des Céſars, le triomphe de la Croix, le renverſement des Idoles, l'établiſſement de la ſcience du ſalut ſur la terre. Ces promeſſes étoient magnifiques : mais à peine eſt - il reſſuſcité, qu'elles commencent à s'accomplir ; & ſi le miracle de ſa réſurrection juſtifie la vérité de ſes promeſſes, on peut dire que l'accompliſſement de ſes promeſſes, eſt la preuve la plus déciſive du miracle de ſa réſurrection.

Or voilà, mes Frères, la ſeconde inſtruction que nous fournit ce Myſtère. Nous avons fait à Dieu mille promeſſes en approchant du Tribunal ſacré où nous avons trouvé une nouvelle vie ; les accompliſſons-nous après être reſſuſcités ? & peut-on dire de nous comme de Jeſus-Chriſt, que le miracle de notre réſurrection & de notre nouvelle vie, prouve la ſincérité de nos promeſſes paſſées ; & que l'accompliſſement de nos promeſſes, eſt le témoignage le plus certain du miracle & de la vérité de notre vie nouvelle. Seconde cauſe de nos rechutes ; les promeſſes & les réſolutions violées.

Oui, mes Frères, lorſque touchés du deſir d'une vie plus chrétienne, laſſés du monde & de nos paſſions, nous ſommes venus les déteſter en ces jours de ſalut aux pieds de Jeſus-Chriſt ; nous nous ſommes preſcrits à nous-mêmes mille moyens de conſerver la grace, ſans leſquels il ne nous paroiſſoit pas poſſible de perſévérer dans la

voie de Dieu : nous avons fait mille projets ſur toute la conduite de notre vie ; nous avons marqué en détail un reméde à chacun de nos maux ; la fuite, à certains périls ; la fermeté, à certaines complaiſances ; la retraite, à certaines diſſipations ; la modeſtie, à certaines indécences ; le ſilence & la circonſpection, à certains diſcours ; la charité, à certaines antipathies ; le retranchement & la régle, à certaines ſuperfluités ; l'uſage de la prière & les pratiques de la piété, à certaine inutilité de vie ; la fréquentation plus éxacte des Sacremens, à notre pareſſe ; enfin, éclairés alors ſur tous nos beſoins, ſentant vivement toutes nos plaies qui ſaignoient encore, nous leur avons préparé à chacune ſon reméde ; & pénétrés des miſéricordes de Dieu ſur nous, qui vouloit bien nous tendre encore la main au fond de l'abîme où nous étions tombés ; de ſa patience, que la durée de nos crimes n'avoit pu rebuter ; de ſa ſageſſe, qui avoit fait ſervir à notre ſalut, nos paſſions mêmes ; nous avons fait mille réſolutions de fidélité que nous avons ſcellées de nos ſoupirs & de nos larmes.

Cependant ces réſolutions ſi eſſentielles à notre ſalut, n'ont preſque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : ſemblables à ces projets ſpécieux, qui amuſent le loiſir d'un eſprit oiſeux, & dont on n'aime jamais que l'idée, la nouveauté ſeule nous en a plû : nous avons cru qu'il n'en-

coûteroit plus rien de les accomplir, parceque nous avions trouvé une ſorte de plaiſir à les former ; & que nous en aimerions la réalité, comme nous en avions aimé le ſonge & la chimère : peut-être même y avons-nous été fidéles un certain tems : un reſte de honte de violer nos promeſſes, un moment après que nous venions de les jurer aux pieds des autels, nous a ſoutenus les premiers jours ; mais notre fidélité n'a pas été loin : nous ſommes parvenus peu à peu à nous perſuader que nos réſolutions étoient des ſcrupules ; que c'étoit un joug inutile que nous nous étions impoſé à nous-mêmes ; qu'il y a de la foibleſſe d'eſprit à vouloir ſe faire une obligation de ce qui n'en eſt pas une pour les autres ; qu'au fond, on peut ſe ſauver ſans s'aſſujettir à ces ſortes de pratiques ; que le zèle qui nous les inſpira, étoit bon ; mais que nous ne nous connoiſſions pas nous-mêmes, en ſuppoſant qu'il dureroit toujours ; qu'il ne faut pas chicaner avec Dieu ; que le ſalut ne git point en des minuties ; & qu'il arrive toujours que pour vouloir trop bien faire, on ne fait rien du tout. Ainſi les réſolutions s'oublient ; les promeſſes s'évanouiſſent ; le plan qu'on s'étoit formé d'une nouvelle vie ne ſubſiſte plus même dans le ſouvenir ; & l'on regarde ce nouvel état d'infidélité aux promeſſes, comme l'affranchiſſement d'un joug qui commençoit à peſer, & le retour d'une liberté dont on s'étoit mal-à-propos privé ſoi-même.

Or, voilà la grande ſource des rechutes après la ſolemnité ſainte. Premiérement, parceque nos réſolutions renfermoient les moyens uniques de notre perſévérance ; & que c'eſt une chimère de ſe flater qu'on perſévérera, tandis qu'on néglige tous les moyens auſquels notre perſévérance eſt attachée. Vous vous étiez preſcrit certains tems de prière, parceque vous ſentiez que votre cœur, privé de ce ſecours, retomboit ſur lui-même, ſe ranimoit pour le monde, ſe refroidiſſoit pour la piété, & ne trouvoit plus en lui dans les périls, que ſa propre foibleſſe : vous vous étiez impoſé certaines mortifications, parceque votre propre expérience vous avoit appris qu'en ne refuſant rien à vos ſens, cette vie de pareſſe & de ſenſualité mettoit en vous des diſpoſitions inévitables au crime : vous vous étiez marqué à vous-même certains ſacrifices de l'honneur, de la fierté, de la vanité ; parceque vous aviez éprouvé, que pour peu que vous vous prétaſſiez à ces panchans, vous n'étiez plus à tems d'y mettre des bornes, & que vous alliez toujours plus loin que vous ne vous l'étiez promis. Or, vous négligez ces moyens ; ces tems de prière, ſi néceſſaires à votre foibleſſe, vous les abandonnez ; ces ſacrifices ſi utiles à votre foi, vous vous en diſpenſez : & comment voulez-vous que la vie de la grace ne s'éteigne pas en vous, ſi tout l'affoiblit, & ſi rien ne la nourrit & ne la préſerve ?

D'ailleurs, ce qui rend l'infidélité aux résolutions formées encore plus dangereuse, & toujours suivie d'un retour dans nos premiers désordres, c'est que non-seulement elles renferment les moyens généraux de la persévérance de tout fidéle ; mais que Dieu vous les ayant inspirées à vous dans les premiers momens de votre conversion, vous avoit fait connoître que c'étoient-là les seules voies par où vous, en particulier, pouviez conserver la grace reçue, les seuls remédes spécifiques de vos propres maux, & les moyens personnels par où il vouloit vous conduire dans votre nouvelle vie : vous sortez donc, en les violant, des routes par où la grace vouloit vous mener : vous n'entrez plus dans les desseins de la miséricorde de Dieu sur votre salut : vous dérangez l'ouvrage de votre justification : vous vous formez à vous-même un nouveau plan de conduite, qui n'étant pas celui que l'Esprit de Dieu vous avoit d'abord proposé, ne peut être qu'un édifice de l'amour propre fondé sur un sable mouvant, & qui ne vous prépare que de tristes ruines.

De plus, c'est qu'en vous accoutumant à violer vos résolutions, vous vous faites une coutume dangereuse d'agir contre vos propres lumières ; de résister à la voix de votre cœur ; de vous rassurer contre vous-même: vous émoussez en vous cette délicatesse de conscience si nécessaire pour se soutenir dans la vertu : vous perdez une certaine tendresse

de piété qui nous reproche sans cesse les fautes les plus légères, & qui nous sert de frein contre le crime : vous vous accoutumez à vous soutenir contre les jugemens de votre propre cœur : & par-là, ou votre conscience devient tranquille, ou malgré ses agitations vous êtes tranquille vous-même ; c'est-à-dire, ou vous parvenez à une fausse paix, ou vous souffrez paisiblement vos remords & vos troubles : ainsi la conscience accoutumée à violer tranquillement ses résolutions, s'accoutume peu à peu à renouveller sans remords ses crimes : car nous ne sommes pas long-tems fidéles à Dieu, dès que nous ne le sommes plus à nous-mêmes.

Je n'ajoûte pas enfin, que l'infidélité qui viole les résolutions prises dans un commencement de nouvelle vie, est un mépris formel de la grande miséricorde de Dieu qui avoit opéré en vous ces mouvemens de salut. Vous êtes presque fâché que sa bonté vous éclaire de si près sur vos devoirs : vous enviez la destinée de ceux qui se font une conscience plus commode & plus tranquille : vous vous savez mauvais gré d'une certaine délicatesse de cœur, qui fait que vous ne vous pardonnez rien à vous même, & que vous vous reprochez les choses à votre avis les plus indifférentes : vous voudriez pouvoir parvenir à vous persuader que mille omissions sur lesquelles vous sentez de vifs remords, sont de vains scrupules : vous regardez la lumière que la main

miséricordieuse de Dieu met dans votre cœur, comme une lumière importune, ennemie du repos & du bonheur de votre vie : vous voudriez être fait comme tant d'autres à qui la vérité ne se montre presque point : vous reprochez à Dieu ses propres bienfaits ; ses graces sont des faveurs qui vous fatiguent. Or, la grace cherche les bons cœurs : une ame que les bienfaits de Dieu lassent, lasse bientôt ses miséricordes : il a horreur d'un cœur noir à qui ses bienfaits sont à charge ; d'un cœur ingrat, qui se reproche d'y avoir été trop sensible ; d'un cœur corrompu, qui voudroit pouvoir soutenir le crime sans remords. Voilà les cœurs que Dieu vomit & rejette, ces cœurs légers & infidéles, si vifs dans leurs promesses, si tranquilles un moment après dans leurs transgressions.

C'est à vous à nous dire si vous ne trouvez rien dans ce caractère qui vous ressemble. Car rappellez ici vos momens heureux, où touché de la grace, vous êtes venu vous humilier aux pieds du Tribunal sacré, & former le dessein d'une vie nouvelle : que de regrets sincères sur le passé ! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir ! de quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard ? combien de fois lui avez-vous redit que ce moment de pénitence étoit le plus heureux de votre vie ; & qu'au fond, vous n'aviez jamais été tranquille

dans le crime ? Infidéle ! & après tout cet appareil de réconciliation, vous oubliez vos promeſſes que vos larmes toutes ſeules & vos ſoupirs auroient dû rendre ſacrées, quand le reſpect dû au Seigneur à qui vous les faiſiez, n'auroit pas ſuffi pour vous empêcher de les violer ? Ah ! vous vous piquez de fidélité envers de vaines créatures, mon cher Auditeur ; la foi donnée dans un engagement profane & criminel, eſt ſouvent l'unique raiſon, qui malgré vos remords & vos dégoûts, vous défend de le rompre : la gloire chimérique de paſſer pour conſtant & fidéle, dans des paſſions où la fidélité n'eſt qu'une foibleſſe honteuſe, vous retient & vous touche : vous vous faites un honneur inſenſé d'une conſtance & d'une bonté de cœur, qui n'en eſt qu'une corruption plus profonde & plus déſeſpérée ; & envers votre Dieu, vous ne rougiſſez pas d'être perfide ? & la bonne-foi, en traitant avec votre Seigneur & votre Père, ne vous paroît pas une vertu ſi eſtimable ? & le bon cœur pour lui n'eſt plus une gloire qui vous intéreſſe & qui vous pique ? Ah ! il ſe plaignoit autrefois dans ſon Prophéte, que le pécheur ne le diſtinguoit pas de l'homme : mais c'eſt tout ce que je vous demanderois aujourd'hui. Traitez du moins avec votre Dieu, comme vous traitez avec les créatures : faites-vous du moins une gloire d'être dans la Religion, ce que vous avez peut-être été dans

dans des passions profanes & insensées, sincère, solide, généreux, fidéle, incapable de trahir votre foi & la religion de vos promesses. N'est-il pas beau de servir constamment un si grand Maître ? n'y a-t-il point de noblesse, de force, d'élévation à lui conserver la fidélité qu'on lui a jurée ? & ne seroit-ce point une gloire & une vertu, de se piquer de constance & de grandeur, envers celui envers qui seul il est grand d'avoir sû être fidéle ?

Hélas, mes Frères ! nous regardons comme des fautes légères de violer les résolutions saintes que la grace nous a inspirées ; les personnes mêmes qui sont depuis long-tems dans la pratique de la piété, tombent tous les jours dans ces infidélités sans scrupule. C'est-là cependant la source de tous nos malheurs : c'est par-là que la Foi s'éteint, que la grace se retire, que Dieu se dégoûte, & que sa justice nous abandonne : c'est par-là que nous contristons l'Esprit saint, que nous rejettons sa vérité & sa lumière, que nous résistons à notre propre conscience, que nous nous jouons de Dieu, & que nous nous creusons un précipice à nous-mêmes : c'est par-là que nous devenons de foibles roseaux qui se laissent aller à tout vent, & des nuées légères & sans eau, qui sans cesse changent de route : c'est par-là que nous nous faisons une habitude de notre propre inconstance ; de sentir mille bons desirs, & de

les étouffer ; de commencer mille entreprises, & de les abandonner ; d'avoir mille envies de mieux faire, & d'être toujours les mêmes ; de nous imposer mille précautions, & de nous en lasser : c'est par-là que toute notre vie n'est plus qu'une vicissitude de crime, & de repentir ; de relâchement & de zèle ; de dissipation, & de retraite : c'est par-là que nous vivons toujours incertains de nous-mêmes ; ne pouvant nous faire un état fixe, ni dans le crime, ni dans la vertu ; incapables de soutenir, ni la licence du désordre, ni les contraintes de la piété ; flottant toujours au gré de notre légéreté ; nous lassant bientôt de la même situation ; & nous promettant toujours de trouver dans celle où nous ne sommes pas, le repos & la tranquillité qui nous manque. Ainsi la vie se passe, la conscience s'use, la sensibilité au bien s'éteint, Dieu se lasse, l'éternité approche, le moment décisif arrive, & nous surprend encore dans ces tristes alternatives : nous nous trouvons au terme avant que d'avoir pris parti : notre course est finie avant que nous nous soyons déclarés : nous sortons de la vie avant que d'avoir déclaré pour qui nous devons vivre : nous cessons d'être, avant d'avoir décidé à qui nous sommes ; & tous ces sentimens de regret & de repentir, qui accompagnent notre mort, ne sont proprement que la dernière inconstance de notre vie.

Grand Dieu ! notre propre foibleſſe doit vous parler ici pour nous : ce fonds d'inconſtance, dont nous ſommes paitris, & qui eſt la ſource de tous nos malheurs, doit devenir le grand motif de vos miſéricordes : vous connoiſſez, ô mon Dieu, la fragilité de notre boue ; puiſque c'eſt vous qui nous avez formés ; & vous n'avez pas oublié que nous ne ſommes qu'une pouſſière frivole, qu'un ſouffle agité, & qui ne ſauroit preſque trouver ici-bas de conſiſtance : *Quoniam ipſe cognovit figmentum noſtrum : recordatus eſt quoniam pulvis ſumus.* Vous ſavez, Seigneur, que votre Eſprit, qui forme en nous les ſaintes penſées & les mouvemens du ſalut, ne ſauroit preſque ſe fixer dans la mutabilité de notre cœur ; qu'il n'eſt pour nous qu'un Eſprit rapide & paſſager ; & qu'à peine a-t-il opéré en nous de bons deſirs, que de nouveaux objets effacent à l'inſtant ces impreſſions ſaintes, de ſorte qu'il n'en reſte pas même de foibles traces : *Quoniam ſpiritus pertranſibit in illo, & non ſubſiſtet ; & non cognoſcet ampliùs locum ſuum.* Mais que votre miſéricorde, grand Dieu ! ſoit plus abondante que notre foibleſſe : un père eſt touché de la légéreté de ſes enfans ; mais ſa tendreſſe croît avec les dangers où les expoſe l'inſtabilité de leur âge : *Quomodo miſeretur pater filiorum, miſertus eſt Dominus timentibus ſe.* Ne rejettez pas des cœurs plus foibles, que coupables ; plus légers, que cor-

Pſ. 102. 14.

Ibid. ℣. 16.

℣. 13.

rompus ; plus incapables de ſolidité & de vertu, que de noirceur & de crime ; & qui ne ſe laiſſent jamais entraîner aux objets des ſens & des paſſions, ſans un deſir ſecret de revenir encore à vous, & de réparer par une nouvelle fidélité, ces momens de foibleſſe & de complaiſance. Dernière ſource de nos rechutes, les réparations omiſes ; mais je n'en dis qu'un mot.

III. PARTIE. OUI, mes Frères, on ne perſévère pas dans le ſervice de Dieu après la ſainte ſolemnité ; parceque notre nouvelle vertu n'eſt jamais une réparation parfaite de nos anciens crimes. Or, la réſurrection de Jeſus-Chriſt répare tout : la gloire de ſon Père, par la deſtruction des Idoles ; le ſcandale de ſa mort, par l'immortalité qu'il ſe donne à lui-même ; la baſſeſſe de ſon miniſtère, par l'éclat de ſa nouvelle vie ; les doutes & la timidité de ſes Diſciples, par l'effuſion de l'Eſprit ſaint qui les change en de nouveaux hommes ; la réprobation des Juifs, par la vocation de tous les peuples ; enfin l'obſcurité des Ecritures, par l'accompliſſement des prophéties. Tout eſt réparé, dit l'Apôtre, par la réſurrection de Jeſus-Chriſt ; tout eſt rétabli à ſa place ; tout rentre dans l'ordre : *Per ipſum inſtaurare omnia.* Auſſi, mort une fois, il ne meurt plus : pour nous, notre nouvelle vie ne répare jamais qu'à demi les déſordres de l'ancienne ; & voilà la dernière

Ephef. 1. 10.

ſource de nos rechutes : les réparations omiſes.

Je dis les réparations premiérement de pénitence. Après une vie toute dans les ſens, dans la volupté, dans l'ivreſſe des plaiſirs, on ne ſe punit point ; on ne voit ni retranchement, ni auſtérité, ni ſouffrance : on veut bien ſortir du crime, parcequ'on en eſt fatigué, parceque c'eſt un joug qu'on ne peut plus porter, parceque c'eſt un ver dévorant dont on eſt rongé : on veut bien ſortir du crime, parceque c'eſt une vie d'agitation & de tumulte qui ne convient plus, parcequ'on ſe trouve dans certaines ſituations où le monde ne plaît plus, parceque le frivole des paſſions ne nous ſied plus : on veut bien ſortir du crime, parceque la conſcience crie, la vérité preſſe, l'éternité étonne, la mort paroît à la porte, Dieu ſe fait entendre : on veut, dis-je, ſortir du crime ; mais on ne ſe propoſe dans la vertu, que le plaiſir de l'exemption du crime même ; que le bonheur d'être quitte enfin de ſes remords & de ſes inquiétudes ; que la douceur de vivre en paix avec ſoi-même : on ne regarde la vertu que comme la fin de tout ce qu'il y avoit de triſte & de pénible dans le crime ; comme une vie douce & tranquille que les paſſions n'agitent plus, que les remords ne troublent plus, que les excès n'affoibliſſent plus, que les plaiſirs ne dérangent plus : on ſe cherche ſoi-même

en revenant à Dieu : on ſecoue le joug du péché ; mais on ne s'impoſe pas le joug de Jeſus-Chriſt : on bannit les amertumes des paſſions ; mais on ne veut pas goûter celles de la pénitence : on ſe dépouille de l'ignominie du vieil homme ; mais on ne ſe revêt pas de la mortification du nouveau : on ſort de l'oppreſſion de l'Egypte ; mais on n'entre pas dans les voies laborieuſes du déſert : en un mot, on veut qu'il n'en coûte rien pour avoir été pécheur, que le bonheur & le plaiſir de ne plus l'être.

Les réparations ſecondement de juſtice. On n'approfondit point ce qu'on doit au prochain ; on ſe contente de renoncer à certains vices crians qui étoient à charge ; mais d'en venir à certaines diſcuſſions qui auroient des ſuites, & qui nous engageroient en des démarches déſagréables, on n'y penſe pas. Ainſi, vous êtes dans une place où votre nom ſert de prétexte à mille abus ; où des ſubalternes corrompus s'enrichiſſent ſous votre protection, aux dépens de l'équité ; où ils vendent les graces, où ils font même acheter la juſtice, où ils éxigent ce qui n'eſt pas dû, où ils mettent à prix le droit de vous approcher : vous entrevoyez ces myſtères d'iniquité ; mais vous tournez la tête de peur de les voir de trop près : vous craignez l'embarras d'une diſcuſſion, & d'en venir à éloigner des perſonnes néceſſaires : peut-être même le fruit de leurs injuſtices coule-t-il juſques dans

vos mains : or, une nouvelle vie ne touche point à ce train établi depuis long-tems : le changement de vos mœurs ne change rien à tout ce qui vous environne : le public ne se ressent point de votre prétendue vertu : vous devenez meilleur pour vous ; vous demeurez toujours le même pour les autres. Ainsi vous avez passé par des charges militaires, où des véxations & des pillages sont arrivés, que vous auriez dû empêcher ; où la licence du Soldat a été une suite de votre inattention, ou de votre indulgence : vous revenez à Dieu ; mais tant de peuples qui ont souffert à votre occasion, les soulagez-vous ? mais tant de dommages, dont vous avez été le protecteur ou la cause, les réparez-vous ? mais tant de malheureux que vous avez faits, leur rendez-vous la consolation & la paix ? mais tant de larmes répandues, les essuyez-vous ? vous ne portez pas si loin les vûes de la vertu : vous les bornez toutes à vous-même. Ainsi vous vous êtes servi de votre crédit auprès de ceux qui sont en place, pour faire passer des affaires onéreuses au peuple : vous avez fait un trafic honteux de votre nom & de votre faveur : vous avez vendu lâchement les larmes de vos frères : vos mains ont touché le prix du sang, & de l'infortune de mille malheureux : vous avez fourni à vos jeux, à votre luxe, à vos plaisirs, de cet argent d'iniquité : tout l'anathême des malheurs publics tombe sur vous seul : cepen-

dant, en participant aux Sacremens, vous croyez avoir effacé d'un ſeul coup toutes ces horreurs de votre vie : des maux que vos larmes & vos biens pourroient à peine réparer, vous les rangez tout au plus parmi vos ſcrupules & vos doutes; & loin de trembler ſur les ſuites d'un crime preſque irréparable, vous croyez être allé fort au-delà de ce que vous devez, en vous en faiſant ſeulement une peine légère. Ainſi, enfin vos dépenſes & vos profuſions ne connoiſſent point de bornes : vous vivez au milieu de votre abondance, comme ſi la ſource de vos revenus étoit intariſſable, ou que le monde entier vous appartînt : cependant, mille créanciers malheureux ſouffrent de vos profuſions & de vos magnificences : l'Ouvrier & le Marchand portent tout ſeuls le poids & l'incommodité de votre faſte : eux ſeuls ſe reſſentent du mauvais état ſecret de vos affaires : vous leur refuſez leur bien, tandis que vous vous accordez à vous-même fort au-delà du vôtre : vous leur retranchez leur pain & leur néceſſité, tandis que vous ne voulez pas vous retrancher à vous-même les bizarreries des ſuperfluités & de l'abondance. Or, voilà des abus à quoi la vertu ne touche point : une nouvelle vie ne retranche point de dépenſe : la dévotion n'incommode perſonne : on prie Dieu avec tranquillité, tandis que l'Ouvrier & le Marchand murmurent : on jouit avec complai-

ſance

ſance de la réputation de la vertu, tandis qu'on ne mérite pas même celle de l'humanité & de la juſtice : on vient avec confiance manger le Pain du Ciel à la Table ſainte, tandis que nos profuſions outrées ôtent la nourriture à nos frères : on s'applaudit ſoi-même, tandis que mille malheureux nous maudiſſent ; & l'unique fruit qui revient à la vertu de notre changement, c'eſt qu'elle eſt chargée de la haine & des imprécations qui n'étoient dûes qu'à nous-mêmes. Oui, mes Frères ; de-là, tant de murmures contre la piété ; de-là, ces diſcours publics que le monde fait tant valoir, qu'il débite avec tant d'emphaſe, & peut-être avec tant d'équité, contre ceux qui ſe diſent Juſtes : que la véritable dévotion eſt de ne faire tort à perſonne, eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, eſt de payer ſes dettes, & de ne vouloir avoir que ce qui eſt à ſoi ; qu'on ſe fait des ſcrupules ſur des riens, & qu'on ne s'en fait point de retenir le bien d'autrui ; qu'on ne voudroit pas manquer à un Salut, & qu'on ne compte pour rien de manquer aux choſes les plus eſſentielles ; en un mot, qu'on donne à la dévotion les minuties, mais qu'on ne touche jamais aux principaux articles. Voilà, je l'avoue, un langage bien peu ſérieux pour la chaire chrétienne : mais ce qui me touche, mes Frères, c'eſt que nous accoutumions les pécheurs à le tenir ; & que nous fourniſſions au monde des dériſions contre la

vertu, qui paroissent avoir la justice & la vérité pour elles.

Enfin, les réparations de scandale : je dis de scandale donné par la malignité de nos discours, & par un usage si outré & si continuel de médisance, que le monde lui-même, si indulgent pour ce vice, nous avoit fait de l'excès où nous l'avions poussé, une espéce de flétrissure publique, & une réputation odieuse même dans la société. Tant de désordres secrets rendus publics, tant de conjectures malignes données pour des faits certains, tant de soupçons confiés ; & tout cela, que les larmes, qu'un silence éternel pourroit à peine réparer ; on ne le répare, il est vrai, qu'en ne faisant plus le public confident de ces discours empoisonnés ; mais en les confiant à un petit nombre de personnes, en choisissant ses auditeurs, en ne se contraignant devant le monde, que pour se donner plus de licence en secret ; enfin, en confirmant ce préjugé si répandu dans le monde & si injurieux à la vertu ; qu'en se retranchant sur tout le reste, les gens de bien se réservent le droit de médire, & qu'ils se dédommagent de la gêne de leur vertu, par le plaisir de censurer les vices des autres.

Voilà, mes Frères, d'où vient qu'on ne se soutient pas dans la voie de Dieu, c'est que notre pénitence n'est jamais une réparation de nos crimes ; car vous n'acquittez pas vos dettes envers Dieu, & Dieu ne vous

les remet pas; vous ne devez point attendre de grace de lui, tandis que vous ne voulez pas satisfaire à sa justice; la pénitence n'est sincère, qu'autant que les réparations sont réelles: en un mot, une conversion qui n'est pas entière, n'est point du tout; & vous ne devez pas être surpris, si vous redevenez bien-tôt pécheur, puisque vous n'aviez jamais été qu'un faux juste.

Ainsi, voulez-vous ne plus retomber, & persévérer dans le service de Dieu, évitez les écueils marqués dans ce Discours. Ne négligez plus des précautions qui font toute la sûreté de votre pénitence; ne violez plus des résolutions qui sont le seul appui de votre foiblesse; n'omettez plus des réparations qui renferment le seul reméde de vos crimes. Hélas! mes Frères, c'est un si grand bonheur d'être à Dieu, d'avoir enfin détruit ce mur de séparation, qui depuis tant d'années nous éloignoit de lui; d'être enfin rentrés dans le sein paternel de sa miséricorde, après avoir erré si long-tems loin de lui, dans les voies tristes du monde & les égaremens des passions; d'avoir enfin rétabli la paix & la douceur dans sa conscience, après avoir porté toute la vie le poids, le trouble, & la tristesse du crime!

C'est un si grand bonheur de vivre enfin pour celui qui nous a faits; de servir enfin un Maître fidéle & bien-faisant, après avoir porté si long-tems le joug d'un monde ingrat & injuste; d'aimer enfin le seul objet

qui peut rendre heureux ceux qui l'aiment ; après avoir livré notre cœur tour à tour à mille créatures qui n'en ont jamais pu ni guérir l'inquiétude ni fixer l'inconſtance ; de travailler enfin pour quelque choſe de réel & de ſolide, après avoir perdu tant de ſoins & de peines à pourſuivre des ſonges & des chimères.

C'eſt un ſi grand bonheur d'avoir enfin trouvé Dieu ; de vivre enfin pour l'éternité, après avoir vécu ſi long-tems pour la vanité ; de nous aſſurer enfin une meilleure condition dans une autre vie, après nous être convaincus en eſſayant de tout, qu'on ne pouvoit être heureux en celle-ci ; & de ſauver enfin notre ame, après avoir vécu juſqu'ici comme ſi nous n'en avions point : c'eſt un ſi grand bonheur ; que quand vous auriez tous les ſceptres, toutes les couronnes, l'empire de l'univers, ſi vous n'avez pas Dieu, vous n'avez rien ; & quand vous ſeriez ſur le fumier comme Job, ſi vous avez Dieu, vous avez tout, puiſque vous avez la paix de la vie préſente, & l'eſpérance de la future.

Grand Dieu ! c'eſt aujourd'hui le jour de votre gloire & de vos triomphes : jettez ſur ce Royaume où la Foi eſt montée ſur le trône en même-tems que nos Rois, des regards de miſéricorde, en ſanctifiant les Grands & les Puiſſans, qui doivent être eux-mêmes les protecteurs de la vertu & les éxemples des peuples. Que votre pa-

role, ô mon Dieu, ne retourne pas à vous vuide ! que l'indignité du Miniſtre dont vous vous êtes ſervi pour l'annoncer n'ôte rien de ſa vertu, & n'affoibliſſe pas ſon onction & ſa force ! qu'elle ne ſorte pas aujourd'hui de ce lieu auguſte, ſans emmener avec elle en triomphe, comme vous, les principautés & les puiſſances ! Grand Dieu ! conſolez mon miniſtère ; récompenſez mes peines : je ne vous demande, Seigneur, que ce que vous demandiez vous-même à votre Père. J'ai annoncé votre nom & vos vérités à ceux vers qui vous m'aviez vous-même envoyé ; je ne leur ai donné que les paroles que vous m'aviez vous-même données : ſanctifiez-les maintenant dans la vérité : conſommez en eux votre ouvrage, & faites qu'aucun d'eux ne périſſe.

Grand Dieu, ſauvez le Roi : (a) faites régner dans le ciel, un Prince qui vous fait régner ſur la terre : un ſi bon Maître, un cœur ſi religieux, une ame ſi grande devant les hommes, ſi humble & ſi ſimple devant vous ; un ſi grand ſpectacle ſur le théâtre de l'univers, & à vos pieds un adorateur ſi anéanti & ſi ſincère : le monde ne parle que de ſa gloire ; mais je ne vous parle ici que pour ſon ſalut ; & vous ſavez, ô mon Dieu, que toute ſa gloire l'occupe & le touche moins que vos miſéricordes éternelles.

Grand Dieu, ſauvez Monſeigneur : (b)

(a) *Louis XIV.*

(b) *Louis, Dauphin, Fils unique de Louis XIV.*

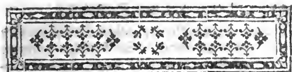
formez de ce Prince selon le cœur des hommes, un Prince selon votre cœur : sanctifiez ses augustes Enfans (a) ; que votre crainte passe en eux avec la gloire de leurs ancêtres ; que le sang de saint Louis soit toujours fécond en Saints, comme il l'est en Héros ; que leurs noms soient écrits dans le livre de vie, en caractères encore plus éclatans & plus immortels que dans nos histoires.

Sanctifiez cette illustre Princesse (b), qui porte dans son sein l'espérance de l'État ; & qui en fait elle-même l'amour & les plus chères délices. Répandez l'abondance de vos bénédictions sur toute la Race royale : faites-la croître & multiplier de génération en génération ; donnez aux peuples des Maîtres d'un sang si généreux & si chrétien : étendez les bornes de la Foi, en étendant celles de leur domination & de leur Empire ; & si les vœux d'un pécheur & d'un Ministre indigne pouvoient être écoutés, recevez, grand Dieu ! ces dernières effusions de mon cœur, & que les souillures secrettes que vous y découvrez, n'ôtent rien devant vous à la vertu & au mérite de ma prière.

Ainsi soit-il.

(a) *Les Ducs de Bourgogne ; d'Anjou, depuis Roi d'Espagne ; & de Berry.*

(b) *Adélaïde de Savoie, Duchesse de Bourgogne, alors enceinte de son premier enfant.*



SERMON
POUR LE LUNDI
DE PASQUES.

Sur la fausse Confiance.

Nos autem ſperabamus quia ipſe eſſet redempturus Iſrael.

Nous eſpérions que ce ſeroit lui qui racheteroit Iſrael. Luc. 24. 21.

En vain Jeſus-Chriſt pendant ſa vie mortelle avoit mille fois averti ſes Diſciples, que c'étoit ſe flatter que de compter ſur une récompenſe que les croix & les travaux n'avoient pas méritée : cette vérité ſi peu favorable à la nature, n'avoit pu trouver leurs eſprits dociles ; & toutes les fois que le Sauveur avoit entrepris de les détromper ſur l'erreur oppoſée, ils n'entendoient pas cette parole, dit l'Évangile, & elle étoit cachée à leurs yeux. Telle eſt en-

core aujourd'hui la disposition des deux Disciples auxquels Jesus-Christ daigne apparoître sur le chemin d'Emmaüs : ils attendoient que leur Maître délivreroit Israel du joug des nations, & qu'il les feroit asseoir eux-mêmes sur douze trônes terrestres, sans qu'il leur en coûtât ni soins ni peines pour y monter ; sans que le Sauveur lui-même eût besoin de souffrir pour triompher de ses ennemis.

Outre l'erreur qui leur faisoit regarder Jesus-Christ comme un libérateur temporel, j'en remarque encore une autre qui ne me paroît pas moins dangereuse en eux, mais qui est aujourd'hui plus commune parmi nous : c'est cette fausse confiance qui leur persuade que sans qu'ils y coopèrent eux-mêmes, & en laissant conduire à Jesus-Christ tout seul l'ouvrage de leur délivrance, ils recevront l'effet des magnifiques promesses qu'il leur avoit tant de fois réitérées, en conversant avec eux sur la terre : *Sperabamus*. Or, mes Frères, cette fausse confiance qui fait tout attendre aux pécheurs de la grace seule sans aucune coopération de leur part, & espérer la récompense des Saints, quoiqu'ils ne travaillent pas à la mériter ; cette fausse confiance, qui compte toujours sur la bonté du Dieu qu'elle offense ; qui sans combattre se promet d'être couronnée, & qui espère toujours contre l'espérance ; cette fausse confiance, qui ne veut pas acheter le ciel & qui l'attend ; c'est

l'erreur la plus univerſelle & la plus établie parmi les Chrétiens; & lorſque Jeſus-Chriſt paroîtra une ſeconde fois ſur la terre, il ſe trouvera bien des Diſciples infidéles qui auront ſujet de lui dire : *Sperabamus*, nous eſpérions.

C'eſt ce qui m'oblige, mes Frères, à vous entretenir aujourd'hui ſur une matière ſi importante, perſuadé que la fauſſe ſécurité damne preſque tous les pécheurs ; que ceux qui craignent de périr, ne périſſent jamais ; & que je ne pouvois mieux finir mon miniſtère, qu'en établiſſant dans vos cœurs les ſentimens ſalutaires de défiance qui ménent aux précautions & aux remédes, & qui en troublant la paix du péché, laiſſent à la place la paix de Jeſus-Chriſt qui ſurpaſſe tout ſentiment. Ainſi pour traiter un ſujet ſi utile avec quelque étendue, je le réduis à deux propoſitions : il n'eſt point de diſpoſition plus inſenſée que celle du pécheur qui préſume, ſans travailler à ſe corriger, c'eſt la première : il n'en eſt point de plus injurieuſe à Dieu, c'eſt la ſeconde. La folie de la fauſſe confiance, l'attentat de la fauſſe confiance : développons ces deux vérités après avoir imploré, &c. *Ave, Maria.*

JE ne crains point de convenir d'abord avec vous, mes Frères, que les miſéricordes du Seigneur ſont toujours plus abondantes que nos malices, & que ſa bonté peut fournir à tous les pécheurs de légitimes I. PARTIE.

motifs de confiance. La doctrine que je dois établir est assés terrible, sans y ajoûter de nouvelles terreurs en ne montrant qu'à demi les vérités qui peuvent l'adoucir ; & si l'on a besoin d'user de ménagement en cette matière, c'est plutôt en n'exposant pas tout ce qui seroit capable d'allarmer les consciences, qu'en taisant une partie de ce qui pourroit les consoler.

Il est vrai, mes Frères, que les Livres saints nous donnent par-tout de la bonté de Dieu des idées magnifiques & consolantes. Tantôt c'est un Maitre doux & patient qui attend le pécheur à pénitence ; qui dissimule les péchés des hommes pour les porter à s'en repentir ; qui se tait, qui se repose, qui ne se presse point de punir, qui diffère afin qu'on le prévienne, qui menace pour être désarmé : tantôt c'est un ami tendre qui ne se lasse point de heurter à la porte du cœur ; qui nous flatte, qui nous presse, qui nous sollicite, qui nous supplie ; & qui emploie pour nous attirer à lui tout ce dont un amour ingénieux peut s'aviser pour ramener un cœur rebelle : tantôt enfin, car on n'auroit jamais tout dit, c'est un Pasteur infatigable qui cherche à travers les montagnes mêmes ses brebis égarées; qui les ayant trouvées les met sur ses épaules, & en est si transporté de joie, qu'il veut même que l'harmonie céleste célébre leur heureux retour. Certes, mes Frères, il faut l'avouer, on ne peut rien ajoûter à la douceur & à la conso-

lation de ces images ; & tout pécheur qui désespère après cela, ou même qui se décourage, est le plus insensé de tous les hommes : mais ne concluez pas delà que le pécheur qui présume soit moins insensé, & que la miséricorde du Seigneur puisse être un légitime fondement de confiance à ceux qui desirent sans cesse leur conversion, & qui sans travailler à ce grand ouvrage, se promettent tout d'une bonté que leur confiance toute seule outrage. Pour vous en convaincre avant que d'entrer dans le fonds de mon sujet, remarquez, je vous prie, que parmi cette foule innombrable de pécheurs de toutes les sortes dont le monde est plein, il n'en est aucun qui n'espère de se convertir ; aucun qui se regarde par avance comme un enfant de colère destiné à périr ; aucun qui ne se flatte que le Seigneur jettera enfin sur lui des regards de miséricorde : l'impudique, l'ambitieux, le mondain, le vindicatif, l'injuste, tous espèrent, & cependant nul ne se repent. Or, je veux vous prouver aujourd'hui que cette disposition de fausse confiance est la plus insensée où puisse être la créature : suivez, je vous prie, mes raisons ; elles paroissent dignes de votre attention.

En effet, quand je n'aurois à faire sentir la folie de la fausse confiance, que par l'incertitude où est de son salut un pécheur qui a perdu la grace sanctifiante, il ne faudroit pas d'autre raison pour justifier ma première

propoſition. Et lorſque je parle de l'incertitude de ſon ſalut, vous comprenez bien qu'il ne s'agit pas ici de cette incertitude commune à tous les Fidéles, qui fait que nul ne peut ſavoir s'il eſt digne d'amour ou de haine ; s'il perſévérera juſqu'à la fin, ou s'il tombera pour ne plus ſe relever : terrible ſujet de frayeur, même pour les plus juſtes ! Je parle d'une incertitude plus affreuſe, puiſqu'elle ne ſuppoſe pas dans le pécheur dont il s'agit, un état douteux de juſtice, & des frayeurs chrétiennes ſur des chutes à venir ; mais qu'elle eſt fondée ſur un état certain de péché, & ſur un repentir dont perſonne ne peut lui répondre.

Or, je dis que préſumer en cet état eſt le comble de la folie. Car convenez-en, mon cher Auditeur : pécheur invétéré comme vous êtes ; croupiſſant, comme vous faites, tranquillement dans des paſſions injuſtes, au milieu même des ſolemnités de la Religion & de toutes les terreurs de la parole ſainte, ſur cet eſpoir inſenſé qu'un jour enfin vous ſortirez de cet état déplorable ; vous ne ſauriez nier qu'il eſt douteux du moins ſi vous vous releverez, ou ſi vous demeurerez juſqu'à la fin dans votre péché. Je veux que vous ſoyez plein de bons deſirs ; vous n'ignorez pas que les deſirs ne convertiſſent perſonne, & que les plus grands pécheurs ſont quelquefois ceux qui deſirent plus leur converſion. Or, quand le doute ne ſeroit ici qu'égal, ſeriez-vous rai-

ſonnable d'être tranquille ? Quoi, dans l'incertitude affreuſe ſi vous mourrez dans votre déſordre, ou ſi Dieu vous en retirera ; flottant, pour ainſi dire, entre le ciel & l'enfer ; balancé entre ces deux deſtinées, vous ſeriez tranquille ſur la déciſion ? l'eſpérance eſt le parti le plus doux & le plus flatteur ; & cela ſuffiroit pour vous faire pancher de ſon côté ? Ah ! mon cher Auditeur, quand il n'y auroit pas plus de raiſon de craindre que d'eſpérer, vous ne ſeriez pas ſage de vivre dans ce calme profond.

Mais vous n'en êtes pas là ; il s'en faut bien que les choſes ne ſoient égales : dans ce doute affreux, que peut ſe former à ſoi-même tout pécheur, Mourrai-je dans mon péché, dans le péché dans lequel je vis actuellement & depuis ſi long-tems ? n'y mourrai-je point ? le premier parti eſt infiniment plus certain. Car premiérement, vos propres forces ne ſuffiſent pas pour recouvrer la ſainteté que vous avez perdue : il vous faut un ſecours étranger, ſurnaturel, céleſte, dont perſonne ne peut vous répondre ; au lieu que vous n'avez beſoin que de vous-même pour demeurer dans votre péché : vous n'avez rien dans le fond de votre nature qui puiſſe reſſuſciter la grace perdue, nulle ſemence de ſalut, nul principe de vie ſpirituelle ; & vous portez au milieu de votre cœur une ſource funeſte de corruption, qui tous les jours peut produire de nouveaux fruits de

mort : il eſt donc plus certain que vous mourrez dans votre crime, qu'il ne l'eſt que vous vous convertirez. Secondement, non-ſeulement il faut un ſecours étranger & divin, mais encore il faut un ſecours ſingulier, rare, refuſé preſqu'à tous les pécheurs, un miracle pour vous convertir ; car la converſion du pécheur eſt un des plus grands prodiges de la grace, & vous ſavez vous-même que les éxemples en ſont très-rares dans le monde. Quelqu'ame heureuſe de tems en tems que Dieu retire du déréglement ; mais ce ſont des coups qui ſe font remarquer, & qui ſortent de l'ordre commun : au lieu qu'il n'y a qu'à laiſſer aller les choſes leur cours naturel, & vous mourrez tel que vous êtes ; Dieu n'a qu'à ſuivre ſes loix ordinaires, & votre perte eſt certaine : la poſſibilité de votre ſalut n'eſt fondée que ſur un coup ſingulier de ſa puiſſance & de ſa miſéricorde ; la certitude de votre damnation a pour fondement la plus commune de toutes les régles : en un mot, que vous périſſiez, c'eſt le deſtin ordinaire des pécheurs qui vous reſſemblent ; que vous vous convertiſſiez, c'eſt une ſingularité qui a peu d'éxemples. Troiſiémement, pour ne jamais ſortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à ſuivre vos panchans, vous prêter à vous-même, vous laiſſer entraîner mollement au courant ; vous n'avez beſoin pour cela ni d'efforts ni de violence : mais pour

revenir, ah ! il faut rompre des inclinations que le tems a fortifiées ; vous haïr, vous combattre, vous roidir contre vous-même, vous arracher aux objets les plus chers, briser les liens les plus tendres, faire des efforts héroïques, vous qui n'en pouvez faire des plus communs. Or je vous demande en matière d'avenir & d'événemens incertains, augure-t-on jamais en faveur de ceux qui ont plus d'obstacles à surmonter, & plus de difficultés à combattre ? le plus aisé ne paroit-il pas toujours le plus assuré ? adoucissez, tant qu'il vous plaira, cette vérité dans votre esprit ; envisagez-la dans les jours les plus favorables ; cette proposition sur votre destinée éternelle est la plus incontestable de la morale chrétienne : Il est sans comparaison plus certain que je ne me convertirai jamais & que je mourrai dans mon péché, qu'il ne l'est que le Seigneur m'en retirera & me fera enfin miséricorde : voilà où vous en êtes ; & si dans cette situation vous pouvez être tranquille & vous flatter encore, votre sécurité m'épouvante, mon cher Auditeur.

Mais je vais plus loin, & je vous prie de m'écouter. Le pécheur qui se promet sa conversion sans travailler à se corriger, non-seulement présume dans une incertitude affreuse, & où tout paroît conclure contre lui ; mais encore il présume malgré la certitude morale où la Foi nous apprend qu'il est de sa perte. En voici les preuves ;

premiérement, vous attendez que Dieu vous convertiſſe ; mais comment l'attendez-vous ? en mettant toujours de nouveaux obſtacles à ſa grace, en reſſerrant vos chaînes, en aggravant votre joug, en multipliant vos crimes, en négligeant toutes les occaſions de ſalut que ſes ſolemnités, ſes myſtères, les terreurs mêmes de ſa parole vous offrent ; en demeurant toujours dans les mêmes périls ; en ne changeant rien à vos mœurs, à vos plaiſirs, à vos liaiſons, à tout ce qui nourrit dans votre cœur la paſſion fatale dont vous eſpérez que la grace vous délivrera ? Eh quoi ! les vierges folles ſont rejettées ſeulement parcequ'elles ont attendu l'époux ſans ferveur, ſans vigilance, ſans empreſſement ; & vous, ame infidéle, qui l'attendez en comblant la meſure de vos crimes, vous oſez vous flatter que vous ſerez traitée plus favorablement ?

Secondement, la grace n'eſt accordée qu'aux larmes, aux inſtances, aux deſirs ; elle veut être long-tems demandée. Or priez-vous ? du moins ſollicitez-vous ? imitez-vous l'importunité de la veuve de l'Evangile ? travaillez-vous à l'attirer cette grace, par l'aumône & par des œuvres déja chrétiennes, comme Corneille le Gentil ? dites-vous tous les jours au Seigneur avec le Prophéte : Seigneur, convertiſſez-moi ; tirez-moi de la boue, de peur que je ne m'y enfonce pour toujours : ah ! vous lui dites :

dites : Seigneur, vous me convertirez : j'ai beau me défendre contre vous ; vous briserez enfin mes chaînes : vous changerez enfin mon cœur, quelle qu'en puisse être la corruption. Insensé ! quoi de plus propre à éloigner un bien-fait, que la témérité qui l'éxige, & qui fait qu'on ose y prétendre dans le tems même qu'on s'en rend le plus indigne ! Nouvelle raison encore contre vous ; la grace est réservée aux humbles, à ceux qui se défient, qui craignent qu'on ne leur refuse ce qu'on ne leur doit pas : c'est sur ces ames que l'Esprit de Dieu se repose & se plaît à opérer de grandes choses ; au lieu qu'il méprise les pécheurs présomptueux, & qu'il ne les regarde jamais que de loin : *A longè cognoscit.* Ps. 137. 6.

Troisiémement, la grace de conversion que vous attendez avec tant de confiance, est le plus grand de tous les dons, vous le savez. Cependant il n'est guères de pécheur qui en soit plus indigne que vous, vous le savez encore mieux : indigne par le caractère de vos désordres dont vous seul connoissez la honte & l'énormité ; indigne par les lumières & les inspirations dont vous avez cent fois abusé ; indigne par les graces des mystères & des vérités que vous avez toujours négligées ; indigne par la suite même de vos inclinations naturelles que le Ciel en naissant vous avoit formées si heureuses & si dociles à la vertu, & dont vous avez fait de si tristes ressources de vi-

ce; indigne par les dérisions injustes que vous avez faites de la piété, ainsi que par ces desirs impies & injurieux à la vérité de Dieu, qui vous ont fait souhaiter mille fois que tout ce qu'on nous dit d'un avenir fussent des fables; indigne enfin par cette profonde sécurité où vous vivez, qui devant Dieu est le pire de tous vos crimes. Or, je ne vous demande ici que de l'équité: si un seul pécheur devoit être exclus de la grace de conversion que vous attendez, vous auriez lieu de craindre que l'exclusion ne tombât sur vous, & que vous ne fussiez cet enfant unique de malédiction séparé comme un anathême de tous ses frères. Mais si presque tous sont privés de ce bienfait, eh! mon cher Auditeur, devez-vous le compter comme assuré pour vous-même? & qu'avez-vous qui vous distingue des autres, qu'une surabondance de péché? si l'espérance du pécheur présomptueux périt d'ordinaire avec lui, croyez-vous que vous vous sauverez par la même voie par où tous les autres périssent? Je sai qu'il ne faut jamais désespérer; mais l'humble confiance n'est pas la présomption: l'humble confiance, après avoir tout tenté, ne compte sur rien; & vous comptez sur tout sans avoir jamais rien entrepris: l'humble confiance ne regarde la miséricorde du Seigneur que comme le supplément des défauts de sa pénitence, & vous en faites l'azile de vos crimes; l'humble confiance

n'attend en tremblant que le pardon des fautes dont elle a gémi, & vous attendez froidement qu'on vous pardonne celles dont vous ne voulez pas même vous repentir. Je sai, encore une fois, qu'il ne faut jamais désespérer ; mais s'il y avoit une circonstance où le désespoir fût légitime, ah ! ce seroit lorsqu'on espère témérairement.

Mais l'âge mûrira les passions, se dit ici à lui-même en secret le pécheur : les occasions qui entraînent ne seront pas toujours les mêmes ; le tems aménera des circonstances plus favorables au salut ; & ce qu'on ne pourroit pas tout à l'heure, on le pourra peut-être un jour, où mille choses à quoi on tient aujourd'hui se trouveront changées. Mon Dieu ! ainsi s'abuse l'ame infortunée, & c'est d'une illusion si grossière dont le démon se sert pour séduire presque tous les hommes, les plus sages comme les plus insensés, les plus éclairés comme les plus crédules, les Grands comme le peuple. Car dites-moi, mon cher Auditeur, lorsque vous vous promettez que le Seigneur vous fera enfin un jour miséricorde, vous vous promettez sans doute qu'il changera votre cœur : or, ce changement si nécessaire à votre salut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui ? Premiérement, vos dispositions à la pénitence seront-elles alors plus favorables ? trouverez-vous dans votre cœur

plus de facilité à rompre ses chaînes ? Quoi, des inclinations à qui les tems & les années auront fait jetter de profondes racines, seront plus aisées à arracher ? un torrent qui se sera déja creusé une pente plus profonde, sera plus facile à détourner ? êtes-vous raisonnable de le prétendre ? Ah ! il vous paroît si difficile de réprimer maintenant vos passions désordonnées, lesquelles pourtant encore dans leur naissance, doivent être plus dociles & plus aisées à discipliner ! vous ne différez votre conversion que parcequ'il vous en coûteroit trop pour vous vaincre sur certains points : eh quoi ! vous vous persuadez qu'il vous en coûtera moins dans la suite ; que cette plante fatale déja devenue un arbre pliera plus facilement ; que cette plaie plus envieillie & plus corrompue sera plus près de sa guérison, & demandera des remédes moins douloureux ? Vous attendez du tems des ressources & des facilités de pénitence ; & c'est le tems, mes Frères, qui vous ôtera toutes celles qui vous restent encore aujourd'hui.

Secondement : les graces seront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuses ? Mais quand cela seroit, votre cupidité alors plus forte leur opposant de plus grands obstacles, les graces qui aujourd'hui triompheroient de votre cœur, & vous changeroient en un parfait Pénitent, ne feront plus alors que vous émouvoir légérement, & réveiller en vous de foibles &

inutiles desirs de pénitence. Mais il s'en faut bien que vous ne deviez même vous flatter de cet espoir : plus vous irriterez la bonté de Dieu en différant votre conversion, plus il s'éloignera de vous : chaque jour, chaque moment diminue quelque chose à ses faveurs & à sa tendresse. Quand vous commençâtes à lui être infidéle, souvenez-vous-en, il ne se passoit pas de jour qu'il n'opérât au-dedans de vous quelque mouvement de salut, des troubles, des remords, des desirs de pénitence. Aujourd'hui, si vous y prenez garde, ces inspirations sont plus rares : c'est en certaines occasions seulement que votre conscience se réveille, dans la préparation du tems Pascal ; & encore ce sont des agitations qui finissent avec la solemnité : vous êtes à demi familiarisé avec vos désordres. Ah ! mon cher Auditeur, la suite ne fera qu'ajoûter de nouveaux dégrés à votre insensibilité, vous le voyez bien ; Dieu se retirera de plus en plus de vous, & vous livrera à un sens réprouvé, & à cette tranquillité funeste qui est la consommation & la plus terrible peine de l'iniquité. Or, je vous demande, n'êtes-vous pas insensé de marquer pour votre conversion un tems où vous n'aurez jamais eu moins de secours du côté de la grace, & moins de facilité du côté de votre cœur ?

Je pourrois encore ajoûter, que plus vous attendez, plus vous contractez de

dettes, plus vous enrichiſſez le tréſor d'iniquité, plus vous aurez de crimes à expier, plus votre ſatisfaction devra être rigoureuſe, & par conſéquent, plus votre pénitence ſera difficile. De légères auſtérités, quelques retranchemens, des largeſſes chrétiennes ſuffiroient peut-être aujourd'hui pour vous acquitter envers votre Juge, & appaiſer ſa Juſtice. Mais dans la ſuite que l'abondance de vos crimes ſera montée au-deſſus de votre tête, & que les tems & les années auront confondu dans votre ſouvenir la multitude & l'horreur de vos iniquités : ah ! il n'y aura plus alors pour vous de ſatisfaction aſſés pénible, plus de jeûne aſſés auſtère, plus d'humiliation aſſés profonde, plus de plaiſir quelqu'innocent qu'il puiſſe être, qu'il ne faille vous interdire, plus d'adouciſſement qui ne vous devienne criminel: il faudra de ſaints excès de pénitence pour compenſer la durée & l'énormité de vos crimes ; tout quitter, vous arracher à tout, ſacrifier fortune, intérêts, bienſéance ; vous condamner peut-être à une retraite éternelle : les grands pécheurs ne reviennent que par-là. Or, ſi de légères rigueurs dont on ſe contenteroit aujourd'hui, vous paroiſſent ſi inſupportables, & vous dégoûtent d'un changement, la pénitence aura-t-elle plus d'attraits pour vous, lorſqu'elle vous offrira plus de travaux, & des démarches mille fois plus amères ? Mon Dieu ! ce n'eſt que ſur l'affaire du ſalut que les

hommes sont capables de pareils mécomptes. Eh ! que servent, mes Frères, les grandes lumières, l'étendue de génie, la pénétration profonde, le jugement solide pour conduire les affaires de la terre, des entreprises vaines, & qui périront peut-être avec nous, si nous sommes des enfans dans l'ouvrage de l'éternité ?

Et voulez-vous que je finisse cette partie de mon Discours par une dernière raison qui achévera de vous convaincre ? Vous regardez le vain espoir d'une conversion à venir, comme un sentiment de grace & de salut, & comme une marque que le Seigneur vous visite, & qu'il ne vous a pas encore livré à tout l'endurcissement du péché. Mais, mon cher Auditeur, le Seigneur ne peut vous visiter dans sa miséricorde, qu'en vous inspirant des troubles & des frayeurs salutaires sur l'état de votre conscience ; c'est par-là que commencent toutes les opérations de la grace : donc, tandis que vous serez tranquille, il est clair que Dieu vous traite selon toute la rigueur de sa Justice, qu'il éxerce à votre égard le plus terrible de ses châtimens ; je veux dire, son abandon & le refus de ses graces. La paix dans le péché, la sécurité où vous vivez, est donc la marque la plus infaillible que Dieu n'est plus avec vous, & que sa grace qui opère toujours dans l'ame criminelle le trouble & l'inquiétude, la crainte & la défiance, est entiérement éteinte dans la vôtre. Ainsi, mon

cher Auditeur, vous vous rassurez sur ce qui devroit vous faire entrer dans les plus justes frayeurs : les signes les plus déplorables de votre réprobation forment dans votre esprit le plus solide fondement de votre espérance : la confiance dans le péché est le plus terrible châtiment dont Dieu puisse punir le pécheur, & vous en faites un préjugé de salut & de pénitence. Tremblez, s'il vous reste un peu de foi : ce calme n'est pas loin du naufrage ; vous êtes marqué du caractère des réprouvés : ne comptez pas sur une miséricorde qui vous traite d'autant plus rigoureusement, qu'elle vous permet d'espérer & de compter sur elle.

Ce qui trompe la plupart des pécheurs, mes Frères, c'est qu'on s'imagine que la grace de la conversion est un de ces miracles soudains, qui, dans un clin d'œil change la face des choses, qui plante, qui arrache, qui détruit, qui édifie du premier coup, & crée en un instant l'homme nouveau comme l'homme terrestre fut autrefois tiré du néant. Abus, mon cher Auditeur ; la conversion est d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des soins, des troubles, des frayeurs & des inquiétudes amères.

Les jours qui précéderont l'entière destruction de ce monde visible, & l'avénement du Fils de l'Homme, seront des jours de trouble & de frayeur, dit Jesus-Christ : les Peuples s'éleveront contre les Peuples, & les Rois contre les Rois ; des signes horribles

ribles paroîtront dans les airs, long-tems avant que le Roi de gloire y paroisse lui-même : toute la nature annoncera par son dérangement sa destruction prochaine, & l'arrivée de son Dieu. Ah ! voilà l'image, mon cher Auditeur, du changement de votre cœur, de la destruction de ce monde de passions qui est en vous, de l'avénement du Fils de l'Homme dans votre ame. Long-tems avant ce grand événement, vous verrez précéder au-dedans de vous, des guerres intérieures ; vous sentirez vos passions s'élever les unes contre les autres : des signes heureux de salut paroîtront sur votre personne : tout s'ébranlera, tout se déconcertera : tout annoncera en vous la destruction de l'homme charnel, l'arrivée du Fils de Dieu, la fin de vos iniquités, le renouvellement de votre ame, un ciel nouveau & une nouvelle terre. Ah ! quand vous verrez tous ces signes heureux précéder, levez alors la tête, & dites que votre délivrance approche : *His autem fieri incipientibus, respicite & levate capita vestra, quoniam appropinquat redemptio vestra.* Alors confiez-vous : adorez les préparatifs terribles, mais consolans, d'un Dieu qui va descendre dans votre cœur. Mais tandis que rien ne s'ébranlera au-dedans de vous ; qu'il ne paroîtra dans votre ame aucun signe de changement ; que vous ne sécherez pas de frayeur, & que vos passions tranquilles ne seront troublées que par les obstacles qui en

Luc. 21. 28.

retarderont les plaisirs : ah ! défiez-vous de ceux qui vous diront que le Seigneur va paroître ; que vous allez le trouver dans le Sanctuaire, je veux dire, dans la participation des Sacremens aux jours solemnels. Dans ces lieux retirés, où vous irez peut-être le soulager dans la personne de ses membres affligés, qui vous promettront toujours, qu'enfin il vous visitera ; ne les croyez point : ce sont de faux Prophétes, dit Jesus-
Matth. 24. 23. Christ, *nolite credere* : il n'a précédé en vous aucun signe de son arrivée : vous avez beau attendre & présumer : ce n'est point ainsi qu'il viendra ; le trouble & la terreur marchent devant lui ; & l'ame qui est tranquille, & qui se confie, n'en sera jamais visitée.

Heureux donc l'homme, mes Frères,
Prov. 28. 14. qui craint toujours : *Beatus homo qui semper est pavidus* : heureux celui que ses vertus mêmes ne rassurent point tout-à-fait sur sa destinée éternelle, qui tremble que les imperfections qu'il mêle aux œuvres les plus louables, non seulement n'en corrompent devant Dieu tout le mérite, mais ne les placent même parmi ces actions que Dieu punira au jour de ses vengeances. Mais quelle idée nous donnez-vous du Dieu que nous adorons, me dira quelqu'un ? une idée digne de lui, mes Frères ; & je vais vous prouver dans ma seconde partie, que la fausse confiance lui est injurieuse, & se forme l'idée d'un Dieu qui n'est ni véri-

table, ni sage, ni juste, ni même miséricordieux.

IL est assés surprenant, mes Frères, que la fausse confiance prétende trouver dans la Religion même, des motifs qui l'autorisent, & qu'elle prenne la plus criminelle de toutes les dispositions, pour un sentiment de salut, & un fruit de la foi & de la grace. En effet, le pécheur, qui, sans vouloir sortir de ses désordres, se promet un changement, allégue pour justifier sa présomption : premiérement, la puissance de Dieu, qui tient entre ses mains les cœurs des hommes, qui, dans un instant peut changer la volonté, & à qui il n'est pas plus difficile de faire naître l'enfant de la promesse d'une vieillesse stérile que d'un âge plus fécond : secondement, sa justice qui ayant paîtri l'homme de boue, c'est-à-dire, foible, & avec des panchans presque invincibles pour le plaisir, doit avoir quelques égards à sa foiblesse, & lui pardonner plus facilement des fautes qui lui sont comme inévitables : enfin, sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or, mes Frères, il est aisé d'ôter à la fausse confiance des prétextes si indignes de la piété, & de montrer que la disposition du pécheur qui présume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler : souffrez que je vous en expose les raisons, & continuez à m'honorer de votre attention. II. PARTIE.

En premier lieu, lorſque vous concevez un Dieu puiſſant, maitre des cœurs, & changeant comme il lui plaît les volontés rebelles des hommes, n'eſt-il pas vrai que vous concevez en même-tems une puiſſance réglée par la ſageſſe ; c'eſt-à-dire, qui ne fait rien que de conforme à l'ordre qu'elle a établi ? Or le pécheur préſomptueux attribue à Dieu une puiſſance aveuglé, qui agit ſans diſcernement. Car, quoiqu'il puiſſe tout ce qu'il veut ; néanmoins, comme il eſt infiniment ſage, il y a un ordre dans ſes volontés ; il ne veut pas au hazard, & tout ce qu'il fait a ſes raiſons éternelles dans les ſecrets de ſa divine ſageſſe. Or, il eſt clair que cette divine ſageſſe ne ſeroit pas aſſés juſtifiée devant les hommes, ſi la grace de la converſion étoit enfin accordée à la fauſſe confiance. Car, dites-moi, pour mériter la plus grande de toutes les graces, il ſuffiroit donc de l'avoir mille fois rejettée ? le Juſte qui crucifie tous les jours ſa chair, qui gémit ſans ceſſe pour obtenir le don précieux de la perſévérance, n'auroit donc rien au-deſſus du pécheur qui ſe l'eſt toujours promis, ſans s'être jamais mis en état de le mériter ? il ſeroit donc égal de ſervir le Seigneur, & de marcher devant lui dans la droiture, ou de ſuivre les voies égarées des paſſions, puiſqu'à la fin le ſort des uns & des autres ſeroit le même ? bien plus, ce ſeroit donc un malheur, une folie, une peine perdue de porter le joug dès ſa jeu-

neſſe, puiſqu'on ne riſqueroit rien en différant ? les maximes du libertinage ſur l'amour des plaiſirs dans la première ſaiſon de la vie, & ſur le repentir renvoyé aux années de caducité & de défaillance, ſeroient donc des régles de prudence & de Religion ? les prodiges de la grace ne ſerviroient donc plus qu'à tenter la fidélité des Juſtes, qu'à autoriſer l'impénitence des pécheurs, qu'à anéantir le fruit des Sacremens, & augmenter les maux de l'Egliſe ? Eſt-ce là le Dieu que nous adorons ? & ſeroit-il ſi admirable dans ſes dons, ſelon l'expreſſion du Prophéte, s'il les diſpenſoit avec ſi peu d'ordre & de ſageſſe ?

En effet, mes chers Auditeurs, ſi l'empire que Dieu a ſur les cœurs pouvoit ſervir de reſſource à un pécheur préſomptueux ; ſur ce fondement, il faudroit ſe promettre la converſion de tous les hommes ; de ces infidéles qui ne connoiſſent point le Seigneur, de ces Peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Dieu ne tient-il pas les cœurs de tous les hommes entre ſes mains ? qui a jamais réſiſté à ſa volonté ? ne peut-il pas faire luire ſa lumière dans les ténébres les plus profondes, changer en agneaux les lions les plus furieux, & faire de ſes ennemis les confeſſeurs les plus intrépides de ſon nom ? le cœur d'un Indien & d'un Sauvage eſt-il pour lui une conquête plus difficile que le cœur d'un pécheur préſomptueux ? tout

ne lui eſt-il pas également aiſé ? il n'a qu'à dire, & tout eſt fait. Et cependant, voudriez-vous là-deſſus que votre deſtinée éternelle courût les mêmes riſques que celle d'un Sauvage, qui, au fond de ces forêts inacceſſibles preſque à la prédication de l'Evangile, adore des Divinités monſtrueuſes ? Dieu peut ſuſciter en ſa faveur des Miniſtres Evangéliques qui lui porteront avec les lumières de la foi, la grace & le ſalut. Vous dites qu'il faut un de ces coups miraculeux de la Toute-puiſſance pour vaincre toutes les difficultés qui ſemblent rendre la converſion de cet infortuné impoſſible ; au lieu que vous, environné du ſecours des Sacremens, des lumières de la doctrine & de l'inſtruction, vous vous trouvez dans des circonſtances plus favorables au ſalut, & qu'ainſi vous avez infiniment plus de lieu de vous le promettre. Ah ! vous vous trompez, mon cher Auditeur, & je vous réponds que le ſalut de cet infidéle me paroît moins deſeſpéré que le vôtre. Il n'a jamais abuſé des graces qu'il n'a pas reçûes ; & juſqu'ici vous avez indignement rejetté toutes celles qu'on vous a offertes : il n'a jamais réſiſté à la vérité qu'il n'a pas connue ; & vous la retenez dans l'injuſtice : un premier mouvement de ſalut triomphera de ſon cœur ; & les plus fortes impreſſions de la grace viennent échouer contre la dureté du vôtre : un ſeul rayon de lumière lui montrera des erreurs

& des vérités jusques-là inconnues ; & toutes les lumières de la foi ne sauroient troubler la tranquillité de vos passions : il n'offre à la miséricorde de Dieu que le malheur de sa naissance, que des péchés presque involontaires, que des infortunes plutôt que des crimes, tous motifs propres à la toucher ; & vous ne lui offrez que des ingratitudes affectées & des obstinations odieuses, tous sujets capables de l'éloigner à jamais de vous. Ah ! il n'est pas difficile au Seigneur de porter sur ses ailes à travers les mers, des hommes Apostoliques : ses Anges, quand il lui plaît, savent transporter ses Prophétes, de la terre où on l'adore, jusques dans Babylone, pour visiter un Juste exposé à la fureur des lions : mais si quelque chose lui étoit difficile, ce seroit de vaincre un cœur rebelle, de ramener une amenée dans un Royaume de lumière, environnée de tous les secours de la foi, pénétrée de tous les sentimens de la grace, aidée de tous les éxemples de la piété, & toujours constante dans ses égaremens. C'est donc une illusion de chercher dans sa puissance de vains motifs de sécurité : Dieu pourroit opérer tant d'autres prodiges en faveur de mille pécheurs qu'il abandonne, quoiqu'ils ne soient pas si indignes que vous de sa grace : c'est une maxime dangereuse de régler sa volonté sur sa puissance.

La seconde erreur qui autorise la fausse confiance, a son fondement dans l'idée in-

juste qu'on se forme de la justice divine. On se persuade que l'homme étant né avec des panchans violens pour le plaisir, nos égaremens sont plus dignes de la pitié du Seigneur, que de sa colère ; & que notre foiblesse toute seule sollicite ses graces, au lieu d'armer son indignation contre nous.

Mais en premier lieu, on pourroit vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur ; qu'elle est l'ouvrage de l'homme & la peine de son péché ; que le Seigneur avoit créé l'homme droit, & qu'ainsi cette pente malheureuse dont vous vous plaignez, est un déréglement que Dieu doit punir lorsque vous y succombez : comment voulez-vous donc qu'il vous serve d'excuse ? c'est par-là que vous êtes un enfant de colère & un vase de rebut : comment prétendez-vous y trouver des raisons pour entrer en contestation avec Dieu même, & défier sa justice ? c'est par-là enfin que vous êtes indigne de toutes les graces : comment oseriez-vous en prendre occasion de les éxiger ?

On pourroit vous répondre en second lieu, que quelle que soit la foiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses desirs ; qu'il a été laissé entre les mains de son conseil ; que ses passions n'ont d'empire sur lui, qu'autant qu'il veut leur en donner lui-même ; & qu'on a mis devant nous l'eau & le feu, pour en laisser le

choix libre à notre volonté. Ah ! je pourrois même là-dessus attester votre conscience ; & vous demander à vous sur-tout, mon cher Auditeur, si malgré votre foiblesse, toutes les fois que vous avez abandonné la Loi de Dieu, vous n'avez pas senti qu'il ne tenoit qu'à vous d'être fidéle ; si de vives lumières ne vous ont point découvert l'horreur de votre transgression ; si de secrets remords ne vous en ont point détourné ; si vous n'avez pas balancé alors entre le plaisir & le devoir ; si après mille délibérations intérieures & ces vicissitudes secrettes, où tantôt la grace, tantôt la cupidité l'emportoit, vous ne vous êtes point déclaré enfin pour le crime, comme en tremblant encore, & ne pouvant presque vous rassurer contre vous-même ? Je pourrois même aller plus loin, & vous demander si eu égard aux inclinations heureuses de pudeur & de retenue, aux dispositions dont Dieu vous avoit favorisé en naissant, l'innocence de la vertu ne vous eût pas été comme plus naturelle, plus douce, plus aisée que le déréglement du vice ; vous demander s'il ne vous en a pas plus coûté pour être infidéle à votre Dieu, qu'il ne vous en eût coûté pour être juste ; s'il n'a pas fallu prendre plus sur vous-même, faire plus de violence à votre cœur, dévorer plus d'amertumes, franchir des voies plus difficiles ? Eh ! que peut donc trouver la justice de Dieu dans vos dissolutions, qui

ne lui fourniſſe contre vous de nouveaux ſujets de ſévérité & de colère ?

On pourroit enfin ajoûter, que ſi vous êtes né foible, la bonté de Dieu a environné votre ame de mille ſecours : que c'eſt cette vigne bien-aimée qui a été l'objet de ſes plus tendres ſoins, qu'il a entourée d'un vaſte foſſé, fortifiée d'une tour inacceſſible : je veux dire que votre ame a été comme défendue dès ſa naiſſance, par le ſecours des Sacremens, par les lumières de la doctrine, par la force des éxemples, par les inſpirations continuelles de la grace, & peut-être encore par les ſecours particuliers d'une éducation ſainte & chrétienne que le Seigneur vous a ménagés, & qui ont manqué à tant d'autres. Ingrat ! en quoi pourriez-vous juſtifier vos foibleſſes devant le Seigneur, & intéreſſer ſa juſtice même à uſer envers vous d'indulgence ? eh ! que lui offrent vos tranſgreſſions, que l'abus de ſes graces, & des moyens de ſalut changés par le déréglement de votre volonté en des occaſions de péché ?

Mais laiſſons-là toutes ces raiſons ; & dites-moi : Cette foibleſſe dont vous vous plaignez, & à laquelle vous prétendez que Dieu aura égard, n'eſt-elle pas votre propre ouvrage & le fruit de vos déréglemens particuliers ? rappellez-vous ici ces jours heureux où votre innocence n'avoit pas encore fait naufrage ; trouviez-vous alors tant de difficultés à vaincre vos paſ-

ſions? la pudeur, la tempérance, la fidélité, la juſtice vous paroiſſoient-elles alors des vertus impraticables? vous étoit-il impoſſible de réſiſter aux occaſions? & vos panchans de plaiſirs étoient-ils ſi violens que vous n'en fuſſiez alors le maître? Eh! d'où vient donc qu'ils tyranniſent aujourd'hui votre cœur avec tant d'empire? n'eſt-ce pas depuis que les ayant laiſſé prévaloir par une funeſte négligence, vous les avez mis déſormais preſque hors d'état d'être vaincus? ne vous êtes-vous pas vous-même formé ces chaînes de vos propres mains? jettez les yeux ſur tant d'ames juſtes qui portent le joug depuis leur jeuneſſe, & voyez ſi elles ſont ſeulement tentées dans des occaſions où vous êtes toujours sûr de périr. Eh! pourquoi vous plaindriez-vous donc d'une foibleſſe que vous vous êtes donnée? pourquoi compteriez-vous que ce qui doit irriter le Seigneur contre vous, ſera capable de l'appaiſer? Que voit-il, quand il voit la fragilité de vos panchans? il voit le fruit de vos crimes, les ſuites d'une vie de licence & de plaiſir: eſt-ce là-deſſus que vous oſez en appeller à la juſtice même, à cette juſtice devant laquelle les Saints demandent de n'être point jugés? Mon Dieu! ſurquoi le pécheur ne ſe flattera-t-il pas, puiſqu'il trouve dans la plus terrible de vos perfections des raiſons de confiance?

La ſeule concluſion ſenſée & légitime

qu'il vous ſoit permis de tirer de votre propre foibleſſe, & de ces panchans pour le monde & pour les plaiſirs, qui vous entraînent malgré toutes vos réſolutions, c'eſt que vous avez beſoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres; c'eſt que vous devez éviter avec plus de ſoin, les périls & les attraits des ſens & de la chair : mais c'eſt alors que vous vous croyez invincible, lorſque nous vous exhortons à fuir les converſations profanes, les commerces ſuſpects, les plaiſirs douteux, les ſpectacles lubriques, les aſſemblées de péché; ah! vous vous en défendez alors ſur ce que votre innocence n'y eſt point bleſſée; vous renvoyez à des ames foibles les précautions de fuite & de circonſpection : vous nous dites que chacun doit ſe ſentir & ſe connoître; & que ceux qui ſont aſſés foibles pour y être bleſſés, doivent s'en éloigner : & comment voulez-vous que Dieu ait égard à une foibleſſe à laquelle vous en avez ſi peu vous-même ? vous êtes foible quand il faut excuſer vos crimes auprès de lui; vous ne l'êtes plus dès qu'il faut prendre là-deſſus des meſures pénibles pour lui être fidéle.

Mais du moins, me direz-vous, ſi l'on a tout à craindre de ſa juſtice, ſes miſéricordes ſont infinies : quand ſa bonté ne trouveroit rien en nous de propre à la toucher, n'en trouveroit-elle pas des motifs aſſés preſſans en elle-même? Ce ſeroit ici la

troisiéme illusion de la fausse confiance que je devrois combattre ; mais outre que j'en ai assés parlé ailleurs, il est presque tems de finir. Je ne veux donc, mon cher Auditeur, que vous faire une seule demande : Quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire ? qu'il ne punit jamais le crime ? vous n'oseriez : qu'il n'abandonne jamais le pécheur ? les Saül, les Antiochus, les Pharaon, vous ont appris le contraire : qu'il sauvera les impudiques, les mondains, les vindicatifs, les ambitieux, comme les Justes ? vous savez que rien de souillé n'entrera dans le Ciel : qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux ? mais pourquoi a-t-il creusé l'Enfer sous nos pieds ? qu'il vous a déja donné mille marques de sa bonté ? mais c'est ce qui devroit confondre votre ingratitude sur le passé, & vous faire tout craindre pour l'avenir : qu'il n'est pas si terrible qu'on le fait ? mais on ne vous rapporte de sa justice que ce qu'il vous en a appris lui-même : qu'il seroit obligé de damner presque tous les hommes, si tout ce que nous disons étoit vrai ? mais l'Evangile vous déclare en termes formels, que peu seront sauvés : qu'il ne châtie qu'à l'extrémité ? mais chaque grace refusée peut être le terme de ses miséricordes : qu'il ne lui en coûte rien de pardonner ? mais n'a-t-il pas les intérêts de sa gloire à ménager : qu'il faut peu de chose pour le désarmer ?

mais il faut être changé, & le changement du cœur est le plus grand de tous ses ouvrages : que cette confiance vive que vous avez en sa bonté, ne sauroit venir que de lui ? mais tout ce qui ne conduit pas à lui, en conduisant au repentir, ne sauroit venir de lui. Que voulez-vous donc dire ? qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé & humilié ? & voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché, mon cher Auditeur. Convertissez-vous au Seigneur, & alors confiez-vous en lui, quels que puissent être vos crimes : il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient; remettez-vous à sa bonté pour la durée de votre conversion, pour votre persévérance dans son service, pour la victoire des obstacles que l'ennemi du salut opposera sans cesse à vos saints des..s : la grace qu'il fait en inspirant les sentimens d'une sincère pénitence, est toujours un heureux préjugé pour celles qu'il prépare : ne vous défiez jamais de sa miséricorde; il n'est rien qu'on ne doive se promettre de lui, quand c'est la douleur elle-même de l'avoir offensé qui demande : ne vous laissez jamais abbattre par le souvenir de vos iniquités passées; tout ce qui peut être pleuré, peut être pardonné : renfermez dans le sein de sa miséricorde toute la durée des jours que vous avez employés à l'offenser; ils seront comme s'ils n'avoient jamais été : vous commencerez à naître devant lui, le jour que

vous aurez commencé à le ſervir : mille ans ne ſont plus qu'un jour à ſes yeux, dès qu'un changement ſincère a fini les crimes : il eſt le Dieu des pécheurs, le bienfaiteur des ingrats, le Père des enfans prodigues, le Paſteur des brebis égarées, l'ami des Samaritaines, le réconciliateur des pécherelles ; en un mot, toutes les conſolations de la Foi ſemblent être pour le pécheur qui revient.

Mais ſi vous vous promettez toujours, qu'enfin le tems viendra que vous penſerez au ſalut, ſans y penſer encore ; ah ! ſouvenez-vous, mon cher Auditeur, que c'eſt par-là que tous les pécheurs ont péri juſqu'ici, & que c'eſt la grande voie qui méne à la mort dans le péché : ſouvenez-vous que le pécheur qui deſire ſouvent en vain, ne ſe convertit jamais : plus même vous ſentirez en vous de ces mouvemens ſtériles de ſalut, plus auſſi comptez que votre meſure ſe remplit, & que chaque grace mépriſée vous approche d'un dégré de l'endurciſſement : ne vous raſſurez pas ſur des deſirs qui avancent votre perte, & qui ont été de tout tems le partage des réprouvés ; & dites ſouvent au Seigneur avec le Prophéte : Juſques à quand, ô mon Dieu ! amuſerai-je les inquiétudes ſecrettes de mon ame par de vains projets de pénitence ? *Quandiu ponam conſilia in anima mea ?* juſques à quand verrai-je couler 12. 2.
les jours rapides de ma vie, en promet-

tant à mon cœur pour le calmer dans ses désordres, une douleur & un repentir qui
Ibid. s'éloigne toujours plus de moi? *Dolorem in corde meo per diem?* jusques à quand l'ennemi, se prévalant de ma foiblesse, se servira-t-il d'une erreur si grossière pour me séduire? *Usquequo exaltabitur inimicus meus*
℣. 3. *super me?* Ah! dissipez, Seigneur, ce vain prestige qui m'abuse: regardez ces foibles desirs de salut comme les cris d'une conscience qui ne peut être heureuse sans vous: acceptez ces timides commencemens de pénitence: éxaucez-les aujourd'hui, ô mon Dieu, où il me semble que votre grace les rend plus vifs & plus sincères: *Respice,*
℣. 4. *& exaudi me, Domine Deus meus;* & achevez par votre opération secrette ce qui manque encore à la plénitude & à la sincérité de cette offre; & perfectionnez mes desirs en les recevant, afin qu'ils soient dignes de la récompense que vous promettez à la faim & à la soif de la justice.

Ecoutez, dit le Seigneur dans son Prophéte à l'ame infidéle, vous qui vivez dans la mollesse & dans les plaisirs, & qui ne laissez pas d'espérer en moi: *Audi hæc,*
℣. 47. 8. *delicata, & habitans confidenter;* ces deux malheurs fondront tout à la fois sur vous, la stérilité & le veuvage: *Venient tibi duo*
℣. 9. *hæc, sterilitas & viduitas;* la stérilité, c'est-à-dire, que vous ne serez plus propre à porter des fruits de pénitence; qu'on aura beau cultiver, arroser; la force de

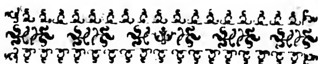
ma parole, la vertu de mes Sacremens, la grace de mes mystères, tous les soins vous seront inutiles, & vous ne serez plus qu'un arbre stérile & destiné au feu : le veuvage, c'est-à-dire, je me retirerai pour toujours de vous ; je vous laisserai seule ; je vous livrerai à vos panchans, à la fausse paix de vos passions ; je ne serai plus votre Dieu, votre protecteur, votre époux ; je vous abandonnerai jusques à la fin : *Audi hæc, delicata, & habitans confidenter : venient tibi duo hæc, sterilitas & viduitas.*

Mais dois-je finir ici mon ministère, mes Frères, par les paroles dont se servit autrefois Jesus-Christ en finissant sa Mission vers un peuple ingrat ? Vous n'avez pas voulu croire à mes discours, leur disoit-il peu de jours avant sa mort ; vous avez fermé les yeux à la lumière ; vous avez eu des oreilles, & vous n'avez pas entendu : je m'en vas, & vous mourrez dans votre aveuglement : si vous étiez encore des aveugles, & que vous n'eussiez jamais connu la vérité, votre péché seroit plus excusable ; mais maintenant vous voyez, je vous ai annoncé les vérités que j'avois apprises de mon Père ; & voilà pourquoi votre péché n'a plus d'excuse : votre endurcissement est consommé ; vous avez rejetté le salut qui ne s'offrira plus à vous, & le crime de la vérité méprisée va demeurer jusqu'à la fin sur votre tête.

Grand Dieu ! seroit-ce donc-là le prix

de mes peines & tout le fruit de mon ministère ? l'indignité de l'instrument dont vous vous êtes servi pour annoncer votre parole, en auroit-elle anéanti la vertu, & mis un obstacle fatal au progrès de l'Evangile ? Non, mes chers Frères, la vertu de la parole de la Croix n'est pas attachée à celle du Ministre qui l'annonce. La boue entre les mains du Seigneur, peut éclairer les aveugles ; & les murs de Jéricho tombent, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes. Je me confie donc dans le Seigneur pour vous, mes Frères ; qu'ayant reçu sa parole avec joie, comme le disoit autrefois saint Paul aux Fidéles de Corinthe ; que l'ayant reçue non pas comme la parole d'un homme foible, pécheur, environné de misères, tout propre à anéantir l'ouvrage de l'Evangile, & indigne d'un si grand ministère, mais comme la parole de Dieu même, elle fructifiera en vous ; & qu'au jour terrible des vengeances, où l'on demandera compte à moi de mon ministère, à vous du fruit que vous en avez retiré, je serai votre défense & votre justification, & vous ma gloire & ma couronne. C'est ce que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.



ANALYSES DES SERMONS

contenus dans ce Volume.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Sur l'Evidence de la Loi de Dieu.

DIVISION. *Les hommes se rassurent sur mille abus que le monde autorise, ou parceque leur conscience ne leur reproche rien, & qu'ils sont dans la bonne-foi, ou bien à cause de l'obscurité de l'Evangile, auquel chacun fait dire ce qu'il veut. Or, la Loi de Dieu a un double caractère d'évidence qui combat ces deux prétextes. I. Elle est évidente dans la conscience du pécheur; & parlà elle jugera la fausse sécurité, ou la prétendue bonne-foi des ames mondaines. II. Elle est évidente dans la simplicité de ses régles; & par ce second caractère, elle jugera les incertitudes affectées, & les fausses interprétations des pécheurs.*

I. PARTIE. *La Loi de Dieu évidente dans la conscience du pécheur.* L'homme a beau faire pour éluder la Loi de Dieu; sa conscience

rend un double témoignage à cette Loi divine : premiérement, un témoignage de vérité, à l'équité & à la néceffité de fes maximes ; fecondement, un témoignage de févérité, à l'éxactitude de fes régles.

1°. Un témoignage de vérité, à l'équité & à la néceffité de fes maximes. La Loi d'un Dieu fage & bon doit avoir un caractère d'équité qui régle tous les devoirs, & un caractère de bonté qui nous faffe trouver ici-bas notre repos & notre bonheur à la pratiquer ; & c'eft en effet ce que nous fentons au fond de nos cœurs par rapport à la Loi de Dieu. Nous fentons que fes régles font juftes & raifonnables ; qu'elle n'ordonne aucune vertu qui ne foit conforme aux véritables intérêts de l'homme ; que les paffions qu'elle interdit font la feule fource de tous nos troubles ; & que plus nous nous éloignons de la régle & de la loi, plus nous nous éloignons de la paix & du repos du cœur : voilà un témoignage que la Loi de Dieu trouve au fond de nos cœurs. Les paffions peuvent nous faire fecouer le joug des régles faintes ; mais elles ne peuvent réuffir à nous juftifier à nous-mêmes nos propres défordres : nous trouvons toujours au-dedans de nous l'apologie des régles contre les paffions ; & nous avons beau faire, nous fentons toujours une méfintelligence fecrette entre nos panchans & nos lumières ; de manière que la Loi nous rend malheureux, fi elle ne peut nous rendre fidéles : & d'où vient cela, finon de ce que tous les préceptes de la Loi de Dieu ont un rap-

port néceſſaire avec le cœur de l'homme ; qu'ils ſont les remédes de nos maux les plus ſecrets, & les ſecours de nos panchans les plus juſtes, comme les Payens eux-mêmes l'ont reconnu ?

Mais, dit-on, c'eſt la nature qui eſt notre première Loi ; & des panchans de plaiſir nés avec nous, ne ſauroient être des crimes. C'eſt-là une impiété qui n'eſt que dans le diſcours ; c'eſt une oſtentation de libertinage, dont la vanité ſe fait honneur, & que la vérité dément en ſecret : & la preuve, c'eſt que ces pécheurs célébres & déclarés, qui ſe faiſoient une gloire affreuſe de ne pas croire en Dieu, après être revenus de leurs égaremens, ont avoué qu'ils n'avoient jamais pu réuſſir à effacer la régle & la vérité du fond de leur ame, & que leur incrédulité apparente cachoit les remords les plus cruels. Le crime toujours timide porte partout, dit l'Eſprit Saint, un témoignage de condamnation contre lui-même ; & par l'ennui & la triſteſſe qui l'accompagnent, il vous fait ſentir que l'ordre & l'innocence ſont le ſeul bonheur qui vous étoit deſtiné ſur la terre.

2°. La conſcience rend un témoignage de ſévérité à l'éxactitude des régles de la Loi de Dieu. Nous nous rendons ce témoignage à nous-mêmes, & nous ſentons que notre corruption ſe répand ſur les plus petites, comme ſur les plus grandes choſes ; que partout nous nous retrouvons foibles & toujours oppoſés à l'ordre & au devoir. Donc, nous ſen-

tons que la régle ne doit nulle part être favorable à nos panchans ; que partout nous devons la trouver sévère, parceque partout elle doit nous être opposée. Ainsi, par un sentiment secret & inséparable de notre être, nous nous distinguons toujours nous-mêmes de la Loi, & nos panchans & nos plaisirs, de ses régles & de ses devoirs ; & lorsque dans les actions douteuses, nous nous déterminons en faveur de nos panchans, nous sentons fort bien que nous nous éloignons de la Loi de Dieu toujours plus sévère que nous-mêmes. Aussi êtes-vous jamais calmes, quoi que vous en disiez, dans cette vie toute de plaisirs, de dissipation, &c. & dans ces momens, où, touchés plus vivement de la grace, vous vous proposez de penser sérieusement à l'éternité, ne mettez-vous pas dans le plan que vous vous formez alors d'une nouvelle vie, la privation de toutes les mêmes choses presque auxquelles vous nous dites sans cesse que vous ne voyez point de mal ? Ne blâmez-vous pas, & ne censurez-vous pas tous les jours vous-mêmes ces personnes qui veulent allier avec une profession publique de piété ces abus, ces amusemens dont vous nous faites sans cesse l'apologie ? Vous sentez donc que l'Evangile éxige de vous & de ces personnes quelque chose de plus que ce que vous faites, & vous rendez malgré vous témoignage à sa sévérité. Mais de plus, si au lieu des maximes saintes que nous vous annonçons dans ces Chaires Chrétiennes, nous venions vous prêcher ici les mêmes maximes que

vous débitez tous les jours dans le monde, vous dire que l'Evangile n'est pas si sévère qu'on le publie, que Dieu est trop bon pour nous faire un crime de mille choses qui ont passé en usage; que penseriez-vous de nous? ou vous ririez de notre ignorance, ou vous auriez horreur de la profanation de notre ministère. Vous convenez donc de la vérité des maximes que nous vous annonçons, quelque sévères qu'elles soient, & votre conscience leur rend témoignage.

II. Partie. *La Loi de Dieu est évidente dans la simplicité de ses régles; & par ce second caractère, elle jugera les incertitudes affectées, & les fausses interprétations des pécheurs.* L'Evangile nous a été donné pour régler nos mœurs & nos devoirs: Jesus-Christ auroit-il voulu y laisser des obscurités, capables de nous faire prendre le change, & de favoriser des passions qu'il étoit venu combattre? D'ailleurs, c'est Jesus-Christ qui est l'Auteur de l'Evangile: il a prévû par sa lumière tous les doutes que l'esprit humain pouvoit opposer à sa Loi: ainsi, il l'a concertée d'une manière si divine & si intelligible, si simple & si sublime, que les plus ignorans comme les plus habiles, ne peuvent y méconnoître ses volontés. Si les mystères y sont obscurs, les régles des mœurs y sont formelles & précises. Ce n'est pas qu'il ne puisse survenir des doutes & des difficultés sur le détail des obligations: mais, & ceci mérite une grande attention: Je dis,

1°. Que si sur le détail des devoirs, la lettre

de la Loi est quelquefois douteuse, l'esprit ne l'est presque jamais ; que l'on voit bien toujours de quel côté panche l'Evangile ; que les régles s'éclaircissent toutes les unes les autres ; qu'il y a des régles principales qui servent à résoudre toutes les difficultés particulières ; & qu'enfin, si la Loi peut nous paroître quelquefois équivoque, l'intention du Législateur par où on doit l'interpréter, ne laisse jamais de lieu au doute & à la méprise.

Je dis, 2°. Que ce n'est pas l'obscurité de la Loi, mais nos passions encore chères, qui forment tous nos doutes sur les devoirs : & la preuve, c'est que les ames mondaines sont celles qui trouvent plus d'embarras & plus d'obscurités dans les régles des mœurs ; tandis que les ames fidéles & ferventes n'ont presque jamais rien à opposer à la Loi de Dieu. La lumière de la Loi, dit saint Augustin, ressemble à celle du Soleil ; mais elle a beau luire & briller, un aveugle n'en est pas frappé : or, tout pécheur est cet aveugle. Purifiez votre cœur, continue ce Père ; ôtez-en le bandeau fatal des passions, alors vous verrez clair dans vos devoirs. Aussi voyons-nous tous les jours qu'à mesure que les passions diminuent dans une ame, ses lumières croissent, & elle est surprise d'avoir pu s'aveugler si long-tems sur des devoirs qui lui paroissent alors si évidens & si incontestables. Est-ce la Loi de Dieu qui devient plus évidente ? non, c'est l'ame qui se dégage, & sort de ses ténébres. Et ce qui prouve encore que ce sont les passions toutes seules

ſeules qui obſcurciſſent la Loi de Dieu à nos yeux, & forment nos doutes, c'eſt que ſur les points de la Loi, ſur leſquels nulle paſſion, nul intérêt particulier nous aveugle, nous ſommes équitables & clairvoyans.

Je dis, 3°. Qu'il n'y a qu'à vous en tenir à ce qui eſt inconteſtable dans l'Evangile, & vous en ferez encore plus que nous n'en demandons.

Je dis, 4°. Que ſi tout eſt preſque conteſté dans le monde ſur les devoirs les plus inconteſtables de la piété chrétienne, c'eſt que l'Evangile eſt un Livre inconnu à la plupart des Fidéles : on paſſe toute la vie à acquérir des connoiſſances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à ſon bonheur, à ſon éternité ; & on ne lit pas le Livre de la Loi où eſt renfermée la ſcience du Salut.

Je dis, 5°. Que quand même il ſe trouveroit encore quelque choſe d'obſcur dans la Loi de Dieu, elle retrouve toute ſon évidence dans l'inſtruction & dans le miniſtère : jamais la piété des Fidéles n'eut plus de ſecours ; jamais l'ignorance n'eut moins d'excuſe, parceque jamais ſiécle ne fut plus éclairé que celuici ; & quoiqu'on ne puiſſe nier qu'il n'y ait encore parmi nous des guides aveugles, le piége n'eſt à craindre que pour ceux qui veulent bien y être trompés ; quand on veut aller de bonnefoi à Dieu, on a bien-tôt trouvé la main qui ſait nous y conduire.

LE DIMANCHE DE LA PASSION.

II. SERM. *Sur l'Immutabilité de la Loi de Dieu.*

DIVISION. *Le monde oppose trois prétextes à l'immutabilité de la Loi de Dieu : le prétexte des mœurs & des usages, le prétexte du rang & de la naissance, le prétexte des situations & des inconvéniens. Or, I. La Loi de Dieu est immuable dans sa durée : donc, les mœurs & les usages ne sauroient la changer. II. La Loi de Dieu est immuable dans son étendue : donc, la différence des rangs & des conditions la laisse partout la même. III. La Loi de Dieu est immuable dans toutes les situations : donc, les inconvéniens, les perpléxités n'en justifient jamais la plus légère transgression.*

I. PARTIE. *L'Evangile, la Loi de Jesus-Christ est immuable dans sa durée.* Elle ne change point, parceque les devoirs qu'elle nous prescrit, fondés sur les besoins & sur la nature de l'homme, sont de tous les tems & de tous les lieux comme elle. Telle les premiers Fidéles la reçûrent à la naissance de la Foi, telle l'avons-nous encore aujourd'hui, telle nos descendans la recevront un jour, telle enfin les Bien-heureux dans le Ciel l'adoreront & l'aimeront éternellement. La ferveur ou le déréglement des siécles, le zèle ou la complaisance des hommes, n'ajoûte ou ne diminue rien à son

indulgence ou à sa sévérité : cependant, lorsque les Ministres nous représentent quelquefois dans les mœurs des premiers Fidéles, tous les devoirs de l'Evangile éxactement remplis, pour nous faire sentir par la différence des premières mœurs d'avec les nôtres, combien nous sommes loin du Royaume de Dieu ; non-seulement nous ne sommes point effrayés de nous trouver si dissemblables à eux, qu'on croiroit à peine que nous fussions Disciples d'un même Maître & Sectateurs de la même Loi ; mais nous leur reprochons de rappeller sans cesse ces premiers tems & l'Eglise primitive, comme s'il étoit possible de régler nos mœurs sur des mœurs qui sont désormais impraticables ; nous prétendons que les tems sont changés, qu'il faut prendre les hommes comme ils sont, & que ce seroit les désespérer, que de vouloir les ramener à la vie des premiers siécles.

Mais, 1°. Les tems & les années qui ont si fort altéré la pureté du Christianisme, ont-ils altéré celle de l'Evangile ? Jesus-Christ prédit que dans les derniers tems, il ne se trouvera presque plus de foi sur la terre ; mais ajoûte-t-il, qu'alors, pour s'accommoder à la corruption de ces derniers tems, il relâcheroit quelque chose de la sévérité de son Evangile ? ou plutôt, n'ajoûte-t-il pas qu'alors il faudra plus que jamais veiller, prier, jeûner, se retirer, pour se mettre à couvert de la corruption générale ?

2°. Croyez-vous que les préceptes rigoureux de l'Evangile n'ayent été faits que pour le premier âge de la Foi, où les hommes étoient

chastes, innocens, charitables, fervens ; & que Jesus-Christ ait réservé pour les hommes corrompus de nos siécles toute son indulgence? Où seroit l'équité & la sagesse tant vantée de la Morale chrétienne ?

3°. Nos usages n'étoient pas établis du tems de nos pères, & sans doute ils ne passeront pas jusqu'à nos derniers neveux ; ils ne sont pas même communs à tous les peuples. Donc ces usages ne peuvent ni devenir notre régle, ni la changer : autrement, il faudroit un Evangile pour chaque siécle & pour chaque peuple, au lieu que la régle est de tous les tems & de tous les lieux. Donc, de nouvelles mœurs ne forment pas pour nous un nouvel Evangile : il faut donc juger des usages & des mœurs par les devoirs & par les régles, & non pas des régles & des devoirs par les mœurs & par les usages.

Ne disons donc plus que les tems ne sont plus les mêmes ; mais la Loi de Dieu n'a pas changé. Ne disons plus que les Chrétiens des premiers tems avoient ou plus de force, ou plus de grace que nous. Hélas ! ils avoient plus de foi, plus de constance, plus d'amour pour Jesus-Christ, plus de mépris pour le monde. Du reste nous avons les mêmes sources de grace qu'eux, le même ministère, le même Autel, la même Victime. S'il y a quelque différence entre les premiers Chrétiens & nous, c'est que ce n'étoient pas seulement de seuls usages arbitraires qu'il falloit éviter, ou les dérisions du monde qu'ils avoient à craindre, c'étoient les supplices les plus cruels auxquels il

falloit s'expoſer ; cependant l'Evangile qui pouvoit autrefois faire des Martyrs, à peine peut-il aujourd'hui former un Fidéle.

II. PARTIE. *La Loi de Dieu eſt immuable dans ſon étendue.* La Loi de Moïſe étoit pour un peuple ſeul : mais Jeſus-Chriſt eſt un Légiſlateur univerſel, il eſt venu de tous les peuples ne faire qu'un peuple, de tous les Etats & de toutes les conditions, ne former qu'un corps, animé par le même eſprit, & gouverné par les mêmes Loix. Cependant, une autre illuſion ordinaire contre l'immutabilité de la Loi de Dieu, c'eſt de ſe perſuader qu'elle s'adoucit en faveur du rang & de la naiſſance ; & que les mœurs attachées à la grandeur par l'uſage, en rendant l'obſervance preſqu'impoſſible, en rendent auſſi la tranſgreſſion plus innocente.

Mais ſi l'Evangile eſt la Loi de tous les hommes, les Grands ont promis ſur les Fonts ſacrés de l'obſerver, tout comme le Peuple ; & l'Egliſe en les recevant au nombre de ſes enfans, ne leur a pas propoſé d'autres vœux à faire, & d'autres régles à pratiquer qu'au ſimple peuple. Examinons maintenant tous les devoirs de l'Evangile ; ils ſe réduiſent à deux points : les uns ſont propoſés pour combattre & affoiblir ce ſonds de corruption que nous portons en naiſſant ; les autres pour perfectionner cette première grace du Chrétien que nous avons reçue dans le Batême : la violence, le renoncement, la mortification, ſont de la première eſpéce de devoirs ; la prière, la retraite,

la vigilance, le mépris du monde, le desir des biens invisibles sont de la seconde : voilà tout l'Evangile. Or, qu'y a-t-il dans ces deux sortes de devoirs dont le rang & la naissance puissent dispenser les Grands ? Au contraire, plus ils sont élevés, plus leur élévation leur fournit de raisons de pratiquer ces devoirs, tant à cause des périls ausquels leur état les expose, que parcequ'ils doivent des réparations plus rigoureuses à la Justice de Dieu, à cause des crimes & des excès presqu'inséparables de la grandeur. Aussi nous ne voyons pas que Jesus-Christ dans l'Evangile propose aux Princes du Peuple, & aux Grands de Jérusalem, d'autres maximes qu'aux bourgades de la Judée, & à ses Disciples, tous tirés de la lie du peuple; ses maximes ne changent point avec le rang de ceux qui l'écoutent; & ses ennemis eux-mêmes lui rendent cette justice, qu'il enseignoit la voie de Dieu dans la vérité, & qu'il n'avoit égard ni au rang, ni aux personnes. D'où vient qu'après sa mort, l'Evangile parut une doctrine descendue du Ciel, sinon, parcequ'annonçant aux Grands & aux Puissans des maximes tristes & crucifiantes . incompatibles en apparence avec leur état, ils ne laissèrent pas d'embrasser une Loi, qui, au milieu de leur prospérité & de leur abondance, ne leur permettoit pas plus de douceurs & de plaisirs ici-bas qu'aux pauvres & au simple peuple ? Mais il n'y auroit eu rien de surprenant & de divin dans la conversion des riches, si la doctrine qu'ils auroient embrassée les distinguoit du Peuple par une plus

grande indulgence, & si ce qui est voie de perdition pour les pauvres, étoit pour eux seuls la voie du Salut.

D'ailleurs, si l'Evangile avoit des distinctions à faire, & des complaisances à accorder, seroit-ce en faveur de ceux qui naissent dans l'élévation & dans l'abondance ? Quoi ! il conserveroit toute sa rigueur pour les pauvres & pour les malheureux, & il n'éxigeroit rien de pénible de ceux dont les jours ne sont diversifiés que par les plaisirs ?

III. PARTIE. *La loi de Dieu est immuable dans toutes les situations de la vie : donc, les inconvéniens, les perpléxités n'en justifient jamais la plus légère transgression.* Cependant tout nous devient raison & nécessité contre nos devoirs, c'est-à-dire contre la Loi de Dieu. Les situations les moins périlleuses, les conjonctures les moins embarrassantes, nous fournissent des prétextes pour la violer avec sécurité, & nous persuadent que la Loi de Dieu seroit injuste, & éxigeroit trop des hommes, si dans ces occasions elle n'usoit d'indulgence à notre égard.

Mais à cela je réponds, 1°. Que l'intérêt du Salut est le plus grand de tous les intérêts ; que la vie, la fortune, la réputation, l'Univers entier lui-même mis en paralléle avec notre ame, ne doit être compté pour rien.

2°. Que comme la Loi a toujours du moins la sûreté pour elle contre le prétexte, préférer le prétexte à la Loi, c'est laisser une voie sûre, & en choisir une autre dont personne ne peut vous répondre.

3°. Que l'Evangile ne nous ayant été donné que pour nous détacher du monde & de nous-mêmes, & nous faire mourir à toutes nos affections terrestres, c'est s'abuser de regarder comme des inconvéniens certaines suites de cette Loi divine, funestes ou à notre fortune, ou à notre gloire, ou à notre repos. Jesus-Christ n'a pas prétendu nous prescrire des devoirs faciles & commodes; mais au contraire, nous montrer une voie rude & malaisée à tenir: ainsi, ce que nous appellons inconvéniens & extrêmités inouies, ne sont au fond que l'esprit de la Loi, & la fin que Jesus-Christ s'étoit proposée en nous la donnant. D'ailleurs, il est certain que le principal mérite de nos devoirs se tire des obstacles qui ne manquent jamais d'en contredire la pratique; & la vertu ressembleroit au vice, si elle ne trouvoit au-dehors & au-dedans de nous que des facilités & des convenances. Jamais les Justes n'ont été paisibles observateurs des régles saintes.

Enfin, convenons que ce sont nos passions seules qui forment les inconvéniens qui nous autorisent à chercher des tempéramens & à nos devoirs, & à la Loi de Dieu: ainsi, mourons au monde, & à nous-mêmes; alors tout nous paroîtra possible, les difficultés s'applaniront en un instant; & ce que nous appellons inconvéniens, ou ne sera plus compté pour rien, ou nous le regarderons comme les épreuves inséparables de la vertu, & non pas comme les excuses du vice.

LE LUNDI DE LA PASSION.

De l'Emploi du Tems.

DIVISION. *Nous perdons le tems sans regret, ou nous ne l'employons que pour les choses d'ici-bas. I. Connoissons le prix du tems, & nous ne le perdrons pas, parcequ'il est court. II. Connoissons l'usage du tems, & nous ne l'employerons que pour travailler à notre salut, parcequ'il ne nous est donné que pour nous sauver.*

I. PARTIE. *Connoissons le prix du tems, & nous ne le perdrons pas.* Trois motifs doivent rendre à tout homme sage le tems précieux & estimable. Premiérement, il est le prix de l'éternité. Secondement, il est court, & l'on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Troisiémement, enfin, il est irréparable; & ce que nous en avons une fois perdu, est perdu sans ressource.

1°. Le tems est le prix de l'éternité. Condamnés à la mort par le crime de notre naissance, comme notre premier père, nous ne devrions recevoir la vie que pour la perdre à l'instant même que nous l'avions reçue; bien plus, autant de fois que nous avons violé la Loi de l'Auteur de la vie, autant de fois elle auroit dû dans le moment même nous être ôtée; cet arrêt de notre condamnation & de

notre mort n'est suspendu que parceque Jesus-Christ est mort à notre place : outre cela, de combien de maladies, de périls, d'accidens, la bonté de Dieu nous a-t-elle délivrés jusqu'ici ? La vie dont nous jouissons est donc comme un miracle perpétuel de la miséricorde divine ; chaque moment où nous respirons est comme un nouveau bienfait que nous recevons de Dieu, qui ne nous l'accorde que pour nous laisser le tems de réparer l'usage criminel que nous avons fait de celui qui s'est écoulé jusqu'à ce jour : donc, passer ce tems & ces momens en inutilités, n'est-ce pas outrager la bonté divine qui nous les accorde, prodiguer une grace inestimable qui ne nous est point dûe, & livrer au hasard le prix de notre éternité ? Nous regarderions comme un insensé un homme qui laisseroit inutile un trésor immense dont il seroit héritier, sans l'employer, ou pour établir sa fortune, ou pour s'élever aux honneurs : quelle folie donc à nous de ne faire aucun usage du tems, qui est un trésor tout autrement estimable, dont nous avons hérité ; puisqu'il peut nous servir, non pour nous élever ici-bas à des dignités frivoles, mais pour nous placer au plus haut des Cieux à côté de Jesus-Christ dans cette société immortelle de Bienheureux qui seront tous Rois, & cela, pendant toute l'éternité ? Cependant, ce tems dont il n'est point d'heure & de moment, qui, mis à profit, ne puisse mériter le Ciel, dont la moindre perte devroit nous causer les regrets les plus vifs & les plus cuisans ; ce tems

nous est à charge, il fait tout l'embarras, tout l'ennui, & le fardeau le plus pesant de notre vie.

2°. Le tems est court, & on ne peut trop se hâter de le mettre à profit. Si nous avions à vivre une longue suite de siécles, du moins les jours & les momens perdus ne formeroient qu'un point imperceptible dans un si grand espace, & nous pourrions regagner sur la longueur, ces pertes passagères; mais nos jours & nos années ont été renfermées dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre. Retranchez de cela ce que vous êtes obligés d'accorder aux besoins du corps, & aux bienséances; que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité? & nous ne savons quel usage faire de ce peu qui nous reste; & nous recourons à mille artifices qui nous aident à n'en pas sentir la durée. Que nous sommes dignes de pitié! car, ne devrions-nous pas penser que dans ce peu de tems que nous avons à vivre, nous avons des crimes innombrables à expier? dix vies comme la nôtre suffiroient à peine pour en expier une partie; comment donc peut-il nous rester du tems pour des plaisirs & des inutilités dans une vie aussi courte & aussi criminelle? Un criminel condamné à la mort, & à qui on ne laisseroit qu'un jour pour obtenir sa grace, y trouveroit-il encore des heures & des momens à perdre? Insensés que nous sommes! notre arrêt est prononcé; on nous laisse encore un jour pour changer la rigueur de notre

sentence éternelle ; & ce jour unique nous est à charge, & nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles ; nous cherchons comment l'abréger ; & nous arrivons au soir, sans avoir fait d'autre usage du jour qu'on nous a laissé, que de nous être rendus encore plus criminels ? Et que savons-nous si même l'abus que nous en faisons, n'obligera pas la Justice divine à l'abréger ? les morts soudaines & imprévûes étoient autrefois des accidens rares ; ce sont aujourd'hui des événemens de tous les jours. Venez nous dire après cela qu'il y a bien des momens vuides dans la journée ; qu'il faut savoir s'amuser, & passer le tems à quelque chose. Quoi ! le tems est si court, vos obligations si infinies, & vous pouvez encore trouver tant de momens vuides dans la journée ? On est trop heureux, dites-vous, de savoir s'amuser innocemment, & passer le tems à quelque chose ? Eh ! le Chrétien, l'héritier du Ciel n'est-il sur la terre que pour s'amuser ? Ce n'est pas que je ne convienne qu'il y a des délassemens innocens dans la vie ; mais les délassemens supposent les peines & les soins qui les ont précédés, & toute votre vie n'est qu'un délassement perpétuel ; ou si vous avez besoin de vous délasser, c'est de la continuité de vos plaisirs & de vos délassemens mêmes.

3°. Le tems est irréparable : Premiérement, parceque, sans doute, Dieu a attaché à chacun des momens de notre vie, des graces & des secours pour consommer l'ouvrage de no-

tre sanctification : or, ces jours & ces momens étant perdus, les graces qui leur étoient attachées, le sont aussi pour nous. Irréparable, secondement, parceque chaque jour, chaque moment devroit nous avancer vers le Ciel : or, les jours & les momens perdus nous laissent en arrière : ou nous ne fournirons point le reste du chemin que nous avons à faire, ou il faudra consommer dans un court intervalle, ce qui devoit être l'ouvrage laborieux de la vie entière. Irréparable, troisiémement, parcequ'il faut que le péché soit puni pour être effacé : or, en certaine saison de la vie, on n'est plus capable des œuvres de pénitence & de satisfaction : & on a beau dire que Dieu ne demande pas l'impossible ; mais c'est vous-même qui vous êtes mis dans cette impossibilité ; or, vos fautes ne diminuent pas vos obligations.

II. PARTIE. *Connoissons l'usage du tems, & nous ne l'employerons que pour travailler à notre salut.* L'usage chrétien du tems n'est pas d'en remplir tous les momens, c'est de les remplir dans l'ordre, & selon la volonté du Seigneur qui nous les donne : mais en quoi consiste cet ordre qui doit régler la mesure de nos occupations, & sanctifier l'usage de notre tems, il consiste :

1°. A nous borner aux occupations attachées à notre état ; à ne pas compter parmi les devoirs de notre état, les soins & les embarras que l'inquiétude ou nos passions toutes seules nous forment, & à ne pas chercher les

places & les situations qui multiplient nos embarras. L'inquiétude nous forme des occupations ; car nous voulons tous nous éviter nous-mêmes, parcequ'en rentrant au-dedans de nous, nous n'y trouvons qu'un vuide affreux, que des remords cruels, des pensées noires, des réfléxions tristes. Nous cherchons donc l'oubli de nous-mêmes dans la variété des occupations, & dans des distractions éternelles : mais nous nons trompons ; partout où n'est pas l'ordre, il faut nécessairement que se trouve l'ennui ; & ce n'est que pour les ames justes, que le tems ne pése pas, parcequ'il a toujours sa destination & son usage : or, outre que l'inquiétude par ses agitations & son inconstance, ne sauroit nous faire trouver cette paix & cette joie qui ne se trouvent que dans l'arrangement d'une vie uniforme & occupée, elle ne sanctifie pas non-plus l'usage de notre tems, puisqu'une vie de dérangement est entiérement opposée à cette vie d'ordre & de régle que Dieu éxige de nous.

Les passions nous mettent aussi dans un mouvement perpétuel ; mais elles ne nous forment pas des occupations plus légitimes. Après avoir donné la jeunesse à la paresse & aux plaisirs, on donne les années de maturité à la patrie, à la fortune, à soi-même : on croit bien employer son tems ; mais on prend encore le change en cela, parcequ'on se livre aux affaires, on se charge d'un emploi, sans consulter ni l'ordre de Dieu, ni les vûes de la Religion, ni les périls des situations trop agi-

tées. Ainſi la plupart des hommes ſe font inconſidérément une vie tumultueuſe & agitée, que Dieu ne demandoit pas d'eux, & cherchent avec empreſſement des ſoins où l'on ne peut être en sûreté, que lorſque l'ordre de Dieu nous les ménage.

2°. L'ordre qui doit régler & ſanctifier l'uſage de notre tems, conſiſte à regarder comme les plus eſſentielles, & les plus privilégiées de nos occupations, celles que nous devons à notre ſalut : c'eſt l'unique moyen de réparer en quelque manière la diſſipation de cette partie de notre vie que le monde, & les ſoins d'ici-bas occupent toute entière. Mais c'eſt encore ici où notre aveuglement eſt déplorable : toutes nos autres occupations nous paroiſſent eſſentielles, nous n'oſerions y toucher; & comme la vie eſt trop courte, & les jours trop rapides pour ſuffire à tout, ce que l'on retranche, ce ſont les ſoins du ſalut : on ne trouve jamais de tems pour cela; & ſi l'on donne quelques momens à Dieu, ce ſont ceux dont le monde ne veut plus, & dont nous ſommes peut-être embarraſſés. Voilà l'uſage que les perſonnes mêmes qui ſe parent d'une réputation de vertu, font à la Cour ſur-tout, de leur tems : toute leur vie eſt une préférence criminelle qu'elles donnent au monde, à la fortune, aux bienſéances, aux plaiſirs, aux affaires, ſur l'affaire de leur ſalut. Il ſemble que le tems nous eſt premiérement donné pour le monde, pour l'ambition, pour nos places, pour les ſoins de la terre, & qu'enſuite ce

que nous pouvons avoir de trop, on nous fait bon gré, si nous le donnons au salut. Cependant les soins de la terre, quelque brillans qu'ils puissent être, nous sont étrangers, ils ne sont pas dignes de nous : les soins de l'éternité tout seuls sont dignes de la noblesse de nos espérances, & remplissent toute la grandeur, & toute la dignité de notre destinée : car nous nous devons à Dieu, avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : Dieu a les premiers droits sur notre cœur & sur notre raison ; c'est donc pour Dieu premiérement que nous devons en faire usage, & nous sommes chrétiens, avant que d'être Princes, sujets, hommes publics, ou quelqu'autre chose sur la terre.

On dira, qu'on croit en remplissant les devoirs pénibles & infinis de son état, servir Dieu, & travailler à son salut : il est vrai, mais il faut remplir ces devoirs dans la vûe de Dieu, par des motifs de foi & dans un esprit de religion & de piété ; car Dieu ne tient compte que de ce qu'on fait pour lui : cela étant, que les jugemens de Dieu sont différens de ceux du monde ! On appelle dans le monde une belle vie, une vie remplie d'actions éclatantes ; mais si dans tout cela, on a plus cherché sa gloire propre, que la gloire de Dieu, c'est devant Dieu une vie perdue. En effet seroit-il juste qu'il nous tînt compte au jour terrible, de toutes les peines, de tous les soins, de tous les dégoûts que nous dévorons pour nous élever sur la terre ? & qu'il mît au nombre de vos

œuvres

œuvres de salut, celles qui n'ont eu que l'ambition, l'orgueil, ou l'intérêt pour principe? Tout ce qui n'est pas fait pour le Ciel, tems perdu pour l'éternité.

LE MARDI DE LA PASSION.

Du Salut.

DIVISION. *I. Il faut travailler au salut avec vivacité, pour ne pas se rebuter. II. Il faut y travailler avec prudence, pour ne pas s'y méprendre.*

I. PARTIE. *Travailler au salut avec vivacité.* Le salut est la grande affaire où il s'agit de tout pour nous; rien donc ne devroit nous intéresser davantage en cette vie; cependant nous travaillons à cette grande affaire sans estime, sans goût, sans préférence; voilà d'où vient le défaut de vivacité.

1°. Sans estime. Le monde par une erreur digne de larmes, a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas; les actions de la Foi toutes seules, qui demeurent éternellement, passent pour des occupations oiseuses & obscures, & n'ont rien qui les reléve aux yeux des hommes: voilà la première raison pourquoi nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, c'est que nous n'estimons pas assés cette sainte entreprise. Or faut-il combattre

une illusion si indigne même de la raison ? car si ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend, c'est la durée & l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes, les œuvres du Juste toutes seules seront immortelles & survivront à la ruine entière de l'univers : si c'est la récompense qu'on nous propose ; c'est Dieu même qui sera sa récompense : si c'est la dignité des occupations ausquelles on nous engage ; dans l'affaire du salut tout est grand, on n'y travaille que pour une couronne immortelle. Il n'y a donc rien de plus glorieux sur la terre, & de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité : cependant si nous avons des concurrens dans le monde plus heureux & plus élevés que nous, nous leur portons envie, leur élévation ranime nôtre vivacité ; mais lorsque les complices de nos plaisirs viennent à rompre généreusement tous les liens honteux des passions, hélas ! ou nous censurons leur conduite, ou nous ne songeons qu'à nous élever aux places qu'ils viennent de laisser vacantes, sans jamais porter envie à leur nouvel état. D'où vient cela, sinon de ce que nous manquons d'estime pour la sainte entreprise du salut ?

2o. Nous travaillons au salut avec indolence, parceque nous ne lui donnons jamais la préférence sur tous nos autres soins. Dans nos journées tout a son tems & ses momens marqués ; non-seulement les devoirs, mais les bienséances, les inutilités, les plaisirs mêmes : mais où plaçons-nous l'affaire du salut ? quel rang lui

donnons-nous ? Si nous faisons quelque chose pour l'éternité, ne rendons-nous pas au monde le centuple ? les momens sont pour Dieu ; la vie toute entière est pour le monde & pour nous-mêmes. Vous le sentez bien, & vous convenez que les agitations du monde, des affaires, des plaisirs, vous occupant presque tout entiers, il vous reste peu de tems pour penser au salut : mais pour vous calmer, vous dites que lorsqu'un jour vous serez plus tranquille, l'affaire de l'éternité deviendra alors votre principale affaire : & voilà ce qui vous abuse, de regarder le salut comme incompatible avec les occupations attachées à l'état où la Providence vous a placé ; au contraire vous pouvez en faire des moyens de sanctification, & y éxercer toutes les vertus chrétiennes, à l'éxemple de Joseph, de cet Officier de la Reine d'Ethiopie, qui étoient chargés de toutes les affaires d'un grand royaume, & de tant d'autres, qui dans la même situation où vous êtes, dans une vie aussi agitée que la vôtre, ont mené cependant une vie pure & chrétienne. Quand pour revenir à Dieu on attend qu'on puisse changer de place, c'est une preuve qu'on ne veut pas encore changer son cœur : aussi lorsqu'on vous dit que le salut doit être l'unique affaire, l'on ne prétend pas que vous renonciez à toutes les autres, vous sortiriez de l'ordre de Dieu ; on veut seulement que vous les rapportiez toutes au salut, que le salut soit comme le centre où elles aboutissent toutes. Attendre que vous soyez plus tranquille pour être plus homme de

bien, c'est premiérement une illusion dont le démon se sert pour reculer votre pénitence ; secondement, c'est faire outrage à la Religion de Jesus-Christ, & justifier les reproches que les Payens faisoient contre elle, comme si elle eût été incompatible avec les devoirs de Prince, de Courtisan, d'homme public, de père de famille. Désabusez-vous donc ; ce ne sont pas vos places, ce sont vos panchans, qui sont pour vous des écueils : or quand vous serez libre d'embarras, votre cœur sera-t-il libre de passions ? au contraire elles n'en seront que plus vives & plus indomptables ; parceque ne trouvant plus de quoi s'occuper au-dehors, elles tourneront toute leur violence contre vous-même.

3°. Nous travaillons à l'affaire du salut sans vivacité, parceque nous accomplissons les devoirs de Religion sans plaisir, sans goût & comme à regret ; tout ce que nous faisons pour le Ciel nous gêne, nous ennuye, nous déplaît. Mais premiérement, vous êtes injuste d'attribuer à la vertu ce qui prend sa source dans votre propre corruption ; ce n'est pas la piété qui est désagréable, c'est votre goût qui est déréglé ; rendez à votre cœur le goût que le péché lui a ôté, & vous goûterez combien le Seigneur est doux ; voyez si les Justes ont le même dégoût que vous pour les œuvres de piété. Secondement, le joug du Seigneur n'est pour vous dur & accablant, que parceque vous le portez trop rarement ; vous ne laissez pas à la grace le loisir d'en adoucir le poids ; il faut se fa-

miliariser avec la vertu pour en connoître les saints attraits. Troisiémement, vous accomplissez les devoirs de la piété sans goût, parceque vous ne les accomplissez qu'à demi ; il n'est que la plénitude de la Loi qui soit consolante ; plus vous en retranchez, plus elle devient pesante & onéreuse ; & d'où vient cela ? c'est que l'observance imparfaite de la Loi prend sa source dans un cœur que les passions partagent encore ; or un cœur divisé, & qui nourrit deux amours, ne peut être, selon Jesus-Christ, qu'un lieu de trouble & de désolation. Servez donc le Seigneur de tout votre cœur & sans réserve, & vous le servirez avec allégresse.

II. Partie. *Il faut travailler à l'affaire du salut avec prudence, pour ne pas s'y m'éprendre.* C'est une entreprise où les dangers sont journaliers, où les méprises sont ordinaires, où parmi les routes infinies qui paroissent sûres, il ne s'en trouve pourtant qu'une véritable, & où cependant le succès doit décider de nos destinées éternelles : eûmes-nous jamais besoin de tant de circonspection & de prudence ? Mais à quoi doit nous porter cette prudence ? à deux choses qui ne sont que les régles communes que les enfans du siécle suivent eux-mêmes dans la poursuite de leurs prétentions.

1°. C'est de ne pas se déterminer au hasard parmi cette multiplicité de voies que les hommes suivent, les examiner toutes indépendamment des usages & des coutumes qui les autorisent ; & dans l'affaire de l'éternité, ne donner

rien à l'opinion & à l'éxemple. Voilà ce qu'on ne manque pas de suivre, lorsqu'il s'agit d'affaires temporelles : mais dans l'affaire du salut, cette régle est négligée ; nul n'examine si les voies sont sûres, & on ne demande point d'autre garant de leur sûreté que la foule qu'on voit marcher devant soi. On adopte sans attention des préjugés communs, seulement parcequ'ils sont établis ; on ne daigne pas se demander à soi-même si on ne se trompe point ; en un mot, on ne fait pas même usage de sa raison.

2°. C'est lorsqu'on se détermine, de ne laisser rien à l'incertitude des événemens, & de préférer toujours la sûreté au péril. Voilà ce que dicte la prudence dans les affaires de ce monde ; mais s'agit-il des affaires de l'éternité ? dans les doutes qui naissent sur le détail des démarches, le parti le plus périlleux au salut, comme il a toujours l'amour propre pour soi, il a toujours aussi la préférence, quoique nous voyions des routes plus sûres que celles que nous choisissons. Car il n'est guères de doute sur nos devoirs qui nous dérobe l'obligation précise de la Loi sur chaque démarche ; cependant par-tout nous résistons à nos propres lumières, par-tout nous préférons le péril à la sûreté ; dans toutes nos actions nous flotons, non pas entre le plus ou le moins parfait, mais entre le crime & les simples fautes ; tous nos doutes se bornent à nous demander, si se permettre une telle chose est un crime ou une simple offense ; & notre conscience ne peut jamais nous rendre ce témoignage, que dans une telle

occasion, nous nous sommes déterminés pour le parti où il n'y avoit point de péril.

LE MERCREDI DE LA PASSION.

Sur les dégoûts qui accompagnent la piété en cette vie.

DIVISION. *Les dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie, ne doivent point être un prétexte ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le servir, ou de n'oser le servir quand on a commencé à le connoître : I. Parceque les dégoûts sont inévitables en cette vie. II. Parceque ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure. III. Parcequ'ils le sont moins que ceux du monde. IV. Parceque quand ils le seroient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.*

I. RÉFLÉXION. *Les dégoûts sont inévitables en cette vie.* Ils sont une suite nécessaire de l'inquiétude du cœur, qui cherche à se fixer, & qui ne le sauroit dans toutes les créatures qui l'environnent; qui dégoûté de tout le reste, s'attache à Dieu, mais qui ne pouvant le posséder en cette vie, autant qu'il en est capable, sent toujours qu'il manque quelque chose à son bonheur.

Nous sommes donc injustes de nous plaindre des dégoûts qui accompagnent la vertu. Si le monde faisoit des heureux, nous aurions

raison de trouver mauvais qu'on ne le fût pas en servant Dieu : mais consultez tour à tour les partisans des différens plaisirs que le monde promet ; vous verrez que nul n'est heureux ici-bas, que chacun se plaint, & que la terre est la patrie des mécontens : ainsi les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même.

D'ailleurs, Dieu en laissant ici-bas les ames les plus justes dans un état en quelque sorte toujours violent & désagréable à la nature, veut nous dégoûter de cette vie misérable, & nous faire soupirer après notre délivrance & cette partie immortelle où rien ne manquera plus à notre bonheur.

De plus, si la vertu étoit toujours accompagnée de consolations sensibles, elle deviendroit une récompense temporelle ; on ne chercheroit plus, en se donnant à Dieu, les biens de la Foi, mais les consolations de l'amour propre.

Les Justes vivent de la Foi ; or la Foi espère & ne posséde pas encore ; tout est à venir pour les Chrétiens, leur patrie, leurs biens, leurs plaisirs, leur héritage ; le présent n'est point pour eux : c'est ici le tems des tribulations & des amertumes ; c'est ici un éxil & une terre étrangère, où tout nous retrace nos malheurs, où tout nous offre de nouveaux périls : or n'est-il pas injuste de chercher une félicité & des consolations humaines dans un séjour si triste & si désagréable aux enfans de Dieu ? Attendons patiemment les jours de paix & de joie qui

qui viendront après cette vie, d'autant plus qu'en abandonnant Dieu pour le monde, nous ne ferions pas plus heureux, nous ne ferions que changer de supplice.

II. RÉFLEXION. *Les dégoûts de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure.* Il y a des dégoûts à essuyer dans la vertu, on en convient; mais, 1°. du moins on y est à couvert des dégoûts du monde & des passions; & quand nous ne gagnerions en nous tournant à Dieu, que de secouer le joug du monde, la destinée d'une ame juste seroit toujours digne d'envie, quelles que pussent être les amertumes de la vertu.

2°. Si la vertu ne nous garantit pas des afflictions & des disgraces inévitables sur la terre, du moins elle les adoucit en soumettant notre cœur à Dieu, en nous découvrant dans les coups dont le Seigneur nous afflige les remédes de nos passions, ou les justes peines de nos crimes.

3°. Ces répugnances & ces dégoûts qui nous révoltent si fort contre la vertu, ne consistent au fond qu'à réprimer des passions qui nous rendent malheureux, & qui sont la source de toutes nos peines. Ce sont des remédes un peu douloureux à la vérité, mais qui servent à guérir des maux qui le sont infiniment davantage : ainsi les amertumes & les épines de la vertu ont toujours du moins une utilité présente qui en dédommage ; ce ne sont pas des dégoûts du monde, dont il ne reste jamais que l'amertume.

4°. Je pourrois ajoûter que la ſource de nos dégoûts eſt dans nous-mêmes plutôt que dans la vertu ; que ce ſont nos paſſions qui forment nos répugnances ; que ſi notre cœur n'avoit pas été dépravé par l'amour des créatures, nous ne trouverions de doux & de conſolant que les plaiſirs de l'innocence, parceque nous ſommes nés pour la juſtice & pour la vérité ; que peut-être c'eſt le caractère particulier de notre cœur qui répand pour nous tant d'amertumes ſur tout le détail de la vie chrétienne, parcequ'étant nés avec des paſſions plus vives, un cœur plus ſenſible au monde & aux plaiſirs, & nous y étant livrés pendant long-tems, le ſérieux de la piété nous paroît triſte & inſoutenable : ce qui montre combien c'eſt un grand bonheur de porter à la vertu un cœur que le monde n'a pas encore gâté, & que plus nous différons de retourner à Dieu, plus nous rendons ce dégoût qui nous éloigne de lui invincible, parceque plus nous accoutumons notre cœur au monde, plus nous le rendons inhabile à la vertu.

Mais après tout, eſt-ce à vous à reprocher à Dieu qu'on s'ennuye dans ſon ſervice ? Si nos ſerviteurs oſoient nous dire qu'ils s'ennuyent en nous ſervant, quelque bien fondés qu'ils fuſſent à nous faire ce reproche, nous les regarderions comme des inſenſés ; nous les trouverions trop honorés d'être auprès de nous, trop heureux d'avoir à ſoutenir nos humeurs & nos caprices ; nous dirions qu'ils ſont payés pour s'ennuyer. Or Dieu ne paye-t-il pas aſſés bien ceux qui le ſervent ? ne les comble-t-il pas de bien-

faits ? & ne doit-il pas trouver étrange que des vers de terre qui n'ont rien de grand que l'honneur de lui appartenir, oſent ſe plaindre qu'ils n'ont point de goût pour lui, & qu'ils s'ennuyent à ſon ſervice ?

III. RÉFLÉXION. *Les dégoûts de la vertu ne ſont pas ſi amers que ceux du monde.* Je pourrois appeller le monde lui-même en témoignage : qu'eſt-ce que la vie du monde ? qu'un ennui continuel, qu'un vuide éternel, qu'une circulation faſtidieuſe de devoirs, de bienſéances, d'inutilités ; qu'un flux & reflux de haines, de deſirs, de chagrins, de jalouſies, d'eſpérances, &c. Quelle comparaiſon entre les fureurs des paſſions & les peines légères de la vertu ? entre les remords affreux de la conſcience, & la triſteſſe aimable de la pénitence qui opère le ſalut ? Auſſi on entend tous les jours les amateurs du monde décrier eux-mêmes le monde qu'ils ſervent ; mais trouvez, ſi vous le pouvez, des ames vraiment juſtes qui faſſent des invectives contre la vertu, qui déteſtent leur ſort de s'être embarqués dans une voie ſi remplie de chagrins & d'amertumes, qui envient la deſtinée du monde ? On a vû quelquefois des pécheurs prendre par déſeſpoir & par dégoût du monde des partis extrêmes ; mais a-t-on jamais vû des Juſtes que les dégoûts de la vertu ayent jettés dans des extrémités ſi terribles ? Ils ſe plaignent quelquefois de leurs peines, à la vérité ; mais ils les aiment encore mieux que les plaiſirs des paſſions. Ils ſentent ce que le monde appelle la peſanteur du joug

de Jeſus-Chriſt ; mais en rappellant le poids de l'iniquité ſous lequel ils ont gémi, ils trouvent leur ſort heureux, & ce parallèle les calme & les conſole.

En effet, premiérement, les violences de la vertu ſont volontaires, & en cela infiniment plus douces ; mais les dégoûts du monde ſont des croix forcées. Secondement, les répugnances de la vertu ne ſont amères qu'aux ſens ; mais les dégoûts du monde mortifient toutes les paſſions, & il n'eſt rien de nous qui ne ſente leur triſteſſe & leur amertume. Troiſiémement, les dégoûts de la vertu ne ſont ſenſibles que dans les premières démarches, parceque plus on réprime les paſſions, plus elles deviennent dociles ; mais les dégoûts du monde trouvant toûjours en nous les mêmes paſſions, nous laiſſent toujours les mêmes amertumes. Quatriémement, les dégoûts du monde arrivent à ceux qui ſervent le monde avec plus de fidélité ; mais les dégoûts de la vertu n'ont d'ordinaire pour principe que notre relâchement & notre pareſſe ; plus notre vivacité pour le Seigneur s'augmente, plus nos dégoûts diminuent.

IV. Réfléxion. *Les dégoûts de la vertu ont des reſſources que ceux du monde n'ont pas.* Le monde fait des plaies au cœur, mais il ne fournit point de remédes ; mais dans la vertu il n'eſt point de peine qui n'ait ſa conſolation : Premiérement, la paix du cœur & le témoignage de la conſcience. Secondement, la certitude que nos peines ne ſont pas perdues,

Troisiémement, la soumission aux ordres de Dieu, qui en nous refusant les consolations sensibles de la vertu, consulte plus nos intérêts que nos panchans. Quatriémement, les graces dont il accompagne nos dégoûts, qui soutiennent notre foi, en même tems que nos violences abbattent l'amour propre. Cinquiémement, les secours extérieurs de la piété qui sont pour nous autant de nouvelles ressources dans l'abbattement & dans la sécheresse. Sixiémement, la tranquillité de la vie & l'uniformité des devoirs qui ont succédé aux fureurs des passions. Septiémement, la foi qui nous rapproche l'éternité, & nous découvre le néant de tout ce qui passe. Que de ressources pour un cœur fidéle! & par conséquent quelle disproportion entre les peines de la vertu & celles du crime!

Après tout, nous nous plaignons de quelques dégoûts légers qui accompagnent la vertu; & les premiers Fidéles qui sacrifioient pour Jesus-Christ leurs biens, leur réputation, leur fortune, leur vie, ne se plaignoient pas de l'amertume de son service, & ne croyoient pas acheter assés cher la gloire d'être de ses Disciples, & la consolation de prétendre à ses promesses: ne devrions-nous pas en rougir?

Cessons donc de nous plaindre de Dieu; servons-le comme il veut être servi de nous: s'il nous adoucit le joug, bénissons sa bonté qui ménage ces consolations à notre foiblesse; s'il nous en fait sentir toute la pesanteur, estimons-nous heureux encore, qu'à ce prix il veuille bien accepter nos cœurs & nos hommages.

LE JEUDI DE LA PASSION.

La Pécheresse de l'Evangile.

DIVISION. *Deux préjugés empêchent les hommes de se convertir. Premiérement, ils se figurent la conversion du cœur que Dieu demande de nous, comme la cessation du crime, & ils ne vont pas plus loin. Secondement, ils se représentent la pénitence chrétienne, comme un état affreux, un état sans douceur & sans consolation ; & rebutés par l'erreur de cette triste image, les exemples de changement les trouvent peu sensibles, parcequ'ils les trouvent toujours découragés. Or la conversion de notre Pécheresse confond ces deux préjugés. I. Sa pénitence non-seulement finit ses égaremens, mais les expie & les répare. II. Sa pénitence commence, il est vrai, ses larmes & sa douleur ; mais elle commence aussi de nouveaux plaisirs pour elle.*

I. PARTIE. *La pénitence de la Pécheresse, non-seulement finit ses égaremens ; mais les expie & les répare tous ;* & c'est en quoi consiste la véritable conversion du cœur.

1°. Elle avoit fait un injuste usage de son cœur ; il n'avoit jamais été occupé que des créatures ; & née pour n'aimer que Dieu seul, il étoit le seul qu'elle n'eût jamais aimé. Mais à peine a-t-elle connu son Sauveur, *ut cognovit*, dit l'Evangile, que rougissant de l'indignité de

ses premières passions, elle ne trouve plus que lui seul qui soit digne de son cœur : première réparation de sa pénitence, son amour. Ne dites donc pas lorsqu'on vous propose son exemple à suivre, que vous ne vous sentez point né pour la dévotion, & que vous avez une sorte de cœur à qui tout ce qui s'appelle piété, répugne. C'est l'amour qui fait les véritables pénitens. Eh quoi! votre cœur ne seroit pas fait pour aimer son Dieu ? vous seriez donc né pour la vanité & pour le mensonge ?

2o. Elle avoit fait un abus criminel de tous les dons de la nature, dont elle avoit fait les instrumens de ses passions. La seconde réparation de sa pénitence, est le retranchement rigoureux de toutes les choses dont elle avoit abusé dans ses égaremens. Car ce ne sont pas les sentimens qui prouvent la vérité de l'amour; ce sont les sacrifices. Or ces sacrifices, elle les pousse non-seulement jusqu'à renoncer aux choses visiblement criminelles ; elle en retranche même celles qui auroient pu passer pour innocentes ; parcequ'elle croit devoir punir l'abus qu'elle en a fait, en se privant de la liberté qu'elle auroit pu avoir d'en user encore. Et en effet, comme le pécheur en abusant des créatures perd le droit qu'il avoit sur elles ; tout ce qui est permis à une ame innocente, ne l'est plus à celle qui a été assés malheureuse que de s'égarer. Vous n'avez qu'à mesurer là dessus la vérité de votre pénitence : envain paroissez-vous revenu des égaremens grossiers des passions ; si vous ne pouvez vous déprendre de rien, vous re-

trancher sur rien, quand même tous les attachemens conservés ne seroient pas des crimes marqués, votre cœur n'est pas pénitent.

3°. Elle avoit fait servir jusques-là, par un assujettissement indigne, tous ses sens à la volupté & à l'ignominie : elle commence à réparer ces voluptés criminelles par l'humiliation & le dégoût des ministères les plus tristes, se prosternant aux pieds de Jesus-Christ, les arrosant d'un torrent de larmes, les essuyant de ses cheveux, les baisant : troisiéme réparation de sa pénitence. En effet il ne suffit pas d'ôter aux passions les amorces qui les irritent ; il faut que les actes laborieux des vertus qui leur sont les plus opposées, les répriment insensiblement, & les rapprochent du devoir & de la régle. Autrement en vous épargnant, vous deviendrez malheureux ; car dans la vertu, c'est abréger ses peines que d'augmenter & multiplier ses sacrifices, & tout ce qu'on épargne des passions, devient plutôt la peine & le dégoût que l'adoucissement de notre pénitence.

4°. Le dernier désordre enfin qui avoit accompagné son péché, étoit un scandale public dans le déréglement de sa conduite : scandale de la loi qui se trouvoit deshonorée dans l'esprit des Payens répandus dans la Palestine ; parceque témoins des égaremens de notre Pécheresse, ils en prenoient occasion de blasphémer le nom du Seigneur & de mépriser la sainteté de sa loi : scandale du lieu ; car ses égaremens avoient éclaté dans Jérusalem, la capitale du pays, d'où le bruit de tels événemens se répan-

doit bien-tôt dans le reste de la Judée. Or elle répare tous ces scandales par sa pénitence : le scandale de la loi ; ne se contentant pas de la pratiquer extérieurement après sa conversion, & d'une manière extérieure & pharisaïque ; mais venant reconnoitre Jesus-Christ qui en étoit la fin & l'accomplissement ; au lieu que souvent nous devenons superstitieux sans devenir pénitens, & nous remplaçons les abus du monde par les abus de la fausse devotion. Le scandale du lieu : cette même Cité qui avoit été le théâtre de sa confusion & de ses crimes, le devient de sa pénitence ; & elle ne craint point d'avoir pour spectateurs de son changement, ceux qui l'avoient été de ses crimes : elle n'est pas timide dans le bien, comme elle ne l'avoit pas été dans le mal ; au lieu que nous, souvent après avoir méprisé les discours du monde dans le désordre, nous les craignons dans la vertu ; & les yeux du public qui ne paroissoient pas redoutables dans nos égaremens, le deviennent dans notre pénitence.

II. PARTIE. *Les consolations & les nouveaux plaisirs que la Pécheresse trouve dans sa pénitence.* Elle est heureuse avec Jesus-Christ, par les mêmes endroits qui avoient fait ses malheurs dans le crime.

1°. Un amour injuste avoit fait son premier crime, & la première source de tous ses malheurs : la première consolation de sa pénitence, c'est une sainte dilection pour Jesus-Christ, & la différence de cet amour divin & nouveau, d'avec cet amour profane qui jusques-là avoit

occupé son cœur. Premiérement, différence dans l'objet : elle s'étoit attachée dans son déréglement, à des hommes corrompus, inconstans, perfides, &c. sa pénitence l'attache à Jesus-Christ, le modéle de toutes les vertus, la source de toutes les graces, le principe de toutes les lumières. Secondement, différence dans les démarches : l'excès de sa passion l'avoit engagée à mille démarches opposées à son goût, à sa gloire, à sa raison ; & cela pour des hommes en qui elle ne trouvoit d'ordinaire que de l'ingratitude ; au lieu que dans sa pénitence, tout lui est compté ; les plus légères démarches qu'elle fait pour Jesus-Christ, sont remarquées, sont louées, sont défendues par Jesus-Christ même. Troisiémement enfin, différence dans la certitude de la correspondance : l'amour de notre Pécheresse pour les créatures avoit toujours été suivi des plus cruelles incertitudes ; mais à peine a-t-elle commencé d'aimer Jesus-Christ, qu'elle est sûre d'en être aimée.

2°. La seconde consolation de sa pénitence, c'est le sacrifice de ses passions : elle met aux pieds de Jesus-Christ tous les attachemens de son cœur, tous les instrumens déplorables de ses vanités & de ses crimes. Ne croyez pas qu'en cela elle sacrifie ses plaisirs ; elle ne sacrifie que ses inquiétudes & ses peines. On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, & que l'expérience dément. Il est donc vrai que notre Pécheresse en

facrifiant fes paffions, & tout ce qui les fuit, met aux pieds de Jefus-Chrift fes liens, fes troubles, fes fervitudes, les inftrumens de fes plaifirs en apparence, la fource de toutes fes peines dans la vérité. Or quand la vertu n'auroit point d'autre confolation, n'en eft-ce pas une affés grande, que d'être délivré des inquiétudes les plus vives des paffions, de ne faire plus dépendre fon bonheur, de l'inconftance, de la perfidie, de l'injuftice des créatures, &c. Votre foï vous a fauvée, dit le Seigneur à la Pécherelle, *allez en paix.* Voilà le tréfor qu'on lui rend pour les paffions qu'elle facrifie.

3°. Enfin fon péché l'avoit avilie aux yeux des hommes ; car le monde qui autorife tout ce qui conduit au déréglement, couvre toujours de honte le déréglement lui-même. Mais fa pénitence lui rend encore plus d'honneur & de gloire que fes crimes ne lui en avoient ôté. Cette Pécherelle fi méprifée, fi décriée dans le monde, trouve en Jefus-Chrift un apologifte & un admirateur : il la loue par fes endroits même les plus glorieux felon le monde : la bonté de cœur, la générofité des fentimens, la fidélité d'un faint amour ; il l'éléve au deffus du Pharifien, &c. Tel eft le pouvoir admirable de la vertu ; elle nous rend un fpectacle digne de Dieu, des Anges, & des hommes ; elle établit une réputation perdue ; elle efface des taches que la malignité des hommes eût rendu immortelles ; enfin elle nous attire plus de gloire que nos mœurs paffées ne nous avoient attiré de honte & de mépris.

A quoi tient-il donc que nous ne finiſſions notre honte & notre inquiétude avec nos crimes ? Sont-ce les réparations de la pénitence qui nous allarment ? mais plus nous différons, plus elles groſſiſſent. Craignons-nous de ne pouvoir ſoutenir la ſainte triſteſſe de la pénitence ? Puiſque nous avons pu porter juſqu'à ce jour, les troubles ſecrets, les amertumes, les dégoûts, les triſtes agitations du déſordre ; ne craignons plus celles de la vertu ; d'autant plus que la grace adoucit & rend aimables les peines de la piété, & que celles du crime n'ont point d'autre adouciſſement que l'amertume du crime même.

LE JOUR DES RAMEAUX.

De la Communion.

DIVISION. *Trois ſortes d'épreuves ſont néceſſaires, pour s'approcher dignement de Jeſus-Chriſt : I. Une épreuve de changement. II. Une épreuve de pénitence. III. Et une épreuve de ferveur.* PROBET *autem ſe ipſum homo, & ſic de pane illo edat.*

I. PARTIE. *Une épreuve de changement.* Ainſi, ſi vous n'avez pas recouvré par un ſincère repentir la grace de la ſainteté & de la juſtice que vous aviez perdue par vos crimes, la table de Jeſus-Chriſt vous eſt interdite. Comme c'eſt un pain de vie, il faut être vivant aux yeux de Dieu pour s'en nourrir. Or porterez-

vous à l'Autel un cœur véritablement pénitent & changé ? Examinons vos démarches. Vous allez confesser vos iniquités aux pieds d'un Prêtre : je pourrois vous demander si vous choisirez le plus habile & le plus éclairé ; si dans la discussion de votre conscience, vous serez un Juge éclairé & sévère envers vous-même ; & si les soins pour approfondir les abîmes de votre conscience répondront à la durée, à l'embarras, & à la multitude de vos crimes : mais je vous demande, si venant mettre vos péchés aux pieds d'un Prêtre, vous venez y laisser vos passions ? si vous portez au Tribunal ce desir sincère de réparer le passé ; si vous prenez tout de bon des mesures pour commencer, pour vous retirer sans délai des occasions ; si vous arrangez déja par avance dans votre esprit, vos devoirs, vos liaisons, en un mot tout le détail de vos mœurs, &c. Car voilà les soins & les inquiétudes qui occupent une ame touchée, sur le point d'une sincère conversion ; & ce n'est que par-là que vous pouvez connoître si vous êtes revenu de bonne-foi de vos égaremens, & si vous êtes une nouvelle créature. Car si vous ne mettez entre vos désordres & votre confession, que l'intervalle d'un léger éxamen ; si au sortir de l'Autel, & la solemnité passée, tout doit aller encore le même train ; si on ne doit pas voir plus de précautions qu'auparavant contre des périls éprouvés ; en vous approchant de l'Autel, vous venez manger & boire votre condamnation. Peut-on croire en effet, que ce court intervalle qui s'est passé entre vos crimes

& votre rechute, ait été précisément le moment de votre justification ? Ce n'est pas qu'on prétende que la divine Eucharistie doive vous établir dans un état de justice tellement fixe & permanent, que vous ne puissiez plus en déchoir : qui ne sait que la vie de l'homme est une tentation continuelle sur la terre ? Mais on voudroit au moins qu'une Communion ne fût pas l'affaire d'une journée. Celui qui mange ma chair, & qui boit mon sang, dit Jesus-Christ, demeure en moi & je demeure en lui. Il ne dit pas, Il s'unit à moi ; mais, Il y demeure, & je demeure en lui. Donc, dit Saint Augustin, celui qui se contente de recevoir Jesus-Christ, & qui ne le conserve pas, il a mangé & bu sa condamnation.

Ainsi voulez-vous savoir si dans ces jours solemnels vos Communions sont des profanations ou des graces ? voyez quel en est le fruit, & quel changement elles opèrent en vous : si au sortir de l'Autel, vous vous retrouvez un moment après le même, craignez que vos Communions ne soient peut-être devant Dieu vos plus grands crimes.

II. Partie. *Une épreuve de pénitence.* Sans vouloir rappeller ici l'ancienne pratique de l'Eglise, dites-moi, convient-il que de la même bouche dont vous venez de raconter les horreurs de votre conscience, vous alliez d'abord recevoir Jesus-Christ ? ne devez-vous pas au moins avant de vous consoler avec les Justes, répandre quelque tems des larmes avec les pénitens ? au sortir du Tribunal, la Com-

munion vous tiendroit-elle lieu de pénitence ? elle qui doit en être la récompense & la consolation, comme disent les Saints. Un pécheur invétéré n'arrivoit autrefois à l'Autel, qu'après les années entières d'humiliations, de jeûnes, de macérations, de prières : mais parcequ'une sage dispensation a changé cet usage, vous ne devez pas supposer, qu'avoir confessé des crimes invétérés, c'est les avoir punis : l'usage n'a rien changé à la Loi : l'Eglise s'est relâchée sur les épreuves publiques ; mais elle ne se relâchera jamais à l'égard des pécheurs dont nous parlons, sur les épreuves particulières ; parceque le Corps de Jesus-Christ n'éxige pas aujourd'hui moins de pureté qu'autrefois de ceux qui en approchent. Voilà pourquoi l'Eglise a voulu que ces quarante jours de pénitence, précédassent la Communion Pascale, afin d'apprendre aux Fidéles, qu'il doit y avoir un intervalle entre les désordres & la table du Seigneur.

Je sai que cette maxime peut avoir ses exceptions ; que les loix de l'Eglise sont pleines de sagesse, de charité, & de condescendance ; que le salut des pécheurs étant la seule fin qu'elle s'y propose, tout ce qui y conduit plus sûrement, devient plus conforme à son esprit. Mais je dis que la régle ordinaire, c'est que la Communion pour un grand pécheur, doit être encore aujourd'hui le fruit & le prix, & non la première démarche de sa pénitence.

Mais, dit-on, la loi de l'Eglise presse, & ne laisse pas de lieu au délai, & aux longues

épreuves. Mais peut-on croire de bonne-foi que l'Eglise regarde une Communion indigne comme l'accompliſſement du devoir Paſcal, & qu'elle mette une grande différence entre les profanateurs & les rebelles? En communiant même indignement, vous évitez ſes cenſures, parcequ'elle ne juge que de ce qui paroît; mais vous n'évitez pas les anathèmes du Ciel qui juge des profanations ſecrettes. Eh! l'Egliſe auroit-elle prétendu, en faiſant une loi de la participation du Corps du Seigneur, autoriſer la témérité & les profanations des pécheurs! Elle vous ordonne de participer aux ſaints Myſtères en ces jours ſolemnels; mais elle ſuppoſe que vous en approcherez avec une conſcience pure, & des diſpoſitions dignes de ce Sacrement adorable: & elle vous ordonne en même-tems de différer, ſi vous n'êtes pas en état: elle conſent que ſes Miniſtres vous marquent un autre tems que le ſien, pour ſatisfaire au devoir Paſcal. Votre Pâque véritable ſera le jour où vous communierez dignement: l'Egliſe n'en connoît point d'autre; & le fruit de ce Sacrement n'eſt pas attaché aux jours, mais à l'innocence & à la piété de ceux qui y participent.

III. Partie. *Une épreuve de ferveur.* C'eſt cette ferveur ſi néceſſaire qui manque pourtant à la plupart des pécheurs dont nous parlons, & qui fait craindre qu'ils ne viennent manger & boire leur condamnation. Car quel eſt le motif qui les conduit la plupart à la Table ſainte en ces jours ſolemnels? eſt-ce un profond ſentiment de leur foibleſſe, une ardeur

ſincère

ſincère de recourir au ſecours deſtiné à les fortifier, & une ſainte faim de Jeſus-Chriſt? Hélas! la plupart voyent approcher avec un chagrin ſecret la ſolemnité ſainte: cette ſeule penſée trouble, empoiſonne un mois d'avance tous leurs plaiſirs: & ce n'eſt enfin que la crainte des foudres & des anathêmes de l'Egliſe, qui les traîne malgré eux au feſtin du père de famille. Ils ne ſentent pas que la privation du Corps de Jeſus-Chriſt eſt la plus terrible peine dont l'Egliſe puiſſe frapper ici-bas les Fidéles; puiſque la divine Euchariſtie eſt la ſeule conſolation de notre éxil, le reméde journalier de nos foibleſſes, & la reſſource univerſelle de tous nos beſoins.

Mais il faut, diſent-ils, des diſpoſitions ſi parfaites pour en approcher: il eſt vrai; mais ces diſpoſitions, c'eſt l'uſage lui-même de la divine Euchariſtie, qui les perfectionnera dans notre cœur, où il les trouve déja ébauchées; & une Communion doit nous ſervir de préparation à une autre. Plus nous nous éloignons, plus la tiédeur augmente; plus les paſſions croiſſent, plus Jeſus-Chriſt diminue dans notre cœur, plus l'homme de péché augmente & ſe fortifie. Auſſi les Communions au tems Paſcal ne ſont inutiles, ou plutôt pernicieuſes, qu'à ces ames mondaines qui n'approchent de l'Autel qu'en ces jours ſolemnels, & qui attendent la loi de l'Egliſe pour s'y réſoudre.

Nos pères autrefois s'éloignoient de leur patrie & de leurs enfans, nos Rois s'arrachoient aux délices de leur Cour & traverſoient les

mers, pour aller dans cette terre consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds en la voyant ; ils versoient sur cette terre heureuse, des larmes de tendresse & de religion, & ne pouvoient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappelloient les actions, les mystères, & les prodiges d'un si bon Maître. Il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disoit autrefois Saint Chrysostôme à son peuple ; venez à l'Autel, ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence : c'est lui-même : tous les lieux qui environnent ses Autels, sont marqués par quelqu'un de ses prodiges. Un si grand avantage devroit enflammer nos desirs, & nous attirer avec empressement à la Table sacrée. Cependant nous regardons le devoir Pascal, comme une servitude pénible ; nous en faisons un devoir de pure bienséance ; nous n'y venons que comme des esclaves ; & la table de Jesus-Christ seroit abandonnée en ces jours saints, si la loi de l'Eglise nous laissoit libres. Faut-il s'étonner après cela, si la fête de Pâques voit plus de profanateurs & de Judas, que de véritables Disciples ? Aussi, si l'Apôtre, dans un siécle où la divine Eucharistie faisoit des Martyrs, ne cherche point ailleurs que dans les Communions indignes, la source des calamités publiques ; quelles marques terribles de la colère de Dieu ne doivent pas attirer sur nous, tant de pécheurs, ou téméraires ou hypocrites, qui viennent se présenter tous les jours à l'Autel, & y profaner la chair adorable de Jesus-Christ ! & ne les éprouvons-nous pas.

ces marques de la colère divine ?

Mais les afflictions temporelles ne sont pas les suites les plus terribles des Communions indignes. *Celui qui mange & boit indignement*, dit l'Apôtre, *il mange & il boit sa propre condamnation*. C'est-à-dire que le Pain de vie qu'il reçoit est un poison, une sentence de mort qu'il s'incorpore avec lui-même, & qui devient sa propre substance ; c'est-à-dire, que les Sacremens profanés ne laissent presque plus d'espérance de retour, parceque l'impiété, l'incrédulité, l'endurcissement en sont presque toujours les tristes suites. Aussi parmi les Bourreaux sur le Calvaire, il s'en trouva à qui le sang même qu'ils venoient de répandre, mérita la grace de la pénitence ; mais le seul profanateur de l'Eucharistie dont il est fait mention dans l'Evangile, meurt comme un monstre & comme un désespéré : & si le châtiment que le Seigneur éxerce sur les imitateurs de son crime est plus secret, il n'en est en cela même que plus terrible ; il les frappe d'un anathême invisible, & les marque par avance d'un caractère de réprobation. Et voilà pourquoi tous ces pécheurs, qui après des mœurs licentieuses, n'apportent en ces jours saints à la Table du Seigneur point d'autre préparation, qu'une confession précipitée, tombent après la solemnité dans des égaremens encore plus déplorables que les passés ; parceque la Communion a répandu de nouvelles ténèbres sur leur cœur ; les Mystères terribles ont calmé toutes les terreurs de la foi, & le

Pain du Ciel n'a fait que fortifier en eux le goût du monde & de la terre.

LE VENDREDI SAINT.

La Passion de N. S. J. C.

DIVISION. *La mort de Jesus-Christ renferme trois consommations qui vont nous expliquer tout le Mystère de la Croix : I. Une consommation de justice du côté de son Père. II. Une consommation de malice de la part des hommes. III. Une consommation d'amour du côté de Jesus-Christ.*

I. PARTIE. *Une consommation de justice du côté du Père.* Dieu doit à toutes ses perfections la punition du péché; mais sa justice en punissant le pécheur, ne trouve rien en lui qui puisse la dédommager & la satisfaire ; car l'homme a pu offenser Dieu, mais l'homme n'a pu réparer l'offense. Il falloit donc qu'une victime seule capable de glorifier encore plus le Seigneur par ses humiliations, que l'homme ne l'avoit outragé par sa révolte, fût substituée à la place du pécheur, afin que la justice de Dieu pût être satisfaite. Tel est le dessein de la sagesse & de la bonté de Dieu dans le grand sacrifice que son Fils offre aujourd'hui pour tous les hommes : il vient réparer l'outrage que le péché a fait à Dieu.

Or le péché renferme trois désordres. Pre-

miérement, un désordre dans l'esprit, par l'idée fausse que le pécheur attache à l'action défendue. Secondement, un désordre dans le cœur qui se révolte contre la loi, & ne veut plus être soumis à son Dieu. Troisiémement, un désordre dans les sens, qui sortent de leur usage naturel, & entraînent la raison qu'ils auroient dû suivre. Le Sauveur dans son agonie, expie aujourd'hui ces trois désordres par des peines proportionnées.

1°. La justice divine s'applique à contrister l'esprit de Jesus-Christ, en y retraçant les plus vives horreurs du péché ; & c'est ainsi qu'est expié le désordre que le péché cause dans l'esprit. Ce qui en diminue d'ordinaire l'horreur dans les hommes, c'est premiérement un défaut de lumière, parceque notre ame toute plongée dans les sens, n'est presque frappée que des choses sensibles. Mais l'ame sainte du Sauveur, pleine de grace, de vérité, & de lumière, voit le péché dans toute son horreur : elle en voit le désordre, l'injustice, & toutes les suites déplorables : depuis le sang d'Abel, jusqu'à la dernière consommation, elle voit une tradition non interrompue de crimes sur la terre : elle parcourt l'histoire affreuse de l'Univers, & rien n'échappe aux secrettes horreurs de sa tristesse : elle rappelle même en particulier l'histoire de chaque pécheur. Voilà les horreurs dont cette ame sainte se trouve chargée devant son Père. Secondement, le défaut de zèle est encore une cause qui diminue en nous l'horreur du péché. Nous sommes

peu touchés des outrages qu'on fait à Dieu, parceque nous l'aimons peu. Mais l'Ame sainte de Jesus-Christ qui ne cherche que la gloire de son Père, & qui l'aime d'un amour immense & plus ardent que celui de tous les Chérubins; ah! elle sent vivement tous les outrages qu'on fait à sa grandeur suprême. Troisiémement, la dernière cause qui diminue en nous l'horreur du péché, c'est le défaut de sainteté. Comme nous naissons pécheurs, nous nous familiarisons en naissant avec l'idée du crime; & il nous paroît moins hideux, parcequ'on n'est jamais trop effrayé de ce qui nous ressemble. Mais l'Ame sainte du Sauveur ne trouve rien en elle qui puisse la rassurer contre l'horreur du crime; & avec les yeux de la vertu même, elle se voit souillée de tous les vices des pécheurs. Envain voudroit-elle détourner l'innocence de ses regards de cet objet affreux, la justice de son Père la force de s'en occuper, & l'y applique comme malgré elle.

2°. Pour réparer le second désordre du péché, qui est le désordre du cœur, la justice du Père couvre le Fils de toute la honte du péché. Premiérement, il est humilié dans l'esprit de ses Disciples, témoins de ses frayeurs & de son accablement: son Ame sainte perd devant eux toute sa constance à la vûe de la mort. Secondement, il est humilié dans le secours qu'il reçoit d'un Ange; & par là il est abaissé en quelque sorte au dessous de ces Esprits bienheureux qui ne s'approchoient de lui auparavant que pour le servir & l'adorer. Troi-

fiément, il eſt humilié par le ſommeil & par la fuite de ſes Diſciples, que le ſpectacle de ſon agonie ne touche pas. Voilà les humiliations que le Sauveur ſouffre dans ſon agonie.

3°. Pour expier le troiſiéme déſordre du péché qui eſt le plaiſir injuſte, la douleur violente de ſon Ame, à la vûe du ſupplice que ſon Père lui prépare, eſt la troiſiéme circonſtance de ſon agonie. La juſtice du Père préſente diſtinctement & en même tems à l'Ame du Sauveur tout l'appareil de la Croix; la nuit du Prétoire, les crachats, les ſoufflets, les fouets, les dériſions, le bois fatal. Ces images affreuſes la crucifient par avance; & une ſueur de ſang qu'on voit couler à terre, eſt le triſte fruit des pénibles efforts qu'il fait, pour porter le poids de ſes maux. Voilà juſqu'où ce Dieu que nous croyons ſi bon, pouſſe pourtant ſa vengeance contre ſon propre Fils, qu'il voit chargé de nos crimes.

II. PARTIE. *Conſommation de malice de la part des hommes.* La malice des hommes eſt portée aujourd'hui dans ſon plus haut point.

1°. Dans la foibleſſe ou la perfidie des Diſciples, ou qui le trahiſſent, ou qui l'abandonnent, ou qui le renoncent.

2°. Dans la mauvaiſe-foi des Prêtres & des Docteurs qui le jugent & qui le condamnent, ſans que le repentir de Judas les touche, quoique jamais témoignage ne fût moins ſuſpect que le ſien; ſans que le ſilence ſurnaturel de

Jesus-Christ sur toutes les accusations dont on le charge, leur fasse la moindre impression.

3°. Dans l'inconstance du peuple qui demande sa mort. Et jusqu'où ce peuple insensé ne pousse-t-il pas l'excès de sa légéreté? & combien de crimes ne commet-il pas en un seul? Premiérement, une injustice monstrueuse, préférant Barabbas, un insigne malfaiteur, au Sauveur des hommes. Secondement, une fureur aveugle; un Magistrat payen n'ose passer outre à la condamnation de Jesus-Christ, & ce peuple furieux demande que son sang soit sur lui & sur toute sa postérité. Troisiémement, une noire ingratitude: autrefois touchés des bienfaits de Jesus-Christ, ils avoient voulu l'établir Roi sur eux; aujourd'hui ils protestent hautement qu'ils n'ont point d'autre Roi que César, & ils rejettent le fils de David.

4°. Dans la foiblesse de Pilate, qui malgré sa conscience & ses lumières, n'ose déclarer Jesus-Christ innocent. On voit dans la conduite de ce Magistrat corrompu toutes les démarches d'une indigne lâcheté. Premiérement, il reconnoît qu'il n'a ni la connoissance nécessaire pour juger Jesus-Christ, puisqu'il ignore la Loi sur laquelle roulent les accusations; ni l'autorité, puisque Jesus-Christ n'a pas établi les Magistrats Juges de la vérité & de la doctrine; cependant pour ne pas déplaire aux principaux des Juifs, il entreprend de juger Jesus-Christ. Secondement, ce n'est pas la crainte de commettre une injustice, c'est la crainte de perdre les bonnes graces de César, qui

qui le touche. Troisiémement, c'est des ennemis déclarés du Sauveur qu'il s'informe quel est son crime. Quatriémement, il interroge Jesus-Christ ; il est touché & frappé de sa réponse ; il déclare au peuple que cet homme n'est point criminel : cependant il ne le délivre pas. Cinquiémement, enfin effrayé des songes de sa femme, il s'avise de renvoyer Jesus-Christ à Hérode, sous prétexte que Jesus-Christ étant Galiléen, c'étoit à ce Prince à juger de sa cause, quoiqu'il dût bien voir que ce n'étoit pas là que Jesus-Christ trouveroit des défenseurs.

5°. Dans la barbarie des Soldats, qui déchirent la chair adorable du Sauveur, & qui ajoûtent les insultes & les outrages les plus sanglans aux traitemens les plus cruels.

III. PARTIE. *Consommation d'amour du côté de Jesus-Christ.* En effet, ce n'est que dans son cœur, que nous devons chercher les raisons & les motifs de son supplice ; ce n'est ni la perfidie d'un Disciple, ni l'envie des Prêtres, ni l'inconstance du peuple, ni la foiblesse de Pilate, ni la barbarie des bourreaux qui l'a mis à mort, c'est son amour ; cet amour divin qui brule son cœur, est le seul feu qui allume le bucher où il va s'immoler.

Amour si ingénieux, qu'il trouve le secret de s'immoler sans cesse, même après sa mort.

Amour si désintéressé, qu'il veut souffrir tout seul, & demande qu'on épargne ses Disciples ; qu'il est plus touché des maux qui menacent l'infidelle Jérusalem, & en général

des malheurs prêts à fondre sur nous & sur tous ceux ausquels leurs iniquités rendront l'effusion de son sang inutile, que du supplice affreux qu'on lui prépare.

Amour si généreux, qu'attaché sur la croix, il prie pour ceux mêmes qui le crucifient; il recueille ce que leur barbarie lui laisse encore de forces, pour excuser leur attentat auprès de son Père.

Amour si triomphant, que sur le point d'expirer, il se forme encore un Disciple.

Amour si attentif & si respectueux jusqu'au dernier soupir, qu'il confie sa Mère désolée au Disciple bien-aimé, & le Disciple bien-aimé à sa Mère.

Enfin ce divin Sauveur n'ayant plus rien à faire pour nous sur la terre, il expire, déclarant que tout est consommé, & du côté de la justice de son Père, & du côté de la malice des hommes, & du côté de son amour.

LE JOUR DE PASQUES.

Sur les causes ordinaires de nos rechutes.

DIVISION. *Jesus-Christ ressuscité ne meurt plus; d'où vient donc que notre résurrection de la mort du péché, dont celle de Jesus-Christ est le modèle, est si peu constante & si peu durable? J'en trouve trois causes. I. Les précautions négligées après la conversion. II. Les*

résolutions violées. III. Les réparations omises.

I. PARTIE. *Les précautions négligées.* Première cause des rechutes, les précautions de nécessité & les précautions de pure sûreté que l'on néglige.

1o. Les précautions de nécessité. J'appelle ainsi la fuite de certaines occasions d'elles-mêmes toujours funestes à l'innocence, & où nous voyons une chute inévitable. On ne les fuit pas & on retombe, parcequ'on se promet désormais à soi-même plus d'attention & plus de fidélité lorsqu'on s'y trouvera. On se persuade qu'y portant des dispositions plus saintes, le danger sera moindre. On se fait à soi-même mille raisons spécieuses, pour ne pas s'en éloigner, tandis que nous voyons que Jesus-Christ après sa résurrection, quoiqu'il n'eût plus à craindre pour sa vie glorieuse, ne l'expose pourtant point à la fureur des Juifs. Or je dis premiérement, qu'il est bien téméraire de compter que Dieu vous soutiendra dans des occasions qu'il vous ordonne lui-même de fuir. Secondement, que c'est un crime de ne pas éviter tout ce qui l'a été jusqu'ici, & qui peut encore le devenir pour vous. Troisiémement, que votre propre expérience vous devroit ici tenir lieu de preuve, puisque mille fois dégoûté de votre passion; la même occasion vous a cependant toujours retrouvé le même.

Vous dites qu'y portant maintenant des dispositions plus saintes, le péril deviendra moindre; & je vous dis de la part de Dieu que

toute disposition qui nous conduit au péril, est profane & criminelle, parceque la premiére disposition que l'Esprit de Dieu met en nous, c'est la défiance de notre foiblesse.

Vous dites que rompre tout d'un coup, ce seroit un éclat qui donneroit lieu à des soupçons dont jusqu'ici vous avez sû vous défendre; & je vous dis de la part de Dieu, que vous seul ignorez ce que le public pense; que les soupçons naissent plus de votre assiduité, qu'ils ne naitront de votre éloignement; qu'après tout il suffit de sentir qu'on va périr, pour être en droit de tout entreprendre.

Vous dites que ce sont des engagemens indispensables de bienséance & de devoir; que les rompre, ce seroit ruiner sans ressource votre fortune; & je vous dis de la part de Dieu que votre premier devoir est de lui obéir, qu'il veut qu'on perde tout pour sauver son ame.

Vous dites que Dieu ne demande que ce qui dépend de nous; & je vous dis de sa part, qu'il dépend toujours de nous de faire ce qu'il demande de nous, & qu'il nous rend toujours possible tout ce qu'il nous rend néceſſaire.

Vous dites que vous voudriez inspirer les nouveaux sentimens que Dieu vous donne aux personnes qui vous ont séduites; & je vous dis de la part de Dieu, Qui vous a établi guide & pasteur de votre frère? vous n'êtes pas encore bien affermi, & vous pensez déja à donner la main aux autres? Commencez par pleurer vos passions propres avant de corriger les

paſſions d'autrui : les ſeules fonctions d'un pécheur ſont les larmes, le ſilence, la retraite & la prière,

2°. On néglige encore plus les précautions de pure ſûreté, & cette négligence devient un principe certain de rechute. Une ame qui revient à Dieu après le péché, doit ſe regarder comme un malade frappé dans toutes ſes puiſſances, dans le cœur, dans l'eſprit, dans l'imagination, &c. La grace qui a guéri ſes plaies lui en a encore laiſſé les impreſſions & les foibleſſes : dans ce nouvel état de juſtice cette grace ne peut donc ſe conſerver que par des précautions infinies. Cependant vous voulez vivre au ſortir des Sacremens, & dans cet état de foibleſſe, comme des Juſtes ſolidement établis, & qui n'auroient plus rien à craindre. Vous fuyez les occaſions qui vous ont ſéduit, & vous ne craignez pas celles qui peuvent encore vous ſéduire. Le crime vous allarme ; le danger ne vous touche pas : vous ne changez rien au fond de votre vie ; vous n'en voulez retrancher que le déſordre : vous comptez que ſe convertir, c'eſt préciſément ne plus tomber ; & que le changement du cœur n'eſt pas un renouvellement de l'homme tout entier, & un changement univerſel de conduite.

Mais remarquez que Jeſus-Chriſt après ſa réſurrection ne conſerve plus rien de ſa vie terreſtre & mortelle ; tout eſt nouveau & changé en lui ; ce n'eſt plus cet homme de douleurs chargé de nos infirmités & de nos misères,

c'eſt un Roi glorieux : en un mot ſa réſurrection eſt une vie toute nouvelle ; tel eſt le modèle d'une vie reſſuſcitée. En effet, c'eſt une illuſion de prétendre qu'en ne changeant preſque rien à vos mœurs, vous puiſſiez conſerver la grace : car, premiérement, ſi nos plus ſaintes réſolutions trouvent des écueils dans l'inconſtance ſeule & la corruption de notre cœur, hélas! pourrons-nous être en ſûreté contre des périls que nous cherchons, puiſque nous ne le ſommes pas contre nous-mêmes ?

Secondement, le paſſé devroit ici nous tenir lieu de preuve ; la réſolution que vous venez de former d'une vie plus chrétienne, vous l'avez déja formée plus d'une fois dans les mêmes circonſtances, d'où vient que vos eſſais n'ont jamais été heureux ? vous évitiez cependant les grands écueils qui venoient de vous voir périr ; d'où vient donc que malgré ces précautions que vous croyez ſeules eſſentielles, vous êtes toujours retombé ? c'eſt que content d'éviter le crime, vous n'avez compté pour rien tout ce qui pouvoit vous y conduire. Quand même vos réſolutions ſeroient aujourd'hui plus ferventes qu'autrefois, & votre cœur plus touché, les ſuites ſeront encore les mêmes ; parceque ce qui fait perſévérer dans la grace, n'eſt pas la vivacité des ſentimens qui nous y rappelle, c'eſt la fidélité des précautions qui nous y ſoutient : il ne faut donc pas juger de ſoi par certaines ardeurs qu'on éprouve dans la réſolution d'une vie nou-

velle ; les premières impreſſions de la grace, en certains cœurs ſur-tout, ſont toujours vives & ardentes ; mais la vie chrétienne n'eſt pas dans des ſentimens paſſagers, elle eſt dans une fidélité conſtante & durable.

Vous répondrez peut-être que votre état ſemble vous rendre ces occaſions inévitables, & que vous ne pouvez pas vous y faire des mœurs à part.

A cela je réponds : premiérement, qu'il eſt vrai que les périls où l'ordre de Dieu & les devoirs de notre état nous engagent, ceſſent de l'être à notre égard ; que Pierre ſur les flots étoit plus en ſûreté que Jonas dans le navire ; mais que ſi nous ſommes de bonne-foi, nous conviendrons que ce ne ſont pas les périls inſéparables de nos devoirs, mais ceux de notre propre choix, qui d'ordinaire nous ſéduiſent. Secondement, que ſi vous vouliez bien remplir toutes les obligations de votre état, vous y trouveriez preſque plus d'occaſions de vertu que de chutes.

Les gens du monde ſe raſſurent peut-être ſur ce que ces périls, ces familiarités, ces plaiſirs publics au milieu deſquels ils vivent, ne font aucune impreſſion marquée ſur leur cœur ; pourquoi donc les leur interdiroit-on ?

A cela je pourrois répondre : premiérement, que les impreſſions du mal ſont quelquefois d'autant plus dangereuſes, qu'elles ſont moins ſenſibles. Secondement, que ſouvent l'inſenſibilité qu'on ſe trouve dans les occaſions les plus dangereuſes, n'eſt pas une marque que

nous en ſortions innocens, mais que nous y ſommes entrés plus corrompus ; enfin, qu'une preuve que vous n'êtes pas de bonne-foi, lorſque vous vous vantez que rien ne fait impreſſion ſur votre cœur, c'eſt que lorſque vous revenez enfin de vos égaremens, vous nous alléguez ſans ceſſe votre foibleſſe, & le malheur d'un tempérament fragile, pour les excuſer.

II. PARTIE. *Réſolutions violées après la converſion.* Seconde cauſe des rechutes. Jeſus-Chriſt reſſuſcité d'entre les morts, ne meurt plus, parceque ſa réſurrection eſt l'accompliſſement de toutes ſes promeſſes : pour nous, nous avons fait à Dieu mille promeſſes en approchant du Tribunal ſacré ; mais les accompliſſons-nous après être reſſuſcités ? Hélas ! ces réſolutions ſi eſſentielles à notre ſalut, n'ont preſque eu de réalité que dans l'imagination qui les a formées : bientôt le plan que nous nous étions formé d'une vie nouvelle n'a plus ſubſiſté, même dans le ſouvenir. Voilà la grande ſource des rechutes après la ſolemnité ſainte.

1°. Parceque nos réſolutions renfermoient les moyens uniques de notre perſévérance, & que c'eſt une chimère de ſe flatter qu'on perſévérera, tandis qu'on néglige tous les moyens auſquels notre perſévérance eſt attachée.

2°. Dieu vous ayant inſpiré ces réſolutions, à vous dans les premiers momens de votre converſion, il vous avoit fait connoître que c'étoient là les ſeules voies par où, vous en particulier, pouviez conſerver la grace reçûe ; vous

ſortez donc, en les violant, des routes par où la grace vouloit vous mener.

3o. C'eſt que la conſcience accoutumée à violer tranquillement ſes réſolutions, s'accoutume peu à peu à renouveller ſans remords ſes crimes.

4o. C'eſt que l'infidélité qui viole les réſolutions priſes dans un commencement de nouvelle vie, eſt un mépris formel de la grande miſéricorde de Dieu qui avoit opéré en nous ces mouvemens de ſalut, il ſemble que les graces de Dieu vous fatiguent : or une ame que les bienfaits de Dieu laſſent, laſſe bientôt ſes miſéricordes : il la vomit, il la rejette & l'abandonne à elle-même.

III. PARTIE. *Réparations omiſes après la converſion :* dernière cauſe de nos rechutes. Tout eſt réparé par la réſurrection de Jeſus-Chriſt : pour nous, notre dernière vie ne répare jamais qu'à demi les déſordres de l'ancienne. Nous omettons,

1o. Les réparations de pénitence. Après une vie toute dans les ſens, dans la volupté, dans l'ivreſſe des plaiſirs, on ne voit ni retranchement, ni auſtérité, ni ſouffrance : on veut bien ſortir du crime, parcequ'on en eſt fatigué, parceque c'eſt une vie d'agitation & de tumulte qui ne convient plus, parceque la conſcience crie ; mais on ne ſe propoſe dans la vertu que l'exemption du crime même ; on ſecoue le joug du péché, mais on ne s'impoſe pas le joug de Jeſus-Chriſt.

2o. Les réparations de juſtice. On n'appro-

fondit point ce qu'on doit au prochain : on ſe contente de renoncer à certains vices crians qui étoient à charge ; mais d'en venir à certaines discuſſions qui auroient des ſuites, & qui nous engageroient en des démarches déſagréables, on n'y penſe pas ; & de-là tant de murmures contre la piété.

3°. Les réparations de ſcandale. Je dis de ſcandale donné par la malignité de nos diſcours, & par un uſage outré & continuel de médiſance : on ne répare pas ce ſcandale ; ou ſi on le répare, c'eſt en ne faiſant plus à la vérité le public confident de ces diſcours empoiſonnés, mais en les confiant à un petit nombre de perſonnes devant leſquelles on ſe donne d'autant plus de licence, qu'on ſe contraint devant le public.

Voulez-vous donc ne plus retomber, & perſévérer dans le ſervice de Dieu, ne négligez plus des précautions qui ſont toute la ſûreté de votre pénitence ; ne violez plus des réſolutions qui ſont le ſeul appui de votre foibleſſe ; n'omettez plus des réparations qui renferment le ſeul reméde de vos crimes.

LE LUNDI DE PASQUES.

De la fauſſe confiance.

DIVISION. I. *Point de diſpoſition plus inſenſée que celle du pécheur qui préſume, ſans travailler à ſe corriger, ou la folie de la*

fausse confiance. II. Point de disposition plus injurieuse à Dieu, ou l'attentat de la fausse confiance.

I. PARTIE. *La folie de la fausse confiance.* Tout pécheur est dans l'incertitude de son salut, non dans cette incertitude commune à tous les fidéles, mais dans une incertitude bien plus affreuse, puisqu'elle ne suppose pas un état douteux de justice dans le pécheur; mais qu'elle est fondée sur un état certain de péché, & sur un repentir dont personne ne peut lui répondre : or je dis que présumer dans cet état, sans travailler à se corriger, c'est le comble de la folie. Car le pécheur ne sauroit nier qu'il ne soit douteux du moins s'il se relevera, ou s'il demeurera jusqu'à la fin dans son péché : & il ne doit pas se rassurer sur ce qu'il est plein de bons desirs ; car qui ne sait que les plus grands pécheurs sont ceux qui desirent quelquefois le plus leur conversion ? Quand donc le doute ne seroit ici qu'égal, est-il raisonnable d'être tranquille ? mais le pécheur n'en est pas là ; il s'en faut bien que les choses ne soient égales. Dans ce doute affreux que le pécheur peut se former, mourrai-je dans mon péché, n'y mourrai-je point ? le premier parti est infiniment plus certain ; car, premiérement, vos propres forces ne suffisent pas pour recouvrer la sainteté que vous avez perdue ; il vous faut un secours étranger, surnaturel, céleste dont personne ne peut vous répondre. Secondement, il vous faut un secours singulier, rare, refusé à presque tous les pécheurs, un mi-

racle pour vous convertir. Troisiémement, pour ne jamais sortir de l'état où vous êtes, vous n'avez qu'à suivre vos panchans.

Mais de plus, le pécheur qui se promet sa conversion sans travailler à se corriger, non-seulement présume dans une incertitude affreuse, & où tout paroît conclure contre lui; mais encore il présume malgré la certitude morale où la Foi nous apprend qu'il est de sa perte. Car, premiérement, vous attendez que Dieu vous convertisse; mais comment l'attendez-vous? en mettant toujours de nouveaux obstacles à sa grace. Secondement, la grace n'est accordée qu'aux larmes, aux instances, aux desirs; or priez-vous, du moins sollicitez-vous, imitez-vous l'importunité de la Veuve de l'Evangile, travaillez-vous à l'attirer cette grace par l'aumône & d'autres bonnes œuvres? Troisiémement, la grace de conversion que vous attendez avec tant de confiance, est le plus grand de tous les dons, vous le savez; cependant il n'est guères de pécheur qui en soit plus indigne que vous, par le caractère de vos désordres, par l'abus que vous avez fait des graces de Dieu, &c. vous le savez encore mieux.

Mais, dit le pécheur, l'âge mûrira les passions, les occasions qui entraînent, les attachemens qui arrêtent, les circonstances ne seront pas toujours les mêmes, & il se flatte qu'alors il se convertira. Quelle illusion! Car dites-moi, lorsque vous vous promettez que Dieu vous fera un jour miséricorde, vous vous promettez sans doute qu'il changera votre cœur;

Or ce changement néceſſaire à votre ſalut, pourquoi y comptez-vous plus pour l'avenir que pour aujourd'hui ? Premiérement, vos diſpoſitions à la pénitence ſeront-elles alors plus favorables ? Secondement, les graces ſeront-elles à l'avenir ou plus fréquentes ou plus victorieuſes ? Troiſiémement, ajoûtons que plus vous attendez, plus vous contractez de dettes ; or plus vous aurez de crimes à expier, plus votre ſatisfaction devra être rigoureuſe, & par conſéquent plus votre pénitence ſera difficile. Quatriémement, écoutez une dernière raiſon qui doit vous convaincre. Vous regardez le vain eſpoir d'une converſion à venir comme un ſentiment de grace & de ſalut, & que le Seigneur ne vous livre pas encore à tout l'endurciſſement du péché : mais ſi le Seigneur vous viſitoit dans ſa miſéricorde, il vous inſpireroit des troubles & des frayeurs ſalutaires ſur l'état de votre conſcience ; parceque c'eſt par-là que commencent toutes les opérations de ſa grace : donc tandis que vous ſerez tranquille, il eſt clair que Dieu éxerce ſur vous le plus terrible de ſes châtimens, je veux dire ſon abandon & le refus de ſes graces ; vous vous raſſurez donc ſur ce qui devroit vous faire entrer dans les plus juſtes frayeurs. Ce qui trompe la plupart des pécheurs, c'eſt qu'au lieu que la converſion eſt d'ordinaire un miracle lent, tardif, le fruit des ſoins, des troubles, des frayeurs, il leur plaît de la regarder comme un de ces miracles ſoudains, qui dans un clin d'œil change la face des choſes, & crée en

un instant l'homme nouveau.

II. Partie. *La fausse confiance outrage Dieu.* Le pécheur qui sans vouloir sortir des désordres se promet un changement, allégue pour justifier sa présomption : premiérement, la puissance de Dieu, qui peut en un instant changer sa volonté. Secondement, sa justice, qui ayant paitri l'homme foible, doit avoir égard à notre foiblesse. Troisiémement, sa miséricorde toujours prête à recevoir le pécheur qui revient à elle. Or je dis qu'il est aisé de montrer que la disposition du pécheur qui présume, outrage Dieu dans toutes les perfections dont nous venons de parler.

1°. Dans sa puissance. Car lorsque vous concevez un Dieu puissant & maître des cœurs, vous concevez en même tems une puissance réglée par la sagesse : or le pécheur présomptueux attribue à Dieu une puissance aveugle. Car sa divine sagesse seroit-elle assés justifiée devant les hommes, si la grace de la conversion étoit enfin accordée à la fausse confiance : il s'ensuivroit donc de-là que pour mériter la plus grande de toutes les graces, il suffiroit de l'avoir mille fois rejettée ; ainsi le Juste qui crucifie tous les jours sa chair, qui gémit sans cesse pour obtenir le don précieux de la persévérance, n'auroit rien au-dessus du pécheur, qui se l'est toujours promis sans s'être jamais mis en peine de le mériter : ajoûtez à cela que si l'empire que Dieu a sur les cœurs pouvoit servir de ressource à un pécheur présomptueux, sur ce fondement il faudroit se promettre la

conversion de tous les hommes, des infidéles, de ces peuples barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui. Cependant voudriez-vous là-dessus que votre destinée courût le même risque que celle d'un Sauvage ?

2°. La fausse confiance outrage Dieu dans sa justice. Le pécheur se persuade qu'étant né avec des panchans violens pour le plaisir, ses égaremens sont plus dignes de la pitié du Seigneur que de sa colère.

Mais, premiérement, on pourroit vous dire que la corruption de votre nature ne vient point du Créateur ; qu'étant l'ouvrage de l'homme, & la peine de son péché, Dieu doit la punir lorsque vous y succombez. Secondement, que quelle que soit la foiblesse de notre volonté, l'homme est toujours maître de ses desirs. Troisiémement, que si vous êtes né foible, la bonté de Dieu a environné votre ame de mille secours ; des Sacremens, de l'instruction, des inspirations continuelles de la grace, peut-être même du secours particulier d'une éducation sainte & chrétienne.

Mais, sans s'arrêter à ces raisons, dites-moi : cette foiblesse dont vous vous plaignez, & à laquelle vous espérez que Dieu aura égard, n'est-elle pas votre propre ouvrage, & le fruit de vos déréglemens particuliers ? comment donc comptez-vous que ce qui doit irriter Dieu contre vous, sera capable de l'appaiser ? La seule conclusion sensée & légitime qu'il vous soit permis de tirer de votre propre foiblesse, c'est que vous avez besoin de veiller, de gémir, de prier plus que les autres.

3°. La fausse confiance outrage Dieu dans sa miséricorde. Si l'on a tout à craindre de la justice divine, dit le pécheur, d'un autre côté les miséricordes de Dieu sont infinies : quand sa bonté ne trouveroit rien en nous de propre à la toucher, n'en trouveroit-elle pas des motifs assés pressans en elle-même ? Mais je vous demande : quand vous dites que la bonté de Dieu est infinie, que prétendez-vous dire ? qu'il ne punit jamais le crime, qu'il n'abandonne jamais le pécheur, qu'il n'a pas créé l'homme pour le rendre éternellement malheureux ; qu'il seroit obligé de damner tous les hommes, si tout ce que nous disons étoit vrai. Rien de plus frivole que tout cela ; & penser de la sorte n'est-ce pas outrager sa miséricorde ? Que voulez-vous donc dire ? qu'il ne rejettera pas le sacrifice d'un cœur brisé & humilié ; & voilà ce que je vous ai jusqu'ici prêché. Convertissez-vous au Seigneur, & alors confiez-vous au Seigneur ; quels que puissent être vos crimes, il est toujours miséricordieux pour recevoir le pécheur qui revient à lui.

Fin des Analyses.





